This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ac 3019

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1845.

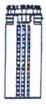
TOME DEUXIÈME.

FÉVRIER.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMP^ie.
1845

Digitized by Google

Ar 3019



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1845.

TOME DEUXIÈME.

FÉVRIER.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1845

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRE SOIRÉES

EN ITALIE.

Vous vous méfiez de ma sincérité, madame. Voilà le fin mot. Si je dépouille votre lettre de toutes circonlocutions aimables, il n'y reste en définitive que ce proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » Pour vous prouver la véracité de mes récits il faut, dites-vous, que je vous parle une bonne fois de choses que vous connaissez, de cette Italie que vous aimez tant par exemple, afin que vous jugiez mes impressions par vos souvenirs. Vous le voulez, soit. Allons en Italie ; mais mettons de côté, je vous prie, toute description pompeuse, tout enthousiasme de convention; permettez-moi de vous raconter seulement et tout simplement deux rencontres assez singulières que je fis, il y a quelques années en Italie, et deux anecdotes assez bizarres que j'y recueillis. Je mets fin à mon préambule, et d'un bond je saute à Civita-Vecchia.

I.

La nuit avait été fort orageuse et, le matin, les vagues déferlaient encore à grand bruit sur les quais. Je débarquai, il m'en souvient, au milieu d'une multitude de misérables déguenillés

Digitized by Google

qui se jetèrent sur moi avec furie. Huit de ces malheureux se disputèrent ma malle, quatre autres s'arrachèrent mon sac de nuit, un treizième prit ma canne, un quatorzième me vola mon parapluie ; puis, tous jurant, criant, me bousculant, m'écrasant, ils me poussèrent dans une salle ouverte à tout le monde, où des douaniers malhonnêtes bouleversèrent sans pitié mon pauvre bagage. Une heure plus tard je montais dans une méchante patache et je partais pour Rome. J'étais donc en Italie, je voyais donc ces contrées charmantes où le ciel bleu semble toujours sourire à la terre. Malheureusement le ciel était noir, et une pluie fine obscurcissait devant moi un paysage sombre et désolé. A droite la mer, jaune, houleuse, écumante, frémissait encore de sa colère des nuits dernières. A gauche s'élevaient des montagnes brunes, arides, dépourvues d'arbres. Quelques genévriers, des touffes de buis et de myrthes sauvages croissent seuls et à grand'peine sur cette terre de héros. Le sentier qu'on appelle la route est désert comme le pays. De loin en loin seulement on voit un pauvre chevrier qui regarde la mer, ou un charretier qui examine votre voiture avec la pensée, souvent mise à exécution, de délivrer du poids de vos malles les chevaux qui vous conduisent. Nous étions menés par des postillons malades et sans force. Ce pays est maudit. Tous les étés, à la même époque, une fièvre épidémique semble y sortir de terre ; elle frappe tous les habitants et ne disparaît qu'au commencement de l'hiver. Ceux qui ont survécu ont devant eux trois mois pour se remettre de la maladie passée, et trois mois pour se préparer à la maladie future. Ces hommes, dont la vie est naturellement fort courte, dorment autant que nous. Donc le sommeil prend la moitié de leur vie, la maladie prend une autre moitié de cette moitié qui reste, la convalescence un autre quart, en sorte que, sur vingt ans, ils vivent deux ans et demi. Ceux qui meurent à quarante ans ont vécu cinq ans, y compris leur enfance. Notre patache roulait de son mieux dans ce pays désolé, et bientôt nous aperçûmes au loin, à travers le brouillard, une grande coupole. C'était Saint-Pierre ! La tristesse et le silence de la route m'avaient plongé dans une disposition d'esprit très-convenable pour entrer dans la ville des grands souvenirs, et, tout en rêvant, j'écoutais galoper le petit cheval qui m'emportait vers Rome.

Digitized by Google

Une heure plus tard, nous roulions dans des rues étroites et boueuses. De rares passants couraient le long des maisons, courbés sous leurs parapluies ruisselants. Puis nous traversâmes un pont et une petite rivière jaune. Sur les rives s'échelonnaient des pêcheurs à la ligne. C'était le Tibre. Le pont passé, de nouvelles rues tortueuses se présentèrent, et nous arrivâmes à la place d'Espagne, où sont tous les hôtels. Ils étaient pleins ; on n'avait pas un lit, pas un verre d'eau à nous donner. La nuit approchait, la pluie tombait par torrents ; le cocher, sans plus de façon, nous déposa au beau milieu de la place, nous et nos paquets ; puis il fit claquer son fouet, partit au galop, et nous restâmes à la pluie.

Le soir de ce jour, en rentrant, après dîner, dans un petit appartement que j'avais découvert après deux heures de recherche, je trouvai sur ma table une lettre ; c'était une invitation du prince Torlonia, le fameux banquier de Rome. Il m'engageait à venir prendre place dans les salons de son théâtre d'Apollo, pour voir le feu d'artifice du château Saint-Ange. J'espérais que cette fête calmerait ma mauvaise humeur, et à neuf heures j'entrai au théâtre d'Apollo. Une foule nombreuse se pressait dans les vastes salons, à l'arrangement desquels le prince Torlonia a, dit-on, sacrifié 600,000 francs, quoiqu'il ne les visite qu'une seule fois l'an. Quand je voulus m'approcher des balcons, seul endroit d'où l'on pouvait voir le feu d'artifice, je m'aperçus que, non-seulement il n'y avait pas la moindre place pour ma personne, mais pas même entre les épaules des spectateurs plus heureux un interstice par où se pût glisser mon rayon visuel. Ce n'était pas mon compte ; je n'étais pas venu pour rien, et j'étais résolu à ne perdre pas une fusée de ce feu célèbre qui a été dessiné par Michel-Ange. Du pied, du coude, de l'épaule, je poussai donc mes plus proches voisins, je m'effaçai, je me fis mince ; tout fut inutile. La foule était compacte et solide comme une muraille. J'étais furieux. — Il y a des jours, pensai-je, où l'on ploie sous le fardeau des petites misères de la vie. Mal de mer ce matin, pluie à midi, désenchantement à quatre heures, foule insupportable ce soir, voilà une journée bien remplie. En même temps je frappai du pied le parquet, et je levai la tête dans un mouvement de colère. Ce geste, madame, eut pour résultat l'histoire que je vous conte.

Digitized by Google

En levant la tête je m'aperçus que, au-dessus de moi, à l'étage supérieur, il y avait un autre balcon. Espérant y trouver place, je traversai la foule en toute hâte, sortis du salon et grimpai les escaliers quatre à quatre. J'arrivai au second, en face d'une porte fermée, devant laquelle stationnait un beau laquais poudré et galonné. Cet homme à qui j'ordonnai, en italien, d'ouvrir la porte, me considéra avec surprise, hésita un instant, appela un de ses camarades, le consulta à voix basse, puis enfin ouvrit en s'inclinant profondément. Je me trouvai seul dans un boudoir tendu de soie bleue, meublé avec la plus exquise élégance, éclairé par des candélabres chargés de bougies. Tout dans cet appartement respirait la volupté et le mystère; il y régnait je ne sais quel parfum oriental qui troublait le sens. Dans le premier moment je regardai autour de moi avec surprise, et me demandai, non sans quelque embarras, pour qui étaient ces préparatifs. Cette pensée craintive s'effaça rapidement, je songeai qu'un jour de fête il était naturel que tout le palais fût éclairé, et j'allai m'accouder fort tranquillement sur le balcon, qui me parut désert comme le boudoir.

La pluie avait cessé, mais le ciel italien était cette nuit-là très-sombre et très-noir. Sous mes pieds coulait le Tibre; j'y voyais seulement, à la lueur des fallots, quelques barques qui se croisaient silencieusement. Mes regards tombèrent sur le balcon du premier étage. Il était couvert dans toute sa longueur de femmes en grande toilette. C'était une charmante chose que cette guirlande de jeunes têtes chargées de diamants, qui étincelait, seule lumineuse, au milieu des ténèbres; c'était « un horizon à souhait pour le plaisir des yeux », je vous jure, que ces belles épaules nues qui frissonnaient au vent du soir, et que dorait capricieusement la lueur des bougies. Je ne sais combien aurait duré ma contemplation, — car lorsque les femmes ressemblent à des fleurs, mes yeux deviennent volontiers des papillons; — mais mon attention fut tout à coup détournée. J'entendis causer à voix basse, auprès de moi, sur le balcon. Aussitôt mes yeux se levèrent, mes oreilles se dressèrent en quelque sorte; je ne pus rien entrevoir, tant la nuit était obscure, et l'on parlait si bas que j'eus grand'peine à saisir au passage quelques mots prononcés dans une langue qui m'était étrangère. — Qui donc est auprès de moi? me demandai-je.

Digitized by Google

Puis l'hésitation du laquais qui m'avait ouvert, l'élégance du boudoir bleu, me revenant en mémoire, je m'imaginai que j'allais devenir le témoin secret de quelque scène amoureuse, et un roman dans lequel je ne jouais pas le plus agréable rôle s'improvisa dans mon esprit.

Cependant, après avoir prêté l'oreille de nouveau, je m'assurai, au son des voix, que les interlocuteurs étaient des hommes; Dès lors mon inquiétude cessa. Tout à coup une fusée monta dans le ciel, et le feu d'artifice éclata avec magnificence, lançant des soleils d'or, des étoiles de rubis et des écrins de saphirs. Tout ce qui était dans l'ombre se trouva subitement illuminé; sur les quais, sur le pont, dans les rues, apparurent des milliers de têtes, qui ondulaient comme une mer. Je jetai les yeux sur mon balcon, et j'aperçus trois jeunes gens sur l'habit desquels reluisaient des plaques de diamant.

Le feu d'artifice n'eut rien d'extraordinaire et se termina, comme c'est la coutume, par un bouquet. Ce que représentait ce bouquet je ne le dirai pas, palais enflammés, gerbes étincelantes, pluies de pierreries, c'est toujours la même chose; ce que je sais, c'est qu'au moment où la dernière fusée décrivait dans les airs sa gracieuse parabole, j'entendis une porte s'ouvrir derrière moi, et je vis le grand laquais qui apportait sur un plateau de vermeil différents comestibles légers, tels qu'on en sert dans les bals. N'ayant plus rien à voir au-dehors, je rentrai dans le boudoir et m'établis devant le plateau. Le soir j'avais fait, pour la première fois, connaissance avec la cuisine romaine et les sauces d'un certain Bertini qui est en possession d'empoisonner tous les étrangers que la semaine sainte attire à Rome; c'est dire que je mourais de faim. J'en étais donc à ma quatrième brioche et à mon troisième verre de punch, quand j'entendis des pas sur le balcon, et au même instant, sur le seuil de la porte vitrée, je vis paraître mes trois voisins.

Je reconnus les infants d'Espagne, fils de don Carlos.

Ils me considérèrent avec étonnement, puis ils se regardèrent entre eux. Mon premier sentiment fut un peu d'embarras. Je m'étais introduit sans trop de façons, à vrai dire, dans l'appartement réservé aux jeunes princes. Toutefois, j'étais fort de mon innocence, et je me remis en une seconde. Je me levai, et, en homme bien appris, je saluai respectueusement les illustres

Digitized by Google

exilés; ils me rendirent mon salut et s'assirent sans rien dire devant ce que j'avais laissé de leur collation.

Pendant ce temps, j'avais réfléchi qu'en essayant une justification je serais très-maladroit, qu'en restant debout j'aurais l'air d'un imbécile, et qu'on aurait droit de me croire un sot impertinent si je m'esquivais. Je pris donc le seul parti qui me restât, j'allai bravement m'asseoir auprès des infants.

Les princes m'examinèrent de nouveau, puis ils se considérèrent l'un l'autre, et enfin ils regardèrent leur gouverneur. — Pardieu! me dis-je à moi-même, si j'étais à la place de mes illustres convives, je rirais de bon cœur, par ma foi! Les princes ne rirent pas; ils gardèrent toute la gravité castillane, ne soufflèrent mot, et rien n'interrompit le silence que le bruit de nos dents croquant les gâteaux que nous partageâmes en frères. Quand le plateau fut désert, je songeai qu'il pourrait n'être pas convenable de prolonger davantage cette scène amusante. Les nobles exilés semblaient dans l'anxiété la plus grande, leurs yeux ne me quittaient pas, et peut-être voyaient-ils en moi un autre prince exilé comme eux et voyageant à cette époque en Italie. Je me mordais les lèvres pour ne pas éclater, et, me levant avec toute la dignité dont je fus capable, je saluai gravement. Cette fois, les infants s'interrogèrent à voix basse. Quant à moi je sortis, persuadé que je n'avais pas trop mal joué mon rôle, et j'entrai de nouveau dans les salons du premier, où m'attendait une scène d'un autre genre.

Parmi les personnages illustres et les artistes éminents qu'avait rassemblés le prince Torlonia se trouvait un écrivain bien connu des lecteurs de la *Revue de Paris*. Je veux parler de l'auteur du *Speronare*. Or *le Speronare*, publié ici même, venait justement de paraître à Rome, où, comme on sait, nos productions littéraires n'arrivent ni vite, ni facilement. Le premier chapitre de ce voyage avait mis en émoi toute la société romaine. On se rappelle tous les obstacles que dut renverser l'auteur des *Impressions de voyages* pour arriver en Sicile. Le gouvernement napolitain le tenait pour suspect, assure-t-il, et lui faisait l'honneur de le craindre. On refusa de signer son passe-port, et ce refus amène au début du *Speronare* une scène fort plaisante, entre l'auteur et M. de Ludolf, ambassadeur à

Digitized by Google

Rome du roi des Deux-Siciles. L'ambassadeur, on s'en souvient, n'y joue pas le plus beau rôle.

« M. de Ludolf, écrit l'auteur du *Speronare*, me reçut avec un sourire vide et froid... tirant les uns après les autres les plis de son jabot, etc., etc. » Bref, il refuse de signer le passe-port de l'écrivain, qui se rend à Naples malgré la police, et écrit en s'embarquant, à l'ambassadeur napolitain, une lettre des plus cavalières. Le malheur est que le comte de Ludolf, homme d'infiniment d'esprit et de distinction, fort aimé à Rome, est l'homme du monde qui ressemble le moins au portrait que fait l'auteur du *Speronare*. Les plaisanteries du voyageur n'avaient eu aucun succès dans les salons de la cité papale; l'ambassadeur lui-même avait été piqué au vif, et ce soir-là, quand on entendit annoncer M. le comte de Ludolf dans cette fête où l'on apercevait au-dessus de toutes les têtes les cheveux frisés du dramaturge français, on put prévoir une curieuse explication. Elle ne se fit point attendre. En passant auprès de l'écrivain le grand seigneur s'arrêta.

— Nous sommes, monsieur, d'anciennes connaissances, lui dit-il.

— M. le comte de Ludolf, je crois? demanda l'écrivain avec un extrême embarras.

A peine ces mots avaient-ils été échangés, qu'un cercle s'était formé autour des deux interlocuteurs. Tous les yeux étaient tendus, il n'y avait pas de retraite possible.

— Grâce à vous, monsieur, me voici immortel, continua l'ambassadeur en souriant. Je vivrai autant du moins que l'un de vos ouvrages.

— Lequel? reprit maladroitement le voyageur, j'en ai tant écrit!

— Je veux parler du *Speronare*. Vous y racontez notre dernière entrevue d'une manière si plaisante, que j'ai été tenté moi-même de vous croire sur parole. Si la chose eût été vraie, vous auriez bien moins de mérite. Mon portrait n'est pas flatté, mais il est amusant, et cela vous suffit, je le sais. Seulement, pourquoi essayez-vous de faire entendre que le gouvernement napolitain vous considère comme un homme redoutable? On ne vous croira pas. Il vous regarde, monsieur, comme divertissant, voilà tout. De politique vous n'en faites plus; à Paris, ai-je

Digitized by Google

entendu dire, cela vous a mal réussi. . . . . .

Il n'est pas nécessaire de raconter tout au long le discours de l'ambassadeur napolitain. Je ne connais pas l'auteur du *Speronare*, et ne lui veut point de mal. Qu'il suffise de savoir que les rôles changèrent. La victime se fit bourreau, et l'écrivain battu baissa la tête et reçut paisiblement des coups de stylet pendant un quart d'heure. En ma qualité de Français je rougissais avec lui des sourires de la galerie, et je souffrais de son embarras. Où donc est son esprit? disais-je, c'est le cas ou jamais de s'en servir. L'esprit était absent, mais il revint à temps, Dieu merci.

— Je vois, monsieur l'ambassadeur, répliqua enfin l'auteur du *Speronare*, que mon livre a été lu par un homme qui a, en ce moment, infiniment plus d'esprit que moi. Je n'essaierai donc pas de lutter, et je me livre à votre merci.

Ainsi se termina cette petite scène que je recommande aux méditations des voyageurs. Quant à moi, je me mis à walser avec frénésie, et j'oubliai bientôt les petites misères qui m'avaient assailli durant les premières heures de mon séjour à Rome.

II.

La semaine suivante, je montai un beau jour dans une sorte de *coucou;* et je partis pour Tivoli. Mon cocher, selon l'usage, me conduisit d'abord à la villa Adriana. Ce sont les débris magnifiques de ce qui dut être une magnifique villa. Adrien avait voulu réunir dans un lieu charmant tous les monuments qui l'avaient le plus frappé dans ses voyages. Non content d'avoir dans son parc le Pécile d'Athènes, les principaux édifices de Thèbes, le temple de Sérapis, les palais, les cirques, les théâtres, les naumachies de différents pays, il avait encore voulu ployer la nature à ses caprices. Sur son ordre, une partie de l'enclos était devenue la vallée de Tempé. Nous autres, pauvres humains, nous nous trouvons heureux, après de longues pérégrinations, de rapporter dans notre album quelques croquis, et dans notre mémoire quelques souvenirs des lieux où

Digitized by Google

nous avons passé. Nos croquis sont incomplets et s'effacent comme nos souvenirs ; mais rapporter avec soi, ainsi qu'Adrien, toutes les merveilles que l'on a vues, s'en entourer, aller, selon son plaisir, voyager en Grèce ou en Égypte, et revenir à l'heure du dîner, c'est une fantaisie charmante, c'est un luxe de propriétaire du monde. J'y songerai si je deviens empereur. Seulement, je voudrais rendre à mes paysages l'animation qu'ils avaient le jour où je les parcourus, je voudrais les visiter de nouveau avec ceux qui m'accompagnèrent, y replacer les personnages que j'y ai rencontrés, ces amis d'un jour que le voyageur se fait sur des rivages lointains, avec lesquels il chemine quelques instants, qu'il a rencontrés avec bonheur, et qu'il quitte avec tristesse ; car il songe, en leur disant adieu, qu'il ne les reverra plus jamais, qu'il ne vivra que peu de temps dans leur mémoire, et que c'est à peine si dans quelques années il gardera d'eux un confus souvenir. — Cela, ce serait plus que du luxe, ce serait la résurrection du passé, ce serait revivre ses jours enfuis.

De la villa Adriana on arrive à Tivoli en grimpant une montagne couverte d'oliviers. Là je me réconciliai avec cet arbre qui m'avait si fort désenchanté en Provence. L'olivier de Tivoli est bien cet arbre poétique qu'on se figure, frère du saul pleureur par sa tristesse, du châtaignier par la vétusté du tronc, du bouleau par la coupe légère de son feuillage, du myrte par la couleur, du tremble par la pâleur lorsque le vent l'agite.

Votre voiturin s'arrête invariablement devant l'auberge de *la Sibylle*, où l'on vous sert toujours des truites de l'Anio. Après quoi vous montez sur des petits ânes pelés, misérables, et vous commencez avec eux le tour des cascades, tour que les malheureux quadrupèdes ont coutume de faire trois cent soixante-cinq fois les années ordinaires, trois cent soixante-six fois les années bissextiles. Les cascades de Tivoli n'approchent en rien de celles des Pyrénées ; elles n'ont rien de bien pittoresque, et semblent artificielles. On les visite tout à son aise en suivant un joli sentier sablé orné de bancs de mousse et de cabinets tapissés de pampres. En un mot, ce sont des cascades d'opéra-comique. Nous étions une bande, et nous cheminions au petit pas de nos grisons. En arrivant à la grotte de la Sirène, nous rejoignîmes une autre société composée de sept ou huit per-

Digitized by Google

sonnes, dont trois femmes. C'étaient des compatriotes. Nous continuâmes la route de conserve. Je m'attachai, quant à moi, à un homme dont la figure me plut ; il admirait les beautés de la nature en artiste, et il en parlait en poète. Cet homme, qui pouvait avoir quarante ans, portait de longs cheveux et de petites moustaches. Sa physionomie était des plus intelligentes, et son costume d'une simplicité voisine de la négligence. Comme le sort avait voulu que nous fussions mal partagés en fait de baudets, et que les nôtres tombaient à chaque pas, nous mîmes pied à terre l'un et l'autre, et nous remerciâmes d'un coup de bâton nos montures, qui reprirent au galop le chemin de leur écurie. Mon compagnon habitait depuis quelque temps Tivoli, il aimait avec passion l'Italie; tout lui plaisait ; il suffisait d'une fleur, d'un rayon de soleil, pour exciter son admiration, et son admiration, il l'exprimait en un langage coloré. Je savais que ce don de comprendre la nature dans les plus petits détails et de sentir avec une exquise finesse est, sans exception, le partage des hommes d'esprit et d'imagination qui ont beaucoup vu, beaucoup observé. Ce sont les sots qui voient tout avec insouciance. Il m'était bien démontré que mon compagnon n'était pas un homme ordinaire, mais qui était-il ? En montant une côte très-rude, il m'avait un instant arrêté pour me montrer le joli temple de Vesta, qui semblait avoir poussé comme une fleur sur le sommet de la montagne, et il l'avait si scrupuleusement observé, le reconstruisant en pensée si bien, avec des détails si minutieux, que je crus un instant avoir affaire à un de nos célèbres archéologues. Je changeai bientôt d'idée. Nous avions fait quelques pas à peine, que mon inconnu m'arrêta de nouveau, et me dit de bien examiner une des dames de notre caravane qui gravissait devant nous le rude sentier. C'était une femme blonde, très-grande, très-grasse ; elle portait une robe de mérinos bleu qui dessinait parfaitement ses bras, son buste et les contours de sa poitrine, qui étaient d'une richesse surprenante. « Quelle admirable femme ! » me dit mon compagnon d'un ton de conviction profonde, et il se mit à l'explorer avec cette attention extrême qu'il apportait dans toutes ses observations. Son visage souriait, s'éclairait, il penchait la tête, clignait de l'œil pour mieux voir la voyageuse qui s'éloignait. « Allons, pensai-je, c'est quelque peintre amateur,

Digitized by Google

comme Rubens, de chairs pantelantes. » Nous arrivâmes, toujours causant, à une petite grotte où se trouve un registre sur lequel les voyageurs sont priés d'apposer leur signature. Une dame qui n'était pas celle dont s'énervejllait tant mon inconnu, mais qui était sa femme, descendit de sa monture, et écrivit son nom avec je ne sais quelle pensée d'orgueil qui passa sur sa physionomie comme une ombre. Je m'approchai bien vite, et je lus : *Pradier et sa famille.* Alors je compris ce sentiment de fierté féminine qui avait soulevé les lèvres de Mme Pradier. Les grands artistes portent au front une auréole qui rayonne sur ceux qui les entourent. Je continuai ma promenade avec mon célèbre cicerone. Il me montra la maison d'Horace. C'était donc là ce coin du monde que le grand poëte aimait mieux qu'aucun lieu sur terre.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angelus ridet.

C'était à l'ombre de ces oliviers qu'il vivait et qu'il voulait mourir. C'est là, écrivait-il de Tivoli,

O mon cher Septime, c'est là
Que vos pleurs couleront sur la cendre endormie
Du poëte qui vous aima.

Auprès de la maison d'Horace se trouvait celle de Catulle ; au bord de l'Anio était la villa de Mécène. Nul endroit au monde n'a été aimé des grands hommes plus que Tivoli. Toujours marchant, toujours causant, nous étions arrivés sur la terrasse de la villa d'Est. De là les regards planent sur une vue admirable ; cette vue, c'est la campagne de Rome. Le soir était venu, le soleil s'abaissait vers ces plaines, et il me semblait, tant elles sont immenses, solennelles, sublimes dans leur simplicité, qu'il allait se plonger dans l'Océan.

Vers le milieu du XVIe siècle, un homme venait chaque jour, à cette même heure, s'accouder sur cette terrasse où nous étions. Les yeux errant à l'horizon, le visage baigné des lueurs du couchant, il y passait à rêver de longues soirées. Cet homme, c'était en même temps le plus infortuné et l'un des

Digitized by Google

plus grands poëtes qui aient jamais existé : c'était le Tasse. Ce fut au bruit des mêmes cascades qu'aimait Horace que naquit *la Jérusalem délivrée*, et c'était au même endroit que, peu d'années auparavant, Aristote avait composé son *Orlando furioso*. N'est-il pas étrange que les mêmes lieux aient inspiré, presque à la même époque, les deux poëmes les plus dissemblables qui aient jamais été écrits, et pourtant deux poëmes qui, si cela se peut dire, ont été rivaux acharnés et ont partagé pendant bien des années, en Italie, les amis des lettres en deux camps ennemis.

On peut faire ici un rapprochement tellement singulier, qu'il ferait presque ajouter foi, je ne dirai pas à la métempsycose, mais à cette croyance populaire qui veut que les ombres de ceux qui ne sont plus reviennent habiter les lieux qu'ils aimaient. Ne dirait-on pas, en effet, que ces trois grandes figures d'Horace, de Mécène, de Catulle, sont les mêmes qui, après quinze siècles, se retrouvent à Tivoli sous les noms de Tasse, du cardinal d'Est, et d'Arioste? De Tasse, le poëte philosophe comme Horace; du cardinal d'Est, le protecteur puissant comme Mécène; d'Arioste, le poëte des divines folies comme Catulle.

C'était sans doute dans une de ces salles ruinées, humides, silencieuses, où retentissait tristement le bruit de nos pas, que Léonore d'Est avait écouté les paroles d'amour de Torquato, de ce mélancolique poëte qui vécut en proie à de folles défiances, à des terreurs imaginaires, qui ne connut, comme Pétrarque, que de rares instants de bonheur, et qui, plus malheureux que lui, mourut avant d'avoir reçu les honneurs dus à son génie, et sans que l'on pût placer autrement que sur son cercueil le laurier dont on avait couronné l'amant de Laure au Capitole.

Il était déjà fort tard quand nous quittâmes Tivoli. Lorsque nous arrivâmes dans la plaine de Rome, il faisait complétement nuit, une nuit claire, étoilée, mais sans lune. Assis sur le devant de la voiture, je pouvais à mon aise observer ces petits astres tant aimés des poëtes, et auxquels ils ont donné tant d'attributions différentes. Il me souvient, madame, que je songeai, ce soir-là, à ces rendez-vous que les amants donnent à leurs regards, à la même heure, à la même étoile. Je me disais que cette pensée si vieillie, si ridiculisée, était certainement la

Digitized by Google

plus charmante qui fût jamais éclose dans le cœur d'un poëte amoureux. Cette étoile polaire que je venais de découvrir était sans doute observée, dans ce même moment, en bien des pays, par bien des yeux différents; et songeant aux marins perdus sur des mers lointaines, je me disais que celui-là devait se croire moins isolé qui savait que ce petit astre lui renvoyait les rayons d'un regard aimé... J'en étais là de mes réflexions, et nous approchions de Rome, quand tout à coup je vis passer auprès de la voiture deux hommes qui tenaient en main des torches, puis deux autres hommes qui portaient un cercueil, et derrière eux une voiture qui roulait rapidement. Cet étrange et funèbre convoi, qui était venu se jeter si brusquement au travers de ma douce rêverie, passa comme une *chasse volante*. Un instant encore je distinguai les jambes des hommes qui couraient sur la route, la lueur des torches rougit un moment les ténèbres, et tout disparut dans la nuit.

C'était un protestant que l'on portait au cimetière des Anglais. A Rome, les protestants, après leur mort, n'ont pas droit de cité. On les enterre hors la ville. Cette intolérance est-elle bien conforme au doux caractère de l'Évangile? C'était sans doute un pauvre étranger. Il était mort loin de son pays, inconnu de tous peut-être. Nul ne l'accompagnait dans son dernier voyage. On allait le jeter dans une fosse sans nom. Sa famille ignorera toujours peut-être le lieu où il repose; et songer que ce cadavre serré entre quatre planches avait autrefois tressailli des espérances, des souvenirs, des pensées d'amour qui remplissaient mon cœur l'instant d'auparavant, et que tout finit ainsi!

III.

De Rome nous allons sauter, s'il vous plaît, sur le sommet du Vésuve, et nous y passerons notre troisième soirée. Autour de nous s'étendait un océan de laves pétrifiées. C'étaient, à perte de vue, d'immenses vagues noires, immobiles, de l'aspect le plus désolé. Aucun brin de végétation ne peut naître sur ce sol

Digitized by Google

calciné, aucun oiseau ne passe dans cet air empesté de soufre. Un corbeau seul planait au loin; c'est le plus triste des volatiles. Le jour baissait, et l'ombre croissante donnait à tout ce qui nous entourait un aspect de plus en plus lugubre; dans le lointain, au contraire, le plus riant des panoramas se déroulait sous nos yeux. A travers la vapeur sulfureuse qui se dégageait des flancs de la montagne nous apercevions la charmante Naples enroulée coquettement, ainsi qu'une guirlande fleurie, autour de la mer que le soleil couchant semblait embraser. Ce tableau merveilleux nous apparaissait pareil à ces oasis d'or que nous voyons quelquefois pendant les jours d'orage, lorsqu'un rayon de soleil, déchirant les nuages, illumine tout d'un coup une partie de l'horizon. Derrière nous s'ouvrait le cratère. Le Vésuve est creusé comme un immense entonnoir qui n'a pas moins de trois milles de pourtour, et de deux cents pieds de profondeur. Le fond est un puits de feu d'où s'échappe, avec un bruit sourd, une lueur rouge pareille à celle d'un incendie; elle s'élève comme une colonne ardente à la base, rouge au centre, noire au sommet; elle se roule en spirale et ressemble à un serpent gigantesque debout sur sa queue. A l'entour du cratère, une quantité de fissures crachent d'autres jets de fumée qui se dressent isolément et vont à une certaine hauteur se réunir à la grande colonne. Nos compagnons s'assirent fort satisfaits de ce simple coup d'œil; mais mon ami et moi, en notre qualité de montagnards, voulûmes voir la chose de plus près.

Nous expliquâmes au guide notre intention et lui ordonnâmes de descendre dans le cratère. Je savais qu'avec un peu de prudence cette entreprise est praticable. Le Napolitain refusa.

— Pourquoi ne veux-tu pas descendre? lui demandai-je.

— Parce que je n'ai rien à faire là-bas; et il s'assit tranquillement.

— Si tu ne marches pas, continuai-je, je veux être pendu si je te donne un carlin.

Le cicerone se coucha tout de son long. Ne pouvant vaincre son entêtement, nous tentâmes de partir seuls; mais à peine eûmes-nous fait vingt pas que nous reconnûmes combien il était dangereux de se hasarder sans guide sur cet effroyable

Digitized by Google

talus. J'étais prêt à renoncer à cette entreprise, quand mon ami, montrant en cette occasion une obstination qui ne lui était pas habituelle, courut au guide, qui, toujours couché, nous regardait d'un air passablement moqueur, et levant son bâton :

— Marche devant ou je t'assomme! lui cria-t-il en français, et il accompagna cette menace du plus gros juron de son répertoire. Le cicerone, à la vue du bâton, se leva tout d'une pièce comme s'il eût été poussé par un ressort, et se précipita dans le cratère. Je restai tremblant de frayeur, persuadé qu'il avait perdu l'équilibre, et qu'il roulait dans l'abîme de flammes que je voyais bouillonner; mais bientôt il s'arrêta, s'assit, mit les mains dans ses poches et parut nous attendre. — C'est la seule manière de faire marcher cette canaille, dit mon ami, qui tremblait comme moi. Il se mit en marche, et je le suivis. — Je vais mettre à exécution, continua-t-il, un petit projet que je fomente depuis dix ans à l'endroit de cet ignivome. Bientôt nous nous aperçûmes que cette descente était beaucoup plus facile que nous ne l'avions pensé, et, ayant soin de renverser le corps en arrière, nous courûmes aussi vite que le guide sur ce talus couvert de cendres chaudes. En bas il faisait une chaleur de four à plâtre, et la fumée était suffoquante. Le puits de feu pouvait avoir alors trente pieds de diamètre; il était entouré d'une sorte de parapet formé par de grosses pièces de laves vomies à la dernière éruption. Malgré la chaleur et la fumée, nous escaladâmes jusqu'aux dernières pierres. Alors nous vîmes bouillir devant nous un gouffre de lave rouge, incandescente, semblable à de la fonte en ébullition. De cet abîme s'élevait une sourde rumeur qui se changeait par moments en rugissements horribles. Une fois surtout, m'étant avisé de lancer une pierre dans le gouffre, elle fut accueillie par un si épouvantable hurlement, que je crus sentir s'ébranler la base fragile qui nous soutenait.

— C'est effroyable, dis-je à mon ami; c'est la porte de l'enfer: qu'en penses-tu?

— Joli, joli, me répondit-il sans m'écouter.

Je m'aperçus alors qu'il s'occupait à tailler avec son couteau la pointe de son long bâton. Il la fendit et y ajusta un morceau de papier; puis, escaladant de nouveau les quartiers de lave, il

Digitized by Google

se pencha sur l'abîme, serrant d'une main son mouchoir contre son visage, tendant de l'autre son bâton sur la flamme. Le papier prit feu avec la rapidité et la détonnation du gaz qui s'allume. Alors il redescendit rapidement, tira de sa poche un cigare, lui communiqua le feu volcanique et s'assit avec sa gravité ordinaire.

— Eh bien! que veut dire cela? lui demandai-je.

— Cela veut dire que j'étais bien aise de savoir si mes auteurs mentaient.

— Comment, tes auteurs?

— Oui : quand j'étais en rhétorique, j'ai lu dans je ne sais quel livre de voyages que ce que je viens de faire était possible. Or ce jour-là je me suis promis à moi-même le petit plaisir que je savoure. — Et il continua de fumer paisiblement. Après une heure de rude escalade, nous nous retrouvâmes au sommet de la montagne, où nos compagnons, assis devant de petites fissures qui crachaient de la flamme, faisaient cuire des œufs dans les cendres brûlantes. Ces voyageurs, assis en cercle dans ce lieu désert, au milieu de la nuit, éclairés seulement par les lueurs rougeâtres qui s'échappaient des flancs de la montagne, faisant leur cuisine au feu du volcan, avaient un air passablement infernal, et figuraient assez bien une ronde de démons se livrant dans le palais de Belzébuth aux orgies du sabbat. Nos guides allumèrent leurs torches, nous redescendîmes à l'Ermitage, où quelques bouteilles de lacryma-christi nous firent oublier nos fatigues.

Notre gaieté devenait bruyante quand l'ermite, qui cumule les fonctions de saint homme et de marchand de vin, entra portant un grand registre rouge qu'il ouvrit devant moi

— Vous êtes Français, messieurs, nous demanda-t-il. Connaissez-vous cela? et il me montra ce nom : *F. Galland*. Ma réponse fut négative. L'ermite alors ferma son registre, prit une chaise et s'assit carrément à côté de la table. Je compris qu'il avait soif et qu'il voulait nous conter une histoire. Le registre était le prétexte de son entrée, le lacryma-christi en était le but. Je lui versai donc un grand verre de vin. Le bon homme sourit d'un air apostolique, et m'assura qu'il ne buvait jamais que de l'eau; puis se civilisant, comme l'ermite d'Ivanhoë, il avala un

Digitized by Google

verre de vin pour ne pas nous faire de peine, et un second pour nous faire plaisir.

— Pauvre M. Galland ! soupira-t-il ensuite. Figurez-vous, messieurs, que, il y a cinq ans, j'étais un soir à cette même table où vous êtes, je disais mes prières (comme je fais d'habitude), lorsque tout à coup on frappa à la porte. J'allai ouvrir et je vis un étranger. Il me demanda asile pour la nuit. Pour tout lit je ne pouvais lui donner que ces planches que vous voyez, mais je les lui offris de bon cœur. Il les accepta. C'était un beau jeune homme d'une trentaine d'années. Il avait le visage très-pâle et semblait si triste, que je le pris, avant de le connaître, en grande pitié. C'est que j'aime bien les Français, messieurs, ajouta l'ermite en regardant la bouteille. M. Galland, — car c'était ce M. Galland dont vous venez de voir le nom sur mon registre, — passa la nuit dans cette chambre. Le lendemain il voulut monter au cratère. J'appelai Andrea, le guide; ils partirent ensemble. Quand il revint le soir, il paraissait plus malheureux encore que la veille. Il s'assit sur cette chaise, et se cacha le visage dans les deux mains. Je remarquai seulement alors qu'il avait auprès de l'oreille une petite tache rouge. — Vous êtes bien triste, *caro signore,* lui dis-je; si je pouvais vous être bon à quelque chose... Il me répondit qu'il était bien malheureux, en effet, que nulle puissance humaine ne pouvait changer son sort, et il se mit à pleurer.

Le lendemain il retourna au cratère. Il m'avait demandé un panier. Il le rapporta plein de petites pierres. Pendant toute la soirée il écrivit sur cette table. Quand ses lettres furent finies, il étiqueta ces pierres, les adressa à différentes personnes, mit la date sur chaque adresse, et du tout il fit un gros paquet. Le jour d'après, il m'appela de grand matin, me demanda mon registre et écrivit quelques lignes que je ne pus comprendre, parce que je ne sais pas le français, messieurs, et d'ailleurs je ne sais pas lire. Puis, me montrant le gros paquet de pierres qu'il avait arrangé la veille, il me dit de le faire porter à Naples, à bord du brick *les Deux-Amis.* Ce paquet devait aller à Paris. Dieu sait combien il aura coûté de port, et ce qu'il contenait n'était bon à rien, mais enfin je fis comme il voulait, *poverino !* je l'envoyai à Naples par un lazzarone. M. Galland partit pour le cratère. Au bout de cinq minutes il revint. — Ce

Digitized by Google

manteau me pèse, dit-il, et il le mit sur mes bras. C'était un beau manteau de drap bleu presque neuf. — Et je n'ai pas besoin de cette montre, continua-t-il; gardez-la, mon père, jusqu'à mon retour. Je le lui promis et j'ai tenu parole. Voici sa montre, car il n'est jamais revenu, *poveretto!* et passant sa main sous sa robe brune, l'ermite nous montra une petite montre d'argent. — Je suis si bête, moi, continua-t-il, que je ne compris rien à tout cela. M. Galland se mit en route avec Andrea. Le cratère, qui change tous les ans de forme et de place, n'était pas alors comme aujourd'hui. Une éruption avait eu lieu récemment, et un torrent de lave coulait encore à l'extérieur. Andrea prévint M. Galland qu'il y avait danger à s'en approcher. Le pauvre jeune homme ne l'écouta pas, il alla toujours. Au bord du courant de feu se trouvait un gros bloc de pierre. Il monta sur ce bloc, regarda un instant la fournaise qui rugissait sous ses pieds, puis il éleva ses bras vers le ciel.

— Prenez garde! cria Andrea.

— Que Dieu me pardonne! dit M. Galland, et il s'élança, tête première, dans la lave. A l'instant même, le courant rejeta quelque chose de calciné qui n'avait plus forme humaine.

— Ah! mon Dieu! nous écriâmes-nous tous à la fois, et qu'avait-il écrit sur le registre?

L'ermite qui, en conteur habile, ne nous avait montré d'abord que la signature, apporta de nouveau son livre, et nous lûmes ces mots :

« *Que ma mort ne soit imputée à personne. La vie m'est odieuse. Je la quitte volontairement.*

F. GALLAND.

» 17 mars 18... »

— Et qu'avait donc ce pauvre jeune homme? demandai-je.

— Il avait la lèpre, reprit l'ermite. La petite tache rouge que j'avais remarquée derrière son oreille, le lendemain de son arrivée, était un indice de cette affreuse maladie. M. Galland commandait le brick *les Deux-Amis*, comme je l'ai entendu dire depuis; il était amoureux (*era inamorato, povero*), et, au moment d'épouser la jeune fille qu'il aimait, les premiers symptômes du mal apparurent. Les médecins le déclarèrent

Digitized by Google

incurable. M. Galland était à Naples; de Naples il monta à l'Ermitage, et... vous savez le reste.

En finissant, l'ermite, plus familiarisé, remplit son verre et l'avala tout d'un trait en poussant un soupir. Cette histoire, telle que je l'écris, ne signifie rien; mais si vous l'aviez entendue conter au pied du Vésuve, par une triste nuit, dans cette même petite chambre où était venu notre malheureux compatriote, par ce naïf ermite qui l'avait reçu, en face des dernières lignes qu'il avait tracées, vous auriez eu le cœur serré comme nous.

Mais, que dis-je? vous savez sur ce sujet à quoi vous en tenir; vous connaissiez peut-être cette histoire, madame, car vous avez visité l'Ermitage du Vésuve, et le vieux solitaire la conte à tout le monde.

IV.

Durant votre séjour à Naples, vous alliez souvent à San-Carlo. Que pensez-vous de ce théâtre, madame? Quant à moi, je le trouve fort au-dessous de sa réputation; quoi qu'en ait dit M. de Stendhal, je déclare que, sous plus d'un rapport, il est loin de satisfaire un habitué de la salle Ventadour. La façade extérieure est noire, triste, de médiocre architecture. L'entrée a mille inconvénients : elle est boueuse quand il pleut, froide pendant l'hiver, ouverte à tous les vents les jours de tempête. A l'intérieur, les corridors sont nus, sales, humides, mal pavés, mal éclairés, mal blanchis; il y règne presque toujours une odeur désagréable de soupe aux choux. La salle est fort grande, trop grande, mais elle est sombre et fanée. Les dorures rougissent, les peintures se dégradent, les loges sont de jour en jour gouachées d'un plus grand nombre de taches de graisse; les banquettes ressemblent à des bancs de collége. Quelle musique peut paraître supportable, je vous le demande, quand, assis sur des noyaux de pêche, on voit tout autour de soi des taches immondes, et qu'on respire à plein nez des senteurs culinaires? La toile seule est fort réjouissante; vous la rappelez-

Digitized by Google

vous? elle représente une course allégorique, un *steeple chase* amoureux. Dans un jardin rempli de rosiers en fleurs, une quantité de petits amours, montés dans des chars d'ivoire, font ensemble une course, cherchent à se dépasser et à arriver les premiers à un but qu'on laisse à l'imagination des spectateurs le soin de deviner. Chacun d'eux a choisi pour coursier un animal d'espèce différente, et vous souvenez-vous de quelle bête est attelé le char victorieux? d'un bouc. Le bouc, chez les anciens, était l'emblème de la lubricité. Je ne veux pas vous expliquer mieux cette allégorie tout italienne. — Un lion tire le char du second amour. — C'est la force qui subjugue. — Un serpent entraîne en rampant le troisième. C'est la ruse qui séduit.—Une tortue, image de la patience, arrive le quatrième. — Un cheval vient ensuite; c'est la vigueur qui tente. — Deux colombes, attelées de rubans roses, font rouler à grand'peine le cinquième char. L'amour vrai n'est, hélas! pas souvent victorieux. — Enfin, on voit au loin un dernier char traîné par un lièvre, ce qui me semble vouloir dire cette chose incontestable, à savoir que sur le *turf* de la galanterie on est toujours distancé, aurait-on les jambes d'un lièvre, si l'on a sa timidité.

Un soir que j'assistais à une représentation de *Lucia*, un Italien, mon voisin, de qui je tiens les explications précédentes, me conta une aventure assez bizarre qui arriva, il y a quelques années, au sortir de San-Carlo.

On avait donné ce soir-là, la première représentation d'un petit opéra en un acte, coup d'essai d'un tout jeune maestro, nommé Carlo (du moins nous l'appellerons ainsi, pour ne pas dire tout à fait son vrai nom). Le jeune maestro, revêtu, selon l'usage italien, d'un bel habit à la française, avec culottes, bas de soie, rapière et souliers à boucle, avait lui-même dirigé la représentation de son œuvre. Les premières scènes avaient éveillé des murmures, des coups de sifflet accueillirent les suivantes; ce devint bientôt un hurra général; l'opéra fit *fiasco*. Carlo, désespéré, s'esquiva, sortit de la salle, gagna le *Largo del Castello*, et se demanda si mieux valait se jeter dans la mer que de se briser la tête contre une muraille. En ce moment une main vigoureuse se posa sur son épaule. Il se retourna vivement et reconnut un jeune homme avec lequel il avait lié récemment connaissance. C'était un lieutenant de vaisseau

Digitized by Google

français, appartenant à une escadre alors mouillée devant Naples.

M. Carlo, dit le marin, vous avez été malheureux ce soir; une autre fois vous prendrez votre revanche. En attendant, je vous offre une consolation.

— Je veux me noyer, répliqua le maestro.

— Et moi je veux vous griser, reprit le lieutenant; et, passant son bras sous celui du musicien, il l'entraîna vers le port. Deux minutes plus tard, un canot, poussé vigoureusement par douze avirons, emportait vers l'un des vaisseaux en rade l'auteur du malencontreux opéra. Tous les lieutenants du bord se réunirent; un souper fut improvisé. Ce qu'on y but, Dieu le sait peut-être, mais Carlo n'en sut jamais rien. La fâcheuse disposition morale dans laquelle il se trouvait ne le rendait guère propre à jouter à table contre de jeunes marins. Toutefois, l'air frais de la mer l'avait un peu calmé; les six premières rasades lui rendirent quelque courage, la septième l'égaya, la huitième le grisa, la neuvième l'endormit. Il chancela un instant sur sa chaise, perdit l'équilibre, glissa et disparut sous la table. On le porta sur un lit, et comme il avait le vin soporifique, il dormit douze heures sans s'arrêter.

Le lendemain, quand il ouvrit les yeux, Carlo fut très-surpris de se trouver dans une sorte de tiroir fixé au mur d'une petite chambre inconnue. Tout remuait autour de lui; une carafe tremblait sur une table, le plancher semblait danser une sarabande avec le plafond. Le musicien voulut se lever, ses jambes se dérobèrent sous lui; il ouvrit enfin la porte et se trouva dans la seconde batterie; tout en faisant des zigzags, il parvint à l'escalier; mais, quand il voulut monter, il chancela de nouveau et fut obligé de s'accrocher à la rampe. — Décidément, je suis ivre comme un cocher, grommela-t-il entre ses dents, et il arriva sur le pont. Alors il regarda autour de lui... puis il se frotta les yeux, regarda de nouveau, se tourna de tous côtés et poussa un cri. Naples avait disparu! on ne voyait plus la terre! on était en pleine mer! Le navire était en marche, toute l'escadre allait de conserve, et les six beaux vaisseaux, penchés sous la brise, couraient grand largue toutes voiles dehors. Le maestro, dans une extrême agitation, tourna deux fois sur lui-même, et, apercevant l'officier de quart qui se promenait

Digitized by Google

sur la dunette, il courut à lui : c'était justement son ami le lieutenant de vaisseau.

— Ah ça ! M. de Lagraulie, pourriez-vous m'expliquer ce que signifie ceci? s'écria-t-il

— Vous, ici, dit l'officier au comble de la surprise. Comment, on ne vous a pas ramené à terre?

— Ah ça ! expliquez-vous, continua l'artiste pâle de frayeur.

— Ah ! mon Dieu ! je suis désolé... J'avais donné ordre qu'on vous débarquât... on vous a oublié. Mon pauvre garçon ! nous avons reçu à deux heures l'ordre d'appareiller, et nous sommes en route.

— Vous êtes en route, miséricorde ! Et où allez-vous?

— Nous allons...

— A Livourne, peut-être?

— Non, mon cher.

— Vous retournez en France? s'écria le maestro de plus en plus épouvanté.

— Mieux que cela. Quel malheur ! allons, ne vous effrayez pas trop; nous allons...

— Où donc?

— A la Havane.

— A la Havane !... vous voulez rire.

— Nous allons à la Havane, reprit sérieusement l'officier.

— *Santa Maria !* cria le maestro en reculant jusqu'au bastingage.

Le marin tenta vainement de le consoler. La traversée ne serait pas longue, lui dit-il ; on vivrait joyeusement à bord ; en Amérique, les femmes étaient charmantes; il y avait un théâtre à la Havane. Tout fut inutile. Carlo restait pétrifié ; puis, se ranimant tout à coup, il se posa devant le marin d'un air tragique.

— Savez-vous une chose, M. de Lagraulie ? lui dit-il.

— Laquelle?

— C'est que je suis très-déterminé à ne point aller à la Havane.

— Je vous l'ai dit, je suis désolé de ce contre-temps.

— Qu'appelez-vous un contre-temps? Je vous dis que j'ai des affaires à Naples, M. de Legraulie.

— Qu'y puis-je faire, M. Carlo?

Digitized by Google

— Je veux que vous me remeniez à Naples.

— Allez le demander au commandant ; je ne suis pas maître ici, vous le savez.

— Je vous dis, M. de Lagraulie, qu'il faut que je retourne à Naples.

— Eh bien ! retournez-y en nageant ; la mer y mène, répliqua le marin impatienté, et il laissa Carlo seul. C'était le moment de prendre une nouvelle bordée.

— Pare à virer ! commanda l'officier d'une voix rauque et gutturale. Bordez le guy ! la barre dessous ! file l'écoute de foc ! levez les lofs ! change derrière ! amure grand'voile ! change devant !

A ce dernier ordre l'immense voilure pivota comme par enchantement, le navire se releva gracieusement, puis, obéissant à l'impulsion qui lui était donnée, il s'inclina de nouveau sous le vent, et fendit la mer dans une nouvelle direction.

Carlo alla trouver le commandant, qui l'envoya à l'amiral, et celui-ci lui répondit qu'il n'était pas dans les usages de faire rétrograder toute une escadre pour un seul homme, et qu'il devait se résigner à faire le voyage d'Amérique. Voilà donc le jeune maestro parti pour la Havane avec ses bas de soie, sa rapière, ses souliers à boucle et son habit à la française.

Deux jours se passèrent. Carlo, d'abord si effrayé, commençait à s'accoutumer à l'idée d'aller dans le Nouveau-Monde. Son opéra était tombé à San Carlo, peut-être réussirait-il à la Havane. Lui-même était à Naples un pauvre diable, peut-être deviendrait-il un grand homme en Amérique. Un soir il échafaudait des rêves assez semblables à ceux de Perrette la laitière, lorsque le ciel se couvrit tout à coup, et une de ces trombes particulières à la Méditerranée fondit sur le navire. Aucune précaution n'avait été prise ; le bâtiment pirouetta, embarqua de grosses lames ; les mâts couverts de toiles craquèrent ; les hautes voiles furent emportées dans l'air comme des plumes ; le petit mât de hune se rompit et tomba sur le pont, entraînant avec lui le petit perroquet, le petit kakatois, quantité de poulies et de cordages ; plusieurs matelots furent écrasés. Carlo était mort de frayeur ; ce n'était pas son métier d'être brave. Ce coup de vent avait dispersé l'escadre. Le commandant, considérant qu'il avait perdu un de ses mâts, que ses agrès étaient endommagés,

Digitized by Google

et qu'il se trouvait, d'après son calcul, par la hauteur des côtes de Provence, ordonna de mettre le cap sur Toulon. On y arriva le lendemain soir. Le lieutenant Lagraulie fut envoyé à terre pour remplir les formalités d'usage. Au retour, il courut joyeusement au maestro.

— Bonne nouvelle! cria-t-il, bonne nouvelle! Ma famille, que je croyais à la campagne, est encore à Toulon. Ma mère reçoit ce soir, je vous mène chez elle, M. Carlo.

L'officier alla vite échanger son costume de mer et ses épaulettes fanées pour son plus bel uniforme. Quant à Carlo, sa toilette fut bientôt faite. Il continuait de porter son habit habillé, ses bas de soie, sa rapière et ses souliers à boucle.

On conçoit l'effet que produisirent à leur entrée ces deux conviés inattendus. Ce fut bien autre chose quand on apprit la mésaventure du maestro, il ne fut plus question que de cet enlèvement d'un nouveau genre. C'était un concert que donnait Mme de Lagraulie. On pria le maestro de chanter. La singularité de son histoire avait disposé tout l'auditoire à l'indulgence; mais quand il s'agissait d'exécuter, Carlo n'avait nul besoin de l'indulgence; sa voix était pleine, vibrante, en outre il avait une fort jolie figure et joignait aux séductions de la voix les charmes de deux sourcils bien arqués et d'une jambe bien tournée, avantage que faisait ressortir à merveille son costume. Belle voix, mollets nerveux, épais sourcils, il réunissait, comme on le voit, trois qualités qui suffisent pour rendre un homme irrésistible, s'il faut en croire un axiome bien irrévérencieux de nos pères. Cette fois l'axiome eut raison. Carlo plut à tout le monde en général et en particulier à la sœur de Mme de Lagraulie, dame entre deux âges et encore fort avenante. Le maestro ne manquait pas de cette assurance dont sont dotés tous les Italiens, il devina les intentions favorables de la veuve (la sœur de Mme de Lagraulie était veuve), et profitant de l'impression que sa voix venait de produire, il alla s'asseoir auprès d'elle.

— C'est un hasard bien malheureux, n'est-il pas vrai, monsieur, qui vous a conduit en France? dit la femme d'un certain âge en lui dardant à brûle-pourpoint un de ses regards les plus vainqueurs.

— Un hasard malheureux! ah! madame, c'est le bonheur,

Digitized by Google

soupira Carlo d'une voix insinuante. Trois jours après, de mauvaises langues assurèrent que le maestro et la veuve avaient été vus se promenant seuls, à la nuit tombante, au bord de la mer. Un mois ne s'était pas écoulé que Carlo était l'homme à la mode. Il n'y avait plus de fête sans lui ; les dames le trouvaient charmant, elles voulaient toutes prendre de ses leçons, car les femmes, ai-je entendu dire, sont comme les moutons de Panurge, il suffit que l'une donne l'exemple pour que toutes se précipitent. Bientôt il y eut à son sujet tant de pleurs, de jalousies, que Carlo, voyant qu'il ne pouvait suffire aux nombreux désespoirs des dames de Toulon, partit pour Paris. Il y arriva bien recommandé et fut reçu dès les premiers jours dans les maisons les plus élégantes. Ses beaux yeux, sa jolie voix et sa bonne étoile firent le reste. Il devint bientôt le maître de chant à la mode ; peu à peu il doubla, tripla, quadrupla le prix de ses leçons et, à l'heure qu'il est, Carlo, vieilli et cassé, est encore à Paris où il gagne par an plus de 20,000 francs. Ne croyez pas que je vous fasse un conte, tout le monde connaît ici le musicien que je désigne sous le nom de Carlo, vous l'avez vu cent fois et, jeudi dernier, au concert de la comtesse ***, où vous avez eu tant de succès, madame, c'est lui qui dirigeait les chœurs et qui tenait le piano.

A. DE V...

Digitized by Google

VOYAGES.

SINCAPORE

ET

LA POPULATION INDO-CHINOISE (1).

Il y a dix mois, la mission française était attendue dans les mers de la Chine avec impatience et curiosité. Nos bâtiments de guerre en station dans ces parages se disposaient à rejoindre le cortége de l'ambassadeur. Le 16 février, la corvette *la Sabine* quittait Manille pour venir à sa rencontre jusqu'à Sincapore. La mousson du nord-est, tirant vers sa fin, était faible, et la corvette se traînait avec lenteur sur une mer tranquille.

Dans la nuit du 27 février, nous reconnûmes Poulo-Ahor; notre position était sûre. A une heure, nous aperçûmes l'île de Bintan, et quelques moments après, *la Sabine* entrait à toutes voiles dans la passe de Sincapore. Bintan fait partie de l'archipel situé au sud de la presqu'île de Malacca, et forme avec

(1) Ces renseignemnts sur *Sincapore et la population indo-chinoise* sont tirés de la lettre d'un jeune officier de marine, écrite de Boca-Tigris, le 27 septembre 1844.

Digitized by Google

quelques îlots le passage connu sous le nom de détroit de Sincapore. La nuit s'approchait, et bientôt on ne put apprécier au juste la route que nous tenions et la distance des terres. Le bâtiment paraissait poussé vers le rivage avec une vitesse inquiétante; le commandant fit mettre en panne pour attendre un pilote dont nous venions d'apercevoir le canot, et qui se dirigeait vers nous à force de voiles et d'avirons. Comme le courant nous portait vers l'îlot de Saint-Jean, *la Sabine* essaya de virer de bord; la brise était si faible que le mouvement ne put s'accomplir. La corvette mouilla, et il était temps, car elle était entourée de brisants: elle avait tout juste son *évitage*.

Le lendemain au soir, 2 mars, nous entrions dans la rade de Sincapore. Cette ville est placée à l'extrémité sud de la presqu'île Malaie, à l'entrée du détroit de Malacca, du côté de la mer de Chine, et en face de Sumatra; elle voit passer devant elle tout le commerce du monde avec les royaumes de Siam et de Cochinchine, avec le Céleste Empire, l'archipel Malais, Luçon, Mindanao et les autres Philippines. C'est une étape nécessaire pour les bâtiments marchands, et pour les Anglais un entrepôt magnifique. Nulle part on ne peut aussi bien juger l'état maritime de l'Angleterre que dans les mers qui baignent l'Asie méridionale. Ni la Tamise avec ses vaisseaux pressés, ni les ports principaux de la Grande-Bretagne, n'en sauraient donner une idée. Cet océan est plutôt anglais qu'indien; on y trouve partout l'Angleterre active et infatigable, travaillant à accroître et à consolider sa puissance, occupant des positions nouvelles, se créant de nouveaux marchés, et rendant toutes les races mêlées qui vivent sous le soleil indochinois tributaires de sa colossale industrie.

De nombreux bâtiments anglais couvraient la rade de Sincapore; à peine si deux ou trois pavillons étrangers se balançaient de loin en loin dans les airs. *La Sabine* était le seul navire français. Des jonques chinoises étaient mouillées plus près de terre, à l'est de la ville. Les jonques sont de gros bateaux sans formes, sans qualités, et dont nous ne voudrions pas en France pour faire la traversée du Havre à Honfleur. Ces barques viennent périodiquement avec une mousson et partent avec l'autre, longeant la terre de près et ne s'aventurant jamais dans la grande mer. La Chine est encore à l'enfance de la na-

Digitized by Google

vigation. Singulier contraste! Ce peuple qui a connu le premier la boussole, la poudre à canon, les caractères d'imprimerie, qui surpasse l'industrie européenne sur cent objets, languit, sous d'autres rapports, dans l'immobilité la plus inférieure et la plus complète. Le Chinois a le génie mercantile, il est âpre au gain, entreprenant en affaires; il possède les plus beaux ports du monde, des bois de construction excellents, une étendue de côtes comme n'en a pas l'Angleterre; sa population, amoncelée dans les villes, reflue en masse vers l'embouchure des fleuves et les rivages de la mer, et cependant il reste chez lui, immobile, misérable, comme attaché à ce sol qui se refuse à le nourrir.

Quelle cause l'arrête ? que lui manque-t-il? C'est son indolence naturelle qui le retient, c'est la volonté et l'énergie qui lui manquent. Dès le premier regard on est frappé de la constitution physique, chétive, délabrée, languissante, de ces populations orientales. Aussi comment vivent-elles? Pour nourriture, du poisson sec et du riz; pour boisson, de l'eau bourbeuse. Ce peuple à demi mort de faim ne porte pas la vie, il la traîne. Son bonheur, sa consolation, son refuge, c'est le sommeil, non ce sommeil calme et réparateur qui suit le travail et le récompense, mais ce sommeil agité, vaporeux, perfide, que l'opium verse sur ses paupières énervées. Pauvre peuple à qui le despotisme même est un bien, et qui courbe paisiblement la tête sous une autorité sans limites! L'empereur, qui comprend à sa manière les intérêts de sa puissance, ne veut pas que ses sujets sortent de l'empire. Un ordre de son gouvernement a suffi pour arrêter ceux que le malheur de leur condition ou le vague désir de l'imprévu aurait poussés hors des frontières. Fatalement enclose dans ses murailles, la population se résigne à y souffrir en attendant la mort. Les jonques qui viennent à Sincapore ont un privilége exceptionnel et spécial. Construites comme elles sont, le gouvernement est sûr qu'elles n'iront pas très-loin. Elles exportent divers produits de l'industrie chinoise. Quelquefois les mandarins des côtes, enfreignant les ordres de l'empereur, s'en servent comme d'un moyen de déportation; les barques vont jeter sur les rivages du continent indien les voleurs et les vauriens que n'a pu corriger le bâton du bourreau. Voilà le seul présent que la Chine fait au monde, le seul mélange qu'elle tolère avec lui!

Digitized by Google

Au moment où nous arrivions à Sincapore, la chaleur était étouffante. Jadis de grands arbres, au feuillage touffu, croissaient dans toutes les rues de la ville. Ils étaient là depuis si longtemps, qu'on ne savait pas qui les avait plantés. Plus libérale et plus intelligente que les hommes, la nature a su mettre un adoucissement à côté du mal. Mais la municipalité de Sincapore a décidé, un beau jour, que ces arbres étaient une cause d'insalubrité, et la cognée municipale les a impitoyablement abattus. Maintenant on n'a plus, dans les rues, aucun abri contre un soleil brûlant. Pour notre part, nous avons maudit les funestes résolutions de l'autorité locale.

La ville de Sincapore est partagée en deux parties bien distinctes, comme la plupart des villes de ce pays-ci. Sur la rive droite d'une petite rivière qui sert de port aux caboteurs s'agite la cité commerçante, la cité des affaires. A côté de petites boutiques chinoises et malaises, on rencontre de grands magasins à l'européenne. Toutes les professions bruyantes sont accumulées dans ce quartier. Les cafés à opium s'y trouvent aussi en grand nombre. C'est la ville du mouvement et du bruit. Sur la rive gauche, au contraire, règnent le silence et la paix. Les maisons y sont espacées, les rues solitaires à peu près comme dans le quartier Beaujon à Paris. C'est là qu'habitent tous les négociants aisés. Après avoir passé la journée au milieu des tracas et des affaires, ils reviennent chaque soir, en palanquin, se reposer sous leur toit paisible. Sur la rive droite, les spéculations hasardeuses, la soif brûlante du lucre et ses agitations perpétuelles; sur la rive gauche, la vie de famille, si douce et si consolante quand rien ne l'empoisonne. Le palais du gouverneur est bâti sur le sommet d'une petite colline, à laquelle est adossée la ville neuve. De sa terrasse, il peut suivre tous les mouvements de la double cité.

Nous avions voulu d'abord parcourir les rues à pied, mais la chaleur était tellement insupportable, que nous louâmes un palanquin. Un palanquin! sur la foi trompeuse de ce nom, on ferait le voyage de la Chine pour aller en palanquin. Cependant quelle voiture! nos lourds omnibus ne sauraient en donner une idée. Dans beaucoup de villes de l'Orient, le palanquin n'est qu'une chaise à porteur; à Sincapore c'est une voiture roulante, qu'on ne peut mieux comparer, pour la forme, l'élégance

Digitized by Google

et la commodité, qu'aux charrettes des blanchisseuses de Boulogne et de Courbevoie; encore les blanchisseuses auraient-elles le droit de se plaindre de la comparaison. Le conducteur de ce véhicule est toujours un Malais ou un Indien. Il ne s'assied jamais, car on n'a point établi de siége pour lui; il trotte à côté du cheval, et il se contente d'appuyer un coude sur le pommeau de la selle. La conduite du palanquin exige, comme on voit, des habitudes gymnastiques. Conducteur, cheval et voiture, nous avions le tout pour 2 francs 50 centimes, sans compter un groom qui s'était perché par derrière, et dont nous fîmes ensuite un guide.

Ce soir-là, la population indo-chinoise était en fête. L'année commerciale venait de finir, et on avait appuré et réglé tous les comptes. Les uns s'étaient enrichis, comme dit un proverbe assez contestable, en payant leurs dettes, et les autres en touchant ce qui leur était dû. Comme les Chinois ont l'habitude de dîner sur le devant de leur maison avec les portes ouvertes, nous assistions en passant à tous les festins de famille. Le régal se composait généralement de riz, de thé et de quelques pièces de cuisine assez peu appétissantes; mais les convives n'étaient pas de notre avis, car ils se fourraient avidement du riz plein la bouche avec deux petites baguettes d'ivoire, comme des dindons à l'engrais. Le thé venait à propos pour les empêcher de s'étrangler.

L'hôte d'une de ces maisons nous accosta dans la rue, et s'adressant à nous en langue française, il nous invita à partager son festin. Il se nommait Maléon; il était venu en France à bord d'un vaisseau marchand, et tout en plaçant la civilisation du Céleste Empire au-dessus de toutes les autres, il gardait à notre pays un excellent souvenir. Nous le remerciâmes de son obligeante invitation, mais il voulut bien nous accompagner pendant le reste de la soirée, et nous expliquer beaucoup de choses nouvelles et inconnues.

Plusieurs rues de la ville étaient remplies de mascarades d'enfants de différents âges, depuis cinq jusqu'à seize ans; ils marchaient par rang de taille sur deux lignes et dans un ordre assez régulier. C'était une partie des réjouissances de la fête qu'une longue tradition avait conservée. Les enfants portaient des costumes très-variés; un diadème étincelant brillait çà et

Digitized by Google

là entre un casque et un simple beret. Les jeunes filles avaient presque toutes adopté le costume aristocratique des mandarines. Quelques-unes s'étaient tatoué le visage à la manière des Zélandaises; d'autres avaient préféré le noir du Congo, d'autres le rouge, d'autres le blanc. Chaque garçon et chaque petite fille, tenant un cierge à la main, étaient implantés au milieu d'un mannequin en papier huilé représentant un animal quelconque : un cheval, un dragon ailé vomissant des flammes, un éléphant, un tigre, un serpent à la queue fourchue, etc.

Ce divertissement de la rue ne nous arrêta pas longtemps; Maléon nous conduisit dans un café à opium. Un orchestre, composé de trois musiciens, remplissait la maison de sons aigres et discordants. Le premier râclait d'un violon à trois cordes; le second frappait à coups redoublés avec deux baguettes de fer sur une enclume en pierre; le troisième accompagnait avec un tam-tam très-sonore. Nous comptions trouver là un chapeau-chinois; mais Maléon nous dit qu'il n'en avait jamais vu que dans les régiments français. Cet élégant instrument n'est pas une importation de l'Asie, comme semble l'indiquer un nom trompeur; l'Europe peut revendiquer l'honneur de l'avoir inventé.

Autour des musiciens, on buvait du thé et on mangeait des gâteaux. Au fond de la salle, sur une espèce de divan très-bas, deux hommes, nonchalamment étendus, fumaient de l'opium. Nous aurions pu nous contenter de cet échantillon des fumeurs chinois, mais notre guide nous fit entrer dans une autre pièce au rez-de-chaussée, qui était le véritable estaminet ouvert au public, et où les fumeurs étaient plus nombreux. La salle avait un triste aspect : elle n'était ni pavée ni planchelée; quelques tables accolées au mur, à hauteur d'un siége, et recouvertes de nattes grasses et usées, servaient de lit aux fumeurs. Dans un coin, à gauche en entrant, le préparateur, assis auprès d'une veilleuse, faisait ses petites portions d'opium.

Aussitôt que quelqu'un demande à fumer, un des garçons de l'établissement, qui sont tous pâles et maladifs, apporte une pipe et se met à étendre l'opium dessus. La pipe à opium se compose d'un fourneau de la grosseur et de la forme d'une pomme d'api, et d'un tuyau assez court, percé d'un trou très-petit, et qui se termine à peu près comme les pipes turques. On

Digitized by Google

commence par faire chauffer le fourneau à une veilleuse placée près du fumeur ; on y dépose ensuite l'opium en continuant à chauffer. Lorsque l'opium se soulève en boursouflant, le fumeur aspire la fumée qu'il doit avaleur jusqu'au fond de la poitrine; chaque pipe contient seulement cinq ou six bouffées : il en faut quarante ou cinquante avant d'arriver aux rêves charmants de l'ivresse et à cette léthargie pleine d'émotions qui épuise les sources mêmes de la vie. Le fumeur ne s'occupe qu'à aspirer la fumée; le garçon de café, étendu sur le lit en sens inverse près de la petite lampe, est chargé de toute la manipulation et de tenir sans cesse la pipe sur le foyer de chaleur. Nous vîmes des fumeurs de profession qui paraissaient complétement abrutis. Leur bouche souriait par habitude de ce sourire stupide de l'idiotisme, qu'on ne trouve, en France, qu'à l'hôpital des fous.

Pendant que nous attendions à Sincapore *la Sirène* et l'ambassade française, dont *la Sarcelle* vint nous annoncer la prochaine arrivée, nous eûmes le temps de lier connaissance avec les habitants de la ville. On nous adressait de nombreuses invitations ; nous recevions nous-mêmes à bord, et nos marins donnaient quelques divertissements improvisés. Une actrice de Calcutta, M^me^ Dicles, qui voyageait alors pour son plaisir, en compagnie d'un capitaine de l'armée des Indes, applaudit avec nous à leur jeu naïf et franc.

Enfin, le 3 juillet, *la Sirène* entrait dans le port. M. de Lagrenée, qui avait avec lui sa femme et ses deux jeunes filles, fut reçu avec toutes les cérémonies officielles usitées en pareille circonstance. Les curieux ne manquaient pas au débarquement de l'ambassade. Le 16, *la Sabine* quitta Sincapore pour Manille. Quelques légères avaries nous empêchèrent d'en partir en même temps que la légation, et nous n'arrivâmes à Macao que le 25 août. L'amiral Cécile nous dirigea sur Bocca-Tigris, situé à moitié route de Macao à Canton, où nous attendons de nouveaux ordres, pendant que l'ambassadeur accomplit sa mission.

Digitized by Google

LES

STEPPES DE HONGRIE.

Le voyageur qui passe la frontière d'Autriche pour entrer par terre en Hongrie ne trouvera pas de prime abord la ligne de démarcation qui sépare ces deux pays si différents d'idées, de mœurs, de races, de langages, bien que gouvernés par le même souverain. A l'ouest, la Hongrie a un reflet allemand assez prononcé. Des paysans amenés de la Souabe ont été implantés là pour combler les vides faits par les guerres des Turcs : peut-être aussi, dans la pensée des empereurs, devaient-ils à la longue germaniser le pays. Mais ce dernier but n'a pas été atteint ; la race hongroise est douée d'une prodigieuse énergie, et les colons allemands subissent de plus en plus son influence au lieu de lui imposer la leur.

A mesure que l'on avance en suivant le cours du Danube, on voit le pays changer d'aspect. Il devient original et sauvage. Les habitations sont rares, les villages plus éloignés les uns des autres. Les routes ne sont plus, il est vrai, comme aux portes de Vienne, sablées et droites, pareilles à des allées de jardin ; mais aussi vous n'êtes plus arrêté à chaque pas par les receveurs des péages, par les douaniers, par les gens de police, par tous ces personnages enfin qui vous rappellent que l'on vit

Digitized by Google

en Autriche sous le gouvernement le plus paternel du monde, et insensiblement vous vous surprenez à respirer aussi librement que si vous n'aviez pas quitté, le matin même, la capitale de Sa Majesté Apostolique. Tout à coup, l'on arrive dans un village hongrois. Un jeune garçon aux cheveux noirs, à la physionomie caractérisée, amène son attelage et vous entraîne au galop, tandis que le dernier représentant de la blonde Allemagne regagne paisiblement ses foyers.

Il peut sembler étrange parmi nous que tous les villages de Hongrie ne soient pas proprement des villages hongrois. Mais il faut se souvenir que les différentes nations qui tour à tour ont dominé cette contrée ne s'y sont pas fondues. La Hongrie, qui porte le nom des derniers conquérants, est également habitée par des Valaques, par des Slaves, et par diverses peuplades peu nombreuses. Pour peu que l'on jette les yeux sur une carte ethnographique du pays, on voit de suite quel a été le résultat de la conquête. Fixés à l'est, aux confins de l'ancienne Dacie, les Valaques ont été domptés, mais non déplacés par les Hongrois, qui, faisant une trouée au milieu des Slaves, les ont refoulés au nord et au sud, tandis qu'eux-mêmes s'emparaient des riches plaines situées au centre.

En France, la race victorieuse et la race vaincue se sont réunies pour former un peuple nouveau. Le même fait ne pouvait se reproduire en Hongrie. Les Hongrois ne s'établirent pas dès l'origine dans le pays dont ils s'étaient rendus maîtres. Après une halte en Pannonie, ils poussèrent plus avant, et vinrent, pendant plus d'un siècle, ravager nos contrées. Repoussés par les Occidentaux, ils gardèrent définitivement les grandes plaines qui leur servaient de quartier général; mais les Slaves, qui s'étaient ouverts pour laisser passer l'armée nomade, ne descendirent plus de leurs montagnes. L'étendue et la dépopulation du pays favorisaient cette dispersion des habitants : le vaincu cédait la place au nouvel arrivant, trouvait plus loin un lieu désert et y bâtissait sa demeure. Chaque race a grandi sur son propre sol, en conservant à un très-haut degré le sentiment national; si bien que cet état de choses, qui subsiste depuis mille ans, semble ne dater que d'hier.

Le Danube coule entre deux rives hongroises à partir de Presbourg. Mais déjà avant cette ville la rive gauche appartient

Digitized by Google

à la Hongrie. Aussi, dès que le bateau à vapeur l'atteint, dès qu'on aperçoit les ruines du château de Déven, qui marquait au moyen âge les limites des deux États, on abaisse le pavillon autrichien et l'on hisse le drapeau hongrois, vert, blanc et rouge, en sorte que le bâtiment aborde à Presbourg paré des couleurs nationales. Cette manœuvre, que les gens de l'équipage ne manquent jamais d'exécuter, vous rappelle que le royaume de Hongrie forme, dans la monarchie autrichienne, un État à part. Du 11e au 16e siècle, il fut l'un des plus puissants de l'Europe, et compta souvent entre les alliés de la France. Un jour les Hongrois appelèrent au trône les princes de la maison d'Autriche : dès lors leur grandeur s'évanouit, mais ils n'en gardèrent pas moins leur nationalité ; et ce pays, qui s'était donné volontairement aux empereurs, conserva sa langue, ses lois et son administration. Le prince qui règne à Vienne en maître absolu ne gouverne à Presbourg qu'avec le concours de la diète. L'aigle à deux têtes est l'emblème fidèle de cette monarchie double.

Les empereurs ont fait de Presbourg, située aux portes de l'Autriche, la capitale du royaume ; mais les Hongrois n'affectionnent guère cette ville, bien que depuis trois siècles la diète y tienne ses séances. Sur la rive du fleuve on voit le monticule qui sert au couronnement des rois de Hongrie. C'est un tertre peu élevé, avec une balustrade en pierre. Au sortir de l'église, le prince, à cheval, en uniforme de hussard, portant la couronne et le manteau de saint Étienne, s'élance sur la plate-forme, et, pour indiquer qu'il défendra le royaume envers et contre tous, frappe l'air de son sabre dans les quatre sens. Le *roi* Marie-Thérèse, qui sut si bien captiver les Hongrois, franchit la colline royale au galop, l'épée à la main, aux applaudissements enthousiastes des magnats qui l'escortaient.

De Presbourg à Gran, le Danube arrose des rives plates et basses. Des îles vertes, à demi inondées, surgissent du sein de cette immense nappe d'eau. On passe devant Komorn, ville forte bâtie par Mathias Corvin : on aperçoit de loin en loin un clocher qui se dresse à l'horizon et signale la présence d'un village. Le fleuve tourne brusquement à Gran, et, par l'effet de la courbe qu'il décrit, il prend un développement tel que l'on croit voir son embouchure. Peu à peu apparaissent des mon-

Digitized by Google

tagnes boisées dont les dernières ondulations viennent mourir près du rivage. Des files de moulins attachés les uns aux autres occupent le milieu du Danube. Des paysans hongrois revêtus de leur costume flottant s'approchent du bord, arrêtent leurs montures et vous regardent passer. De nombreux troupeaux de bœufs blancs aux cornes formidables sont couchés près du fleuve, ou le traversent à la nage pour chercher un pâturage nouveau. Çà et là est une petite église ou une cabane de pâtre perdue entre les rochers. Des débris de forteresses féodales se reflètent dans les eaux du fleuve : on remarque entre autres ces ruines romantiques, consacrées par la légende, qui portent le nom slavon de Vissegrad. « château élevé. » Enfin de hautes collines couvertes de ces vignes qui donnent le fameux vin de Bude annoncent l'approche de la capitale. On longe l'île Sainte-Marguerite, et l'on voit se développer les deux villes rivales entre lesquelles le Danube, que Napoléon appelait le roi des fleuves de l'Europe, roule majestueusement ses flots jaunes comme ceux du Tibre.

Bude est la ville du passé et des traditions merveilleuses. Cité romaine, résidence bien-aimée du grand Mathias, ville sainte des Turcs, qui y ont encore une mosquée et y font des pèlerinages, le vieux Bude élève ses étages de remparts au haut desquels on a créé de délicieux jardins. On ne parcourt cette rive qu'en songeant au temps qui n'est plus. Ces places aujourd'hui désertes retentissaient au moyen âge d'un bruit d'armes et de chevaux lorsque les nobles choisissaient leur roi. Ces carrefours où s'élèvent des fontaines de marbre rouge, ce sont les pachas qui les ont ornés. Les souvenirs qui surgissent sous vos pas, dans les rues montueuses de Bude, contrastent avec les idées qu'inspire la vue de Pesth, dont le superbe quai s'étend sur la rive opposée. Là, tout atteste le mouvement et la vie. Des constructions nouvelles, qui portent un caractère de grandeur, indiquent le développement de la population : des palais, des monuments publics, s'échelonnent le long du fleuve; et pour que rien ne manque à la splendeur de cette capitale de l'avenir, le plus beau pont de fer que l'on ait encore construit réunira bientôt les deux villes. C'est en peu d'années et comme par enchantement que se sont élevés tous ces édifices, magnifiques témoignages de l'activité d'un peuple qui se réveille.

Digitized by Google

Après Pesth commencent les poustas. Les Hongrois appellent ainsi les steppes situées au centre de leur pays. Elles s'étendent de Pesth à Debreczin, de Szegedin à Erlau, dans une circonférence de près de deux cents lieues. Généralement fertile, la terre présente l'aspect d'une mer de blé qui ondule sous le vent. Parfois sablonneuse, elle offre l'image du désert; ailleurs ce sont de riches prairies et des chevaux qui paissent. Pas de routes, pas de chemins; seulement des traces de roues, çà et là, indiquent par où passent le plus de voitures. Autour de vous, à l'horizon, le mirage, dans l'eau duquel se baigne un clocher renversé. De loin en loin un puits : un simple trou en terre, une perche que l'on y fait descendre pour en tirer de l'eau, et un tronc creusé qui sert d'abreuvoir; souvent aussi un monticule, tombeau de quelque héros d'un autre âge. Au ciel, des cigognes qui volent. Puis, vers le soir, de tous côtés, brillent des feux allumés par des bergers ou des marchands en route, qui rappellent les haltes des caravanes d'Égypte.

Le spectacle continuel d'une plaine sans bornes peut paraître monotone; mais c'est la monotonie de l'Océan. On ressent au contraire une vive et profonde impression lorsqu'en sortant des bateaux du Danube, après avoir quitté la bruyante société française, anglaise ou allemande, qui animait la traversée, on se trouve tout à coup sur cette terre étrange et silencieuse, emporté par quatre chevaux tatars, qui galopent sous le fouet d'un homme sauvagement vêtu. A l'étonnement se joint l'admiration. Il y a de la majesté dans cette étendue, quelque chose qui recueille et vous fait penser. Cette plaine sans limites, où le regard n'a pas d'obstacles, est une belle image de la liberté, si chère aux Hongrois.

Dans les poustas, le lever et le coucher du soleil sont d'un magnifique effet. Le matin la terre est inondée d'une mer de vapeur rose, qui s'illumine quand le disque de feu paraît à l'horizon : à la fin du jour, lorsque le soleil trace sa route ardente, la moitié du ciel est enflammée. On a comparé les nuits des steppes à celles de Venise, pour la sérénité, la fraîcheur, et la clarté des étoiles. Il faut encore voir les poustas par un temps d'orage, quand d'un horizon à l'autre le firmament est déchiré par la foudre; le vent balaie en maître cette immense surface, et les monticules de sable qui hérissent çà et là le

Digitized by Google

désert tourbillonnent, se déplacent et vont se reformer ailleurs.

Si cette solitude vous pèse, frappez du pied le sol, évoquez les souvenirs d'un âge héroïque, ils viendront en foule assaillir votre esprit. Représentez-vous une innombrable armée de Turcs et de Tatars, traversant tumultueusement les steppes, et poussant devant elle, comme en 1526, deux cent mille captifs chargés de chaînes. Ou bien encore assistez par la pensée à l'une de ces diètes bruyantes, comme il s'en tenait sur la plaine de Rakos, qui s'étend aux abords de Pesth, et où des milliers d'hommes à cheval délibéraient sur les affaires du pays. Souvent le choc des armes, le hennissement des chevaux, l'odeur du combat, enivraient cette foule; une fièvre de guerre la saisissait, et les discussions aboutissaient à de sanglantes batailles. Si quelque expédition était résolue, on partait sur-le-champ; et le nuage de poussière qui enveloppait l'armée délibérante ne s'était pas dissipé que déjà l'armée avait disparu.

C'est dans les poustas qu'habitent les vrais fils des compagnons d'Arpad. Ils n'ont pas changé depuis dix siècles. Les voilà tels qu'étaient leurs pères, avec la longue moustache, et la botte armée de l'éperon. Reconnaissez-vous le paisible laboureur dans cet homme au mâle visage, à l'allure décidée? Le Hongrois est resté soldat sur le sol qu'il a conquis. Ses chevaux paissent près de lui; ils se reposent maintenant après les travaux de la journée, comme autrefois après la bataille. L'aspect seul du village indique l'origine de ceux qui l'habitent. On sent que c'est un peuple nomade qui s'est fixé là. Une longue et large rue, formée d'une file de maisons bâties de côté, séparées par un espace égal, et qui, présentant de profil leurs toits uniformément élevés, donnent au village la physionomie d'un camp. Il semble qu'au premier signal ces tentes vont être pliées, et que la bande montera à cheval pour aller chercher plus avant la terre où elle campera demain. Entre les habitations, au centre du village, s'élève aujourd'hui l'église : à cette place était dressée la tente du chef. Rarement une double rangée d'acacias s'épanouit dans cette unique rue. La plupart du temps c'est en vain que vous chercherez l'ombre. Il semble, a écrit un voyageur, que les Hongrois aient apporté de l'Asie cette haine héréditaire des Orientaux pour les arbres. Le cime-

Digitized by Google

tière est placé à l'entrée du village. Il est ouvert, sans barrière ni enceinte. Les tombes sont surmontées de poteaux inclinés, et les morts sont couchés le visage tourné vers l'orient.

Les villages hongrois qui subsistent aujourd'hui ne sont pas autre chose que les lieux de halte où s'arrêtèrent, au moment de la conquête, les divers détachements de l'armée envahissante. Voilà pourquoi ils sont séparés par de grandes distances, et contiennent souvent une population nombreuse. Outre que les invasions des Turcs empêchaient les habitants de se répandre dans la campagne, les paysans continuèrent, par tradition, à vivre sur le sol où leurs pères s'étaient fixés. Rien ne changea, pas même l'aspect du camp. Aussi ce peuple de laboureurs et de soldats n'a-t-il pas élevé une seule ville. Si l'on excepte Bude, la capitale de la noblesse, toutes ces agglomérations de dix, vingt et trente mille hommes, que l'on rencontre sur le territoire des Hongrois, ne sont, à vrai dire, que des villages. Ils consistent, comme les hameaux de moindre importance, en larges rues sablées, où cent chevaux galopent à l'aise : seulement, les rues sont multipliées. Debreczin, qui compte soixante mille habitants, est en grande partie formé de petites maisons régulièrement blanchies et construites en forme de tentes. Aussi, malgré les élégantes boutiques de quelques marchands étrangers, Debreczin est-il un véritable village hongrois.

Les paysans *magyars*, pour me servir de l'expression hongroise, portent une chemise à manches flottantes, qui s'arrête au bas de la poitrine, et, en se soulevant, laisse voir le dos hâlé par le soleil. A partir des reins ils ont un large pantalon de toile appelé *gagya*, frangé à son extrémité, en dessous duquel sort la botte. Le *gagya* est assujetti par une courroie ou un mouchoir, de telle façon que le ventre s'efface, et la poitrine ressort fortement bombée. Ils jettent sur l'épaule une *bunda* de peaux de mouton. Leur tête est couverte d'un bonnet noir (*suveg*) en forme de shako, ou d'un chapeau à larges bords comme en ont nos montagnards de l'Auvergne. Les paysans riches et les petits gentilshommes roulent le *gagya* autour de la jambe, et mettent une culotte de drap galonné, qui entre dans des bottes à la hussarde. Ils endossent le dolman et portent

Digitized by Google

aussi la pelisse. De ce costume on a fait l'élégant uniforme des hussards : la courroie s'est changée en une riche ceinture, et la *bunda* s'est transformée en pelisse brodée d'or.

La *bunda* ou pelisse traîne presque à terre. Elle est intérieurement garnie de peau de mouton. A l'extérieur, le cuir est décoré de fleurs brodées. L'ornement le plus bizarre de ce vêtement est une peau d'agneau placée sous le collet, les jambes étendues et la queue pendante. La fourrure intérieure ne s'arrête pas au bas de la pelisse : elle ressort sur le cuir, et forme un rebord d'un pied de haut, qui est attaché par des boutons. Lorsque le paysan couche sur la terre, il détache ce rebord et se couvre ainsi les pieds. Dans quelques contrées on porte, au lieu de pelisse, d'épais manteaux de drap blanc. Les manches, que l'on laisse flotter, sont cousues au bout et servent de poches.

L'habit de toile a été apporté de l'Orient, et il était adopté dès le cinquième siècle par les Huns. C'est un costume excellent pour des laboureurs, surtout pendant les chaleurs excessives des étés de Hongrie. La pelisse, sans laquelle le paysan ne sort jamais, le garantit de la fraîcheur pernicieuse des soirées et des rigueurs du froid d'hiver. D'ailleurs ce large vêtement répond aux goûts de celui qui le porte. Il faut au cavalier hongrois la liberté de ses mouvements, comme il demande aux rues de son village l'espace et le grand air.

S'il faut en croire les historiens, les Magyars portaient dans l'origine les cheveux nattés et ornés de bandelettes. L'habitude sarmate de se raser la tête, introduite par les rois polonais, cessa entièrement avec la domination autrichienne. Alors les Hongrois tressèrent de nouveau leurs cheveux et les firent pendre en longues nattes : coutume que les hussards, appelés en France par Louis XIV, conservèrent encore quand elle avait presque disparu en Hongrie. Aujourd'hui les uns ont les cheveux coupés en rond sur le cou, d'autres les laissent flotter sur leurs épaules. Quand on demande à ceux-ci pourquoi ils conservent leur longue chevelure, « Dieu l'a donnée, disent-ils, pourquoi la couper? »

Les femmes sont chaussées, comme les hommes, de bottes noires ou rouges. Elles portent une courte jupe, un corsage de couleur, et dans l'hiver une petite pelisse de peau de mouton.

Digitized by Google

Leurs cheveux, qui forment une seule natte sur le dos lorsqu'elles sont jeunes filles, se réunissent sur le sommet de la tête quand elles sont mariées. De là le dicton *A' konty parantsòl*, « le chignon commande, » pour désigner une femme impérieuse. Toutefois ce proverbe ne reçoit guère d'application. Le paysan magyar exerce chez lui une autorité non contestée. Sa chaumière, et l'espace de terre qui l'entoure, constituent ce qu'il nomme fièrement « mon bien, » l'enclos eût-il dix pieds. Il appelle sa femme et ses enfants « mes gens. » De son côté, la femme dit, en parlant de lui « mon seigneur, » et ne le tutoie jamais.

La maison du paysan magyar est blanchie à certaines époques de l'année, usage que conservent encore aujourd'hui les tribus hongroises du Caucase. Suivant la coutume orientale, le mur extérieur est complétement fermé; il est rare qu'une petite fenêtre soit percée sur la rue. Les siéges sont de bois et toujours fort élevés. Deux enfants, trois au plus, déjà bottés et éperonnés, jouent près du foyer. Le Hongrois ne trouve pas digne de lui de remplir sa maison de marmots, comme l'Esclavon ou le Valaque. La noble jument n'a par an qu'un poulain : c'est l'ignoble truie qui met bas une multitude de petits.

A quatre ans l'enfant est placé sur un cheval. Il se cramponne de ses petites mains à la crinière de l'animal, et dès qu'il se sent bien assis, il n'hésite pas à l'exciter de la voix. Le jour où il galope sans tomber, son père lui dit gravement : *Ember vagy*, « tu es un homme. » A ce mot, l'enfant croît d'une coudée. Il grandit avec l'idée qu'il est homme et Hongrois, deux titres qui l'obligent. Homme, il est appelé à l'honneur d'être cavalier et de porter les armes; Hongrois, il se souviendra qu'il est supérieur à tous et qu'il ne doit point déroger. Le sentiment d'orgueil qui animait ses aïeux a subsisté, comme tous les résultats de la conquête. Aussi a-t-il conscience de sa valeur et de sa dignité. Pour s'en convaincre, il suffit d'entendre son langage. Le mot « honneur, » *betsület*, revient souvent dans ses paroles. Tout ce qu'il fait est *betsületes*, « digne d'un homme d'honneur. »

Lorsqu'il vient de vous mener au galop pendant tout un relais, ne croyez pas qu'il demandera son pourboire. Il dételle ses chevaux, se découvre poliment, et, vous adressant la parole

Digitized by Google

dans sa langue figurée, vous souhaite bon voyage. Il faut le rappeler pour lui remettre la monnaie qu'il a gagnée, et si peu que vous lui donniez, il ne réclamera point, cela ne serait point *betsületes*, et il laisse le soin de tendre la main à l'Esclavon, qui, en effet, s'en acquitte fort bien. Il entre dans les idées d'honneur du paysan magyar de n'être ni avide de gain comme l'Allemand, ni paresseux comme le Valaque. Il travaille honorablement comme un homme qui a une maison à soutenir. Il apporte au village le grain dont sa femme fera le pain, le chanvre avec lequel elle tissera ses vêtements. Le soir, quand il a bien rempli sa journée, il fume devant sa porte en caressant sa moustache.

S'il est le maître au logis, il n'en traite pas moins avec bonté ceux qu'il appelle ses gens. Il est doux, comme tous les forts. Il ne maltraite jamais sa femme : jamais il ne l'astreint à des travaux pénibles. Elle sait qu'elle a en lui un appui, un protecteur; et elle reçoit de lui les noms les plus tendres, « ma rose, mon étoile. » La langue magyare, pleine de métaphores comme toutes les langues de l'Asie, contient une foule d'expressions de ce genre, Elle renferme en outre une quantité de formules polies que l'on adresse aux voisins, aux amis, aux hôtes. Si vous vous arrêtez dans quelque village, vous verrez un des habitants, celui devant la maison duquel vous stationnez, s'avancer vers vous, ôter son chapeau et vous offrir l'hospitalité; quand vous le quitterez, il vous adressera pour vous remercier un discours, où il appellera sur vous les bénédictions du ciel : tout cela avec une aisance prodigieuse et cette dignité qui n'appartient qu'aux Orientaux.

Les hommes de cette race privilégiée ont une noblesse naturelle qui les met au niveau de l'étranger, quel qu'il soit, qui vient leur parler. Ils ont une réserve de langage qui frappe chez des hommes sans culture : une plaisanterie grossière ne leur viendrait pas à l'esprit. La nature les a doués d'une éloquence facile, qui les entraîne à manifester leurs sentiments avec vivacité. Qu'ils expriment la joie ou qu'ils exhalent la colère, les mots sortiront sonores de leur bouche. Pour accueillir un hôte et maudire un ennemi, ils sauront trouver en foule les comparaisons, les épithètes, les phrases les plus polies ou les plus énergiques paroles. Il est vrai que leur langue les

Digitized by Google

sert merveilleusement. Poétique et mélodieux, l'idiome magyar se prête également aux sentiments les plus mâles. Certaines terminaisons, qui marquent le pluriel, lui donnent parfois un caractère de rudesse, tandis que par l'abondance des voyelles il est d'ordinaire fort doux. Suivant ce qu'il veut exprimer, le Hongrois emploie à volonté un langage dur ou harmonieux.

Un fait remarquable, c'est que cette langue, qui, par sa syntaxe, se rapproche du turc, n'a pas de patois. Le paysan la parle aussi purement que le magnat, plus purement même, car il ne connaît pas, comme celui-ci, les langues de l'Occident, et il n'altère pas le caractère poétique et figuré de l'idiome national. Si un mot allemand qui répond à une idée nouvelle est introduit dans la langue le magnat le prononcera tel qu'il est écrit à Vienne, mais le paysan aura soin d'y glisser des voyelles qui adouciront l'expression étrangère. Le paysan n'a pas cessé de parler le magyar, même lorsque la noblesse, un moment entraînée par Marie-Thérèse, semblait dédaigner cet idiome. L'habitude de parler latin ne fut jamais adoptée que par les procureurs et les gens d'église. Cependant, dans leur conversation, les nobles hongrois se servent quelquefois d'expressions latines, par exemple en se saluant. On dit *Domine illustrissime* à un magnat, à un ecclésiastique *Domine spectabili*. D'autres fois on accouple un mot latin et un mot hongrois, comme lorsqu'on tend la main à son ami : *Servus barátum*. Une noble dame atteinte d'une maladie cruelle prononçait au milieu de ses souffrances le nom de Dieu. Elle parlait allemand. « Comment voulez-vous que Dieu vous entende? lui dit celle qui la servait, vous l'invoquez dans une langue étrangère ! »

La bienveillance du paysan magyar pour l'hôte, pour l'étranger même, va fort loin. Je me souviens que, me trouvant dans une boutique, à Debreczin, je liai conversation avec une vieille villageoise qui faisait ses emplettes. Me reconnaissant pour un étranger, elle me demanda si mon pays était éloigné, si les miens pleuraient mon absence, si j'avais souvent regretté la patrie; puis, me voyant en deuil, elle m'adressa des paroles de consolation et ne me quitta pas sans me bénir. J'avoue que je me séparai d'elle avec quelque émotion. Au reste j'ai plus d'une fois admiré l'élévation d'idées et de sentiments manifestée par ces hommes que leur seule nature inspirait. Le paysan hon-

Digitized by Google

grois est sobre de paroles, il ne devient jamais familier; mais il est franc et loyal, et, s'il reconnaît en vous un ami, il s'ouvrira avec sincérité. Vous serez frappé alors de certaines sentences qui lui échapperont, de certaines pensées qu'il formulera sans se douter qu'il captive fortement votre intérêt, et il vous sera facile en retour de faire naître en lui de vives émotions. C'est qu'il y a dans le cœur de cette nation de nobles cordes qui vibrent au premier contact d'un sentiment élevé ou d'une idée généreuse.

La dignité du paysan magyar est celle des Orientaux. Il est grave comme le Turc. Il faut qu'il danse au son de la musique nationale ou qu'il boive quelque peu des excellents vins de son pays pour qu'une bruyante gaieté l'entraîne. Toutefois cette gravité ne lui vient guère qu'après le mariage, lorsqu'il est le chef d'une maison. Jeune homme, il a beaucoup de vivacité et de joyeuse humeur. J'eus un jour pour postillon un garçon de quinze ans dont les saillies me charmèrent. Il me chantait, tout en conduisant, des airs nationaux. Au relais suivant vint un paysan, dont les longues moustaches annonçaient un homme fait. Songeant aux chansons que je venais d'entendre, je le priai de me dire celles qu'il savait. A ma demande, il se retourna sur sa selle, toujours en galopant, et me lança un coup d'œil sans rien dire. J'aurais dû comprendre ce regard, qui signifiait qu'un homme qui se respecte n'ira pas se donner en spectacle à un étranger, comme un Bohémien ambulant. Mais mon étourderie française et ma curiosité l'emportèrent. Je hasardai une seconde fois ma question; alors il se retourna de nouveau, me fixa quelques secondes, et dit en murmurant : « Est-ce que je suis ivre? »

Cette dignité des Hongrois sied parfaitement à leur physionomie, laquelle accuse leur origine asiatique. Grands et musculeux, ils ont le type purement oriental, le nez aquilin, les moustaches noires, le visage plein et le front dégagé. Leur démarche est à la fois grave et ferme, et leurs gestes, on raison même de cette gravité, ne manquent jamais de noblesse. Il faut voir le paysan hongrois lorsqu'il conduit ses denrées au marché voisin. Monté sur son cheval favori ou assis sur le devant d'une petite voiture basse, dont les quatre roues sont de hauteur égale, il mène, en les appelant par leurs noms, quatre chevaux

Digitized by Google

qui vont comme le vent. Il attache une vannette sur le côté de la voiture, et à moitié chemin leur distribue leur pitance. Si une jument se trouve dans l'attelage, le poulain est emmené, et trotte librement, aux côtés de sa mère, une clochette au cou. Le cavalier adresse à ceux qu'il rencontre le salut d'usage en leur jetant un regard bienveillant, intelligent et digne.

C'est abusivement que j'emploie l'expression de « paysan » magyar, comme j'ai appelé villages ce que les géographies nomment des villes. Je donne ici le nom de paysans à des hommes qui vivent de la vie des laboureurs, mais qui, aux yeux de l'administration, sont désignés par le titre de gentilshommes, ce qui est fort différent. Un mot d'explication. En s'emparant du sol, les Hongrois ont asservi les anciens habitants. Aujourd'hui ceux-ci sont émancipés et libres, mais ils forment par excellence la classe des paysans, celle des nobles étant en grande partie composée de Hongrois. En effet, chaque soldat de l'armée conquérante fut noble par suite de la conquête même. Les hommes de certaines tribus se soumirent particulièrement au roi, et en reçurent des terres comme francs tenanciers. Un certain nombre de guerriers perdirent leur noblesse en encourant des peines infamantes; mais beaucoup d'autres restèrent indépendants et nobles, tout en cultivant eux-mêmes leurs champs. Cette noblesse rustique s'est fidèlement transmise, et on rencontre dans les campagnes une foule de villageois aussi privilégiés que le roi. Ce sont eux qui se rendent par centaines, quelquefois par milliers aux élections, lors de la convocation de la diète, et discutent, dans leurs costumes de paysans, le vote qu'ils prescriront à leurs représentants.

Un jour un de ces gentilshommes vint adresser une réclamation à un magnat son voisin. Il ôta son chapeau, qu'il garda à la main pendant que le seigneur l'écoutait. Celui-ci engagea le gentilhomme à se couvrir, car le froid était vif. « Je n'en ferai rien, dit l'autre, je sais quel respect je vous dois. — Comment! reprit en souriant le magnat, qui était homme d'esprit, ne sommes-nous pas égaux, nobles tous deux? — Sans doute; mais je suis un simple gentilhomme, et vous êtes un puissant seigneur. — Je ne puis être plus puissant que toi, nous avons les mêmes priviléges. Je ne suis que riche. — Cela est vrai. —

Digitized by Google

C'est donc devant ma bourse que tu t'inclines? — Au fait, vous avez raison : vous êtes riche et je ne le suis pas; il n'y a pas d'autre différence, » et il remit fièrement son chapeau.

Chez les Hongrois, ce sont des Allemands et des Juifs de passage qui sont marchands, aubergistes, et exercent les différents métiers. Comme ils ne s'expatrient pas sans d'excellentes raisons, et se proposent de quitter le pays dès qu'ils ont suffisamment gagné, ils ne se font pas une loi d'être probes. De là leur réputation. J'avais oublié dans une auberge une bague à laquelle je tenais fort. Le postillon dételа un cheval, partit au galop et revint avec l'objet que je croyais perdu. Je lui demandai comment il s'y était pris pour le retrouver. Il n'y avait dans l'auberge, répondit-il, que des paysans, voyant que le bijou n'était pas sur la table où vous l'aviez laissé, j'ai dit à l'aubergiste qui jouait la surprise : « Tu est le seul Allemand ici, donc c'est toi qui as pris la bague. »

L'avidité et la ruse de ces étrangers qui inondent le pays dégoûtent à l'excès le Magyar, et il croirait se déshonorer s'il était autre chose que laboureurs, berger ou soldat. Il a un respect profond pour la terre, et la cultive avec orgueil. Berger, il passe des mois entiers hors de son toit : on le voit, enveloppé dans son grand manteau blanc, assis à la manière tatare sur le bord des chemins, le regard perdu dans l'immensité des steppes, mener par excellence la vie contemplative. Bien qu'il aime peu le gouvernement autrichien, — il appelle le souverain « l'empereur allemand, » comme s'il s'agissait d'un prince étranger, — le Magyar est volontiers soldat, car il obéit à ses instincts belliqueux.

Quelquefois le son d'une musique militaire éclate tout à coup dans le village. Des hussards, revêtus de leur élégant costume, exécutent sur la place une danse animée en choquant leurs éperons. Le paysan accourt et contemple ce brillant spectacle. Ses yeux suivent les danseurs; il épie chaque pose, chaque geste : la musique et le bruit du sabre l'exaltent; fasciné et comme hors de lui, il quitte le cercle des spectateurs, frappe ses éperons et se mêle aux hussards. Il admire leur uniforme. On lui attache un sabre : il prend un shako orné d'un panache flottant. Dans son ivresse, il a vite marqué une croix ou signé son nom au bas d'un méchant papier qu'on lui présente. N'aura-

Digitized by Google

t-il pas à son tour de belles armes, un bon cheval, et ne viendra-t-il pas, en brillant costume, danser devant les femmes de son village? Hélas! le rêve ne dure pas longtemps. Devenu soldat au service de « l'empereur allemand, » il est soumis à une discipline qu'il ne soupçonnait pas. Que n'a-t-il du moins le beau cheval que son imagination lui peignait! Mais la plupart du temps il est incorporé dans l'infanterie, et il ne lui reste d'autre consolation que de porter les bottines et l'étroit pantalon galonné qui distinguent les régiments hongrois des corps allemands. Il est envoyé en Lombardie, en Bohême, commandé par un officier autrichien, et, dans l'éloignement, songeant à la belle vie qu'il a abandonnée et qui s'embellit encore de toute la poésie des souvenirs, il regrette l'*aldott Magyarorsag*, « la Hongrie bénie. » Au retour, quand, après de longues années d'exil, il foule pour la première fois cette terre bien-aimée, il se prosterne et la baise.

Le soldat hongrois est intrépide sous le feu. Comme le Français, il est meilleur pour l'attaque que pour la défense; c'est à cheval qu'il préfère combattre. Avec quel enthousiasme il prenait les armes lorsqu'à l'ombre des bannières nationales il marchait aux Turcs! La chrétienté doit une reconnaissance éternelle à ce peuple héroïque, qui fut son plus solide rempart. Avant-garde de l'Occident, il arrêta le flot de l'irruption musulmane qui eût englouti cette civilisation dont nous sommes si fiers. Vainement les Osmanlis, rappellant aux Hongrois leur communauté d'origine, les conviaient-ils au partage du monde, ces Turcs chrétiens ne faillirent jamais à la mission qu'ils s'étaient imposés, et ils allaient porter défi à l'islamisme jusque dans les plaines de Varna. Bien que l'Europe, pour la défense de laquelle il s'épuisait, l'ait trop souvent abandonné, ce noble peuple n'en a pas moins conservé les idées de généreux dévouement qui l'animaient dans ces luttes acharnées, et le jour n'est pas loin peut-être où, reprenant l'épée de Jean Hunyade, il combattra à notre tête une barbarie nouvelle. Lorsque l'empire russe domine comme un colosse une grande partie de notre continent, il faut du courage à ceux qui sont placé dans l'ombre qu'il projette pour lui jeter en face un regard menaçant; et ce n'est pas sans une émotion profonde que nous nous rappelons les paroles que nous avons entendues en Hongrie. Un

Digitized by Google

écrivain de ce pays, M. Barthélemy de Szemere, s'écriait dernièrement : « Les Magyars, qui ont défendu la chrétienté contre les Osmanlis, leurs propres frères, sont prêts à défendre la liberté de l'Europe contre la tyrannie moscovite. Le peuple hongrois aura donc, par deux fois, servi la cause de l'humanité : sinon en la sauvant comme un héros, du moins en souffrant pour elle comme le Christ..... Peut-être, ajoutait-il, dans la chaîne des Carpathes le destin a-t-il déjà marqué les Thermopyles où notre petite nation, victorieuse ou victime du géant, grandira dans l'histoire par la victoire ou par la mort. »

Depuis la domination autrichienne, le soldat hongrois sert des causes qui lui sont étrangères. Cependant, en face de l'ennemi, il met son honneur à se battre vaillamment. Dans les guerres qui ont marqué le commencement de ce siècle, les Hongrois se sont signalés par des actes de bravoure que rehaussait un magnifique élan. Je cite entre mille deux traits qui me reviennent en mémoire. Le prince Lichtenstein a fait élever un mausolée, dans le parc qu'il possède près de Vienne, à cinq hussards qui le sauvèrent. Il allait être pris, lorsque ces cavaliers, faisant volte-face, se mirent en travers des chasseurs ennemis et se firent tuer. Après une chaude journée sur les frontières de la Suisse, les Impériaux reculaient devant les troupes de la république française. Le général Kienmayer, suivi d'une escorte de hussards hongrois, fut au moment de tomber au pouvoir de nos grenadiers. Cerné de toutes parts, il s'élança vers une rivière profonde, et, donnant l'exemple aux siens, se précipita d'une hauteur de soixante pieds. Tous les Hongrois le suivirent. Cette action était si audacieuse, qu'un cri d'admiration partit des rangs de la colonne française : « Ne tirez pas sur ces braves ! » et les fusils se relevèrent.

Le proverbe dit : « *Lora termett a' Magyar,* le Hongrois est né cavalier, » littéralement « à cheval. » Jamais proverbe ne fut plus vrai. Les gens de cette nation passent leur vie à cheval, et ils croient qu'un homme n'est pas un homme s'il n'est cavalier. Les chevaux des paysans, de race tatare, sont petits et maigres ; ils semblent n'avoir que le souffle, et courent avec une rapidité incroyable. Sans fer, souvent sans mors, sans autre harnais qu'une corde qui fait le tour du poitrail, ils frappent impatiemment le sol de leurs sabots. Dès que se fait en-

Digitized by Google

tendre le *nê* sacramentel par lequel tout cavalier hongrois commence sa conversation avec ses chevaux, ils parlent bravement, levant la tête et agitant les oreilles chaque fois que le maître leur parle. Rarement il les frappe : il se contente de décrire un cercle continuel avec son fouet, qu'il fait tourner lentement au-dessus de lui.

Les troupeaux de chevaux qui peuplent les steppes vivent constamment au grand air. Ils sont sous la garde des *tsikôs*, c'est-à-dire des plus hardis cavaliers qui existent. L'animal reste plusieurs années à demi sauvage jusqu'à ce que le jour où il doit être dompté soit venu. Un matin le *tsikôs*, qui connaît son haras comme d'autres connaissent leur famille, se dit qu'il dressera tel cheval qu'il aperçoit. Il s'approche de lui en parlant et en lui montrant une main prête à le caresser. L'animal tourne vers l'homme un regard oblique. Sa longue crinière est hérissée de ronces enlevées aux prairies. Ses naseaux s'enflent dès qu'il sent une main se poser sur son cou. Il est inquiet comme s'il s'attendait à un danger, il va fuir. Mais le *tsikôs* a enfoncé son bonnet ; il a serré les dents en avançant la mâchoire inférieure, de façon à relever sa pipe, et il se trouve tout à coup sur le cheval au moment où celui-ci croit s'échapper. Alors commence entre le cavalier et l'animal une lutte terrible. Éperdu, consterné, le cheval fait des efforts désespérés pour se délivrer de son fardeau. Il se cabre, il se redresse, il fait des bonds de tigre. Rien n'y fait. Le *tsikôs* lance périodiquement de magnifiques bouffées de tabac, attendant qu'il plaise à sa monture d'en finir. L'animal se jette à terre; mais au moment où il se baisse, le cavalier écarte les jambes, se retrouve d'aplomb sur le sol, et le cheval, en se relevant, le porte encore. Enfin il part comme le vent; il veut fuir ce poids incommode, et il emploie le reste de sa force à courir. C'est ce que l'homme attendait. Il regarde le soleil, observe la direction que prend sa monture à travers la steppe nue, et se laisse emporter. Quand le cheval est rendu, il tombe; alors le cavalier lui passe le mors qu'il tenait au bras, le laisse reprendre quelques forces et le ramène dompté.

Le *tsikôs* est un jeune et joyeux garçon, leste, adroit et vigoureux. Il sait par cœur les légendes, les traditions, les histoires des bandits. C'est lui qui vous expliquera le mirage.

Digitized by Google

« Vous croyez voir un fleuve là-bas? dit-il; détrompez-vous, c'est la fée du midi *a' Délibaba*, qui veut s'amuser des hommes. Pourtant, ajoute-t-il, elle ne peut le faire qu'avec la permission de Dieu, et comment Dieu le permet-il? » Et le voilà qui disserte en théologien. Il ne rêve pas de meilleure vie que la sienne : ses chevaux hennissent près de lui; la steppe s'étend infinie à ses yeux, il ne demande rien de plus au monde. Quand gronde l'orage, il tourne sa pelisse du côté de la pluie. S'il rencontre une source, il boit en se servant, comme d'un verre, du bord de son chapeau. Une *kulats* ou gourde pleine d'un vin généreux est attachée derrière sa selle. Enduite de cire, suivant la coutume tatare, et recouverte de peau de poulain, la *kulats* est quelque chose de national, et a inspiré à un poëte hongrois, Csokonai, des vers dignes d'Anacréon. Les éperons du *tsikôs* sont toujours brillants et sonores. A son fouet, dont le manche est fort court, et la lanière démesurément longue, il attache des rosettes de cuir de toute couleur, et des fleurs de soie sont brodées sur la bourse de peau où il met son tabac.

Une nuit je me rencontrai, dans une auberge écartée, avec quelques *tsikôs* qui buvaient ensemble. Ils étaient assis sur leurs talons, autour d'une chandelle placée par terre. L'hôtelier, vieux juif à figure de renard, n'entrait dans la salle que pour emporter les bouteilles vides et en servir d'autres. La conversation s'anima par degrés entre les buveurs. De temps à autre ils chantaient un de ces airs populaires, comme on en entend sur les bords de la Theïss; quelquefois ils s'interrompaient pour s'envoyer des plaisanteries, qui étaient à l'instant relevées avec verve. L'un d'eux s'était un jour avancé jusqu'à peu de distance de Bude, et avait aperçu des montagnes. Il expliqua aux autres l'impression qu'il avait ressentie à la vue de ces murs gigantesques. Les montagnes pesaient sur sa poitrine, et il les avait fuies comme on fuit une prison. « *Teremtette!* disent les autres, Dieu me préserve d'aller là, j'étoufferais. »

Perdu dans sa pousta déserte, le *tsikôs* a gardé des idées primitives qui contrastent avec les lois de notre société européenne. Selon lui, ce qui vient et croît seul sur la terre n'a pas de maître, et il ne se fera pas scrupule de braconner, de s'emparer d'un bœuf, d'un cheval. A ses yeux, le voleur est celui qui prend à autrui ce qui est en sa légitime possession, les ob-

Digitized by Google

jets fabriqués, par exemple, qui ne se trouvent pas sur la route et qu'il faut acheter. Mais il est des choses que Dieu à créées pour tous et qui appartiennent à tous. Voici une forêt pleine de gibier. Vous voulez faire entendre au *tsikós* qu'un seul homme a des droits sur les cerfs qui la parcourent librement, sur ces arbres que la main de la nature a plantés? Vous êtes un mauvais plaisant! Le *tsikós* a le droit d'abattre cet arbre, comme il a le droit de s'asseoir à l'ombre. Passe-t-il près d'un haras renommé, il n'hésite pas à faire son choix sans façon. Ces chevaux, en effet, ne paissent-ils pas, depuis leur naissance, dans des prairies ouvertes à tous, sur le grand chemin du monde; et par quel hasard seraient-ils nés pour l'avantage particulier de tel individu, qui, en ce moment peut-être, est à quatre cents lieues de là? Défendra qui voudra cette théorie; mais le moyen d'en vouloir à des gens qui, si vous êtes leur hôte, iront voler pour vous bien recevoir, et qui, sans vous connaître, risqueront demain leur vie pour sauver la vôtre?

Les statistiques impériales font régulièrement un relevé consciencieux des crimes commis en Hongrie. Il est facile de comprendre que les vols doivent être fort nombreux, et comme celui qui a à se plaindre de quelque délit ne manque jamais d'avertir l'administration, ils sont toujours connus. Après avoir constaté, en observateurs fidèles, que les Hongrois ont l'habitude patriarcale de ne jamais fermer leurs portes, les écrivains officiels disent avec sang-frod que ce peuple est éminemment voleur. Je me demande ce que peuvent conclure ceux qui lisent de pareilles choses. Toutefois il existe en Hongrie, comme partout, des voleurs de grande route. Ce sont presque toujours des déserteurs qui, mis hors la loi, vivent dans les forêts à la façon des bandits corses. Ils viennent chercher leur nourriture dans les maisons solitaires, mais n'assassinent pas. Quelquefois il est arrivé qu'ils se réunissaient par bandes, sous un chef audacieux, et, en se battant contre les régiments autrichiens, donnaient à leur résistance le caractère d'une insurrection. On fait sur le fameux Sobri, tué il y a peu d'années dans une rencontre avec les hulans de Schwarzemberg, des récits dignes des Asturies et des Abruzzes. Les habitants ne leur donnent pas même le nom de voleur. Le mot « pauvre garçon » est l'expression consacrée. Un postillon me montrait un champ de

Digitized by Google

maïs, où il avait vu la veille se cacher quelques pauvres garçons. « Où crois-tu qu'ils soient aujourd'hui ? lui demandai-je innocemment. — Pensez-vous, répliqua-t-il, que je veuille les trahir ? »

Le *tsikôs* redit leurs exploits, car il tient à la fois du pauvre garçon et du berger. Voyez-le passer comme un trait sur la pousta d'Hortobagy, en jetant aux passants ces vers d'une chanson de voleur :

Je suis un pauvre garçon
Qui fréquente les foires,
Je vole les poulains, les génisses,
Voilà comme je vis !

Chante, chante, brave cavalier, ta voix est celle d'un homme de cœur. Galope à travers les steppes, fends gaiement l'espace, soudé à ton cheval à longue crinière, tandis que le vent fait flotter autour de toi tes larges vêtements de toile. Ah, quand viendront ceux qui civilisent, puisses-tu, en acquérant des vertus que tu ne connais pas encore, conserver celles que tes pères t'ont transmises ! Que le voyageur qui fuit nos villes se rajeunisse toujours à ton foyer, et que son cœur batte, longtemps encore après moi, quand il te fera le dernier signe d'adieu !

AUGUSTE DE GÉRANDO.

Les pages qu'on vient de lire sont pour nous une occasion naturelle d'annoncer les deux volumes de voyages que notre collaborateur, M. de Gérando, va publier dans quelques jours sur la Transylvanie. Un séjour de plusieurs années en Hongrie a mis M. de Gérando a même de recueillir, sur un pays si curieux à connaître et si peu connu, des observations pleines d'intérêt. Nous croyons pouvoir promettre, sans témérité, au Voyage en Transylvanie, de nombreux lecteurs en France et en Europe.

(*Note du Directeur*)

Digitized by Google

UNE

CHASSE AU LOUP.

Sé el lobo como se mata, quando yo en pos él salgo
Antes lo alcanzo que el galgo.

(El Archiprestre de Hita.)

Le soleil se couchait quand nous arrivâmes au château de ***, s'il est permis d'appeler château un triste manoir du XVII^e^ siècle, fort peu féodal d'aspect; le propriétaire qui l'habite n'est peut-être pas non plus gentilhomme de vieille race; mais, à l'entrée de l'avenue, il y a deux tourelles en poivrières, et devant le nom du maître une particule assez solidement chevillée, parce que chaque génération l'enfonce d'un coup de marteau. Près de la tourelle de gauche, en tête d'une allée vraiment majestueuse, ébréchée de loin en loin par le temps, *tempus edax rerum!* se dresse un gibet, qui prouve que le seigneur était haut justicier; gibet auquel pendent des loups et des renards dépouillés, bien entendu : avec quoi la justice se couvriraît-elle les épaules, si ce n'est avec la peau des coupables? Les loups et les renards payent donc les frais du procès à leur façon. Une chose triste à penser, c'est que cette potence débout à l'angle du bois n'est qu'une parodie de celles qui s'élevaient aux portes

Digitized by Google

des villes, il y a moins d'un siècle, chargées de pendus à deux pieds que le vent d'hiver frappait les uns contre les autres, comme les bassins de fer-blanc accrochés à l'enseigne d'un barbier. Mes souvenirs ne remontant pas si haut, je croyais y voir, dans mon enfance, quelque moralité des fables de La Fontaine mise en action ; j'avais entendu dire mainte fois que, la nuit, les hôtes des forêts se réunissaient sous ce trophée des chasseurs, orné des restes de leurs frères, pour y pousser en chœur de lugubres hurlements.

Ces contes me revenaient à l'esprit, tandis que nos chevaux trottaient sous l'avenue. Anciennement, ces longues allées ne suivaient guère la ligne droite; de plus, chaque arbre, poussant selon le caprice de sa sève, rompait d'ordinaire la monotonie d'un ensemble symétrique par l'indépendance de son port et de ses rameaux. Aujourd'hui, on préfère le peuplier qui s'aligne par le pied et par la tête; jadis on entourait d'arbres, on enfouissait sous des masses de verdure, le lieu de sa retraite, le berceau de sa famille; aujourd'hui, on crie aux vieux chênes : Rangez-vous, que ma maison se voie du grand chemin, du prochain village! Et parce qu'on a jeté en rase campagne un pavillon qui se prélasse entre quelques massifs de mélèzes, de bouleaux et de lilas, on croit avoir son château et son parc à l'anglaise.

Un demi-jour charmant glissait donc à travers les ormes séculaires; les troupeaux retournaient à l'étable. Ici, par les barrières ouvertes, sortaient les grands bœufs, indolents et robustes, suivis du garçon de ferme, l'aiguillon sur l'épaule, qui les anime et les dirige en les appelant par leurs noms; là, les vaches grasses, rayées de rouge et de blanc, débouchaient d'un chaume mêlé de ronces, conduites par les enfants qu'accompagne et protége le chien noir à la queue touffue. Aux hommes, les bœufs symbole du travail; aux enfants, les vaches laitières qui nourrissent la famille. La chèvre vagabonde, associée au troupeau, s'obstine, malgré le chien qui la gourmande, à ne pas suivre le sentier battu; elle franchit les fossés et regagne son toit en broutant une feuille sur tous les buissons : ainsi font ces jeunes esprits qui, se riant de la discipline, goûtent à tous les livres, à toutes les doctrines permises ou défendues, douces et amères.

Digitized by Google

On ouvrit à deux battants la lourde porte blasonnée de pieds de cerfs, de squelettes d'oiseaux de proie. Au bruit des gonds, les chiens de chasse s'émurent dans le chenil, les dogues de la cour aboyèrent vigoureusement en s'élançant au bout de leur chaîne. Un domestique en sabots siffla pour apaiser ces molosses menaçants, et le maître du logis vint nous recevoir sur le seuil du salon, tandis que les chevaux, flairant l'odeur du foin sec qui s'exhalait des greniers, se dirigeaient instinctivement vers l'écurie. Bien des chasseurs étaient déjà rassemblés; ils causaient, assis dans de respectables fauteuils en tapisserie nuancés de jaune et de vert : c'est la couleur des arbres à l'automne, la veille des premières gelées, la livrée des bois à l'ouverture des grandes chasses. Nous foulions sous nos pieds un lourd tapis représentant la bataille que Pyrrhus avec ses éléphans livra au consul Dentatus, l'an de Rome 479. Les tentures, coupées çà et là par des panneaux, figuraient une chasse au héron en trois actes : ici le grand oiseau qui s'élance hors des marais les pattes pendantes, le cou plié; là l'émérillon qui l'atteint et s'accroche à ses flancs; plus loin, le retour au château. Au-dessus des portes et de la cheminée, j'ai regret de le dire, on voyait des trumeaux dans le style du dernier siècle; l'idylle était venue là fleurir au milieu des bois, au milieu d'une franche et puissante nature.

Le bruit solennel d'un gigantesque rôtissoir, qui tournait dans la cuisine contiguë au salon, annonçait les apprêts du souper. On y parla de la battue du lendemain, on y conta de ces histoires de chasse qui se servent d'ordinaires entre les rôtis et les crêmes. Le vieux vin blanc, couleur d'ambre, coula dans les grands verres sans que le repas s'animât outre mesure. Quelques visages seulement se colorèrent, et les physionomies groupées autour de la table commencèrent à s'accentuer. Les chasseurs étaient des bourgeois du voisinage, des cousins au dixième degré du maître de céans, conviés de droit à toutes ces fêtes. De loin, ils avaient l'air un peu compagnards; de près, on reconnaissait en eux la politesse traditionnelle des bonnes familles de province. De même aussi, leurs manoirs, abrités au peid des collines, ressemblent assez à des fermes, à des métairies; mais approchez, vous y trouverez derrière la cour le fruitier aux allées étroites bordées de buis, la tonnelle avec le banc

Digitized by Google

de pierre, la douve aux eaux dormantes hantée par la poule d'eau. Le héros de l'assemblée était un petit vieillard encore vert, à la parole vive, aux gestes brusques, sur lequel se concentraient l'attention et les regards des convives; il avait le rang de capitaine parmi les louvetiers. Sur le col de son frac vert, on distinguait les traces de la queue qu'il porterait encore s'il n'était chauve. Après le souper, il y eut des chasseurs qui restèrent à boire, à causer indéfiniment devant le feu, bâillant à de fréquents intervalles, poussant avec la semelle de leurs bottes un tison qui roulait sur les chenets, laissant tomber quelques phrases de plus en plus rares. Le capitaine se retira le premier, et saluant à la ronde : « Le coq chante ce soir, dit-il; signe de brouillard, messieurs! Le pied sera bon; à demain. »

Mais un général d'armée ne dort pas beaucoup la veille d'une bataille; au milieu du sommeil de toute la maison, au milieu de ce calme absolu qui s'établit dans les campagnes après les derniers aboiements des chiens, le capitaine ouvrit sa fenêtre; puis il fit sonner sa montre, qui marqua trois heures. La pendule du salon ne tarda pas à répondre affirmativement par trois coups un peu grêles frappés sur un timbre fêlé. Le brouillard s'étendait sur le dôme des bois, s'abaissait sur les étangs voisins; en prêtant l'oreille attentivement, on entendait au loin un hurlement plaintif, mélancolique plutôt que terrible. C'étaient des loups qui s'appelaient dans la lande. L'homme seul peut percevoir le son à une pareille distance et s'en rendre compte. Les animaux, n'ayant à se garantir que d'un danger prochain, ne s'inquiètent pas d'un bruit si vague. La nature, qui les a doués d'une ouïe fine, en a restreint la portée, sans quoi ils n'eussent pu vivre un instant en repos. Les loups hurlaient et les chiens dormaient au chenil; la bête sauvage jouissait de la nuit, qui lui appartient; l'animal domestique avait abdiqué ses habitudes pour prendre celles du maître.

Quand on monta à cheval, le jour commençait à poindre; les corneilles et les pies s'agitaient déjà sur les grands chênes : les gros oiseaux sont les premiers éveillés; ils ont de plus vastes espaces à parcourir, de plus longs voyages à faire que les petits volatiles, et puis ils habitent les hautes cimes, et l'aurore les avertit avant les autres. Joyeux de se voir en troupe, les chevaux hennirent sous le cavalier. Nous partîmes au moment où

Digitized by Google

toute la nature sortait de son repos, où tous les buissons s'animaient, où l'alouette invisible dans la brume s'élançait gaiement au-devant du soleil. Les loups étaient rentrés dans les taillis; les hurlements de la nuit me semblaient un rêve; j'oubliais la chasse sous le charme de cette libre matinée au grand air. Quel plus charmant paysage qu'un étang d'un côté bordé par des prairies, de l'autre côtoyé par une futaie séculaire dont il reflète les grands arbres! Le martin pêcheur se penche sur les eaux à l'extrémite d'une branche morte, la buse rase les joncs de son aile pesante, l'épervier plane au-dessus de la forêt en poussant son cri aigu, le passant s'assied et rêve. Puis tout à coup la bruyante fanfare a retenti.

Oh! que le son du cor est doux au fond des bois!

Les chevaux ont dressé l'oreille et mordu le frein. Au galop! voici le rendez-vous de chasse!

Le capitaine louvetier s'était mis en route de grand matin pour faire le pied avec son piqueur et les chiens. Nous le trouvâmes dans une clairière, le fouet à la main, le coutelas à la ceinture, planté sur sa selle comme un cavalier de Van der Meulen. « Arrivons! arrivons! messieurs! s'écria-t-il; deux loups, et des vieux, encore! J'ai fait sonner un peu pour vous rallier plus vite. » Le piqueur remit sa trompe en sautoir. C'était un jeune garçon aux jambes sèches et grêles comme le cerf, aux yeux enfoncés, mais perçants, voûté par la fatigue. Autour de lui s'agitaient les chiens. Il tenait en laisse les limiers; les autres couraient çà et là dans le taillis en secouant leurs grelots. Il y en avait qui, avec leurs larges oreilles, leurs courtes pattes et leurs grosses têtes, ressemblaient à des nains. Ils levaient à travers les broussailles leurs yeux voilés sous de longs poils gris, et regardaient les chasseurs d'un air stupide. Ce n'était plus l'animal domestique compagnon de l'homme, mais une race sauvage et forestière, disciplinée plutôt que docile : ils ne connaissaient qu'une voix, celle du piqueur qui leur parlait par monosyllabes, par interjections, et, quand il soufflait dans sa trompe pour en tirer ces courtes phrases qu'on appelle *tons de chiens*, toute la meute excitée répondait par une salve d'aboiements plus étranges encore que leurs figures. Le basset à la vue

Digitized by Google

courte, la marche soutenue, mais lente aussi; c'est le savant qui, sans regarder en haut, le nez sur la lettre, fait lever, à force de persévérance, l'idée féconde. Le lévrier a l'œil perçant et la jambe rapide; c'est le poëte qui saisit à la course et montre à la foule essoufflée sur ses pas l'idée fugitive; mais on dit que dans sa fougue il est sujet à sauter par-dessus le gibier, à le dépasser, tant il galope!

Les loups sont venus cette nuit tenir conseil dans la clairière, mais où sont-ils maintenant? le brouillard humectait à peine les bois quand ils ont repris leur course, et la trace de leur pas n'a plus marqué sur les feuilles que d'une manière imparfaite. Dans quel fourré dort la bête contre laquelle conspire cette troupe armée de cavaliers et de fantassins? car arrivaient aussi à pied des gardes-chasse, guides des forêts voisines. Grandville a eu raison d'en faire des courants à deux pieds; ils sont enclins, comme cette race de chiens, à manger le gibier si le maître est absent. En forêts, la nature reprend le dessus. Après une courte conférence, le capitaine louvetier distribua ses ordres; la meute délibéra de son côté en fouillant les buissons, en recueillant le fumet sur les ajoncs, sur les ronces, puis elle s'élança sur les traces de la bête avec un aboiement unanime, sauf l'opposition de quelques traînards, qui bientôt suivirent leurs camarades à grand bruit avec la prétention évidente d'avoir eux-mêmes trouvé le pied.

Les fanfares retentissent de nouveau; l'écho des trompes s'affaiblit dans la forêt à mesure que les chevaux nous entraînent vers la lande. Quelle joie de galoper dans l'espace ouvert! Le brouillard est diaphane, chaque tige d'ajonc supporte sa toile d'araignée, que la rosée charge et fait ployer comme un filet. Combien de moucherons, à moitié engourdis par les premiers froids de l'automne, viendront tomber dans vos piéges, ô laborieux insectes! Tissez vos trames, nouez le dernier fil, lancez-vous à l'extrémité de ce brin d'herbe assez solide pour vous porter et pour servir de point d'appui au réseau flottant. L'humide brouillard a déposé sa goutte d'eau, son diamant limpide sur chacune des mailles; toute la bruyère étincelle sous un reflet d'argent; mais quelle trouée dans vos ouvrages vont faire tant d'hommes, tant de chevaux au galop! Comme la meute, en courant, rompra ces trames patiemment ourdies! Le labeur du

Digitized by Google

jour est perdu ; au matin d'un siècle, ainsi toute une génération voit ses espérances détruites par le passage subit d'une catastrophe inattendue ; mais revenez le lendemain du jour ou du siècle, l'insecte a réédifié sa toile, l'humanité a repris son labeur !

De loin en loin résonne le cor du piqueur ; c'est un petit instrument six fois retourné sur lui-même, qui vibre avec moins d'emphase, mais plus de précision que la trompe béante. Il faut une rude poitrine pour souffler dans ce cor, plus bosselé que l'armure de don Rodrigue, vaincu dans la huitième bataille,

Las armas lleva abolladas :

mais aussi sa voix sonore sert de truchement entre le chien et le chasseur. Écoutez, penchez-vous sur le cou des chevaux ; qu'a dit la meute dans l'épaisseur du taillis ? Elle jappe avec enthousiasme ; du milieu des clairières les aboiements arrivent par bouffées ; le cor gronde, gourmande les bêtes en défaut. Qui le croirait ? Ronflaud a levé un lièvre et donné sur le train ; un coup de fouet le remet sur la vraie piste. Apprenez, limier, à ne pas vous permettre en public ces *lapsus linguæ* qui déroutent l'armée des chasseurs ! En attendant, le pauvre lièvre détale sur la lande, car il a pris la chose au sérieux ; sa conscience lui reproche sans doute d'avoir, cette même nuit, dévasté le jardin de la ferme voisine ; son amour-propre l'avertit que de tout ce vacarme, de tout ce déploiement de forces, il est la cause véritable. Cours, cours, sauve-toi, car l'hiver approche où nulle retraite ne sera sûre pour toi ; dans cette saison,

Pauvres lièvres essoufflés,
Dans les blés
Plus d'ombre qui vous accueille !

Et, par-dessus la haie, le braconnier, qui voit passer la chasse, suit de l'œil l'animal fugitif ; à la première gelée, il viendra à pas comptés le surprendre dans son gîte sans meute et sans fanfare.

Nous battions le pays dans tous les sens, suivant de loin les évolutions de la meute, qui traçait de son mieux sur les coteaux

Digitized by Google

et les collines les routes marquées pendant la nuit par le pied de la bête. Le loup a le jarret vigoureux; il arpente bien des lieues durant ses promenades mystérieuses; c'est tout un labyrinthe d'allées et venues dont il faut sortir, un texte qui se prête à plus d'une lecture. Dans ces moments-là, le capitaine louvetier étudiait le mouvement de la meute, consultant des yeux l'aspect du pays. — Là, là; là, criait le piqueur en faisant couler les chiens dans les buissons; et ceux-ci, se heurtant le nez sur les épines, secouaient la tête d'un air négatif. Puis tout à coup, un limier taciturne par caractère et d'un jugement sûr, ayant retrouvé sous les feuilles mortes la trace perdue, l'annonçait d'une voix grave et entrecoupée à tout la bande qui s'élançait après lui.

Nous repartions au galop, entraînés par ces aboiements, par ce bruit du cor, qui nous attirait comme une espérance lointaine. Çà et là au milieu des arbres se dressait un clocher de village, pointu comme une aiguille, avec ses écailles d'ardoises reluisant au soleil; nous dépassions bien des fermes abritées par des châtaigniers gigantesques, sous lesquels se remisent les charrettes; les chiens haletants buvaient aux mares sans s'effrayer du sifflement des oies troublées dans leur repos, et nos chevaux s'animaient les uns les autres, jetant un regard de dédain sur leurs pauvres frères modestement attelés devant les bœufs!

La course avait fatigué plus d'un chasseur; les gardes, en traversant les taillis, s'étaient amusés à tuer des renards rencontrés chemin faisant. « Où donc sont les loups? demandait un cavalier.—Si bien cachés que nous ne les verrons pas d'aujourd'hui, répondait une voix. J'aime mieux chasser la caille verte dans les prés. — Et moi le lapin dans les garennes. — Il fait chaud après le brouillard, ajoutait un gros campagnard tout essoufflé; je conçois que les loups trottent de nuit. — *La vue, la vue,* messieurs! cria le plus ardent de la troupe, entendez-vous? » Et il se mit à répondre à cette joyeuse fanfare avec une telle vigueur de poumons que les chevaux se cabrèrent.

Sur la lande débouchait un vieux loup grisonnant; il trottait, le poil hérissé, la gueule à demi béante, les oreilles droites, laissant loin derrière lui les chiens si animés sur ses traces, qu'ils tenaient leurs têtes collées au ras de la terre et ne montraient au-dessus des hautes herbes qu'un faisceau de queues.

Digitized by Google

Comme il défilait devant nous, plus d'une balle bien dirigée laboura le sol à ses côtés, siffla autour de ses flancs; la noble bête, fuyant toujours, mais sans accélérer le pas, se tournait vers les chasseurs, en montrant ses dents longues et blanches. C'était bien le vagabond à la marche fatiguée, l'animal errant, mis hors la loi, traqué dans son repaire, réduit à fuir au grand jour. Mais quelle liberté sauvage dans ses mouvements! Comme il coupait au plus court à travers la lande, cherchant par delà l'espace découvert le fourré impénétrable où ni hommes ni chevaux ne pourraient le suivre! Tandis qu'il arpentait le préau semé d'ajoncs et de bruyères fleuries, les trompes sonnaient sur ses pas comme une marche triomphale, et le riant paysage devenait sévère au passage de la formidable bête.

Une grande partie des chasseurs, ranimée par la vue de l'animal, s'élança de ce côté; les fanfares, les chevaux, la meute, tout cela disparut dans un tourbillon de poussière; mais on ne voyait plus le loup, et l'on soupçonnait à peine son passage aux cris des corbeaux qui le huaient lâchement du haut des arbres. — Quant à celui-là, nous ne l'aurons pas, dit une voix à mes côtés; c'est un vieux loup qui connaît la guerre : qui sait où il va nous entraîner? — Je l'ai blessé, j'en suis sûr, reprit un jeune cavalier dont le fusil neuf brillait au soleil; je l'avais à l'œil..... — C'est-à-dire, répliqua un campagnard, que vous l'avez poussé avec votre balle, si bien qu'il en court plus vite. Tenez, voilà un coup sec, c'est la carabine du capitaine, là, derrière nous...

Un *hallali* vibrant retentit tout à coup dans un taillis à l'extrémité opposée de la lande où nous galopions; alors seulement nous remarquâmes l'absence du chef de la chasse. Il y avait deux loups, deux buts à poursuivre, et là, comme en toutes choses, la foule étourdie s'était emportée, sans choisir, sur une voie qui leurrait son espoir. Bientôt nous arrivâmes les uns après les autres auprès du louvetier; il avait mis pied à terre; le piqueur tenait la bride de son cheval et sonnait toujours. Au pied du vieux Nemrod gisait une louve maigre qui devait allaiter encore; elle mordait une tige de houx au bord d'un fossé et entr'ouvrait ses yeux ardents. Frappée à mort, la bête expirait, sans se plaindre, au milieu de ce taillis où elle ralliait ses louveteaux dans le silence des nuits. Vingt chasseurs haletants

Digitized by Google

accouraient pour la voir mourir, et les chiens victorieux, las de hurler, se couchaient près de leur proie. Quand tout le monde fut réuni sur le lieu du combat, quand les plus attardés des griffons qui donnaient encore sur la piste furent arrivés dans la clairière, le louvetier promena autour de lui un regard moqueur. « Eh bien ! jeunes gens, s'écria-t-il, où couriez-vous? Suiviez-vous par hasard ce vieux loup dont voici la femelle? Oh! nous l'aurons, j'espère, mais un autre jour. A la chasse comme ailleurs il ne suffit pas de trouver, il faut choisir. »

La louve, dont une seconde balle dans l'oreille avait fait cesser l'agonie, fut déposée sur une litière de branchages, et les gardes se chargèrent de la porter alternativement. Un piquet de cavaliers ouvrait et fermait la marche. Les paysans, arrêtant leurs charrues, accouraient au bord des haies et examinaient d'un œil curieux l'animal qui avait dévoré leurs brebis; puis ils saluaient les chasseurs après que ceux-ci étaient passés. Il y a encore des pays en France où l'homme des champs se découvre devant le bourgeois des villes comme devant une croix, sans attendre en retour le moindre signe de politesse. Les chiens des fermes approchaient d'abord en aboyant et défendaient loyalement la porte du logis; mais, à l'aspect de la bête sanglante, ils s'en allaient à toutes jambes se blottir derrière la grange. — Le loup! le loup! criaient les femmes aux petits enfants; viens donc voir..... Mais les enfants se cachaient; car un loup mort est encore pour eux la vilaine bête qui a dévoré le Petit Chaperon rouge!

La rentrée au manoir fut triomphante; ceux qui n'avaient pas pris grande part à l'action firent retentir les trompes à casser les vitres. Au souper, le piqueur présenta sur une assiette la patte de la louve, et chacun fouillant à l'escarcelle y jeta la pièce ronde. Ce même soir, le gibet s'enrichit d'un nouveau pendu. Les chiens s'étaient bien conduits, on leur porta, dans le chenil, une soupe plus ou moins grasse; quant aux épagneuls, qui avaient dormi tout le jour sur le tapis, devant un bon feu, ils furent admis à mettre leur museau sur le genou des convives et à partager les délices du festin.

Quand la nuit fut close, et que le silence se rétablit autour du petit château comme dans la campagne, à la voix claire des hiboux qui se répondaient dans la futaie, se mêlèrent bientôt les

Digitized by Google

hurlements plaintifs des louveteaux. Ces bruits étranges, si différents de ceux qui rétentissent pendant le jour, ce colloque lugubre des oiseaux de la nuit et des grands quadrupèdes de la forêt, donnaient à cette nature sauvage un caractère de grandeur. On eût dit que des êtres fantastiques pleuraient, à travers les solitudes environnantes, la mort de la louve.

TH. PAVIE.

Digitized by Google

VOYAGES.

PANAMA

ET

LA NOUVELLE-GRENADE.

Panama, la ville espagnole du XVI^e^ siècle, la cité brillante d'autrefois, n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même; ses monuments et ses maisons tombent en ruines, son aspect est morne; ses habitants semblent veiller sur un vaste tombeau, et attendre dans un demi-sommeil qu'une puissance bienfaisante vienne rendre à leur ville le mouvement et la vie.

Bâtie dans de magnifiques proportions, Panama longtemps a été regardée comme une des plus belles possessions de la couronne d'Espagne, et longtemps aussi elle a joui d'une haute prospérité. Alors que le commerce de l'Amérique méridionale se faisait au moyen de ces fameux galions du temps de Philippe II et de ses successeurs, Panama était un centre d'entrepôt pour l'Europe, l'Asie et l'Amérique; son port libre recevait dans ses eaux les navires de toutes les parties du monde. Pendant cette période qui dura près de deux siècles, sa richesse et sa splendeur devinrent immenses, et sa population, augmentant

Digitized by Google

d'année en année, arriva jusqu'à 50,000 âmes. Panama était alors la reine de l'océan Pacifique. Aujourd'hui, tout est changé : à la richesse a succédé la pauvreté; le commerce de Panama est presque nul, et le nombre de ses habitants dépasse à peine 8,000. C'est depuis 1740 que sa prospérité, alors à son apogée, a commencé à décroître : à cette époque, une mesure générale admit les autres ports de l'Amérique du Sud à jouir d'une égale liberté commerciale; les navires délaissèrent Panama et se répandirent dans tous les ports du littoral. Ainsi abandonnée du commerce, son active population la quitta peu à peu, et elle n'a cessé depuis ce moment de traîner une existence chaque jour de plus en plus languissante.

Cependant il y a bientôt vingt ans qu'une occasion solennelle se présenta de lui rendre son importance. C'était en 1825; Bolivar, le moderne réformateur du nouveau monde, en revenant vainqueur du Pérou, eut l'idée d'y convoquer un congrès général de tous les peuples du continent américain. Il engagea les républiques de l'Amérique du Sud à envoyer à cette assemblée des députés d'élite pour s'entendre par les voies pacifiques, dans l'intérêt de la civilisation, sur certains grands principes de droit international. Il voulait que ces réunions eussent lieu périodiquement tous les sept ans, pour traiter en famille les intérêts communs de ces États, nés depuis si peu de temps à la liberté et aux institutions modernes. Cette noble pensée ne produisit aucun résultat; le Brésil, le Pérou, Buenos-Ayres, ravagés par la guerre civile, ne purent répondre aux désirs du libérateur. Le congrès, malgré ses bonnes intentions, se sépara sans avoir pris aucune décision, et Panama, qui lui avait donné asile, réveillée un instant à la voix de Bolivar, retomba bientôt dans son sommeil habituel.

Quelques années plus tard, des événements d'une autre nature vinrent changer la face et le gouvernement de ces contrées. Dans l'année 1831, la Colombie, qui formait un seul et vaste pays, se démembra pour se partager en trois États indépendants qui sont aujourd'hui : la république de la Nouvelle-Grenade, dont la capitale est Santa-Fé-de-Bogota; celle de l'Équateur, dont la capitale est Quito; et celle de Venezuela, qui a pour capitale Caraccas. Cet acte important fut suivi de luttes nombreuses à la suite desquelles ces nouveaux États par-

Digitized by Google

vinrent cependant à se constituer; mais l'enfantement pénible de leur nationalité leur fit négliger le commerce, l'industrie et tous les arts libéraux qui sont la base de la richesse des nations.

Au milieu de ces changements, Panama, par sa position géographique, échut à la Nouvelle-Grenade. Elle devint le chef-lieu du département de l'isthme, dont elle est, sans contredit, le point le plus important. Elle est construite dans une petite péninsule, sur la côte nord du golfe de ce nom, et se trouve protégée par quelques îles qui s'avancent dans la mer. Sa rade est grande, mais dangereuse, à cause des vents du nord, qui y soufflent sans cesse, et de l'état de la mer, qui manque entièrement de profondeur. Cette circonstance empêche les gros navires d'y entrer, et les force de stationner à deux kilomètres environ, aux îles Perico et Flaminco où ils déchargent leurs marchandises.

La ville est bâtie, comme toutes celles que les Espagnols ont élevées au XVI^e^ siècle, sous l'impression puissante des idées religieuses d'alors, en forme de croix. Au centre est une grande place, sur laquelle pousse une herbe abondante, jonchée de ruines et de débris, qui appartiennent en grande partie à un ancien collége de jésuites, immense édifice aujourd'hui désert.

Les églises, ainsi que les principaux monuments, sont en pierre; leur construction est solide, et leur architecture, qui n'est pas sans caractère, semble conserver le pâle et lointain souvenir de Grenade et de Séville. Parmi les édifices les plus curieux, on remarque la cathédrale, l'église San-Antonio et l'hôpital, qui est fort beau. Un grand nombre de couvents ont survécu au temps, mais ils sont privés de leurs solitaires habitants; un seul remplit encore sa pieuse destination. Il renferme des religieuses qui ont conservé la foi et les pratiques du moyen âge, et semblent être, sur cette rive lointaine, le dernier vestige du règne monastique de Philippe II.

Panama se divise en deux parties, la ville haute et la ville basse; cette dernière, qui a reçu le nom de *El-Varal*, est presque entièrement peuplée de nègres. Ces malheureux habitent de pauvres maisons en bois et en chaume, bâties dans des rues sales, étroites et malsaines. Les maisons de la ville haute, construites en pierre, sont, en général, d'un bel aspect; elles ont

Digitized by Google

toutes un large balcon sur lequel les habitants viennent respirer l'air, après les chaleurs de la journée. Les rues de cette partie de la ville sont propres et bien alignées, mais tristes. Plusieurs d'entre elles sont garnies de petites boutiques presque entièrement vides que viennent contempler, à de longs intervalles, de rares promeneurs.

Les habitants de Panama sont, en général, aimables et bons, quoique peu communicatifs. Ils sortent rarement de leurs maisons, et passent la plus grande partie de leur temps à dormir ou à fumer. Les femmes sont belles, d'un caractère doux et indolent. On les voit des journées entières appuyées sur leur balcon et occupées à suivre de l'œil la fumée de leurs cigarettes qui s'envole dans l'air. Elles sortent la tête nue, et laissent pendre sur leurs épaules les longues tresses de leurs beaux cheveux noirs.

Les mœurs sont d'un abandon inouï; la plupart des habitants s'affranchissent sans scrupule des liens du mariage. Comme il n'y a ni industrie ni commerce, l'argent y est fort rare, et il exerce un prestige souverain. Il est assez ordinaire d'entendre des parents, dont les filles ont quitté le toit paternel pour vivre avec un séducteur, dire froidement que *leurs filles sont casées*. Les étrangers qui arrivent dans ce pays, et qu'on suppose toujours riches, sont l'objet de nombreuses attentions, et parviennent facilement, à leur tour, à *se caser*. Le côté éphémère de ce genre de relations n'effraie pas les femmes, et il faut leur rendre la justice de dire qu'elles restent le plus souvent fidèles à l'homme qui les a choisies.

La ville n'offre de plaisirs d'aucun genre : ni bals, ni spectacles, ni réunions. Les seuls instruments en usage sont la guitare et le tambourin. Deux pianos, vieux débris des temps passés, font entendre de loin en loin leurs sons discordants sous les doigts de quelque Européen nouveau débarqué. Jamais, depuis le temps de sa splendeur, aucun équipage n'a sillonné les rues de la cité; des mules et quelques rares chevaux circulent à travers ses promenades désertes.

La population de Panama, indépendamment des indigènes et des noirs, se compose principalement d'Espagnols, de Portugais, d'Anglais et de Français. Ces derniers font surtout le

Digitized by Google

commerce des perles, qui forment, dans le pays, la branche la plus importante d'exportation.

Le climat n'est pas aussi brûlant que celui des autres parties de l'Amérique du Sud ; la température ne s'élève, dans les plus fortes chaleurs, qu'entre 82 et 86 degrés Fahrenheit, environ 38 degrés Réaumur. Depuis le mois de décembre jusqu'au 1er juillet, on jouit d'un temps magnifique. L'air est pur et limpide, pas un nuage ne vient obscurcir le ciel. Au mois de juillet commence l'hivernage, qui se manifeste par des pluies continuelles. Il y a cependant un intervalle d'environ un mois qu'on appelle l'été de la San-Juan ; alors la pluie s'arrête et le calme renaît au ciel.

Les habitants de Panama sont très-religieux et profondément observateurs de toutes les cérémonies extérieures du culte. Le prêtre, *padre*, est sincèrement respecté et exerce une autorité toute patriarcale. L'évêque du diocèse, vieillard plus qu'octogénaire, est vénéré de la population entière. Il préside à tous les actes religieux ; parmi ces actes, il en est un qu'on nomme la *procession des morts*, et qui, par son caractère fantastique, rappelle les coutumes des siècles passés. Tous les samedis, pendant la nuit, les femmes, les enfants et les vieillards sortent de la cathédrale, parcourent processionnellement les rues de la ville, tenant à la main des torches enflammées et chantant des psaumes en mémoire des morts, et des hymnes en l'honneur de la sainte Vierge. La vue de cette foule qui s'avance lentement à travers la ville déserte, à la clarté de la lune et des étoiles, ayant en tête le pieux évêque suivi de son clergé, est d'un effet saisissant. Cette prière nocturne, qui confond dans un même sentiment les morts couchés sous la tombe et les vivants qui sommeillent, est une belle et touchante idée.

Les autorités de Panama, qui sont, en même temps, celles de toute la province de l'isthme, se composent d'un gouverneur, d'un chef politique, d'un commandant militaire et de deux cents hommes de troupes. Tout cela suffit pour veiller sur une population d'environ 100,000 âmes. Les autorités judiciaires sont : le tribunal de première instance, composé d'un seul juge ; la cour supérieure, *corte major*, formée de deux juges et d'un assesseur, et la cour de cassation, qui siége à Bogota.

Les lois du pays sont douces ; le vol y est rare, la peine de

Digitized by Google

mort presque inconnue. L'esclavage y est paternel; on n'entend jamais parler de ces brutalités inouies qui souillent certaines contrées. Du reste, l'esclavage y diminue de jour en jour, et un temps viendra où il aura entièrement disparu. En 1821, la république colombienne a défendu la traite des noirs, elle a proclamé l'affranchissement de tous les esclaves qui auraient rendu des services à la nation pendant sa lutte contre l'Espagne, et la liberté de tous les enfants d'esclaves nés depuis la première déclaration d'indépendance. Ces différentes décisions ont été maintenues par les trois républiques démembrées.

La Nouvelle-Grenade, dont Panama est une des principales villes, a été visitée pour la première fois, en 1510, par les Espagnols. Quelques années plus tard, en 1536, deux aventuriers fameux, Benalzar et Fuesada, en firent la conquête; elle fut alors réunie à la couronne d'Espagne, puis érigée en capitainerie générale dans l'année 1547. Son importance et sa richesse augmentant chaque jour, l'Espagne, en 1718, y établit une vice-royauté. Un siècle environ après, lorsque les colonies espagnoles se soulevèrent contre la métropole et réclamèrent leur indépendance, Venezuela, la première dans cette partie du Nouveau-Monde, leva le drapeau de la liberté sous la conduite de Bolivar; la Nouvelle-Grenade imita l'exemple de Venezuela, et ces deux provinces soutinrent pendant plusieurs années des luttes terribles contre les armées de l'Espagne. Enfin, Bolivar ayant, en 1817, remporté une victoire signalée contre Morillo, un des plus célèbres généraux espagnols, cet avantage décida de l'indépendance définitive des provinces insurgées. Elles formèrent toutes un nouvel État auquel elles donnèrent le nom de république de Colombie, en mémoire de Christophe Colomb dont le puissant génie avait ouvert aux peuples d'Europe le chemin de ces contrées. La nouvelle république, dès qu'elle fut constituée, élut pour président, à l'unanimité, le général Bolivar, et lui décerna en même temps le titre de *libérateur*. Les Espagnols, forcés d'évacuer la Colombie, se retirèrent au Pérou; Bolivar les poursuivit dans ces contrées jusque dans les régions les plus inaccessibles, et les contraignit d'évacuer également le territoire péruvien.

Après ces succès, le président vainqueur rentra dans la Colombie, mais il trouva le pays déjà livré à la guerre civile; en

Digitized by Google

son absence, le général Paez avait levé l'étendard de la révolte. Bolivar, au lieu d'employer la force contre son ancien compagnon d'armes, eut recours à la persuasion, et Paez se soumit; mais la calomnie accusa Bolivar d'aspirer à la royauté : pour répondre à ces odieuses accusations, il se démit de la dictature dont il avait été investi. Les hommes sages de la république convoquèrent alors un congrès général à Ocagna, dans le but de provoquer en faveur du libérateur une manifestation unanime. Bolivar se rendit aux prières du congrès, et accepta de nouveau la présidence de la république. Bientôt cependant de nouvelles agitations se manifestèrent, et vinrent jeter dans son âme le découragement et le dégoût. Un de ses compagnons, Santander, qui l'avait remplacé dans le gouvernement, pendant sa brillante expédition du Pérou, en qualité de vice-président, convaincu plus tard d'avoir conspiré contre la république, fut condamné à mort avec plusieurs de ses complices. Bolivar commua sa peine en celle de l'exil, mais les autres condamnés furent fusillés. Ces deux actes excitèrent dans un grand nombre d'esprits d'injustes mécontentements. Sur ces entrefaites, Venezuela se leva contre l'association commune, se sépara de la Colombie pour s'ériger en république indépendante, et nomma pour son président le général Paez. Cet acte affecta profondément Bolivar, qui avait toujours recommandé l'union à ses concitoyens; et comme il voyait une sourde opposition se manifester contre lui, il convoqua au mois de janvier 1830 un nouveau congrès, et, se démit pour la dernière fois des hautes fonctions qu'il occupait. C'est alors que la nation comprit la perte qu'elle faisait; le congrès le supplia unanimement de reprendre le pouvoir; il résista, quitta, le cœur plein de tristesse et pour n'y plus revenir, cette ville de Bogota qu'il avait entièrement régénérée, se retira dans une maison de campagne à San-Pedro, près de Sainte-Marthe, où il mourut le 17 septembre 1830, miné par le chagrin et la maladie, âgé seulement de quarante-cinq ans. Le congrès nomma pour président Joachim Mosquera, homme honnête et loyal qui assista, quelques mois plus tard, au démembrement de cet État si plein d'avenir. La séparation de la Colombie en trois républiques distinctes, dont Venezuela avait donné le signal et qu'elle avait consommée avant la mort de Bolivar, ne fut définitivement accomplie que pendant l'année 1831.

Digitized by Google

La Nouvelle-Grenade, située dans une des parties les plus favorables de l'Amérique du Sud, est placée entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique; elle touche à l'Équateur, à Venezuela, au Chili; elle est voisine du Mexique, du Brésil, du Pérou. Son climat en général est sain; son sol, varié et fertile, produit du sucre, du café, du cacao, de l'indigo, du coton, du tabac, de la vanille, du quinquina. Malheureusement, la population ne répond pas à l'étendue de ce territoire, et, comme dans tous les États de cette partie du monde, les bras manquent à la terre. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade est républicain; il se compose d'un sénat et d'une chambre des représentants formant le congrès, et constituant le pouvoir législatif, et d'un président, nommé tous les quatre ans, qui réunit en sa personne le pouvoir exécutif. Le général Herran remplit en ce moment ces fonctions et s'en montre entièrement digne. Les revenus de la république sont en moyenne de 2 à 3 millions de *pessos* par an, c'est-à-dire de 12 à 15 millions de francs environ. Ils ne suffisent pas à ses charges. Son armée se compose de 10,000 hommes; un tiers seulement des troupes est bien armé et bien équipé. La flotte consiste en quatre goëlettes, dont une stationne dans le Pacifique et trois dans l'Atlantique. La capitale de la république est Santa-Fé-de-Bogota, ancienne résidence du vice-roi, ancienne capitale de la Colombie. Cette ville, grande et belle, s'élève au bas du versant d'une chaîne de montagnes, sur un large plateau, à 2,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les deux petites rivières de San-Francisco et de San-Augustino la sillonnent en tous sens; on les traverse sur sept ponts différents, dont six sont contruits en pierre de la manière la plus solide, et dont un seul est établi en bois. Cette ville, grande et majestueuse, offre partout l'empreinte d'une civilisation brillante. Elle renferme sept places publiques, dont une peut être comparée à ce qu'on voit de plus beau dans ce genre en Europe, une université, un archevêché, douze églises, quatre colléges, seize couvents consacrés aux deux sexes, un bel hôpital, un hospice pour les pauvres, deux casernes, un hôtel des monnaies, une bibliothèque, un observatoire, un théâtre et de nombreuses écoles. Plusieurs de ces établissements, et notamment ceux consacrés à l'instruction, ont été fondés par Bolivar, qui a toujours été favorable au progrès des lumières.

Digitized by Google

Malheureusement pour cette belle cité, elle est soumise à l'horrible fléau qui ravage si souvent les pays placés dans le voisinage des montagnes volcaniques. En 1826, un horrible tremblement de terre l'a détruite presque entièrement ; elle est aujourd'hui sortie de ses ruines, après avoir réparé ses désastres; mais comme Quito, la capitale de l'Équateur, le passé doit toujours la faire trembler pour l'avenir.

C'est dans la province de Bogota, au nord et à une faible distance de cette ville, au sommet des montagnes de Zipaquira, à 2,800 mètres d'élévation, que se trouve le fameux lac de Guatavita ou *lac d'or,* dont une circonstance très-récente vient de révéler dans tous ses détails la mystérieuse et poétique histoire. Vers la fin de 1820, le bruit se répandit à Londres que le lac de Guatavita, situé alors dans la Colombie, renfermait en quantité de l'or, des diamants, des pierres précieuses, ce qui lui avait fait donner par les habitants du pays le nom expressif de *lac d'or.* Voici comment on expliquait la présence de tant de richesses amoncelées au fond de ses eaux solitaires.

Selon une tradition répandue dans toute l'Amérique du Sud, cette partie de la Colombie était, avant la domination espagnole, gouvernée par un cacique riche et puissant du nom de Manalapa II. Ce chef célèbre avait une femme, la belle Rama, dont il était éperdument amoureux. Mariée à douze ans, la princesse mit au monde dès sa treizième année un fils qui promettait d'être sa joie et son orgueil. Un jour, en se promenant avec sa nourrice sur les bords de la Magdalena, petite rivière torrentueuse qui coule aux environs de la ville, l'enfant se laissa tomber et disparut pour toujours, emporté par le courant. La nourrice, dans son désespoir, ne voulut pas survivre à l'enfant dont elle était la seconde mère; elle écrivit sur l'écorce d'un platane ses derniers adieux au monde, fit connaître à tous la vérité, et se précipita dans le fleuve qui l'engloutit aussitôt. Manalapa, ne voyant revenir au palais ni la nourrice ni l'enfant, demanda à tous ses serviteurs où était son fils. Nul ne répondit. La journée du lendemain se passa comme celle de la veille; le cacique alors appela de nouveau ses serviteurs, et leur déclara que leur tête tomberait à tous, si dans trois jours ils n'avaient pas découvert l'endroit où se trouvait son fils. Le troisième jour au matin, deux de ses familiers parurent devant

Digitized by Google

le prince, et lui annoncèrent la triste nouvelle que leur avait apprise l'inscription mystérieuse déposée sur le platane de la rivière. A cette révélation, Manalapa se mit à fondre en larmes; il alla trouver la belle Rama, et tous deux pleurèrent abondamment. Cependant la princesse, pour consoler son époux, lui fit espérer que bientôt un nouveau fils naîtrait de leur union. Mais une année s'écoula, puis une seconde, sans que cet espoir se réalisât. Le cacique alors consulta les docteurs les plus savants dans l'art de guérir, pour savoir quel remède il pourrait apporter à la stérilité de sa femme; il fit venir à grands frais un des prêtres du soleil du grand temple impérial de Mexico : tout fut inutile. Après ces épreuves, il allait renoncer pour toujours à celle qui avait été l'objet de son plus tendre amour et répudier la belle Rama, lorsqu'une troupe d'Indiens nomades, connus dans tout le pays sous le nom de prêtres du firmament, arriva au palais. Manalapa les fit venir, et leur expliqua la cause de son chagrin. Le chef de la troupe, vieillard vénérable, s'avança et lui dit : « Sèche tes larmes, ô prince, et écoute ma sentence : toutes les nuits, lorsque les étoiles brilleront au ciel et que la douzième heure sera révolue, que ton épouse, la belle Rama, se rende au lac de Guatavita, qu'elle se plonge par trois fois dans ses eaux bienfaisantes : alors la fécondité renaîtra dans son sein, et ton enfant te sera rendu. Mais, dès que tes vœux auront été exaucés, ne manque pas de sacrifier la moitié de tes richesses à la divinité du lac : autrement vous seriez maudits, toi, ta femme et toute ta famille. » Ayant ainsi parlé, le vieux prêtre se retira.

Et le soir même, à la lueur des astres qui brillaient au firmament, la belle Rama, entourée de toutes ses femmes, se rendit au lac de Guatavita, et se plongea par trois fois dans ses eaux argentées. Le lendemain et les jours suivants, elle y vint encore. Au bout d'une année, ses vœux furent exaucés; elle devint mère, et mit au monde un second fils qui était l'image vivante du premier. Comme les eaux de la rivière Magdalena où il avait péri se jetaient dans le lac de Guatavita, les prêtres du firmament lui dirent que c'était son premier enfant qui lui était rendu.

Manalapa, dans la joie de son cœur, exécuta fidèlement la promesse qu'il avait faite, et comme son second fils était né le

Digitized by Google

septième jour du mois des fleurs, pendant cinquante ans qu'il vécut encore, il se rendit tous les mois, à pareille époque, au lac de Guatavita, et là, entouré de toute sa cour, il jeta solennellement dans ses eaux de la poudre d'or, des diamants, des émeraudes, des idoles, des objets précieux de tout genre en or et en argent, comme sacrifice à la divinité bienfaisante du lac.

Telle est la partie poétique de la tradition qui servait de base aux bruits répandus à Londres en 1820. On ajoutait que les autorités espagnoles de tous les temps, qui avaient recueilli la tradition populaire jusque dans ses moindres détails, avaient porté à la somme énorme d'un milliard cent vingt millions la totalité des richesses enfouies dans le lac d'or; on disait encore qu'il était prouvé par des pièces authentiques que deux gouverneurs espagnols, don Ferdinand Perez de Quesada et Antonio de Sepulveda, avaient envoyé à Madrid, en or monnayé provenant de cet endroit, 850,000 piastres fortes, plus des diamants, des pierres précieuses, parmi lesquelles se trouvait une émeraude valant à elle seule 200,000 piastres fortes. C'est sur ces données qu'une compagnie sérieuse se forma à Londres, en 1820, pour le dessèchement et l'exploitation du lac de Guatavita.

Cette compagnie obtint, comme on le pense, du gouvernement de la Colombie, les autorisations et les facilités nécessaires à l'exécution de son projet. Les travaux commencèrent aussitôt avec la plus grande activité; on trouva de l'or en petite quantité et quelques pierres précieuses. Ces indices prouvèrent que la tradition du pays n'était pas entièrement dénuée de vérité, et de plus ils encouragèrent la société. Elle augmenta alors ses dépenses, et fut contrainte, pour protéger les travailleurs contre les habitants du pays, accourus de tous côtés, d'entretenir à ses frais une compagnie de soldats colombiens qui stationnaient sur les bords du lac. Malheureusement on ne vit pas se répéter les succès qui avaient couronné les premières recherches : on trouva de l'or en quantité si minime, qu'on ne put même en retirer aucun avantage, et au bout de trois ans la compagnie, épuisée, abandonna les travaux. Les choses se trouvaient en cet état, lorsqu'une circonstance singulière vint rendre à la société d'exploitation une existence de quelques

Digitized by Google

mois, et entraîner de nouveaux et plus cruels désastres.

Vers le commencement de l'année 1825, un négociant de Londres, M. Robert Dibson, jouissant d'une honorable fortune acquise par un travail opiniâtre et une conduite irréprochable, se trouvait à Bogota où il était venu pour liquider quelques affaires. Tout avait été terminé au gré de ses désirs, et il allait prochainement quitter la ville pour se rendre à Carthagène afin de s'embarquer pour l'Europe, lorsqu'un jour, en se promenant le long du lac de Guatavita, il aperçut un jeune palmier dont la tête était plongée dans l'eau et dont les racines surnageaient au bord de la rive. Il s'avança machinalement et tira vers lui l'arbuste, il éprouva d'abord quelque résistance, mais il continua de tirer avec plus de force, et le palmier sortit enfin de l'eau. M. Dibson aperçut alors, au milieu d'un amas considérable de vase, une petite statue en or parfaitement conservée. A cette vue il se sentit transporté de joie, retourna à la ville et montra l'objet qu'il venait de trouver aux agents de la compagnie anglaise de dessèchement. Ceux-ci alors l'entretinrent de leur affaire, lui en démontrèrent la bonté et parvinrent à lui faire croire que, si elle n'avait pas obtenu des résultats heureux, cela venait seulement du manque de fonds suffisants, qui avait empêché de continuer les travaux. M. Dibson, sous l'impression des merveilles qu'il avait entendu raconter au sujet du lac de Guatavita, se laissa convaincre ; il retourna en Angleterre et engagea dans cette spéculation hasardeuse toute sa fortune et une partie de celle de sa famille. Deux années s'étaient à peine écoulées que la compagnie, après avoir dépensé des sommes considérables, suspendait, de nouveau et pour toujours, ses travaux. M. Dibson, dont la fortune se trouvait gravement compromise dans cette affaire, eut, pour comble de malheur, des procès nombreux à soutenir contre les créanciers de la compagnie, et se trouva, après trois années de luttes judiciaires, complétement ruiné. A cette infortune vinrent se joindre d'affreux malheurs domestiques. Son gendre, ruiné comme lui, se suicida, poussé par le désespoir. Sa femme et sa fille devinrent folles et moururent bientôt. Lui-même, après avoir lutté longtemps contre la misère, a été atteint en 1831 d'aliénation mentale ; il est mort vers la fin de l'année 1843, à la maison des fous de Bedlam, près de Londres. Sa folie était mélancolique ;

Digitized by Google

il ne parlait jamais de sa fortune détruite, mais il pleurait sans cesse en pensant à sa femme et à sa fille qu'il avait tendrement aimées.

Revenons à Panama. On sait que l'isthme, baigné d'un côté par l'Atlantique, et de l'autre par le Pacifique, est situé au milieu des Amériques et qu'il s'avance par sa position dans les deux parties du continent américain. Sa longueur totale est de 2,300 kilomètres, et sa largeur minimum d'environ 80 kilomètres. C'est depuis le cap Horn et la Terre-de-Feu, formant l'extrémité de l'Amérique méridionale, jusqu'au détroit de Behring placé à l'extrémité de l'Amérique du Nord, le point où les deux Océans sont le plus rapprochés l'un de l'autre. C'est ce qui a donné à différentes époques l'idée naturelle d'y établir un canal pour joindre les deux mers.

Cortez et ses successeurs pensèrent souvent à un projet de ce genre, mais le temps leur manqua pour s'occuper de l'exécution. Longtemps après eux, en 1771, le vice-roi don Antonio Bucareli chargea deux ingénieurs de faire des études sérieuses à travers l'isthme, et le résultat de leurs investigations fut favorable au projet. Un demi-siècle plus tard environ, dans l'année 1814, les cortès espagnoles, sur la proposition d'un député mexicain, M. Alaman, décrétèrent l'exécution du canal à l'isthme de Tehuantepec; mais les événements ultérieurs et la guerre du Mexique ne permirent pas à l'Espagne de faire exécuter ce décret. Les choses en restèrent là. En 1825, un général du génie mexicain, don Juan Obergoso, homme d'un grand mérite, fut chargé de faire des études plus complètes. Ses observations ne furent pas favorables au projet, qu'il regarda comme chimérique. Malgré tant d'opinions contradictoires, l'idée du canal continua d'occuper tous les esprits dans cette partie du nouveau monde. En 1828, Bolivar chargea deux ingénieurs, MM. Lloyd et Falmark, de faire dans l'isthme des études et des observations nouvelles. Ils commencèrent leurs opérations, mais bientôt M. Falmark mourut, et M. Lloyd, après avoir terminé son exploration, se rendit en Angleterre pour y publier son travail. Pendant l'année 1837, deux Français, MM. Joly de Sabla et Morel, habitants de la Guadeloupe, se rendirent à Panama et y firent à leurs frais l'exploration complète du pays. Ils s'attachèrent ensuite à démontrer que le canal était exécutable.

Digitized by Google

Entraîné par ces différents avis et par le désir de voir se réaliser un projet si favorable à la république, le congrès de la Nouvelle-Grenade, par un décret en date du 30 mars 1838, concéda à MM. Augustin Salomon et compagnie le privilége des communications de toute nature à établir sur l'isthme de Panama, entre les deux Océans, et attacha de grands avantages à l'exécution de l'entreprise. Malgré ce décret et les avantages accordés aux concessionnaires, plusieurs années se passèrent et les choses n'avancèrent pas.

Cependant on continua plus que jamais dans le public, ainsi que dans tous les journaux de l'Europe et de l'Amérique, à s'occuper du canal; c'est alors que le gouvernement français, voulant éclairer le monde entier et être personnellement fixé sur la question, envoya à Panama M. Garella, ingénieur des mines, et M. Courtines, qui avait fait preuve d'un très-grand talent dans plusieurs circonstances récentes, et notamment dans la construction difficile d'une route à travers les Pyrénées. Ces deux ingénieurs arrivèrent à Panama au commencement de l'année 1844 et se mirent aussitôt à l'œuvre. M. Courtines, chargé de ces études sur le terrain et des travaux de nivellement, a passé quatre mois entiers à explorer, mètre par mètre, toutes les parties de l'isthme. Ayant avec lui vingt nègres qu'il avait dressés au travail, il s'établissait dans les forêts qui couvrent le pays, formait un petit camp pour lui et sa colonie, construisait une tente ou *rencheria*, et commençait ses opérations. Lorsqu'il avait exploré une certaine étendue de terrain, il levait sa tente et allait porter plus loin ses pénates nomades. Le soir, lorsque le moment du sommeil arrivait, il suspendait son hamac à un arbre; presque toujours la nuit était troublée par quelque alerte; tantôt c'était un tigre qu'on entendait rugir dans la forêt, tantôt un serpent que les tigres tuaient au moment où il allait se glisser dans la tente.

Le travail était également réparti entre ces braves gens. Les uns suivaient M. Courtines, taillaient des pieux, abattaient des arbres pour tracer un sentier dans la forêt, lui tenaient ses instruments afin de l'aider dans ses opérations. Les autres étaient occupés, dans l'intérêt commun, des soins de la vie, allaient tous les trois jours faire la provision à la Chorrera, petite ville voisine de Panama, préparaient la cuisine et portaient aux tra-

Digitized by Google

vailleurs leur nourriture. Tout se passait dans le plus grand ordre, chacun faisait consciencieusement son devoir sous la direction du chef. Un moment la fièvre se déclara parmi ces pauvres nègres. Celui qui était atteint se couchait dans un lit de feuillage que lui préparaient les autres, et attendait en silence que la mort vînt le prendre. Deux de ses camarades veillaient sur lui, et lui apportaient pour unique remède des plantes médicinales dont il suçait le jus. Lorsque le malheureux sentait sa mort approcher, il joignait les mains sur sa poitrine, récitait à voix basse quelques prières, faisait le signe de la croix, et rendait le dernier soupir. Aussitôt, et avant que le corps fût refroidi les autres nègres le roulaient dans la peau d'un taureau fraîchement dépouillé. Ils l'entouraient ensuite d'une corde, au milieu de laquelle ils passaient un bâton transversal. Puis, deux d'entre eux se détachaient, plaçaient le bâton sur leurs épaules et portaient à la Chorrera le funèbre fardeau. Pendant tous ces préparatifs, le plus jeune d'entre eux se détachait et allait en avant prévenir le curé. Ce digne homme faisait avertir ses paroissiens, qui s'attroupaient autour de lui et attendaient sur la lisière du bois l'arrivée des deux nègres; lorsqu'ils paraissaient, on se formait en cortége derrière le mort, on se rendait dans un champ voisin, et, pendant qu'on creusait un trou informe qui devait servir de fosse, le curé récitait pieusement les prières des morts, entouré des habitants à genoux. Lorsque ces préparatifs étaient terminés, le prêtre donnait sa dernière bénédiction au mort, qu'on roulait ensuite dans la fosse. Puis chacun se retirait, et tout était consommé.

Une fois M. Courtines, en s'avançant seul dans une clairière, aperçut quelques huttes de sauvages cachées derrière les arbres de la forêt; bientôt il vit les habitants de ces lieux marcher vers lui en manifestant des intentions hostiles. Sans attendre l'exécution de leurs mauvais desseins, il saisit une carabine qu'il avait apportée, et, ajustant un oiseau qui voltigeait entre les branches, il le frappa d'une balle; il recommença ensuite une seconde, puis une troisième fois, et toujours avec la même adresse. Les sauvages s'arrêtèrent alors et manifestèrent leur admiration par des signes non équivoques. Cette circonstance le sauva. Il existe encore dans l'isthme quelques-uns de ces hommes semblables aux sauvages décrits par Cooper, qui vi-

Digitized by Google

vent au milieu des bois, loin des lieux habités, n'ayant pour toute nourriture que le produit de leur chasse ou celui de leur pêche.

L'isthme de Panama est sillonné dans toute sa longueur par cette immense chaîne des Andes qui, d'une extrémité à l'autre, traverse les deux Amériques sur un espace de *quatorze mille kilomètres*. Cette montagne, dont la hauteur minime est de cent trente mètres, remplit toute la largeur de l'isthme, et se dirige, en diminuant insensiblement à partir de son point culminant, d'un Océan à l'autre. Ce sont ces dispositions topographiques qui rendent l'exécution d'un canal réellement difficile, et surtout très-dispendieuse. Pour atteindre entièrement son but, le canal devrait pouvoir servir aux bâtiments de sept à huit cents tonneaux. Dans cette hypothèse, d'après le calcul récent des ingénieurs, il devrait avoir au moins six mètres de profondeur, et présenter des écluses de soixante mètres de long entre les portes, sur douze mètres de large. La longueur totale du canal à ouvrir ne serait que d'environ soixante kilomètres, en raison d'une rivière affluente dont on profiterait; le nombre des écluses serait de soixante et dix, indépendamment d'une écluse régulatrice à l'embouchure du canal, du côté de la mer Pacifique. Dans ce système, la totalité de la dépense de ce grand travail, calculée d'après les évaluations les plus modérées, serait de soixante et dix à quatre-vingts millions. Une circonstance augmente sensiblement le chiffre de cette dépense, c'est la nécessité où l'on se trouve de creuser en quelque sorte deux ports, par suite du peu de profondeur de la mer sur les rives des deux Océans.

La mission de MM. Garella et Courtines aura eu l'avantage de démontrer au monde entier que les difficultés matérielles ne sont point insurmontables, et que le canal est possible. C'est sans contredit la meilleure étude qui ait été faite sur ce sujet, et leurs plans seront toujours utiles à consulter; mais l'obstacle est dans le chiffre de la dépense, qui cependant a été aussi réduite que possible, et dans la difficulté de rassembler les fonds nécessaires à la confection du canal. Sans regarder cette entreprise comme une utopie complète, nous pensons que de longues années se passeront encore avant qu'elle se réalise.

Les concessionnaires ont adopté le seul projet qui pût donner

Digitized by Google

des chances à leur entreprise future. Ils viennent de former une société sérieuse pour la construction d'un chemin de fer qui partirait de la baie du Limon, point le plus favorable de la côte de l'Atlantique, et aboutirait à Panama. De la sorte, les deux rives se trouveraient jointes par une voie de communication certaine et suivie qui assurerait à l'isthme le transit des marchandises des deux côtés, et mettrait cette belle province de la Nouvelle-Grenade en communication continuelle et forcée avec la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, l'Amérique centrale, le Mexique, la Californie, et tous les autres États voisins. Jusqu'ici il n'existe qu'un chemin informe qui va de Chagrez, petite ville sur l'Atlantique, à Panama, et ce chemin est insuffisant.

Le chemin de fer projeté, tracé d'après les plans si consciencieusement étudiés de M. Courtines, n'exigerait pas une dépense excessive, et il pourrait être, dans deux ans, livré à la circulation. Il rendrait au pays le mouvement et la vie, il ramènerait dans son sein le commerce, la prospérité, et il permettrait dans quelques années, alors que l'isthme aurait changé de face, alors que toutes les nations auraient apprécié son importance, que toutes les parties de son territoire auraient été complétement parcourues et étudiées, de penser sérieusement à l'exécution du canal.

L'isthme de Panama est un des points les plus fertiles du continent américain, il est couvert de belles forêts dans lesquelles on trouve le palmier, le platane, le mangotier, l'oranger, l'acajou, le bois de fer et tous les bois de teinture. Il réunit les produits des Antilles à ceux de la zone torride; le riz, le maïs, la banane, le cacao, le café, la salsepareille, le caoutchouc, la vanille, le jalap, la canne à sucre, y viennent en abondance; de belles rivières arrosent et fertilisent son sol; des mines nombreuses renferment dans leur sein des richesses inexploitées. Son climat n'est pas malsain; jamais ce fléau meurtrier qu'on nomme la fièvre jaune n'y paraît.

Si les projets que nous venons d'exposer sont quelque jour exécutés, la France aura dignement contribué à ce résultat; elle aura puissamment aidé ce beau pays à jouir des bienfaits dont la Providence n'a cessé de le combler.

A. L.-Y.

Digitized by Google

LE

CHATEAU DE BLOIS.

Parmi les anciens châteaux de France, il en est peu d'aussi célèbres que le château de Blois; il n'en est pas un seul peut-être qui mérite davantage de fixer l'attention, non-seulement des archéologues et des artistes, mais encore de tous ceux (et le nombre en est grand à présent) qui aiment à interroger les souvenirs de toute espèce consignés dans nos vieilles annales.

Situé dans une des positions les plus ravissantes qu'il soit possible d'imaginer, au sommet d'un promontoire formé par le confluent de la Loire et d'un ruisseau assez considérable jadis, qui coule aujourd'hui obscurément sous la ville, le château de Blois présente l'aspect d'un carré irrégulier, sur les côtés duquel s'élève une masse d'édifices appartenant à tous les styles, à toutes les époques, mais dont l'ensemble est de l'effet le plus pittoresque. A côté des constructions massives du XIIIe siècle, dues aux comptes de Blois, on voit surgir les frêles colonnettes, les galeries à jour, les bas-reliefs et les balustrades de Louis XII et de François Ier, où la renaissance a imprimé son cachet demi-grec, demi-gothique. Sur les assises de l'antique tour de Foix s'élève le petit pavillon carré en briques où la reine Catherine de Médicis avait établi son observatoire, et de

Digitized by Google

la plate-forme duquel on découvre le magnifique panorama que présentent le cours de la Loire et les plaines voisines de la Touraine. Non loin de la tour des oubliettes s'épanouit, avec l'imposante régularité des constructions de Mansard, le classique palais moderne que fit élever, dans les dernières années de sa vie, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Puis l'œil ébloui découvre à chaque instant dans un bizarre pêle-mêle de fleurs de lis de France, les hermines de Bretagne, le porc-épic, *pacifique pour l'humble et terrible pour le superbe*, de Louis XII, les salamandres de François Ier, les cignes de la reine Claude, que sais-je? car, il importe de l'observer tout d'abord, comme le palais de Fontainebleau, qu'il rappelle à plus d'un titre, le château de Blois n'est pas un de ces monuments empreints d'un cachet individuel, et qui apparaissent comme le produit d'une époque déterminée. C'est en quelque sorte une œuvre sociale où chaque génération a apporté sa pierre, chaque style d'architecture ses ornements particuliers, chaque siècle son idée. C'est une de ces grandes masses sans nom d'auteur, sur lesquelles, comme l'a si bien dit Victor Hugo, l'homme, l'artiste, l'individu, s'effacent, où l'intelligence humaine se résume et, pour ainsi dire, se totalise, dont le temps est l'architecte et le peuple le maçon.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue des métamorphoses successives de l'art que le château de Blois peut être considéré comme un sujet d'études; car, si les éléments dont il se compose sont essentiellement multiples, il existe en revanche, dans les phases diverses de son existence, je ne sais quel principe d'unité, et l'on pourrait presque ajouter d'animation et de sentiment, sous l'influence duquel on se surprend à penser que cette masse énorme de pierres a respiré et vécu, comme les hôtes illustres dont elle a abrité les têtes. Né durant les premiers âges de la monarchie, avec les grands feudataires de la couronne, il semble que ce manoir ait combattu, souffert, triomphé comme eux et avec eux. Il a partagé la bonne et la mauvaise fortune de la France; il a joué son rôle dans tous les grands événements de notre histoire, rôle tour à tour chevaleresque, terrible, mystérieux, rôle charmant parfois, mais plus souvent sombre comme les pierres de ses assises.

C'est en vain qu'on s'est efforcé de recrépir et de blanchir

Digitized by Google

intérieurement les murs du château de Blois ; aucun architecte ou maçon ne parviendra jamais à en effacer les traces du sang de Henri de Guise; c'est en vain que le lierre, la giroflée jaune et la pariétaire ont envahi toutes les meurtrières, car on y voit luire encore le canon des arquebuses; et si vide que soit aujourd'hui la grande salle des États, il y a des moments où le vent qui s'engouffre à travers les hautes cheminées apporte à l'oreille comme le bruissement des trois ordres prêts à faire irruption dans l'enceinte, le clergé avec ses rochets, ses surplis et ses camails, la noblesse avec ses capes de velours et de satin et ses chapeaux empanachés, la bourgeoisie avec ses robes longues et ses petits bonnets carrés. Que si, par aventure, il arrive alors qu'on porte ses regards dans la direction des hautes croisées qui éclairent la salle, en voyant poindre dans les cours, à travers les vitraux ternis par la poussière de tant de siècles, des uniformes militaires, en entendant les roulements du tambour, ne dirait-on pas que c'est la compagnie des deux cents gentilshommes à becs de corbin qui s'en va, en grande pompe avec MM. les capitaines des gardes, pour chercher le roi et l'amener sous le *haut daiz*, où l'on a établi sa *chaire* entre celles des deux reines, son épouse et sa mère?

L'histoire du château de Blois est assez obscure dans ses origines jusqu'au commencement du XIVe siècle. Il paraît constant toutefois que les Romains avaient élevé quelques retranchements sur la plate-forme triangulaire qu'occupe aujourd'hui le château. Sous les rois de la première race, il avait déjà une certaine importance, ainsi que nous l'apprend un curieux monétaire publié dans ces dernières années par un savant archéologue (1). Possédé tour à tour par les comtes de la maison de France, par ceux de la maison de Champagne (920 environ), le château échappa à l'incendie de la ville de Blois par les Northmans, et offrit un refuge aux moines de Saint-Laumer de Curbion. C'est à peu de temps de là que Thibault le Tricheur,

(1) M. de Lasaussaye, auteur d'une *Histoire du château de Blois*, remplie de recherches curieuses et où nous avons puisé de nombreux renseignements. L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient d'attacher aux travaux de cet archéologue une éclatante consécration, en l'admettant au nombre de ses membres.

Digitized by Google

ce puissant suzerain dont le souvenir a laissé en maint endroit de la Touraine des traces si profondes, fit construire le donjon de Blois.

En 1230, ce domaine passa à la maison de Châtillon, qui a joué comme on sait, un grand rôle dans les luttes de la France avec l'Angleterre.

En 1387, Jeanne d'Armagnac, qui avait épousé le duc de Berry, oncle de Charles VI, vint accompagnée de sa belle-fille, Catherine de France, visiter, au château de Blois, le comte et la comtesse de Châtillon; la duchesse et sa fille restèrent trois jours au château, et *si furent recueillies bien gracieusement et puissamment, car le comte Guy le savoit bien faire.* C'est le chapelain du comte Guy qui nous l'apprend dans son manuscrit, et ce chapelain n'est autre que l'immortel chroniqueur Froissart. Or, il faut croire Froissart qui a pris soin de consigner en tête de ses récits les paroles suivantes : *A toutes ces choses dont je parle, je fus présent.* Est-il beaucoup d'historiens qui aient jamais pu en dire autant?

L'année suivante, 1388, le château de Blois, ce *chastel bel, grand, fort et plantureux,* comme dit le même Froissart, fut témoin de la fameuse entrevue de Simon de Montfort, duc de Bretagne, et des ducs de Bourgogne et de Berry, qui déjà gouvernaient la France sous le nom de Charles VI. Il faut lire dans les écrits de notre chroniqueur les curieux détails de cette entrevue qui devait avoir de si grandes conséquences politiques. Il faut voir arriver Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, à *grant arroy* avec ses gentilshommes, ses pages et ses varlets, au grand ébahissement de la bonne ville de Blois, tandis que le duc de Bretagne, arrivé le dernier, *pas en trop grant arroy,* n'amène avec lui que quelques serviteurs. On sait qu'à la suite de cette entrevue, *où firent les deux ducs au duc de Bretaigne bonne chère et induisirent grand amour,* Simon de Montfort se décida à les suivre à Paris et à rendre hommage au roi pour le duché de Bretagne.

Cependant le comte Guy de Châtillon, seigneur suzerain du château de Blois, et qui peut-être à dessein s'était dispensé d'assister à l'entrevue des trois ducs, était accablé de dettes, qu'il faut attribuer sans doute à la façon toute somptueuse avec laquelle il pratiquait les devoirs de l'hospitalité. Le roi en fut

Digitized by Google

informé, et aidé du sire de Coucy, *grand contracteur,* suivant l'expression de Froissart, il obtint du comte que ce dernier vendrait son domaine de Blois à Louis d'Orléans, au détriment de ses héritiers. Louis d'Orléans employa à cette acquisition une partie de la riche dot de Valentine de Milan. Le domaine de Blois fut payé 200,000 couronnes d'or. Ce ne fut toutefois qu'à la mort du comte Guy (1397) que le frère du roi Charles VI entra en possession du comté de Blois, et que *la grant bannière couleur de fin azur à grant fleurs de lis d'or fut mise ès portes du chastel.*

Nul n'ignore la vie agitée de Louis d'Orléans, dépensée tout entière à disputer à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et à son fils Jean sans Peur le gouvernement du royaume, rivalité funeste qui devait engendrer tant de malheurs. Lorsqu'en 1407, le châtelain de Blois fut tombé dans la rue Barbette, aux portes du palais, sous les coups des assassins appostés contre lui par son cousin de Bourgogne, Valentine de Milan, sa veuve, ayant sollicité en vain la punition du meurtrier, vint avec ses enfants se retirer dans ce château, où du moins il devait lui être permis de pleurer en liberté l'époux qu'elle avait perdu.

C'est alors qu'elle prit pour emblème une *chantepleure* (arrosoir) entre deux S, initiales de soupir et souci, et la mélancolique devise :

RIEN NE M'EST PLUS,
PLUS NE M'EST RIEN,

que l'on voyait répétée sur les murs tendus de noir de tous ses appartements.

Dans le même temps, une autre princesse, une reine, Isabeau de Bavière, retirée elle aussi au fond d'un autre château royal, le château de Vincennes, versait des larmes impudiques sur le sort funeste du sire de Boisbosredon, son amant, surpris avec elle en adultère et cousu dans un sac par ordre de Charles VI, puis jeté à la merci des flots de la Seine avec cette terrible inscription : « Laissez passer la justice du roi! » S'il y a parfois dans l'histoire des personnes royales d'étranges contrastes, il y a aussi, il faut bien le reconnaître, de cruels rapprochements.

Valentine de Milan était, s'il faut en croire les témoignages

Digitized by Google

contemporains, la princesse la plus accomplie de l'époque, et c'est la seule au surplus dont le souvenir répande comme une ombre de mélancolique douceur sur les pages les plus lugubres peut-être des annales de notre France, n'étaient celles qui, vers la fin du siècle dernier, sont venues s'y inscrire en caractères de sang. Le cœur brisé par la douleur que lui avait causée le meurtre de son mari, elle survécut à peine une année à cette catastrophe. Elle succomba à l'âge de trente-huit ans.

« Le quatrième jour de décembre, dit Juvénal des Ursins, mourut de courroux et de deuil la duchesse d'Orléans. C'estoit grand'pitié d'ouyr, avant sa mort, ses regrets et complaintes, et piteusement regrettoit ses enfants et un bastard nommé Jean, lequel elle voyoit volontiers en disant qu'il lui avoit esté emblé (dérobé), et que il n'y avoit aucun de ses enfants qui fût si bien taillé pour venger la mort de son père. »

Ce bâtard devait être un jour le fameux comte de Dunois.

Charles d'Orléans, l'aîné des enfants légitimes du duc Louis, épousa peu de temps après la fille du comte d'Armagnac, celui-là même qui donna son nom à une faction longtemps célèbre, et dont la rivalité avec la faction de Bourgogne allait mettre le royaume à feu et à sang. Bientôt, dans sa soif de vengeance contre le meurtrier de son père, Charles d'Orléans, appelle l'étranger à son aide. C'était un crime sans doute, mais combien la punition fut cruelle! Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), le jeune duc devait expier par vingt-cinq années de captivité une résolution funeste qui n'assura même pas sa vengeance. Il était réservé à un autre d'accomplir l'un des plus terribles actes de représailles qu'ait enregistré l'histoire; mais lorsque Jean sans Peur tomba frappé à mort sur le pont de Montereau, nul ne vint murmurer à l'oreille du moribond : Souviens-toi de la rue Barbette et de Louis d'Orléans!

Quelle époque que celle-là pour la France! Ruiné par la guerre civile et par la guerre étrangère, dépossédé de toutes ses provinces, Charles VII n'est déjà plus que le *roi de Bourges*, et un miracle peut seul sauver son royaume et lui. Ce miracle eut lieu.

Au mois d'avril 1429, Jeanne d'Arc, qui avait été trouver le roi à Chinon, arriva à Blois pour y attendre les renforts qui lui étaient annoncés. C'est au château de Blois qu'apparut pour la

Digitized by Google

première fois ce fameux étendard blanc, semé de fleurs de lis, où d'un côté était écrit *Jhesus Maria,* et de l'autre était représenté le Sauveur des hommes assis sur un trône de nuées, et ayant à droite et à gauche deux anges en adoration, l'un d'eux portant une tige de lis. Les *voix* (sainte Catherine et sainte Marguerite) avaient dit à la Pucelle : « Prends l'étendard de par le roi du ciel. »

Tous les jours elle faisait faire à Blois, autour du château, des processions sous la conduite du frère Pasquerel, son aumônier, qui était suivi des prêtres de la ville, des gens de guerre et de tout le peuple, chantant des hymnes et des cantiques. Enfin, le 28 avril, les renforts étant arrivés, on part pour Orléans.

Dans cette mémorable journée, frère Pasquerel ouvrit la marche, portant la sainte bannière et entourée d'un bataillon sacré de prêtres qui chantaient avec lui le *Veni Creator.* Jeanne avait fait confesser tous les hommes d'armes avant de partir, et elle avait communié devant eux, dans la chapelle du château, en grande cérémonie. Elle était armée tout en blanc, sauf la tête, et montée sur un grand coursier noir. A sa suite marchaient son frère, armé aussi en blanc, les deux hérauts d'armes, Guyenne et Ambleville, son écuyer, plusieurs pages et les cinq lances qui formaient son escorte ordinaire. Ce petit corps d'armée ne comptait pas plus de six mille hommes, mais six mille hommes fanatisés par la lecture de ce mémorable message *escript le mardy de la grande semaine*, sous la dictée de la Pucelle elle-même, et adressé au duc de Bedford, se disant régent du royaume de France, avec cette suscription :

ENTENDEZ LES NOUVELLES DE DIEU ET DE LA PUCELLE!

Et dans ce message il y avait ces paroles vraiment sublimes d'inspiration : « Roy d'Angleterre, faites raison ou roy du ciel de son sang royal, rendez à la Pucelle les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez enforcées. Roy d'Angleterre, si ainsy ne le faites, je suis chef de guerre; en quelque lieu que j'atteindray vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les feray issir, veuillent ou non; et s'ils veulent obéir, je les prendray à mercy. Croyez que, s'ils ne veulent obéir, la Pucelle

Digitized by Google

vient pour les occire. Elle vient de par le roy du ciel, corps pour corps, vous bouter hors de France... »

Je m'arrête; il faudrait citer toute cette lettre.

La levée du siége d'Orléans et le sacre du roi à Reims prouvèrent bientôt que la Pucelle n'avait pas menti.

Pendant ce temps-là, Charles d'Orléans était toujours captif en Angleterre, et son frère naturel, le bâtard de Dunois, avait été investi par lui en son absence du commandement du château de Blois, moyennant un salaire de 200 livres par an. En 1440, l'horizon étant alors complétement dégagé des nuages qui l'avaient si longtemps assombri, le duc d'Orléans put être enfin rendu à la liberté.

Il fut accueilli avec le plus vif enthousiasme, et son voyage fut un véritable triomphe. Sa suite était magnifique : trente-quatre archers formaient sa garde; trois cents cavaliers et un grand nombre de gentilshommes le suivaient à leurs frais. Ses pages, pris dans les familles les plus distinguées, se disputaient l'honneur de le servir. Le roi de France eut la faiblesse de se montrer jaloux des témoignages de sympathie et de respect qui accueillaient le retour du noble captif, et Charles d'Orléans, fuyant la cour, dut dès lors demeurer dans son château de Blois. Il s'attacha à embellir par les produits de l'art cette retraite, pour laquelle la nature avait déjà tant fait, et l'antique donjon commença, sous ses auspices, à dépouiller le caractère exclusivement guerrier et défensif qu'il avait eu jusqu'alors. Aussi bien, durant sa longue captivité, le duc Charles avait eu le temps d'oublier le noble métier des armes. Une autre passion non moins vive, non moins pleine d'attraits, mais d'attraits plus tranquilles, s'était emparée de son âme. Un beau matin, le dieu Mars s'était éveillé désarmé, sur le mont Hélicon, à genoux devant les neuf muses. Depuis ce moment, Charles d'Orléans n'avait plus connu d'autre culte; mais, il faut s'empresser de l'ajouter, les muses ne s'étaient point montrées ingrates envers un si noble néophyte, et certes, depuis Thibault, comte de Champagne, devenu poëte par amour pour une belle reine de France, jamais prince n'avait été si bien traité par les neuf sœurs.

C'est au fils de la belle Valentine de Milan que la poésie française est redevable de ses premiers et de ses plus doux chants,

Digitized by Google

comme si l'Italie, cette terre nourricière de toutes les grandeurs, avait voulu être pour quelque chose dans un semblable enfantement. Il y a en effet dans les vers du châtelain de Blois je ne sais quelle mélodie qu'on chercherait vainement dans les essais plus ou moins informes de ses prédécesseurs, même de ses contemporains, et qui ajoute à l'idiome plein de naïveté et de fraîcheur, mais encore un peu rude, du moyen âge à son déclin, une grâce voluptueuse et une mollesse toute méridionale.

C'est sans doute du haut de cette tour où Catherine de Médicis fit depuis établir son observatoire que Charles d'Orléans, saluant avec ivresse les premiers jours du printemps qui venaient luire pour lui après son long exil, composa ce charmant *rondel :*

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de bourderie,
De souleil luisant cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine ou ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfavrerie ;
Chacun s'abille de nouveau ;

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Ces vers ont quatre cents ans de date, et si la grâce et l'harmonie en ont pu être égalées parfois, jamais du moins elles n'ont été surpassées.

Ce fut une belle époque pour le château de Blois que celle qui a été consacrée par le séjour du duc Charles d'Orléans, et l'on peut dire que cette époque est en quelque sorte l'âge d'or de cette poétique résidence. La France, délivrée de ses ennemis, se reposait enfin de tant de combats, auxquels étaient venues se

Digitized by Google

joindre les luttes intestines, résultats des discordes civiles. L'architecture, longtemps comprimée par les nécessités de la défense contre des attaques sans cesse renaissantes, commençait à s'éveiller en même temps que la poésie. C'était bien toujours le même fond; mais combien la forme variait! Aux étroites meurtrières des donjons qui laissaient à peine un passage à l'air extérieur et aux rayons du jour succédaient déjà les larges croisées par où le soleil entrait radieux; aux poternes basses, les portes à frontons fleuronnés; aux voûtes sombres, les élégants portiques surmontés de galeries : que vous dirai-je de plus? La renaissance allait venir, et l'on voyait poindre à l'horizon sa lumineuse aurore.

L'an de grâce 1462, il se passa au château de Blois un grand événement. Marie de Clèves, que le duc Charles d'Orléans avait épousée en troisième noces, à son retour de captivité, accoucha d'un fils auquel le hasard, qui joue un si grand rôle dans les événements de ce bas monde, réservait le trône de France.

Cet enfant, qui fut depuis le roi Louis XII, fut tenu sur les fonts de baptême par le terrible compère de Tristan l'Ermite. Il n'avait encore que deux ans, lorsque le même Louis XI négocia son mariage avec sa fille Jeanne qui venait de naître. Charles d'Orléans survécut peu à ce témoignage éclatant de la faveur royale. Vers la fin de 1464, Louis XI fit convoquer à Tours les princes du sang et les gens de son conseil, pour régler ses différends avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne. Le duc d'Orléans s'y rendit. Le roi, dont l'humeur était assez difficile, le traita en pleine assemblée d'une manière si injuste, *le contemnant de paroles, sans avoir égard à la majesté de sa vieillesse,* que le bon prince, qui avait hérité, dit-on, de l'extrême sensibilité de sa mère Valentine, succomba deux jours après au ressentiment qu'il éprouva. Il mourut, le 4 janvier 1465, à Amboise, où il avait été forcé de s'arrêter en retournant à Blois. Son corps fut rapporté à son château et inhumé dans la chapelle Saint-Sauveur.

Au récit d'une telle fin, ne se rappelle-t-on pas involontairement qu'à deux siècles de distance, quelques paroles de dureté d'un roi de France précipitèrent aussi au tombeau, avant le temps, un poëte non moins sensible que Charles d'Orléans et non moins illustre que lui, bien qu'il ne fût pas né sur les de-

Digitized by Google

grés du trône? Entre les deux lyres de Charles d'Orléans et de Jean Racine il y a d'ailleurs plus d'une analogie.

A peine le roi Louis XI eut-il fermé les yeux, que le nouveau duc d'Orléans, alors âgé de vingt ans, éleva des prétentions à la succession du monarque. Ayant quitté son château de Blois, il vint réclamer l'appui du parlement et de l'université contre la dame de Beaujeu, régente du royaume. Les phases diverses de cette lutte appartiennent à l'histoire de notre pays. On sait que, le 27 juillet 1488, fut livrée par les insurgés ralliés autour du jeune duc d'Orléans la mémorable bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où ce prince fut fait prisonnier. Sa captivité dura trois ans.

Rentré en grâce auprès de la cour, Louis d'Orléans se trouvait à son château de Blois, dans la matinée du 8 avril 1498, lorsque le sire Du Bouchage, l'un des chambellans de Charles VIII, vint annoncer la mort imprévue du roi à Amboise. *Le duc se preint à pleurer et en feit grand deuil, nonobstant,* dit Saint-Gelais, *que c'estoit une succession à lui advenue, la première et la plus grande de la chrestienté.*

Le nouveau roi voulut que les funérailles de son prédécesseur fussent faites en très-grande pompe, et lui-même en régla le détail, qui nous a été laissé par messire Pierre d'Urfé, grand écuyer de France.

Le convoi arriva à Blois le 21 avril 1498. En tête marchait le capitaine des cent archers, Claude de La Châtre, portant le guidon du corps du roi, roulé autour de la lance. — Venaient ensuite quatre cents pauvres vêtus de noir, avec quatre cents torches, entre deux files d'archers. Ils étaient suivis des maîtres d'hôtel, tenant leurs bâtons noirs renversés. Après ceux-ci venaient les pages, habillés de velours noir, chevauchant les petites haquenées du roi. Derrière eux, le cheval de l'espée, houssé de velours noir croisé de blanc. Enfin, on vit paraître le chariot qui portait le corps. Il était traîné par six chevaux et escorté par quinze cordeliers et quinze *bons hommes* (minimes). Derrière le chariot marchaient le sire de La Trémouille et le sire de Chaumont, grand maître de France. Le premier portait la bannière du royaume, ployée et roulée. Suivant et joignant la bannière venaient les seigneurs du deuil (les princes du sang), les cardinaux, prélats, chevaliers de l'ordre, tous vêtus de noir,

Digitized by Google

tous la tête couverte du chapeau de deuil. Les gentilshommes de la maison du roi, la hache au poing, terminaient le cortége, que suivait un immense concours de peuple.

Ce dut être un solennel spectacle, lorsque le convoi funèbre entra dans les cours du château de Blois, au moment où le cercueil, ayant été descendu du chariot, s'avança porté par seize gentilshommes, que ce roi mort venant en quelque sorte rendre hommage au roi vivant ! Si jadis Louis XI avait offensé la majesté de la vieillesse dans la personne du duc Charles d'Orléans, Charles VIII n'expiait-il pas alors bien fatalement le crime de son père, et les ossements du prince-poëte ne durent-ils pas en tressaillir d'orgueil, au fond du caveau où ils reposaient, dans cette même église de Saint-Sauveur, alors toute parée d'emblèmes de deuil en l'honneur du cadavre royal, qui venait y faire sa station avant d'aller trouver sa sépulture à l'abbaye de Saint-Denis ?

Au mois de décembre 1501, une hospitalité d'une tout autre nature vint attacher une nouvelle consécration au château de Blois. D'illustres hôtes y furent accueillis : c'étaient l'archiduc d'Autriche, Philippe le Beau et Jeanne de Castille, qui fut depuis Jeanne la Folle. Il s'agissait de conclure un mariage entre Claude de France, la fille du roi, enfant encore au berceau, et le fils de l'archiduc, auquel était réservée une si éclatante destinée, sous le nom de Charles-Quint. On s'occupait alors de reconstruire le château *tout de neuf*, dit Jean d'Auton, *et tant somptueux que bien sembloit œuvre de roi*. La façade orientale, qui subsiste encore, venait d'être terminée. Ses dentelures de pierre, ses figurines, se détachaient, dans toute la délicatesse de leurs ciselures, sur des murs brodés de fleurs de lis et d'hermines. Au-dessus du porche s'élevait la statue équestre du bon roi Louis XII, représenté avec toutes les grâces de la jeunesse, tel qu'il avait dû apparaître aux yeux charmés d'Anne de Bretagne, lorsqu'il était venu solliciter sa main pour le roi son prédécesseur.

A l'intérieur du château, c'était bien mieux encore. Partout resplendissaient l'or, la soie, le velours et les peintures les plus précieuses, entre lesquelles on distinguait cette célèbre danse macabre, que l'imagination de nos aïeux se plaisait à mêler aux plus voluptueuses allégories, suivant en cela l'exemple des an-

Digitized by Google

ciens, que la pensée de la mort n'abandonnait pas même au sein des plus joyeuses orgies.

Ce fut le 7 décembre 1501, à la tombée de la nuit, que l'archiduc et l'archiduchesse d'Autriche arrivèrent à Blois. Ils furent reçus aux flambeaux, *à hauts sons* de trompettes, clairons et tambourins, entre une double haie de suisses et d'archers de la garde, revêtus de leurs hoquetons d'orfévrerie, tous tenant d'une main leur hallebarde et de l'autre une torche allumée. Ces hôtes illustres passèrent cinq jours au château de Blois, et c'est le dimanche 12 décembre que fut jurée sur l'hostie, par le roi, en son nom, et par l'archiduc, au nom de son père, la paix entre les *deux grands rois des Romains et de France.*

On sait que cette paix, peu favorable aux intérêts de notre pays, devait être de courte durée et qu'à quelque temps de là, Louis XII, se voyant gravement malade, arrêta par son testament le mariage de sa fille Claude avec son cher et aimé neveu le duc de Valois, comte d'Angoulême, qui régna après lui sous le nom de François Ier.

Le château de Blois fut témoin, au mois de janvier 1514, de la mort de la reine Anne de Bretagne, que Louis XII avait *si tant aymée,* dit Seyssel, *qu'il avait déposé en elle tous ses plaisirs et toutes ses délices.* Aussi donna-t-il, à sa mort, les témoignages d'une affliction profonde. Il voulut porter le deuil en noir contre l'usage, et il resta trois jours enfermé dans son cabinet sans voir personne, puis il défendit que nul vînt lui parler s'il n'était vêtu de drap noir.

Anne de Bretagne avait trente-sept ans. Entre les vers sans nombre que sa mort prématurée inspira alors aux poëtes qui suivaient la cour, voici deux quatrains qui ont paru dignes d'être conservés. Le premier est emprunté à un rondeau intitulé : *La déploracion, au chasteau de Blois, des lieux où la royne fréquentoit le plus soubvent.*

Chasteau de Bloys, de larmoyer ne cesse
Et prends le temps tel que tu trouveras,
Car je suis seur qu'une telle maîtresse
Que tu avois plus ne retrouveras.

Digitized by Google

Le second quatrain fut placé sur la porte du château même :

Chasteau de Bloys, plus n'as cause d'être aise,
Puisque la royne, en tristesse et douleur,
Le vendredi d'après la Chandeleur,
Mort la ravit, l'an mil cinq cent et treize (1).

Des considérations politiques déterminèrent à peu de temps de là le roi Louis XII à contracter un nouveau mariage qui le conduisit promptement au tombeau (1515), loin de son château de Blois qu'il aimait tant et où il avait passé la majeure partie de sa vie, de ce château où il avait rendu sa première ordonnance relative à l'imprimerie, *l'invention de laquelle semble estre plus divine qu'humaine* (9 avril 1513).

François Ier sembla prendre à tâche de fuir le château de Blois, qui lui rappelait la contrainte dans laquelle il avait été élevé sous l'œil sévère d'Anne de Bretagne; mais la reine sa femme, Claude de France, conserva pour le vieux chastel de son père un culte tel qu'elle ne voulait pas le quitter. Elle y mourut à l'âge de vingt-cinq ans, le 20 juillet 1524, fatale année pour la France ! car elle perdit, en 1524, le duché de Milan, deux armées et sa reine.

Depuis lors, le château de Blois, sur lequel s'étendait désormais comme un voile de deuil, fut complétement abandonné pour Fontainebleau et Chambord. On transporta même dans le premier de ces deux palais la bibliothèque de Louis XII, composée de 1,890 volumes, dont 109 seulement imprimés.

Cependant, vers la fin du règne de Henri II, cette résidence royale reprit un peu de faveur. En 1559, Catherine de Médicis y fit représenter par les gentilshommes et dames de la cour la *Sophonisbe* du Trissin, traduite en prose, avec les chœurs seuls en vers, par Mellin de Saint-Gelais.

Après la mort de Henri II, la cour se rendit à Blois, et c'est là que le vieux connétable de Montmorency, le compère et l'ami du feu roi, envoya à Catherine de Médicis sa démission de la charge de grand maître de la maison du roi. La reine se vengeait ainsi de la remarque indiscrète faite par le connétable,

(1) Selon la manière de compter en usage alors, l'année ne commençait qu'à Pâques.

Digitized by Google

que, de tous les enfants de Henri II, un seul ressemblait à son père, Diane, sa fille naturelle.

La même année le château de Blois fut témoin des tristes adieux d'Élisabeth de France, que les intérêts de la politique appelaient à partager avec Philippe II la couronne d'Espagne et des Indes. Elle partit la mort dans le cœur, comme, à un siècle de distance, devait partir aussi cette belle Louise d'Orléans, condamnée à devenir l'épouse du triste Charles II. Élisabeth de France! Louise d'Orléans! reines infortunées, qu'alliez-vous faire loin de votre pays, où votre vie s'était écoulée jusqu'alors si douce et si facile, dans cette cour d'Espagne, si sévère et si compassée, où l'on devait vous offrir pour toutes distractions des combats de taureaux et des auto-da-fé? On sait, en ce qui touche Élisabeth, que le roi Phillippe II l'avait d'abord demandée en mariage pour son fils don Carlos; mais, ayant vu un portrait de cette princesse, il voulut, comme dit Brantôme, *commencer cette charité par lui-même.*

La cour se trouvait à Blois au mois de mars 1560, lorsqu'on apprit la nouvelle de la fameuse conjuration d'Amboise. A cette nouvelle, le jeune roi François II éclata en sanglots : « Qu'ai-je fait à mon peuple, s'écria-t-il, qui m'en veut tant a mal? » Quelques jours après, la Loire épouvantée roulait dans ses eaux des monceaux de cadavres, et les huguenots auraient pu s'écrier à leur tour : « Qu'avons-nous fait au roi qui nous fait mettre à mort? »

C'est à Blois que Catherine de Médicis reçut, en 1563, la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré. C'est là qu'elle écrivit au cardinal cette lettre célèbre, pour lui apprendre *le malheureux inconvenient advenu à son frère d'un paillard qui lui a donné un coup de pistolet en passant.* Voici la fin de cette lettre, avec l'orthographe italienne de la reine :

« Encore que l'on m'ayé asseuré que le coup de vostre frère n'est mortel, si est que je souis si troublée que je ne sé que je souis. Mès je vous asseure bien que je meteré tout set que j'é au monde de crédist et de puisanse pour m'an vanger et souis seure que Dieu me le pardonnera.

« Vostre bonne cousine, » CATERINE. »

Digitized by Google

C'est encore à Blois, suivant toute apparence, que fut préparée, sur la fin de l'été de 1571, la sanglante tragédie du 24 août 1572. Toute la cour y était alors réunie, et l'on préludait par des plaisirs et par des fêtes aux massacres qui marquèrent cette nuit fatale. L'âme de tous ces plaisirs était cette belle Marguerite, que ses galanteries rendaient déjà presque aussi célèbre que sa merveilleuse beauté. Voici ce qu'en disait alors le naïf et passionné sire de Bourdeille (Brantôme) :

« Les empereurs romains de jadis, pour plaire au peuple et leur donner plaisir, leur exiboient des jeux et des combats parmi leurs théâtres; mais pour donner plaisir au peuple de France et gagner son amitié, il ne faudroit que leur représenter et faire voir souvent cette reine Marguerite pour lui plaire et réjouir de la contemplation d'un si divin visage, qu'elle ne cachoit guère d'un masque comme toutes les autres dames de notre cour; car, la plupart du temps, elle alloit le visage découvert. Et un jour de Pâques fleuries, à Blois, étant encore madame et sœur du roy (mais lors se traitoit son mariage), je la vis paroître à la procession, si belle que rien au monde de si beau n'eût su se faire voir, car outre la beauté de son visage et de sa belle grandeur de corps, elle étoit très superbement parée et vêtue... Et vous jure qu'à cette procession, nous y perdîmes nos dévotions; car nous y vaquâmes pour contempler cette divine princesse et nous y ravir plus qu'au service divin, et si pourtant ne pensions faire faute ni péché, car qui contemple et admire une divinité en terre, celle du ciel ne s'en tient offensée, puisqu'elle l'a fait telle. »

Pendant ce temps-là, on n'épargnait rien pour attirer les réformés dans le piége infernal qui leur était tendu. Leur chef, l'amiral de Coligny, résista longtemps. Enfin, poussé peut-être, suivant la belle expression de Pasquier, par *ce merveilleux et épouvantable jugement de Dieu, qui court contre nous,* il arriva à Blois. En abordant le roi dans le château, il mit un genou en terre; mais Charles IX le releva, et l'ayant embrassé avec les plus vives démonstrations d'amitié, il prononça ces paroles mémorables et dont le sens était vraiment prophétique, si l'on eût su le pénétrer : « Enfin, mon père, nous vous tenons,

Digitized by Google

et vous ne nous échapperez plus, quand même vous le voudriez. » C'est ainsi qu'on endormait celui qu'on appelait tout bas *le vieux renard de La Rochelle.*

Bientôt Jeanne d'Albret elle-même, cette reine si sage et si prudente, fut entraînée, malgré ses craintes et ses défiances, à suivre l'exemple de Coligny. L'accueil qu'elle reçut au château de Blois ne fut pas moins propre, au surplus, à dissiper toutes ses appréhensions. Le roi ne cessa de lui prodiguer les noms les plus affectueux. Il l'appelait sa *grand'tante, son tout, sa mieux-aimée*, et lui faisait tant de caresses, dit l'Étoile, que chacun en était étonné. Il est vrai, ajoute le chroniqueur, que le soir, en se retirant, le roi dit en riant à la reine mère : « Et puis, madame, que vous en semble? ne joue-je pas bien mon rollet? — Ouy, lui répondit-elle, mais ce n'est rien qui ne continue. — Laissez-moi faire seulement, repartit Charles IX, et vous verrez que je les mettrai au filet. »

Cependant la reine de Navarre n'était point tranquille, témoin cette lettre devenue si célèbre, qu'elle écrivit à son fils, du château de Blois, le 8 mars 1572. Nous en avons extrait quelques passages :

« Le porteur vous dira, mon fils, comme le roi s'émancipe, c'est pitié. Je ne voudrois pour chose du monde que vous y fussiez pour demeurer. Voilà pourquoi je désire vous marier et que vous et votre femme vous vous retiriez de cette corruption. Car encore que je la croyois bien grande, je la trouve encore davantage. Ce ne sont pas les hommes icy qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes. Si vous y estiez, vous n'en échapperiez jamais sans une grande grâce de Dieu... Mon fils, vous avez bien jugé par mes premiers discours que l'on ne tasche qu'à vous séparer de Dieu et de moy. Vous en jugerez autant par ces derniers et de la peine en quoy je suis pour vous. Je vous prie prier bien Dieu, car vous avez bien besoin en tout temps, et mesme en celuy-cy, qu'il vous assiste; et je l'en prie et qu'il vous donne, mon fils, ce que vous désirez.

» De Blois, ce 8 de mars 1572. De par votre bonne mère et meilleure amie.

« JEANNE. »

Digitized by Google

Enfin, le jeune roi de Navarre arriva lui-même au château de Blois accompagné du prince de Condé, son cousin germain, du comte de Larochefoucauld et de plus de cinq cents gentilshommes protestants. Ce fut une occasion nouvelle de fêtes et de jeux pendant lesquels Charles IX faisait, disait-il, comme son fauconnier et surveillait ses oiseaux. Le printemps venu, on partit pour Paris, afin de se livrer à tous les préparatifs du mariage de Henri de Béarn et de Marguerite de Valois. Qui n'en connaît le dénoûment tragique?

Quatre années après la Saint-Barthélemy, Henri III tint à Blois les premiers états généraux de 1576, où l'on admira *la belle et grande reine* Marguerite, vêtue d'une robe orange et noire, avec force clinquant, et *son grand voile de majesté*. C'est alors que les premiers comiques italiens qui parurent en France, les *gelosi*, vinrent donner leurs représentations dans la salle des États. Le roi parut à ce spectacle habillé en femme, s'il faut en croire le journal de l'Étoile, « ouvrant son pourpoint, découvrant sa gorge, y portant un collier de perles et trois collets de toile, deux à fraise et un renversé, ainsi que le portoient les dames de la cour. »

En lisant de semblables détails, on se rappelle les vers si pleins d'énergie de d'Aubigné, qui termine ainsi un portrait d'Henri III :

> Si bien qu'en le voyant chacun était en peine
> S'il voyait un roi-femme ou bien un homme-reine.

Il était difficile, avec de pareilles extravagances, que le roi ne tombât pas dans un grand discrédit auprès de ses sujets, qui, à l'exemple de ses courtisans, s'habituaient à ne plus le respecter. Cependant Henri III fut bien plus longtemps aveugle à cet égard, et c'est après avoir été à maintes reprises témoin de l'ascendant que le duc de Guise acquérait incessamment sur le peuple qu'il se détermina enfin à ouvrir les yeux sur les usurpations d'un vassal qui se posait déjà ouvertement comme son compétiteur pour la couronne de France. A la suite de la fameuse journée des barricades, le roi, convaincu que la question se réduisait désormais pour lui à être ou ne pas être, prit une grande résolution, une résolution dès lors inébranlable,

Digitized by Google

celle de se défaire du duc de Guise; mais en même temps, sentant la nécessité de n'éveiller dans l'âme du duc aucun soupçon, aucune méfiance, il se mit à préparer silencieusement sa vengeance, et elle fut terrible.

Les états du royaume avaient été convoqués à Blois, pour la seconde fois, par mandement du 31 mai 1588, après un intervalle de douze années. Le roi arriva au château le 11 septembre suivant, sur les deux heures après midi, accompagné d'une suite fort nombreuse. et comme pour marquer qu'il avait résolu de gouverner désormais par lui-même il commença par faire signifier à ses ministres, Villeroi, Bellièvre, Brulard, Pinard et Cheverny, qu'ils eussent à attendre de nouveaux ordres pour reparaître à la cour. Il ordonna ensuite à M. de Marle, son maître des cérémonies, de conduire les députés, les uns après les autres, à mesure qu'ils arriveraient, en son cabinet, *afin de les voir, ouïr et recognoistre.* Nonobstant ces précautions, la nomination des bureaux fut loin d'être favorable à la cause royale. Le cardinal de Guise fut porté à la présidence du clergé, le comte de Brissac à celle de la noblesse, et la Chapelle-Marteau à celle du tiers. C'étaient, dit Pasquier, *les plus authorisez de la ligue.*

La séance d'ouverture, qui eut lieu seulement le 16 octobre, fut précédée de toutes les solennités religieuses alors en usage en pareil cas. Il y eut jeûne et abstinence pendant trois jours entiers, et tous les députés reçurent l'hostie sainte des mains du cardinal de Bourbon. Ils étaient au nombre de 411, savoir : 134 pour le clergé, dont 25 archevêques ou évêques, 96 pour la noblesse, et 181 pour le tiers. A mesure qu'ils étaient introduits dans la grande salle des États, leurs regards se portaient sur un gentilhomme de haute mine, habillé d'un habit de satin blanc, la cape retroussée *à la bizarre,* et qui était assis devant l'estrade sur laquelle avait été établie la chaire du roi. Ce gentilhomme était le duc de Guise. Quant à lui, « perçant des yeux toute l'espesseur de l'assemblée pour recognoistre et distinguer ses serviteurs, et d'un seul eslancement de sa veue les fortifier en l'espérance de l'advancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, il sembloit leur dire, sans parler : Je vous voy. »

Nous passerons sous silence la séance royale où Henri III,

Digitized by Google

plein de majesté et portant son grand ordre au cou, après avoir commandé aux princes et à ceux du conseil de s'asseoir, prononça, *tous les députés restant debout*, ce discours, « grave choix de beaux mots, orné de la féconde éloquence d'Ulysse et des graves sentences de Nestor, » que loua si fort l'archevêque de Bourges, répondant au nom du clergé; nous tairons également toutes les manœuvres des partisans de la ligue, unis aux princes de la maison de Lorraine, pour anéantir l'autorité du roi et faire déclarer le roi de Navarre « hérétique, relaps criminel de lèze-majesté divine et humaine; indigne, lui et sa postérité, de la succession et de tous droits du royaume. « C'est assez généralement le rôle des grandes assemblées politiques de se faire tyrans, à moins qu'elles ne soient victimes, et il est vrai de dire que le premier cas se présente plus souvent que le second. Aussi bien, quelque curieux et digne d'intérêt que puisse être le spectacle des premières luttes de la monarchie avec les représentants de la nation, de semblables détails ne doivent trouver place que dans l'histoire général de notre pays. Arrivons donc promptement à la catastrophe à laquelle le château de Blois doit une part de sa célébrité.

Henri III, qui était en vain descendu jusqu'aux plus humbles supplications auprès de tous les députés, les priant *de ne point se roidir ainsi en toutes choses contre lui*, Henri III, qui savait qu'il devait attribuer au duc de Guise les rébuts et les mépris même qu'il rencontrait, semblait n'en être point touché. Bien plus, après avoir, dans une pieuse cérémonie, reçu la communion des mains du légat du pape, il avait juré au duc « oubliance de toutes querelles et simultés passées. »

On était arrivé ainsi au 18 décembre. La reine mère célébrait le mariage de Christine de Lorraine, sœur de la reine, sa belle-fille, avec Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane. Il y avait eu, après la messe, un grand repas. Le soir, la cour était réunie dans les appartements de Catherine de Médicis. Tout à coup l'on vit le roi se retirer dans son cabinet, où le maréchal d'Aumont, le sire de Rambouillet et Beauvais-Nangis furent appelés.

La conférence dura plusieurs heures, et la perte des princes lorrains fut résolue. Le maréchal d'Aumont voulait qu'on les fît arrêter et juger; mais les autres seigneurs combattirent ce

Digitized by Google

projet comme impraticable. Henri III hésitait encore devant un parjure ; on lui représenta que Guise n'avait tenu aucun de ses serments, et qu'il se trouvait en conséquence délié envers lui. Le roi fut dès lors convaincu.

Cependant le prince Lorrain marchait toujours entouré d'un grand nombre de partisans et de gentilshommes, gagnés par ses libéralités et ses manières affables et polies. Il était difficile de l'isoler de sa suite. Le roi appela Crillon, colonel des gardes, comme l'homme dont le cœur était le plus résolu, le bras le plus fort et le zèle le plus aveugle. » Sire, dit Crillon, je suis bon serviteur de votre majesté ; qu'elle m'ordonne de me couper la gorge avec le duc de Guise, je suis prêt à obéir, mais que je serve de bourreau et d'assassin, c'est ce qui ne convient ni à un soldat, ni à un gentilhomme. »

Loignac, premier gentilhomme de la chambre se montra moins scrupuleux : il accepta et répondit des moyens d'exécution. C'était le 21 décembre. Henri III fixa au vendredi 23 le jour de sa vengeance.

De son côté, Guise s'endormait dans une sécurité que tous les siens étaient bien loin de partager, et il ne changeait rien à l'arrogance de ses manières. Il avait réclamé, comme lieutenant général du royaume, un grand prévôt de la connétablie et une garde d'archers. Henri III refusa d'adhérer à sa demande. Le duc insiste et va jusqu'à offrir sa démission. Le roi la refuse, proteste de son attachement pour son bon cousin, et l'assure que, dans deux ou trois jours, il ne sera plus question de cette affaire.

On ne sait vraiment ce qui doit étonner le plus dans cette circonstance mémorable, de la patience de Henri de Valois, de son apparente abnégation de tout amour-propre, de toute dignité même, ou bien de l'incroyable insouciance du duc de Guise, en présence d'un danger qui se révèle incessamment à lui par mille symptômes accusateurs, et que chacun à ses côtés semble prévoir. En effet, les partisans de l'autorité royale, et ils étaient rares, les âmes brusques, comme les appelle Pasquier, disaient hautement que le duc *méritait un coup de balte*. Quant aux amis du duc, ils n'avaient pas lu sans terreur ce quatrin des centuries auquel la crédulité de l'époque attachait un sens funeste ;

Digitized by Google

En l'an qu'un œil en France règnera,
La cour sera en un bien fascheux trouble,
Le grand et Bloys son amy tuera;
Le règne mis en mal et doubte double.

Mais Guise riait de ces terreurs superstitieuses. La veille de sa mort, en se mettant à table pour dîner, il trouva sous sa serviette un billet contenant ces mots : « *Donnez-vous de garde ; on est sur le point de vous jouer un vilain tour.* » Il se contenta, pour réponse, d'écrire au bas : *On n'oserait ;* et il jeta le billet sous la table.

Pendant ce temps-là, Henri III, tout entier à ses pieuses austérités, qui avaient redoublé aux approches de la fête de Noël, *paraissait à vue*, dit Miron, *presque privé de sentiment et de mouvement.* Le 22 au soir, il commanda au sieur de Liancourt, premier écuyer, de faire tenir, le lendemain de bonne heure, à la porte de la galerie des Cerfs, un carrosse pour aller à la Noue, maison située au bout des grandes allées, sur le bord de la forêt. Le sieur de Marle fut chargé aussi d'aller prier le duc et le cardinal de Guise de se trouver, à six heures du matin, au cabinet du roi, qui voulait, avant son départ, tenir conseil et expédier quelques affaires.

A minuit, Henri III se retira dans l'appartement de la reine, après avoir ordonné à Du Halde, son valet de chambre, de l'éveiller à quatre heures; il donna aussi ses dernières instructions à Larchant, l'un des capitaines des gardes, dont Loignac avait fait agréer les services.

Quatre heures sonnent. Du Halde s'en vient heurter à la chambre de la reine. Louise de Piolans, première femme de chambre, accourt au bruit et demande qui est là.

— Dites au roi qu'il est quatre heures, répond Du Halde.

Henri III avait été en proie, durant toute la nuit, à une trop vive agitation pour pouvoir dormir. Il se lève et se rend dans son cabinet, où Loignac ne tarde pas à arriver lui-même avec neuf des quarante-cinq ordinaires. Le roi, voulant s'assurer de ces derniers, les enferme provisoirement dans les cellules qu'il avait fait construire pour les capucins; puis, après les y avoir laissés quelque temps, il va les querir lui-même, une lanterne à la main, et les fait descendre par le petit escalier dérobé con-

Digitized by Google

duisant à sa chambre, en leur recommandant de marcher doucement pour ne pas éveiller la reine mère.

C'est alors seulement qu'il leur apprend le service qu'il attend d'eux, et qu'il leur demande s'ils sont prêts à servir sa cause. Tous le jurent et sont postés par les soins de Henri III lui-même dans sa chambre à coucher, sous le commandement de Loignac. En même temps, le sieur de Nambu, huissier de la chambre, reçoit l'ordre de ne laisser sortir ni entrer personne sans l'injonction expresse du roi.

Ces préliminaires accomplis, Henri III rentre dans son cabinet, et charge le maréchal d'Aumont de s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon, aussitôt que Guise serait frappé. En même temps, il commande à Bellegarde d'amener dans l'oratoire deux chapelains, et de leur dire de prier Dieu *pour que le roi peust venir à bout d'une expédition qu'il vouloit faire pour le repos de son royaume.* En attendant l'arrivée du duc de Guise, le roi exhortait les ordinaires à se bien donner de garde de se laisser endommager par le Lorrain. « Il est grand et puissant, disait-il, j'en serais marry. »

Cependant le duc ne venait pas. Il avait passé la nuit auprès de la belle Mme de Sauve, marquise de Noirmoutiers, et n'avait quitté sa maîtresse qu'à trois heures du matin. Il était déjà près de huit heures, quand, apprenant par ses valets de chambre que le roi allait partir, il se détermina à se lever est à se rendre au conseil.

Le temps était sombre et triste. Il pleuvait à torrents. Le ciel, dit Pasquier, semblait pleurer les calamités qui allaient avenir. Au pied du grand escalier, Guise rencontre Larchant qui, à la tête de sa compagnie, vient lui demander d'appuyer dans le conseil la requête qu'il présente afin de toucher l'arriéré de sa paye. Le duc promet son appui et entre dans la chambre du conseil. Aussitôt Larchant dispose ses gardes en double haie sur les degrés du grand escalier, et Crillon fait fermer toutes les portes du château.

A ce moment solennel, l'alarme commença à se répandre parmi les serviteurs du duc de Guise. Péricard, son secrétaire, dans la prévision d'un grand malheur, ne jugea rien de mieux à faire que de lui envoyer dans un mouchoir un billet contenant ces mots : « Monseigneur, sauvez-vous ou vous êtes mort ! »

Digitized by Google

Mais le page chargé du mouchoir et du billet fut repoussé par les gardes. La destinée du chef de la maison de Lorraine était désormais irrévocable.

A son entrée dans la chambre du conseil, où étaient déjà réunis le cardinal son frère, les cardinaux de Gondi et de Vendôme, les maréchaux d'Aumont et de Retz, le sire de Rambouillet, Marillac et quelques autres, le duc prit place auprès du feu en se plaignant du froid. Il était fort pâle, et soit qu'il eût été frappé de l'isolement où il se trouvait, soit qu'il fût encore sous l'influence de la fatigue qu'avaient pu lui causer les excès de la nuit, il se sentit prêt à défaillir et demanda à M. de Fontenay, trésorier de l'épargne, de lui faire donner quelques confitures. Saint-Prix, premier valet du chambre du roi, apporta des prunes de Brignolles. Le duc en mangea et parut se trouver mieux. Sur ces entrefaites, la séance commença.

Comme Pétremol, maître des requêtes, donnait lecture d'un rapport sur les gabelles, la porte de la chambre du roi s'ouvrit, et l'on vint dire à Guise que le roi le demandait dans son cabinet. Le duc prit quelques prunes dans son drageoir, puis, retroussant son manteau et saluant l'assemblée avec sa grâce habituelle, il entra dans la chambre du roi, dont la porte se referma aussitôt derrière lui. Alors il se trouva en présence des quarante-cinq ordinaires. Il les salua ; et comme il se dirigeait vers le cabinet du roi, il crut remarquer qu'on le suivait. Il s'arrêta soudain, et prenant par un geste d'hésitation sa barbe avec la main droite, il se retourna à demi. C'est en ce moment que Montsery, qui se trouvait près de la cheminée, le saisit au bras et lui porta à la gorge un coup de poignard. « Mes amis, mes amis, trahison ! » s'écria le duc de sa voix puissante. Il n'avait pas achevé ces mots que déjà Des Effrenats s'était jeté à ses jambes, qu'il avait saisies, tandis que Sainte-Malines le frappait derrière la tête. Malgré ses blessures et les difficultés de sa position, Guise put encore renverser l'un de ses assassins d'un coup de drageoir ; mais, poussé par Loignac, il vint enfin tomber au pied du lit du roi, en criant : « Mon Dieu, miséricorde ! » Ce furent ses dernières paroles.

C'est alors que Henri III souleva la portière de son cabinet pour contempler d'un œil curieux le cadavre de son rival de puissance, désormais hors d'état de lui porter ombrage. Toute-

Digitized by Google

fois, une dernière convulsion à peine perceptible vint agiter les membres de la victime, qui fit même un mouvement. « Monsieur, s'écria Beaulieu en se penchant vers le moribond, pendant qu'il vous reste quelque peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roi. » Guise poussa un grand et profond soupir. C'était le dernier. Le corps fut couvert d'un tapis et traîné dans la garderobe. Deux heures après, les exécuteurs des hautes œuvres vinrent l'enlever.

Au bruit qui se faisait dans la chambre du roi, tous les membres du conseil s'étaient levés, et le cardinal de Guise s'était écrié, plein d'effroi : « On tue mon frère! » tandis que d'Espagnac se précipitait déjà pour porter secours au duc; mais à ce moment, le maréchal d'Aumont mit l'épée à la main, en disant : « Ne bougez, messieurs, le roi a affaire à vous. » En même temps, la salle se remplit d'archers, et Loignac; *estant en colet, sans manteau, la teste nue,* vint annoncer que le duc de Guise était mort.

Pendant ce temps-là, le roi descendait chez la reine mère, retenue au lit par ses souffrances sans cesse croissantes, et lui faisait part de la catastrophe qui venait de s'accomplir. On sait quelle fut la réponse de Catherine de Médicis : « Mon fils, c'est » bien coupé; mais à présent, il faut coudre. » De l'appartement de sa mère, le roi se rendit à la chapelle du château où il entendit la messe fort dévotement. Quel roi, ou plutôt quelle époque!

Le cardinal de Guise, qui avait été conduit d'abord, avec l'archevêque de Lyon, dans la salle haute de la tour des Moulins, fut transféré vers les quatre heures dans la salle des Oubliettes, où il passa la nuit sur un matelas apporté de chez l'archevêque. Tous deux dirent leurs vêpres et complies, se confessèrent l'un à l'autre, puis ils se couchèrent. Le lendemain samedi, Lafontaine, un des valets de chambre du roi, entra dans la salle, tenant un flambeau à la main; le capitaine Du Guast le suivait. « Monseigneur, dit ce dernier au cardinal de Guise, le roi vous » demande. — Nous demande-t-il tous deux? reprit le cardinal. » — Je n'ai charge d'appeler que vous seul, » repartit Du Guast, et comme monseigneur de Guise sortait, une voix s'écria : « Monsieur, pensez à Dieu! » Quelques instants après on entendit un bruit étouffé. C'était le cardinal que les soldats de

Digitized by Google

Du Guast frappaient dans un petit passage, près de la salle où l'on avait enfermé les deux prélats. Il avait fallu donner à trois d'entre eux quatre cents écus, pour les déterminer à tuer un cardinal. Le corps du cardinal de Lorraine et celui de son frère furent livrés au grand prévôt et brûlés secrètement dans une chambre des combles, au-dessus du grand escalier. Henri III se montra sourd dans cette circonstance aux supplications de la duchesse de Nemours, qui demandait en sanglotant qu'on lui laissât au moins les cadavres de ses deux fils. Les cendres des Guise furent jetées dans la Loire, de peur que les ligueurs ne vinssent à s'en emparer et à les considérer comme reliques de saints martyrs. Ainsi, cet homme si plein d'ambition et d'orgueil, qui avait rêvé le trône de France, n'eut pas même une tombe. Après sa mort, il fut reconnu qu'il était en correspondance secrète avec le roi d'Espagne, Philippe II, dont il avait reçu près de deux millions de ducats.

A quelques jours de là s'éteignait obscurément, dans une chambre du château de Blois, la femme dont la perfide influence avait peut-être préparé une catastrophe non moins sanglante que cruelle sans doute, mais que légitimait peut-être jusqu'à un certain point l'impérieuse loi de la nécessité. C'est le mercredi 5 janvier 1589 que Catherine de Médicis rendit le dernier soupir, et que ce pâle fantôme royal, dont le souvenir est inséparable de chacun des trois rois qu'il avait enfantés, s'évanouit tout à coup de la scène du monde, comme si sa tâche infernale eût été remplie, du moment où les brandons de la guerre civile étaient si bien allumés, qu'ils ne pouvaient plus s'éteindre que dans le sang du dernier des Valois. On dit qu'à son lit de mort, alors qu'elle était en proie à une fièvre ardente, le vieux cardinal de Bourbon, retenu prisonnier dans le château, demanda à lui parler, et qu'il l'accabla d'imprécations, lui reprochant de l'avoir conduit, lui et ses neveux de Guise, *à la boucherie*.

Lorsque Catherine de Médicis eut fermé les yeux, Henri III ordonna que tous les appartements du château seraient détendus, les murs peints en noir et semés de larmes, et qu'il serait fait à la reine sa mère de magnifiques funérailles; mais les événements marchaient avec une effrayante rapidité. Paris, où régnait la faction des Seize, était en pleine révolte; bientôt le

Digitized by Google

roi, sans troupes, sans argent, sans ressources, ne se trouva plus en sûreté au château de Blois avec ses prisonniers, et il résolut de se rendre avec eux au château d'Amboise, laissant le corps de sa mère en dépôt dans la chapelle de Saint-Sauveur, jusqu'à ce qu'il devînt possible de le transporter à Saint-Denis dans la chapelle des Valois. Pendant ce temps-là, on vendait à l'encan dans Paris les meubles de Catherine de Médicis pour payer ses dettes évaluées à plus de 800,000 écus.

Au moment où les bateaux préparés sur la Loire et destinés au transport des prisonniers n'attendaient plus que ce précieux dépôt pour démarrer, la duchesse de Nemours, que Henri III avait ordonné de faire embarquer avec eux, « haussa et tourna la teste en haut, avant de quitter le château, vers le pourtraict du roi Louis douzième, son grand-père, qui est là gravé au-dessus, sur un cheval, avec une fort belle grâce et guerrière façon. Puis, s'arrestant là un peu et le contemplant, elle dit tout haut devant force monde là accouru, d'une belle et asseurée contenance dont jamais n'en fut despourveue : « Si celui qui est là représenté estoit en vie, il ne permettrait pas qu'on emmenast sa petite-fille ainsi prisonnière, et qu'on la traitast de cette sorte. — Possible, ajoute Brantôme, auquel nous empruntons cette anecdote, que l'invocation de cette princesse pût servir à avancer la mort du roy qui l'avoit ainsi oultragée. Une dame de grand cœur qui couve une vindication est fort à craindre. »

En voyant un roi de France qui, pour être plus sûr de ses prisonniers, descend au rôle humiliant de geôlier, ne se rappelle-t-on pas involontairement le cardinal de Richelieu traînant aussi à sa suite, à un demi-siècle de distance, Cinq-Mars et de Thou qu'il s'en va livrer lui-même à leurs juges, on pourrait dire à leurs bourreaux? Il se présente presque à chaque pas dans l'histoire d'étranges rapprochements; seulement, ce qui de la part d'un premier ministre est un acte de cruelle et mesquine précaution, qu'est-ce donc de la part d'un roi?

Henri III revint à Blois après avoir remis ses captifs, à Amboise, aux mains de Du Guast, et l'on vit à quelque temps de là cet étrange accommodement entre le roi et son sujet, accommodement en vertu duquel Du Guast recevait de Henri III une somme de 30,000 écus, pour ne point laisser échapper le car-

Digitized by Google

dinal de Bourbon, le prince de Joinville et le duc d'Elbeuf, et obtenait en même temps l'autorisation de traiter avec la ligue, et pour son propre compte, de la rançon des autres prisonniers du roi.

Ce ne fut qu'à la fin de février 1589 que Henri III quitta définitivement le château de Blois pour se rendre à Tours où le parlement de Paris et la chambre des comptes venaient d'être transférés. Dans les premiers jours du mois de mai suivant, Henri de Bourbon, qui venait de faire alliance avec son royal beau-frère, adressait la lettre suivante à la belle Corisandre d'Andouin, sa maîtresse :

« Je vous escris de Blois, où il y a cinq mois que l'on me condamnoit hérétique et indigne de succéder à la couronne, et j'en suis à cette heure le principal pilier... Si le roi use de diligence, comme j'espère, nous verrons bientôt le clocher de Notre-Dame de Paris. »

Ce clocher, comme on sait, Henri III ne le vit que de loin, quelques instants avant de tomber, à Saint-Cloud, sous le poignard de Jacques Clément.

C'est à partir de l'avénement de la maison de Bourbon que devait prendre naissance dans notre patrie ce système de centralisation qui a concentré sur un seul point de la France tous les pouvoirs, toutes les richesses, comme toutes les lumières et tous les talents. Dès lors, cette lumineuse auréole qui entoure le château de Blois, durant tout le XVI^e^ siècle et une partie du XV^e^, commence à s'effacer sensiblement, et sous l'horizon assombri qui enveloppe, vers le sud, Amboise, Loches, Chinon, joyaux jadis si précieux, actuellement ternis et tronqués dans le riche écrin de la province de Touraine, la résidence de Blois n'apparaît plus elle-même que comme un lieu d'exil, sinon même comme une prison. On dirait un de ces palais enchantés dont il est parlé dans les contes de fées, un de ces palais d'où la vie s'est retirée instantanément, où tout est repos, sommeil et silence, et dans le fond duquel quelque mauvais génie retient enchaînée, depuis des siècles, une grande et belle princesse, jusqu'à ce qu'il se présente un chevalier assez coura-

Digitized by Google

geux, assez fort, assez fidèle, pour rompre le charme et délivrer la captive.

Au surplus, si ce n'est là qu'une métaphore, il y eut un moment au XVII^e^ siècle, à cette époque où les romans de chevalerie occupaient si fort les esprits et semblaient sur le point de trouver leur application dans le monde réel, il y eut un moment où la métaphore devint presque de l'histoire et où le château de Blois put paraître appelé à jouer le rôle qu'on attribuait jadis aux palais enchantés.

On était alors en 1617. Le jeune roi Louis XIII, à peine âgé de seize ans, venait, à l'instigation de Luynes, son favori, de faire tuer le maréchal d'Ancre, et le sang de Concino Concini avait rejailli sur les murs du palais du Louvre. Par une belle soirée du mois de mai, on vit arriver au château de Blois une femme jeune encore et en proie à la plus vive douleur. Un homme d'assez haute taille, au visage pâle et sévère, et vêtu d'un costume ecclésiastique, l'accompagnait. Cet homme était Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, et cette femme était la reine Marie de Médicis, la veuve de Henri le Grand.

Obscurément enveloppée dans les accusations que Luynes avait portées contre le maréchal d'Ancre et contre Leonora Galigaï, sa femme, la reine n'avait trouvé dans le cœur de son fils ni condescendance ni pitié, et elle venait expier à Blois, dans la captivité, son crime imaginaire, heureuse encore dans son malheur qu'on ne lui eût pas enlevé celui de ses serviteurs dans lequel elle avait le plus de confiance, après Concini et la Galigaï : le chef de son conseil, l'intendant de sa maison, ce même évêque de Luçon que nous venons d'entrevoir à ses côtés.

Cette tolérance fut au surplus, comme on sait, de courte durée. La présence de Richelieu à Blois effaroucha bientôt l'ombrageux duc de Luynes, et, malgré les prières et les protestations de la reine mère, l'évêque de Luçon reçut l'ordre de se retirer dans son diocèse. En même temps, l'infortunée reine apprenait la condamnation de sa seule amie, la maréchale d'Ancre. Son désespoir fut tel, que, se réfugiant dans sa solitude, elle refusa de communiquer avec qui que ce fût. Peut-être aussi, il faut bien le dire, espérait-elle que tant de douleurs et de ré-

Digitized by Google

signation finiraient par désarmer ses ennemis et que le cœur de son fils lui serait rendu. Si tel fut son espoir, elle dut reconnaître qu'elle s'était grossièrement trompée. Loin de diminuer, l'outrageante surveillance dont elle était l'objet prenait chaque jour plus d'extension, et chaque jour sa captivité devenait plus étroite. Bien plus : tout courtisan qui osait élever la voix en sa faveur auprès de son fils était aussitôt disgracié. Ainsi le voulait le connétable de Luynes, cet heureux fauconnier qui, parvenu à la plus haute faveur, préludait ainsi auprès du faible Louis XIII à l'ascendant illimité que devait exercer plus tard un favori plus cruel encore, mais plus grand, le cardinal de Richelieu.

C'est alors qu'on vit paraître sur la scène le célèbre Ruccelaï, abbé de Ligny près Sedan, cet ancien ami de Concini qui avait hérité auprès de Marie de Médicis de l'affection et de la confiance que cette reine avait vouées auparavant à l'évêque de Luçon. C'est Ruccelaï qui forma le projet hardi de délivrer la reine. Un tel projet présentait de grandes difficultés d'exécution ; aussi ne fallut-il pas moins de deux années pour mûrir un complot dont les détails sont fertiles en péripéties dramatiques de plus d'un genre. On éprouve un sentiment voisin de l'admiration en voyant ce Ruccelaï, homme de plaisir s'il en fut jamais, renonçant tout à coup à son existence mondaine, à tous les délicieux passetemps de la galanterie, pour atteindre un but dans lequel il n'y a pour lui aucun profit, et qu'il ne saurait poursuivre sans jouer à chaque instant sa tête. Traqué de tous côtés par les émissaires de Luynes, réduit à voyager la nuit, seul et travesti, il pousse le dévouement et l'abnégation jusqu'à aller implorer l'assistance du plus mortel de ses ennemis, du fameux duc d'Épernon, l'ancien mignon du roi Henri III, afin de mieux assurer la fuite de la reine. Enfin, tout est prêt pour l'évasion, et Ruccelaï n'a plus qu'à donner avis à la reine de la prochaine exécution du complot. Un jeune page est chargé de cette précieuse missive, et tenté par le prix énorme que le duc de Luynes ne saurait manquer d'attacher à une semblable communication, il se rend directement à Paris au lieu d'aller à Blois où l'attend la reine avec une anxiété si fiévreuse, puis s'en va droit à l'hôtel de Luynes.

C'en était fait de Ruccelaï, de d'Épernon, de la reine même,

Digitized by Google

si le conseiller Dubuisson, apprenant par hasard qu'on a rencontré le page dans Paris, n'avait conçu les plus violents soupçons, et si, moyennant une forte somme d'argent, il n'avait fait remettre à l'un de ses affidés la lettre de Ruccelaï par le page, qui crut avoir parlé au secrétaire du duc de Luynes.

Après de nouvelles complications qui faillirent devenir également funestes à la cause de la reine, son évasion put enfin être tentée. Il faut lire dans la vie du duc d'Épernon, écrite par son secrétaire Girard, toutes les phases de cette évasion royale, et l'on pourrait ajouter presque miraculeuse, eu égard à tous les obstacles qu'il avait été nécessaire de surmonter. C'est d'abord la reine qui ne peut se résoudre à se servir d'échelles pour descendre du haut de la plate-forme dans la rue du faubourg, et qui aime mieux se laisser glisser jusqu'au bas sur la terre éboulée; puis c'est l'histoire de la cassette oubliée qui contenait pour 100,000 écus de pierreries et qu'il fallut aller rechercher; enfin, car il y a toujours dans les événements les plus graves quelque côté plus ou moins ironique, plus ou moins grotesque, qui appelle parfois le rire à côté des larmes, c'est Marie de Médicis parcourant, la nuit, entre deux hommes, les rues de Blois, et prise par les passants, comme elle le dit elle-même, pour une *bonne dame*.

On n'ignore pas que l'entreprise réussit au delà de toutes les espérances. Marie de Médicis était déjà à Loches, dans une bonne forteresse défendue par le duc d'Épernon, lorsque les gens attachés à son service, étonnés du silence qui régnait dans ses appartements, entrèrent dans sa chambre, qu'ils trouvèrent vide, et se doutèrent enfin de ce qui s'était passé. Trois mois plus tard, Ruccelaï, qui avait conduit toute cette trame, était disgracié par la reine mère et remplacé par Richelieu. Il est vrai que déjà le plus grand poëte de l'Angleterre avait écrit cet aphorisme, applicable sans doute à toutes les nations du globe :

Frailty, thy name is woman.

Le roi Louis XIII fit au château de Blois un séjour momentané en 1626, au mois de juin, dans une circonstance solennelle. Richelieu était alors tout-puissant; il avait hérité de la faveur du connétable de Luynes, et déjà il avait à lutter contre les

Digitized by Google

menées coupables du frère du roi, de Gaston, duc d'Anjou, appuyé par le duc de Vendôme et le grand prieur, qui avaient résolu, de concert avec le jeune Chalais, de se défaire du cardinal à sa maison de Fleury. Le duc et le grand prieur de Vendôme, voyant leur projet éventé, résolurent de faire tête à l'orage, et se rendirent à Blois auprès de Louis XIII, dans l'espoir que leur empressement à paraître à sa cour apaiserait son ressentiment, ou plutôt celui de son ministre. Ils descendirent tous deux au château dans la soirée du 12 juin 1626. Le roi leur fit l'accueil le plus bienveillant, et les invita pour le lendemain à une partie de chasse; mais, à trois heures du matin, le capitaine des gardes entra dans la chambre où tous deux étaient couchés, et les réveilla pour leur apprendre qu'ils étaient prisonniers. On les fit conduire à Amboise. Quant au jeune Chalais, comme le sang de Henri IV ne coulait point dans ses veines, Richelieu pensa, et le roi partagea cet avis, qu'il pouvait être décapité.

Gaston, frère du roi, qui avait abandonné si lâchement au cardinal son malheureux favori, reçut en récompense le comté de Blois et les duchés d'Orléans et de Chartres, à titre d'augmentation d'apanage, et il échangea l'appellation de duc d'Anjou contre celle de duc d'Orléans, comme si, sous un nouveau nom, il eût dû se montrer plus fidèle à ses amitiés, plus soumis envers son roi. Il n'en fut malheureusement pas ainsi, et c'est à l'obligation fréquente où le duc d'Orléans se trouvait de s'exiler de la cour que le château de Blois est redevable des dernières lueurs qu'ait jetées sur lui le flambeau de l'histoire.

Ce fut après sa troisième réconciliation avec son frère, au commencement de 1635, que Gaston, retiré à Blois, entreprit de reconstruire le château dans le style d'architecture alors si fort en vogue et qu'avait inauguré le premier des deux Mansard, en empruntant aux monuments de la Grèce et de Rome leurs lignes sévères et leur imposante régularité, mais en s'abstenant, la plupart du temps, d'en reproduire la gracieuse ornementation. Mlle de Montpensier, à cette époque âgée de dix ans, vint passer au château de Blois, avec son père, une partie de l'année 1635 : elle a consigné ce souvenir dans ses mémoires, ainsi que celui des amusements que la tendresse paternelle lui avait ménagés.

Digitized by Google

Dix-sept ans plus tard, en 1652, Louis XIV, chassé de Paris par les intrigues du duc d'Orléans, y rentra le 21 octobre, et changea en un lieu d'exil le château apanage de son oncle. Le rôle de Gaston finissait avec le règne de la fronde. Ce ne fut qu'en 1659 que, disposé à la clémence par les succès de toute espèce qui marquaient l'aurore de son règne, le roi consentit à s'arrêter au château de Blois, en se rendant à Saint-Jean-de-Luz où il devait épouser l'infante d'Espagne. Il était accompagné de la reine sa mère et de M^lle^ de Montpensier. Il y a dans les mémoires de cette petite-fille de Henri IV quelques pages curieuses, où elle raille assez agréablement la petite cour de son père, demeurée, comme on le pense bien, fort étrangère à toutes les belles manières par lesquelles les rois du bel air et de la galanterie inauguraient le nouveau règne.

« Comme les officiers de mon père, dit-elle, n'étaient plus à la mode, quelque magnifique que fût le dîner, on ne le trouva pas bon, et leurs majestés mangèrent très-peu. Toutes les dames de la cour de Blois, qui étaient en grand nombre, étaient habillées comme les mets du repas, c'est-à-dire point à la mode.

M^lle^ de Montpensier, qui conserva si longtemps l'espoir d'être reine de France, oublie peut-être à dessein, dans cette occasion, qu'au nombre de ces dames si mal habillées se trouvait la charmante Louise de la Vallière, dont la mère s'était mariée en secondes noces à M. de Saint-Remy, premier maître d'hôtel de Gaston. Qui sait si ce n'est pas à partir de ce moment que l'image de Louis se grava si profondément dans le cœur de la plus tendre, de la plus constante de toutes les maîtresses de nos rois, de celle dont, malgré sa faute, le nom est demeuré comme un symbole de candeur et de chasteté?

Au mois de janvier suivant, le prétendant à la couronne d'Angleterre, Charles II, s'arrêtait au château de Blois, à son retour des Pyrénées, où il avait cherché vainement à entamer des négociations avec Mazarin, offrant d'épouser l'une de ses nièces, la belle Hortense Mancini. Gaston proposa, dit-on, au prétendant la main d'une de ses filles, en échange de celle qui lui avait été refusée par le cardinal; mais cette proposition ne fut point agréée. Étrange époque que celle-là, où la nièce d'un ministre était considérée comme un parti plus sortable que la petite-fille de Henri IV!

Digitized by Google

Déçu dans tous ses projets d'ambition, le duc d'Orléans, qui n'avait pu être Auguste, se réduisit au rôle de Mécène, et il chercha à attirer à sa cour les gens de lettres pour lesquels il avait témoigné, dès sa jeunesse, les plus vives sympathies, témoin Voiture et Vaugelas. Malheureusement pour Gaston, alors comme aujourd'hui, les Muses s'étaient faites parisiennes, et s'il leur était doux de vivre dans la grande ville, au milieu du tumulte des cours, elles pensaient qu'on ne pouvait que végéter ailleurs. Le duc d'Orléans ne réussit qu'à s'attacher quelques-uns de ces poëtes subalternes, dont Boileau s'est plu à stigmatiser les productions, alors qu'il ne les envoyait pas chez l'épicier. Il fut réduit à pensionner de beaux esprits, tels que le poëte Le Pays et un sieur de Neufgermain, qui s'intitulait lui-même *poëte hétéroclite de Monsieur*. On dit souvent : tel maître, tels valets. Ne pourrait-on, étendant le proverbe, ajouter : tel prince, tels poëtes?

Au commencement de 1660, Gaston, attaqué depuis longtemps d'une affection grave, tomba dangereusement malade. On fit venir en toute hâte de Paris le célèbre Guénault, celui-là même qui éclaboussait si bien Boileau en passant à côté de lui sur son cheval. Une consultation dans les formes fut rédigée et envoyée à Mademoiselle, qui se trouvait alors à Aix en Provence avec la cour de Louis XIV; mais pendant que la future épouse du beau duc de Lauzun délibérait si elle se rendrait auprès de son père, celui-ci succomba le 2 février. Il fut assisté à ses derniers moments par l'évêque d'Orléans et par le fameux abbé de Rancé, son premier aumônier. S'il faut même en croire quelques biographes de cet abbé, ce n'est point à la catastrophe romanesque qui l'amena près du lit de mort de la belle duchesse de Montbazon qu'il faudrait attribuer sa conversion et la réforme de l'abbaye de la Trappe. Il paraît que Rancé fut si touché des circonstances qui accompagnèrent les derniers moments du duc d'Orléans, qu'il renonça dès lors à toutes ses erreurs et à l'existence quelque peu déréglée qu'il avait menée jusqu'alors pour se livrer à toutes les macérations et à toutes les rigueurs du cloître.

On dit que, quelques instants avant de mourir, ces paroles empruntées aux saints psaumes s'échappèrent de la bouche de Gaston d'Orléans : *Domus mea, domus desolationis in æter-*

Digitized by Google

num. Ces paroles étaient-elles donc un pressentiment? Son corps fut transporté à Saint-Denis dans les caveaux destinés aux sépultures royales. Son cœur fut déposé à Blois dans l'église des révérends pères jésuites. Trois ans après sa mort, La Fontaine, le bon, le sublime La Fontaine, visitant le château de Blois, écrivait, en parlant du dernier châtelain, que *de semblables princes devraient naître un peu plus souvent ou ne point mourir*. Sans doute on avait raconté au naïf fabuliste que Gaston passait les dernières années de sa vie à cultiver les lettres, les sciences et les arts, et à fêter et choyer leurs plus obscurs représentants, et le poëte ému avait oublié à quelles faiblesses le prince était descendu avant de jouer le rôle de Mécène.

Après la mort de Gaston, ses paroles prophétiques furent suivies d'une prompte réalisation, et sa veuve elle-même s'empressa d'abandonner un séjour où l'étiquette lui prescrivait pourtant de rester quarante jours dans une chambre tendue de noir. Cependant, en 1668, Louis XIV, revenant de Chambord, donna une fête au château de Blois. Était-ce donc un hommage, un peu tardif, rendu au souvenir de sa première entrevue avec cette charmante Lavallière qui allait être bientôt sœur Louise de la Miséricorde? Quoi qu'il en soit, cette visite fut la dernière de la royauté au château de Blois.

Sous Louis XV et Louis XVI, le palais de leurs prédécesseurs fut livré à des gouverneurs qui n'y faisaient que de courtes apparitions, et dont l'un, M. de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, ne jugea rien de mieux à faire à Blois que d'enlever, un beau matin, la charpente des planchers pour l'employer à la construction de son château de Menars.

En 1793, peu s'en fallut que, dans sa rage aveugle, le peuple ne détruisît de fond en comble le château de Blois, pour le punir d'avoir abrité tant de têtes royales; mais le domaine s'en empara; et pour le sauver d'une domolition imminente, on en fit une caserne, qui subsiste encore aujourd'hui sous la dénomination de quartier d'infanterie. Le pavillon de la reine Anne est affecté au magasin des subsistances militaires; la tour de l'observatoire, où l'on voit toujours cette inscription : URANIÆ SACRUM, ainsi que la table de pierre où l'on déposait les instruments cabalistiques, sous Catherine de Médicis, sert de magasin à poudre. La chapelle de Louis XII est consacrée aux ate-

Digitized by Google

liers de tailleurs et de cordonniers ; on a renversé une partie de l'aile d'Orléans pour y installer les cuisines, et peu s'en est fallu que le génie militaire ne détruisît le merveilleux escalier de François Ier, comme il a détruit naguère la belle colonnade de Gaston d'Orléans, pour faciliter les manœuvres ou améliorer le service des cantines.

N'est-ce pas bien là le cas de rappeler les dernières paroles du dernier comte de Blois : *Domus mea, domus desolationis in æternum ?*

ALEXANDRE DE LAVERGNE

Digitized by Google

SUR

UNE DIFFICULTÉ

RELATIVE AU JOUR FIXÉ CETTE ANNÉE POUR LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE PAQUES.

La fête de Pâques tombe cette année le 23 mars, qui est aussi le jour de la pleine lune; c'est, à un jour près, un des deux termes extrêmes au-delà desquels cette fête ne tombe jamais, puisqu'elle ne peut arriver avant le 22 mars, ni après le 25 avril.

La coïncidence du jour de Pâques et de la pleine lune donne lieu à une difficulté qui a tout récemment préoccupé des personnes instruites, même des ecclésiastiques. On s'est demandé s'il n'eût pas été à propos de rejeter la fête de Pâques, au dimanche suivant, 30 mars, pour rester fidèle aux prescriptions du concile de Nicée et à l'usage universel de l'Église.

Nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de discuter brièvement cette difficulté; ne fût-ce que pour avoir occasion de rappeler plusieurs notions historiques qui ne sont pas présentées clairement dans les traités élémentaires sur le calendrier.

La fixation du jour où devait être célébrée chaque année la fête de Pâques a été l'objet d'une vive contestation entre les diverses communions chrétiennes, dès les premiers siècles de l'Église. Dans les unes, on la célébrait, ainsi que les juifs, le

Digitized by Google

14 de la lune, quel que fût le jour de la semaine; dans les autres, on avait soin que Pâques fût toujours un dimanche, et l'on choisissait le premier dimanche après la pleine lune qui suivait l'équinoxe du printemps.

Sans entrer ici dans le détail des motifs qu'on alléguait en faveur de l'une ou de l'autre méthode, nous dirons que cette dissidence n'avait causé d'abord aucun trouble dans l'Église. Il n'en fut pas ainsi à l'avénement du pape Victor. L'Asie Mineure célébrait la Pâque le 14 de la lune; mais elle observait seule cette pratique, avec quelques églises de Syrie. Tout le reste de la chrétienté, au témoignage d'Eusèbe, avait placé au dimanche la fête de la Résurrection. Dans plusieurs conciles, tenus à ce sujet, il fut reconnu que cette méthode était la seule admissible. Mais Polycrate, évêque d'Éphèse, protesta contre cette décision. Sur l'invitation de Victor, il rassembla les évêques de sa province; il leur fit adopter son sentiment, et ils convinrent tous que rien ne serait changé à la méthode qu'ils avaient suivie jusqu'à ce jour.

Constantin, en 321, chargea l'évêque Hosius de faire cesser le schisme qui séparait, à cet égard, les églises de Syrie et de Mésopotamie de celles des autres pays de la chrétienté. Hosius n'y réussit pas plus qu'à déraciner l'hérésie d'Arius. Il fallut assembler le concile de Nicée, en 325, pour terminer l'une et l'autre disputes. La question relative à la célébration de Pâques y fut en effet décidée. On convint 1° que la fête aurait toujours lieu un dimanche; 2° que, dans toute la chrétienté, ce dimanche serait celui d'après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps; 3° que si le 14e de la lune tombait un dimanche, la *fête serait remise au dimanche suivant.* C'était le moyen d'éviter toujours l'inconvénient de célébrer cette fête en même temps que les juifs, c'est-à-dire le 14 de la lune.

Toute l'Église se réunit à cette pratique. S'il y eut encore quelques personnes qui persistèrent dans l'ancienne, elles furent traitées d'*hérétiques,* sous le nom de *quartodécimans* ou *quatuordécimans* (en grec τεσσαρεσκαιδεκατῖται), parce qu'elles continuaient d'attacher la Pâque au 14e jour de la lune, comme les juifs, sans égard au dimanche. Cette hérésie est la cinquantième de celles que combat saint Épiphane.

Sous le règne de Justinien, en 547, eut lieu un grave dis-

Digitized by Google

sentiment entre l'empereur et le peuple, fondé sur la même circonstance qui, dit-on, se présente cette année 1845. Le 14e de la lune tomba le dimanche, 1er d'avril. Selon l'usage conforme aux décisions des conciles de Nicée, d'Antioche et de Laodicée, la fête de Pâques *devait être différée au dimanche suivant*, 8 d'avril; c'est aussi ce que Justinien avait pris soin d'annoncer par un édit spécial. Mais le peuple de Constantinople prétendit que le 14e de la lune étant un dimanche, la fête devait être célébrée ce jour-là même; il s'obstina en conséquence à placer le dimanche de la sexagésime au 4 de février, et à commencer le carême le lendemain. C'était prévenir de huit jours le temps de l'abstinence. Pour maintenir son édit, l'empereur ordonna de vendre de la viande pendant toute cette semaine; mais personne n'en voulut ni acheter ni manger; et, comme le jour de Pâques ne fut célébré cependant que le 8 d'avril, selon l'édit impérial, le peuple se plaignit qu'on le fît jeûner *huit jours de trop*, et fut sur le point de se révolter.

Or, ce que fit alors Justinien, est justement ce que l'on voudrait qui eût été fait pour notre an de grâce 1845. On pense que, comme le jour de Pâques, fixé au dimanche 23 mars, le surlendemain de l'équinoxe du printemps, est celui sur lequel la pleine lune tombe à huit heures du soir, la fête sera célébrée cette année contre l'usage universel de l'église et le principe même qui a servi de base à la réforme grégorienne en 1582. Cette réforme, pour le dire en passant, aurait été bien simple, si, comme l'Église en avait le droit (ainsi que Clavius lui-même en convient), on avait rendu la fête de Pâques immobile, fixée au premier ou au deuxième dimanche d'avril, et si l'on avait abandonné totalement l'année luni-solaire qui règle les fêtes mobiles pour s'en tenir au cours du soleil qui règle les saisons. Mais on voulut satisfaire à plusieurs conditions à la fois; on voulut surtout éviter de se rencontrer avec les juifs et les hérétiques quartodécimans; on persista donc à tâcher de concilier des périodes qui n'ont entre elles aucune commune mesure. Aussi Luigi Lilio Giraldi, le principal auteur du calendrier Grégorien, malgré son habileté peu commune et son extrême dextérité, n'a réussi qu'à faire un système ingénieux, mais d'une excessive complication, qui, pour être bien compris, exige l'attention la plus soutenue.

Digitized by Google

L'opinion que nous venons d'exposer tient à ce qu'on croit que le cas est le même cette année qu'en 547 ; et il le serait en effet, si la *pleine lune* du dimanche 23 était 14e jour de la lune; mais cette coïncidence ne se présentera que deux fois, le 15 septembre et le 12 décembre. Le 23 mars, jour de Pâques, la pleine lune arrivera le 15e de la lune (ce qui aura lieu également le 19 juin, le 19 juillet, le 17 août, le 15 octobre, et le 14 novembre).

La fête de Pâques a donc été très-convenablement fixée au 23 mars, qui est le premier dimanche après l'équinoxe et après le 14e de la lune. Toutes les conditions sont remplies. Il n'y avait pas à prendre d'autre dimanche ni à déranger d'une semaine toutes les fêtes mobiles. Les fidèles de ce temps-ci peuvent être bien rassurés ; ils n'ont aucun motif de se croire placés, comme ceux du siècle de Justinien, entre le désagrément de jeûner *huit jours de trop* et le risque de se rencontrer avec les hérésiarques *quartodécimans*.

Ω.

Digitized by Google

EDMOND CAVANIS.

NOUVELLE (1).

En l'espace d'une seconde, Cavanis franchit tous les degrés de l'échelle des sensations humaines. Au mouvement de joie qu'il éprouva en reconnaissant la fille de son amie, succéda rapidement une crainte mortelle, dès qu'il eut remarqué la sinistre couleur des vêtements de l'enfant. Il reçut ainsi, coup sur coup, en sens contraire, deux secousses dont la violence combinée faillit l'abattre. Son sang s'arrêta dans ses veines, les battements de son cœur devinrent lents et lourds; il eut un éblouissement, il lui sembla voir dans l'air des milliers d'étincelles; sa main, qui d'abord s'était portée à son front, descendit sur sa poitrine et s'y appuya par un geste douloureux.

Quand il fut un peu remis, il s'avança vers le seuil de la chaumière. Déjà il n'en était plus qu'à quelques pas; l'enfant l'aperçut, le reconnut et vint à sa rencontre en courant.

« Bon ami Cavanis! bon ami Cavanis! » criait-elle de sa petite voix douce et flûtée comme le gazouillement d'un oiseau.

(1) Voyez tome I, page 5, 1845.

Digitized by Google

Cavanis la prit dans ses bras pour l'embrasser, il vit que ses joues étaient pâlies, et qu'elle avait les yeux bouffis et rouges comme s'ils eussent beaucoup pleuré depuis plusieurs jours. Cette remarque augmenta encore ses alarmes : il désirait et redoutait des renseignements précis. Brûlant d'interroger quelqu'un, il n'osait s'adresser à cette petite fille, orpheline peut-être, dont il craignait vaguement de réveiller la douleur. La chaumière ne renfermait personne, à l'exception de deux petits garçons de sept à huit ans qui ne se lassaient pas de regarder le nouveau venu. Après mille caresses :

» Et ta maman? » dit-il à la fillette avec un accent qu'il s'efforçait de rendre calme.

Elle jeta ses bras sur l'épaule de Cavanis, et lui répondit en sanglotant :

« Maman, maman ! elle est allée vers le bon Dieu. »

Cette fois, Cavanis fut sûr le point de se trouver mal. Il posa promptement la petite à terre, car il crut qu'il allait tomber.

L'enfant reprit aussitôt :

« Elle m'avait bien promis qu'elle reviendrait; mais voilà longtemps, longtemps qu'elle est partie. Je voudrais bien la voir; mène-moi vers maman, bon ami Cavanis. »

Que faut-il croire? se dit tout bas Edmond; c'est là le langage d'un enfant. Dois-je espérer encore? Elle est partie, dit-elle, partie, où? Ne verrai-je donc ici personne que je puisse questionner à mon aise?

Il entra dans la chaumière, et s'adressant aux petits garçons :

« Où est votre père? dit-il.

— Il est parti ce matin pour le bourg.

— Et votre mère?

— Elle est là derrière, dans le petit pré, près de notre vache.

— Va la chercher, mon ami, dit Edmond au plus grand des deux garçons, tu lui diras que je la prie de venir me parler un instant; je te récompenserai de ta complaisance, va vite. »

L'aîné se hâta de faire la commission d'Edmond, et le plus jeune le suivit lestement, afin, sans doute, de pouvoir réclamer une part de la récompense promise.

Marianne ne tarda pas à se montrer, flanquée de ses deux fils. Elle parut un peu surprise en voyant les cheveux de l'en-

Digitized by Google

fant d'Agathe à ce monsieur inconnu, dont les traits étaient pâles et bouleversés.

Edmond s'avança vers elle, et lui dit :

« Je suis venu, Mme Marianne, pour voir Mme Agathe Février que j'ai cru être chez vous, et pour vous en demander des nouvelles, si elle n'est pas ici. »

Le visage de Marianne se couvrit aussitôt de tristesse. D'abord la bonne paysanne avait regardé Edmond avec une certaine défiance; mais en voyant cette physionomie noble et ouverte où régnait l'expression de l'anxiété la plus vive, en entendant cette voix affaiblie par une émotion insurmontable, elle comprit bientôt qu'elle n'avait pas devant elle un ennemi d'Agathe, un émissaire, un espion.

« Hélas ! monsieur, dit-elle, vous arrivez trop tard.

— Toujours trop tard! s'écria Cavanis en se frappant le front avec désespoir. C'est une véritable fatalité !

— Trois semaines plus tôt, monsieur, reprit Marianne, vous auriez pu encore la voir ici, mais aujourd'hui ce n'est plus temps... Ah ! monsieur, je la regretterai toute ma vie.

— Voyons, Marianne, dit Edmond en se laissant tomber sur un escabeau, tuez-moi d'un seul coup. Tout semble conspirer à me laisser dans une incertitude effroyable. Parlez franchement : je suis préparé. Mme Agathe est-elle?... Oui, est-elle ?... »

Il n'osa pas achever.

« Est-elle... quoi ? dit Marianne.

— Est-elle... est-elle morte?

— Morte! s'écria Marianne en reculant d'un pas; morte! Par exemple ! Merci Dieu ! non, elle n'est pas morte; je l'espère du moins.

— Je puis enfin respirer ! dit Edmond en soupirant longuement. Ah ! Marianne, ma bonne Marianne, de quel poids vous me soulagez ! A quelle anxiété cruelle ne m'arrachez-vous pas ! Tout, ici, semblait me parler de mort. »

Cavanis, après avoir presque sauté au cou de Marianne, couvrait de baisers la petite fille, qui ne cessait de lui dire : « Mène-moi vers maman, mène-moi vers maman. »

Marianne vit bien qu'il y aurait tout à l'heure des explications

Digitized by Google

à donner, et en grand nombre. Elle se tourna vers ses garçons, dont les yeux s'ouvraient comme des fenêtres.

« Que faites-vous là, vous autres? dit-elle. Allez voir si Cocotte ne ravage pas le jardin, et emmenez la petite avec vous. Va, mon bijou, va jouer avec tes frères. »

Cocotte, c'était la vache, la mère nourricière de la famille, c'était l'amie de la maison. Les deux garçons s'en allèrent la joindre, emmenant avec eux la fille d'Agathe, qui ne consentit à s'éloigner que sous la condition qu'elle reviendrait bien vite revoir son bon ami Cavanis. Quand Edmond et Marianne furent seuls, Mariane dit à Edmond :

« Qui êtes-vous, monsieur, s'il vous plaît?

— Je me nomme Edmond Cavanis. Ce nom n'a-t-il donc jamais été prononcé devant vous par Mme Agathe?

— Jamais, monsieur.

— J'occupe bien peu sa pensée, » dit en lui-même Cavanis; puis, il reprit plus haut : « Soyez franche, Marianne. Dites-moi sur Mme Agathe tout ce qui est à votre connaissance. Ainsi vous ne savez pas qu'elle est ma fiancée ; vous ne savez pas que nous étions sur le point de nous marier, lorsque, sans me prévenir, elle a subitement abandonné Paris?

— Non, monsieur, je ne sais rien de cela. C'est la première fois que j'en entends parler. Ah! vous deviez vous marier avec Mme Agathe! Eh bien, monsieur, si vous lui aviez causé le moindre chagrin, vous auriez été un fier scélérat. Mais pourquoi aurait-elle donc abandonné Paris comme cela, si ce n'est à cause de vous?

— Le ciel m'en est témoin, je n'ai rien à me reprocher, dit Cavanis. Puisque Agathe ne vous a pas confié les motifs qui l'ont portée à venir chez vous, je dois m'en remettre à elle du soin de vous en instruire quand elle le jugera convenable. En attendant, soyez-en convaincue, Marianne, je l'aime autant qu'elle mérite d'être aimée.

— Ah! c'est qu'il faut bien vous figurer que c'est un ange, cette femme-là. Il y a de ça plusieurs années, elle a déjà habité ma pauvre maison, et pendant plusieurs mois... Vous savez pourquoi, sans doute?

— Oui, Marianne, je suis au courant de tout.

— Eh bien, depuis ce temps, on dirait qu'elle y a fait entrer

Digitized by Google

la bénédiction du bon Dieu. Mon mari était toujours malade, mes enfants aussi, tout allait de travers. Mais à présent, les choses ont changé. Depuis qu'elle nous a visités nous sommes tranquilles, nous avons presque du bonheur. Mais elle, la pauvre enfant, qu'elle a souffert! Enfin, monsieur, elle finira bien par voir la fin de ses tourments. Franchement, votre air me plaît; et puisque vous devez être son mari, j'espère qu'elle sera heureuse à son tour.

— Merci, Marianne, merci de votre bonne disposition pour moi, répondit Edmond sans pouvoir retenir un sourire. Mais, par grâce, que signifient ces ajustements de deuil que j'ai vus sur l'enfant?

— Je n'en sais rien du tout. Mais voilà quinze jours passés j'étais près du ruisseau lavant du linge pour mes garçons, lorsqu'en levant les yeux, par hasard, j'aperçus une dame bien loin, tout en haut du sentier qui descend par ici. Elle portait un petit paquet sous son bras, et conduisait un enfant par la main. Peu de promeneurs viennent de nos côtés, encore moins des dames; l'endroit est joli, c'est vrai, mais c'est si désert. Je me disais : Voilà une dame qui voulait aller à quelque village des environs et qui a perdu son chemin ; j'enverrai l'un de mes polissons la conduire. Je la vis s'arrêter, elle examinait le pays. Moi, j'avais cessé de laver, et je restai assise sur mes talons pour mieux regarder ce qu'elle allait faire, car pour sa figure je ne pouvais pas en distinguer les traits. Elle descendit encore un peu et s'arrêta de nouveau. Puis elle quitta la main de l'enfant et porta la sienne à ses yeux plusieurs fois. C'est singulier? me disais-je; cette dame a pourtant bien l'air de savoir où elle va. Enfin elle m'aperçoit, elle tire son mouchoir de poche et l'agite pour me faire signe. Ma foi, je ne revenais pas de ma surprise, car, quoiqu'il ne se passe pas de jour où je ne pense à Agathe, j'étais à cent lieues d'imaginer que ce fût elle. Cependant, à mesure qu'elle approchait, l'idée m'en vint, et je me sentis saisie par l'émotion. Bientôt je n'en pus plus douter, c'était bien elle, c'était Agathe, ah! mon Dieu! oui, c'était bien cette bonne chère Agathe. Je traversai le ruisseau sans chercher les pierres. Comme je lavais depuis le matin, j'étais mouillée jusqu'à la peau; mais, bah! je n'y fis pas attention et je courus à elle. De son côté elle se mit à courir, et finalement

Digitized by Google

nous nous embrassâmes, nous nous embrassâmes ! Quel plaisir de la voir ! elle avait grandi ; elle était vingt fois plus jolie encore que lorsqu'elle m'avait quittée. Mais pendant que je lui parlais, je remarquais ses yeux battus, son teint pâle et je ne sais quoi de triste, d'accablé dans sa physionomie. Comprenant qu'elle devait avoir de grands chagrins, je renfonçai ma joie.

— Oui, Marianne, oui, elle a de grands chagrins ; mais ce deuil, ce deuil ?

— Attendez donc. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans la chaumière, qu'elle me dit qu'il fallait absolument que j'allasse le lendemain au bourg lui acheter de l'étoffe noire pour faire une robe à sa fille. A mon observation sur la couleur de l'étoffe, elle se contenta de me répondre ces mots :

« — Ma fille a un deuil à porter. »

— Je n'ai jamais pu lui arracher d'autre explication. Quand la robe fut faite, ce qui ne fut pas long, elle m'annonça qu'elle allait partir.

« — Mais vous reviendrez bientôt, » lui dis-je. Elle me dit qu'elle l'espérait, mais qu'elle ne pouvait cependant répondre de rien.

« — Et votre fille ?

« — Ma fille, je te la laisse en dépôt jusqu'à mon retour. Nous causerons de cela demain avant mon départ.

« — Et où allez-vous donc ?

» — Ne me demande pas où je vais Marianne, me dit-elle, ne me le demande pas. Je sais bien où je veux aller, mais je ne sais pas si en route je ne changerai pas d'avis. »

— Après, Marianne, après, dit Edmond.

— Mon Dieu, je ne savais plus que penser, je n'osais plus la questionner. Je parvins, non sans la tourmenter de prières, à la faire rester encore toute la journée du lendemain et la suivante. Le lendemain donc elle ne me dit pas grand'chose ; elle fut bonne, affectueuse pour mes enfants, pour mon mari et pour moi ; elle embrassa sa fille vingt fois par heure ; mais elle parla peu. Le matin du dernier jour, elle vint à moi :

« — Marianne, dit-elle, ton mari est-il aux champs ?

» — Oui, lui dis-je.

» — Et tes garçons ?

» — Ils sont là, dans le pré, à jouer avec la petite.

Digitized by Google

» — C'est bien ; mais nous pourrions être dérangées ; j'ai à te parler un peu longtemps. Vas-tu au ruisseau, ce matin ? ajouta-t-elle.

» — Oui, tout à l'heure.

» — Et les enfants? ils ne courent aucun danger en restant seuls ici ?

» — N'ayez pas peur, lui dis-je. D'abord le lavoir est à deux pas, et de là je vois très-bien notre porte. Ensuite, si c'est pour la petite que vous craignez, rassurez-vous, mes gaillards la soigneront vingt fois mieux que si elle était leur propre sœur. » Vraiment, monsieur, je ne savais guère où aboutirait ce préambule. »

— En effet, ma bonne Marianne ; mais après, après.

— « Alors elle tira de son fichu un papier plié et me dit : « Tu vois ce papier, Marianne, il contient cinq mil le francs. » Elle déplia le papier et me montra, un à un, enfermés dedans, cinq beaux billets de mille francs. Je reconnus ça de suite, car j'en ai vu souvent lorsque j'étais en service dans un château près de Coulommiers.

« — Commencez à ranger cela, dit-elle, en lieu où ils soient en sûreté.

» — Ah, répris-je, c'est plutôt des rats que des voleurs qu'il faut se défier ici. »

« Eh ! tenez, monsieur, je vais vous les montrer. »

Marianne alla ouvrir une armoire disloquée pleine de vieilles hardes ; elle y prit quelque chose comme une manche de robe, dont le reste, selon toute apparence, était depuis longtemps dispersé en lambeaux, et, après avoir fourré la main dedans, elle en retira les cinq billets de mille francs qu'elle fit compter à Edmond.

« Les voilà bien tous, reprit Marianne en replaçant les billets et la manche dans l'endroit où elle venait de les prendre. Avec Mme Agathe et moi, il n'y a maintenant que vous au monde qui connaissiez ce secret, car je n'ai encore rien dit à mon mari. C'est égal, quand elle me dit qu'il fallait mettre cela dans un coin chez moi, il me prit un tremblement par tout le corps, tant j'avais peur qu'il ne m'en mésarrivât. Songez donc, monsieur, que deviendrais-je si une pareille somme venait à disparaître ; même aujourd'hui que je suis un peu habituée à l'idée,

Digitized by Google

je tremble encore en y pensant. Par-dessus le marché, je n'en dors plus. Ah ! comme je vous l'ai dit, ce n'est pas la crainte d'être volée qui me poursuit. Si j'entends frapper à grands coups de pied à la porte, la nuit, ça ne m'effrayerait guère; mais quand j'entends, de mon lit, les rats trottiner par la chambre et fureter dans le buffet, l'inquiétude me tracasse, j'ai peur qu'ils aillent manger ces papiers, je me lève pour faire fuir les maudites bêtes, je me promène, je vais ouvrir le buffet, je fais du bruit. Si bien que mon mari me gronde parce que ça le réveille, et qu'il ne comprend rien à ce manége. Il parlait l'autre jour de faire venir le médecin.

—Pauvre Marianne ! dit Edmond qui se mourait d'impatience; mais, dites-moi, et le lavoir ?

— Ah ! oui, j'y viens, Mme Agathe me dit : « Allons-nous-en vers le ruisseau. » Nous y allâmes. Là, elle se mit à genoux comme moi sur une grosse pierre, et voulut absolument prendre une partie du linge. Elle remonta la manche de sa robe autant qu'elle put, et se mit à laver. Ah ! le joli bras, monsieur ! qu'il était blanc, rond et mignon, surtout auprès du mien, maintenant. Ça me faisait peine, en vérité, mais il n'y eut pas moyen de l'en empêcher. « Laisse-moi faire, laisse-moi faire, disait-elle, je ne suis pas destinée à avoir des serviteurs ; si ma fille était plus grande, elle serait avec nous. Quand nous fûmes bien en train, elle me dit : Marianne, fais bien attention à ce que je vais te dire.

« — J'écoute, Mme Agathe, parlez vite.

« — Écoute-moi bien, Marianne ; je pars demain matin, je n'ai pas besoin de te recommander ma fille, je le sais ; donc, je pars. Si je reviens... »

— Comment, si je reviens ! s'écria Cavanis, elle a dit : Si je reviens ?

— Oui, elle a dit : Si je reviens. Ah ! tenez, monsieur, je sens je ne sais quoi qui me serre à la gorge en pensant à cela. Mais laissez-moi achever.

— Achevez, achevez vite, bonne Marianne.

— Elle me dit donc : « Si je reviens, tu me rendras les cinq mille francs que je t'ai donnés tout à l'heure.

« — Pardi ! je le crois bien, répondis-je. Pourquoi ne les emportez-vous pas ?

Digitized by Google

« — Non, dit-elle, il faut que ça se fasse comme je l'ai résolu; tu me rendras ces cinq mille francs. Si, au contraire, je ne reviens pas... »

— Si je ne reviens pas ! » s'écria de nouveau Cavanis consterné.

— Oui, oui, laissez donc dire. « Si je ne reviens pas, reprit-elle en s'arrêtant de laver et en me regardant entre les deux yeux, si je ne reviens pas, tu les garderas pour toi, ils seront ta propriété, mais à une condition.

« — Je ne veux pas de votre condition, je ne veux pas de votre argent. » Je me défendis comme un démon, mais elle continua :

» — Tu ne gagneras rien à me refuser ce que je te demandes. Je ne veux pas emporter ces cinq mille francs, et tu ne les jetteras pas sur le fumier, peut-être. En me résistant, tu me rendras malheureuse; en acceptant, tu me rendras un service dont Dieu te récompensera.

» — Voyons donc votre idée? lui dis-je.

» — Si d'ici à deux mois au plus tard, tu n'as de mes nouvelles, si je ne t'ai pas écrit, il est entendu que tu regarderas les cinq mille francs comme ton bien, mais à une condition, je le répète, et cette condition, la voici : c'est que tu adopteras ma fille.

» — Eh, mon Dieu ! ne l'est-elle pas déjà, lui répondis-je, quoique je pusse à peine parler; n'est-ce pas moi qui l'ai nourrie, ne l'ai-je pas vue naître? n'est-elle pas venue au monde dans ma cabane, dans mon lit? ai-je besoin pour ça d'une aussi grosse somme?

» — Oui, reprit-elle; je sais que ma fille pourra compter sur toi comme sur moi, mais cela ne suffit pas. Le notaire du pays t'expliquera longuement ce que j'entends par adopter, et les formalités qu'il faut remplir. Moi, je te dirai, en deux mots, que le service en question consiste à prendre mon enfant parmi les tiens, comme si tu l'avais mise au monde toi-même, à lui donner le nom de ton mari, comme si ton mari était son propre père.

» — Ah çà mais, devenez-vous folle? lui dis-je en pleurant, et votre nom à vous?

» — Je n'ai point de nom, je n'ai point de famille, reprit-elle

Digitized by Google

d'un air sombre; ne sais-tu pas comment le niais orgueil des gens qui possèdent l'un et l'autre appelle les gens qui n'en ont pas? Si le mauvais destin qui a voulu que je fusse mère m'avait donné un fils au lieu d'une fille, je serais moins tourmentée. Un homme, après tout, peut se créer un nom, peut se protéger lui-même, et se passer de l'être inique qui l'a abandonné. Mais une fille! Oh! Marianne! je ne veux pas que ma fille soit insultée comme moi, je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert, ce que j'aurai à souffrir encore! »

A ces mots, Edmond se leva, emporté par une agitation plus forte que lui, et d'un coup de pied il fit voler à l'extrémité de la chambre l'escabeau sur lequel il était assis près de Marianne. Honteux de ce mouvement irréfléchi, le jeune homme courut reprendre l'escabeau et le remit à la même place.

« Pardon, ma bonne Marianne, dit-il; ce que vous racontez me met hors de moi. Je me contiendrai mieux; achevez, je vous prie, achevez.

— Je vois bien que vous l'aimez, cette chère petite femme, reprit Marianne en s'essuyant les yeux; comment se fait-il qu'elle ne vous aime pas, elle? car si elle vous aimait, elle n'aurait point pensé à s'en aller de Paris. »

Edmond fut sur le point de rendre l'escabeau victime d'un nouvel emportement. Il se retint, et conjura la paysanne de continuer son récit.

« Je ne pourrai jamais vous raconter tout ce qu'elle m'a dit en ce moment, reprit Marianne. Tant il y a qu'elle avait alors plus de courage que moi. Et pourtant, je voyais bien qu'elle se sacrifiait pour son enfant. Ah! monsieur, qu'il y a des hommes coquins! Enfin, elle reprit : « N'oublie pas ma recommandation, Marianne. Quand ma fille sera la tienne, quand elle sera la sœur de tes garçons, quand elle fera décidément partie d'une famille d'honnêtes gens, tu emploieras vite les cinq mille francs qui seront alors non-seulement le bien de ma fille, mais le tien, celui de ton mari, celui de tes vrais enfants. Tu en achèteras un champ, où tu prendras quelque ferme de rapport. Enfin, tu verras à en tirer le meilleur parti possible. Puis, tu élèveras ma fille en bonne ménagère; et quand elle sera grande, tu la marieras avec quelque brave garçon, un homme qui ait un bon cœur, un bon cœur surtout, puis de l'intelligence et de l'ordre,

Digitized by Google

s'il se peut. » Monsieur, monsieur, ce discours me navrait ; je n'osais plus interrompre Agathe ; mais là où elle me fit le plus de mal, c'est quand elle me dit : « De temps en temps tu lui parleras de moi ; tu lui rappelleras un peu sa mère, n'est-ce pas? » Puis elle s'écria d'un ton qui me déchira jusqu'au fond de la poitrine : « Non, non ; pourquoi faire? Ne lui parle jamais de moi. C'est toi qui seras sa mère, sa vraie mère. Moi je ne serai plus rien pour elle. Que ferait-elle de mon souvenir ! Non, non ; qu'elle ignore tout, entends-tu ? qu'elle ne sache rien de sa naissance, qu'elle se croie bien de ta famille, qu'elle soit bonne et reconnaissante envers toi. C'est à moi d'être oubliée, c'est à moi de disparaître. »

Cavanis écoutait Marianne les yeux fermés, comme pour mieux recueillir les paroles qu'il entendait. Il ne faisait pas un mouvement, mais il était en proie à la plus amère douleur. Après une pause :

« Je promis tout ce que Mme Agathe voulut, dit Marianne; elle exigea de moi le serment que je me conformerais de point en point à ses intentions ; je le jurai, ce fut bien force. Il me semblait entendre les dernières volontés d'un mourant. Jamais sermon de notre curé ne m'a produit une pareille impression. J'étais saisie d'admiration et de respect, oui, de respect, et j'éprouvais presque de l'effroi. Quand je lui eus juré cent fois la même chose, elle parut devenir plus tranquille, et me remercia avec autant de chaleur que si je lui avais sauvé la vie.

— C'est bien elle, c'est toujours elle, dit Edmond en rouvrant les yeux. Si j'entendais raconter ailleurs qu'ici ce projet héroïque, cet acte de sublime dévouement, je dirais : Il est d'Agathe, Agathe seule en est capable ; jamais plus noble créature n'est sortie des mains de Dieu.

— Oh! oui, monsieur n'est-ce pas? dit Marianne. Allez, il y a bien des saintes qui ne valent pas tant qu'elle. Et puis, elle dit, elle fait tout ça si naturellement !

— C'est la simplicité des grandes âmes, pensait Cavanis.

— Les anges doivent être comme ça, reprit Marianne. J'ai souvent pensé toute seule que c'en était peut-être un. Mais après je me disais : Que viendrait-il faire ici?

— Marianne, quel bonheur qu'Agathe vous ait rencontrée après sa fuite de chez M. de Sarteuil.

Digitized by Google

— Oh! le brigand! s'écria la bonne femme. Je vois bien, monsieur, que vous savez tout. Merci Dieu! s'il y a un enfer, celui-là y restera longtemps.

— Hum! dit Edmond sourdement, c'est avec cette croyance qu'on perpétue l'oppression des malheureux en les empêchant de perdre patience et de peser leur force.

— Il ne faut donc pas y croire, monsieur?

— Si, Marianne, croyez-y; cela console toujours un peu les bons, en attendant mieux, et cela effraye toujours un peu les méchants, surtout quand la mort approche. Mais revenons à notre chère Agathe. Je voulais vous faire une question. Quand j'ai demandé tout à l'heure à l'enfant où était sa mère, savez-vous ce qui a pu là porter à me répondre : « Maman est allée trouver le bon Dieu. Ces paroles m'ont causé une peur affreuse, et ce que j'apprends n'est pas fait pour m'en délivrer.

— Je vais vous expliquer d'où je crois que ça peut venir. Je vous l'ai dit, aussitôt après lui avoir fait tous les serments imaginables, elle devint plus tranquille. Nous rentrâmes à la maison. Elle employa le reste de la journée à caresser sa fille; et vraiment on eût dit que c'était pour la dernière fois, tant elle y allait de bon cœur. Elle tâcha de la préparer un peu à son absence en lui disant qu'elle allait entreprendre un grand voyage, et qu'elle resterait peut-être longtemps sans la voir. La petite gémit, cria, pleura. Elle ne voulait pas demeurer seule ici, elle voulait partir avec sa mère; enfin elle se désolait. Mme Agathe lui dit toutes sortes de choses pour la calmer, et, entre autres, je m'en rappelle bien maintenant, qu'elle ne pouvait pas l'emmener avec elle, parce que le bon Dieu lui avait commandé d'aller vers lui toute seule, et qu'il fallait lui obéir. C'était chose triste, je vous assure, de voir cette pauvre jeune femme se défendre en même temps contre l'amour qu'elle avait pour sa fille et contre celui que sa fille lui portait. Moi je n'avais plus le courage de prononcer un seul mot. J'étais oppressée par l'idée de ce départ sans espoir de retour. Les craintes les plus extraordinaires me travaillaient la cervelle. Je fis néanmoins une dernière tentative. Le soir, quand nous fûmes venues à bout d'apaiser la petite et de l'endormir, mon mari étant couché, j'attirai Mme Agathe sur la porte, il faisait un beau clair de lune, et je lui dis : « Voyons qu'est-ce que tout cela

Digitized by Google

signifie? Qu'avez-vous besoin d'aller courir si loin? Ne pouvez-vous pas demeurer chez nous? Restons ensemble; nous utiliserons vos cinq mille francs pour nous tous, si vous y tenez absolument; puis, quand la petite sera en âge d'être mariée, elle aura cela de trouvé et peut-être un peu plus, qui sait! Si elle veut se contenter d'un paysan, avec cette somme elle pourra choisir parmi les meilleurs partis des environs. » Même, j'essayai d'ébranler sa résolution par une ruse, par un piége tendu à son amitié pour nous. « On pourrait au besoin, lui dis-je, trouver un mari pour votre fille si ça lui convenait, sans sortir d'ici. Mon aîné a quatre ans de plus qu'elle, il ne sera pas vilain garçon; ce serait trop de bonheur pour lui, sans doute; mais enfin ce mariage arrangerait tout.

« — Non, ma pauvre Marianne, me répondit-elle. Plus tard ton fils ne voudrait peut-être pas mieux que les autres hommes; plus tard peut-être on lui tiendrait de ces discours que je veux empêcher et qui le conduiraient à faire le malheur de sa femme. Mon but ne serait point rempli. Ma fille serait toujours exposée aux mêmes dangers. Il n'y a que l'exécution de mon projet qui la mette à couvert de tout. Ton plan, à toi, ne lui donnerait qu'un mari dont l'affection pourrait s'éteindre; le mien lui fera de tes fils, dans l'avenir, deux frères, deux protecteurs dévoués. Je ne peux pas hésiter. N'en parlons plus. Si tu es décidée, moi je le suis. »

— Toujours son idée fixe! dit Edmond.

— « Il fallut bien me résigner. Le lendemain, au jour, elle était déjà sur pied. Je m'en souviendrai, quand même je vivrais mille ans. Avant de partir, elle s'approcha de son enfant qui dormait, et le regarda longtemps, mais sans vouloir l'embrasser, de peur d'interrompre son sommeil, et de ne pas avoir ensuite le courage de fuir.

« — N'oublie pas ce que tu m'as promis, dit-elle d'une voix étouffée. Ma fille sera la tienne maintenant : allons, partons. »

— Mais s'en aller, et pour toujours, peut-être, sans embrasser une dernière fois cette pauvre innocente, c'était trop dur; d'un autre côté, elle ne voulait pas rendre la séparation plus déchirante. Elle sortit, puis elle rentra, sortit encore, et revint de nouveau. Enfin, elle baisa tout doucement la coiffe dont la tête de sa fille était couverte, et passa la porte avec précipita-

Digitized by Google

tion. Je la suivis pour l'accompagner jusqu'à la route où elle devait prendre la voiture publique.

« Vous ne voulez donc pas me confier où vous allez? lui dis-je.

» — Non, je ne le peux pas, je n'en sais rien.

» — Promettez-moi, au moins, que vous reviendrez bientôt.

» — Je ne puis rien te promettre, Marianne. »

« — Arrivée à l'endroit où elle était quand je la vis descendre pendant que je lavais près du ruisseau, elle s'arrêta pour regarder la maisonnette, qu'un détour et un bouquet d'arbres allaient bientôt nous dérober. Là, elle s'assit sur une touffe d'herbe; et son cœur se fendit.

« — Revenez, lui dis-je encore; allons, revenez. »

» Mais tout fut inutile. Un instant après, son courage se ranima; elle prit mon bras pour s'appuyer un peu, et marcha vers la route d'un pas assez ferme, en me renouvelant la recommandation de laisser effacer son souvenir de l'esprit de sa fille.

» Tu lui feras croire que j'étais seulement sa nourrice, dit-elle, et que c'est toi qui es sa mère. »

» Nous atteignîmes enfin la grande route; la voiture ne tarda pas à nous joindre; en la voyant, nous nous fîmes nos adieux... Mme Agathe monta et bientôt... Ah! tenez, monsieur, ça me crève, rien que d'y penser! »

Après quelques instants de silence, Marianne reprit:

« Voilà, tout ce que je puis vous apprendre, monsieur. Je vous laisse à juger du chagrin de la pauvre petite fille, pendant les jours qui suivirent ce malheureux départ. A cette heure, quoiqu'elle pleure souvent, et demande souvent sa mère, la première vivacité de sa douleur commence à se calmer un peu. Petit à petit, si la pauvre madame Agathe ne revient pas, ce qu'à Dieu ne plaise, la fillette cessera d'y penser. Que voulez-vous! nous sommes tous de même, nous nous oublions les uns les autres sitôt que nous ne nous voyons plus. Mais soyez tranquille sur l'enfant, monsieur; mon mari l'a prise en amitié; mes garçons en raffolent. Si peu que nous ayons de bonheur dans notre chétive condition, elle en aura toujours les trois quarts. »

Marianne cessa de parler. Pour Cavanis, il resta longtemps

Digitized by Google

plongé dans une triste méditation ; enfin, il releva la tête, et prit la parole.

« Marianne, dit-il, en tout ceci, vous vous êtes conduite et vous vous conduisez en brave et digne femme. Vous aussi, vous êtes un grand philosophe, car le cœur vous guide et non la tête. Malheureusement les détails que vous venez de me donner ne nous laissent pas grand espoir. Si la résolution d'Agathe était l'effet d'un caprice, d'une exaltation momentanée, nous aurions quelque chance ; mais, hélas ! il n'en est point ainsi. Le parti qu'elle a pris est trop selon elle, il est trop bien médité, on y retrouve trop l'inspiration d'une haute tendresse et d'un dévouement sans limite ; on y sent trop percer, malgré la douleur, la joie de se sacrifier pour son enfant. Il ne faut pas s'abuser : un miracle seul peut nous la rendre.

— Merci Dieu ! je ne comprends rien à ça, dit Marianne ; en vérité, je n'y comprends rien. Ce que madame Agathe désirait pour sa fille est-ce que vous ne le lui auriez pas donné ? En vous mariant avec la mère, est-ce que vous ne deveniez pas le père de la petite ? est-ce que tout ne se trouvait pas arrangé le mieux du monde ? Il y a des moments, monsieur, où il me vient à l'idée que vous n'avez pas fait ce que vous auriez dû faire.

— Ma bonne Marianne, vos soupçons me déchirent ; mais je vous les pardonne. Il n'a pas tenu à moi qu'Agathe ne fût heureuse, croyez-le. Tout ce que peux vous dire, c'est que son malheur fait le mien. A présent, écoutez-moi, Marianne.

« Mais surtout, je vous en préviens, si vous voulez me prouver que le reproche que vous venez de m'adresser ne part point du fond de votre âme, si vous aimez Agathe, si vous aimez sa fille, ne contrariez point mes intentions.

« Nous attendrons encore trois mois, pendant lesquels je ferai toutes les recherches possibles ; ce terme écoulé, si Agathe n'a pas donné de ses nouvelles, vous garderez, comme étant votre propre bien, la somme qu'elle vous a remise ; mais c'est moi, Marianne, entendez-vous ? c'est moi qui adopterai sa fille. Ce sera pour moi une consolation. Votre nom vaut le mien ; le mien ne le cède à aucun : l'enfant le portera. Ce sera aussi une consolation pour ma mère, que la rupture de mes projets de mariage a rendue malade de chagrin, et qui, sans avoir jamais

Digitized by Google

vu Agathe, l'aimait déjà comme sa fille. Je suis fils unique, je ne me marierai jamais. Le peu que je pourrai posséder un jour sera pour mon enfant d'adoption. Voilà, bonne Marianne, ce que j'ai l'intention de faire. J'espère que vous ne vous y opposerez pas.

— Dame! monsieur, vous me surprenez un peu, tout de même. Ça demande bien réflexion. Pourtant je vous dirai de suite une chose dont je ne veux pas.

— Laquelle? Marianne.

— C'est la somme en question. Si vous prenez l'enfant, vous prendrez l'argent, il n'y a pas de milieu. L'un ne s'en ira pas sans l'autre.

— Nous examinerons cela, Marianne.

— C'est tout examiné. Au sujet de la petite, je ne sais trop que vous dire. Il ne faut pas être bien fin pour voir que, malgré nos soins, elle sera mieux chez vous qu'ici; et que si vous l'adoptez, cela vaudra mieux pour elle que si nous le faisions, nous, pauvres gens. Même ce sera une bonne action, et je vous aimerai rien que pour ça. Mais, pour l'argent, c'est différent. Il ne nous aurait appartenu qu'à une seule condition, et cette condition, si nous ne la remplissons pas, nous ne pouvons pas accepter l'argent. D'un autre côté, monsieur, sauf votre respect, vous n'avez pas, ce me semble, le droit de disposer de cette somme?

— Vous avez mille fois raison, Marianne; je suis content de vous entendre raisonner ainsi. Remarquez bien, cependant, que je ne dispose de rien. Que vous ai-je dit? Je vous ai dit : Si dans trois mois Agathe, Agathe, ma fiancée, à moi, qui vous parle, n'est pas revenue, ou si vous n'avez pas appris qu'elle existât quelque part, vous devrez alors, pour vous conformer à la promesse faite par vous, adopter sa fille, et considérer les cinq mille francs comme vous appartenant. Or, je vous propose, moi, d'adopter l'enfant à votre place; et je mets en avant, pour vous décider, l'intérêt de cette enfant et non le vôtre. Quant aux cinq mille francs, je n'en veux pas. Qu'en ferez-vous alors? il faudra bien que vous les gardiez pour vous.

— C'est ça! répondit Marianne. Vous me mettez au pied du mur, comme a fait Mme Agathe. Que voulez-vous que je vous dise? mon Dieu! prenez l'enfant; je ne veux pas vous le refu-

Digitized by Google

ser, puisqu'il s'agit de son bien, de son avenir. Aux amitiés que vous faisait la petite quand je suis arrivée, j'ai bien vu qu'elle ne vous craint pas, et je crois qu'elle pourra être heureuse avec vous. Mais cet argent me chiffonne; je ne peux pas me décider. D'ailleurs, moi, j'espère que notre chère Agathe reviendra.

— Puisse votre pressentiment se réaliser, ma bonne Marianne, dit Edmond. Eh bien, renvoyons à trois mois la conclusion de ces arrangements. Je vous reverrai plus d'une fois d'ici là. Mais si à cette époque nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur notre admirable amie, Marianne, je vous en supplie, je vous en conjure, ne vous opposez point à mon projet, je veux dire à mon projet d'adoption. Quant au reste, nous le réglerons selon votre désir.

— Eh bien, soit, répliqua Marianne, mais il se passe bien des événements en trois mois.

— Merci, Marianne, merci mille fois. Grâce à vous, en venant ici, j'aurai gagné quelque chose. A présent je vais embrasser la fillette, après quoi je vous dirai adieu, ou plutôt, au revoir.

— Où voulez-vous donc aller? demanda Marianne.

— Je veux aller reprendre la voiture qui m'a amené près de chez vous; et puis me diriger sans retard vers la route d'Autun.

— La voiture? dit Marianne; si c'est la voiture publique, elle ne passe que le matin. D'ailleurs, il n'y a plus que deux heures de jour, et vous ne trouveriez pas une auberge passable à plus d'une lieue à la ronde : il faut rester avec nous pour la nuit; demain matin, de bonne heure, vous repartirez.

— Volontiers, Marianne. Mais cela vous gênera.

— N'ayez pas peur.

— Allons, je consens. Je ne vous demande, d'ailleurs, pour me reposer, qu'un peu de paille dans un coin.

— Nous nous arrangerons le plus commodément possible, dit Marianne. Ce qui m'encourage à vous offrir l'abri de notre chétive maison, c'est qu'il vous faudrait encore aller loin pour n'être pas mieux. Puis, ajouta-t-elle, vous seriez chez des étrangers.

Digitized by Google

— Vous avez raison, Marianne, tandis qu'au contraire, ici, je suis chez des amis. Oui, je reste.

— Voulez-vous profiter du jour pour voir un peu le pays?

— Sans doute ; j'y ai déjà pensé. Je vous rendrai ainsi votre liberté, Marianne, et vous pourrez retourner à votre ménage et à vos enfants.

— Je ne dis pas non, monsieur. Eh bien, je vous laisse. Ah ! voulez-vous un de mes garçons pour vous accompagner?

— Non, Marianne, je préfère être seul.

— Prenez garde à vous égarer, au moins.

— Soyez tranquille.

— Sitôt la nuit, mon mari rentrera et nous souperons. Vous y serez?

— Je vous le promets.

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir, Marianne. »

Edmond, s'étant ainsi décidé à accepter l'hospitalité de la chaumière, sortit pour chercher, en quelque sorte, la trace des pas d'Agathe sur les sentiers qu'elle foulait encore il y avait peu de jours. Hélas! c'est un amer bonheur que de visiter les lieux habités autrefois par des personnes aimées. Pareilles aux brebis qui laissent des lambeaux de toison accrochés aux ronces des chemins, on dirait qu'elles ont semé çà et là des débris de leur âme. On recueille, en passant, ces saintes reliques, ces précieux témoignages d'une présence chérie et qui n'est plus. Les souvenirs évoqués nous entourent et nous suivent. Ils se renouvellent à mesure que nous avançons, comme le cortége d'un roi en voyage. Nous les retrouvons attachés à l'écorce des arbres, suspendues aux branches flexibles, ou cachés sous l'ombre des buissons. Chaque accident de terrain, chaque disposition particulière des bois, des champs, de l'horizon, est comme l'une des phrases d'un éloquent discours que nous lisons en marchant. Dans ce livre, à la formation duquel concourt la nature entière, tout nous parle des absents ; mais la poésie ravissante dont il est plein ne dit jamais rien aux cœurs vulgaires.

Pour Cavanis, bien que ce fût la première fois qu'il parcourût ce lieu, il lui semblait y revenir après une longue absence, tant les récits d'Agathe étaient restés gravés profondément dans sa

Digitized by Google

mémoire. Il fit le tour de l'étang dans lequel Agathe avait eu plusieurs fois l'envie de se précipiter. Son œil interrogateur s'attacha sur l'eau stagnante, pour lui demander si elle ne recélait dans son sein aucun fatal secret. Il descendit au fond du torrent, alors à sec, pour en sonder les ornières et les broussailles. Ensuite il vint s'asseoir près du ruisseau dont Marianne avait parlé. Il en écoutait le gazouillement perpétuel, et son oreille croyait reconnaître, dans ce murmure, des accents mystérieux mais connus de lui. Où coulait maintenant l'eau qui avait baigné les bras d'Agathe? où étaient les parcelles fluides qui s'étaient réchauffées au contact de ces formes gracieuses et pures? elles étaient bien loin, là-bas, dans la prairie, refroidies et dispersées. De nouvelles petites ondes sans cesse les poussaient en avant : ou bien, quelque oiseau altéré, coquettement posé sur la pointe d'un caillou, les avait saisies au passage pour étancher sa soif ou rafraîchir ses ailes. Quand la jeune femme se penchait, en prenant part au travail de Marianne, le liquide miroir avait dû répéter sa belle chevelure brune, un peu en désordre sans doute; et la grâce mélancolique de son visage, et la blancheur de son cou de cygne, et les contours de son buste élégant. Le miroir n'a rien gardé. Où s'est envolée cette image charmante? Onde stupide, qu'as-tu fait de ces trésors?

Et l'humble demeure qui se dresse là tout près, éclairée par les derniers rayons du jour? Voilà bien les volets grossiers que secouait l'orage, le chaume qui paraissait devoir céder aux attaques du vent. Voilà les arbres dont les craquements, pendant la tourmente, effrayaient Agathe sur son lit de douleur. Ce fut donc là que, poussée par la Providence ou le hasard, elle vint chercher et trouva un asile. On l'eût insultée dans un château, peut-être; on l'eût abandonnée aux soins de quelque valetaille dégradée : le pauvre, ici, l'a soignée de ses mains, l'a plainte, l'a consolée, l'a bénie. « Modeste cabane, disait Edmond, obscur recoin ignoré des hommes, et peut-être de Dieu, tu n'as ni marbre, ni bronze, ni dorure ; tu n'as point de pontife ambitieux, point de chantres gagés, dont la voix monte au milieu de la fumée des encensoirs ; point de confessionnal assiégé par les dévotes, point de quêteuses coquettes, point de dames de charité dures et orgueilleuses, et pourtant tu es un temple pour moi. »

Digitized by Google

En ce moment Cavanis vit venir à lui Marianne accompagnée de ses deux fils, et tenant la fille d'Agathe par la main.

« Allons, monsieur, quand il vous plaira; le souper est tout prêt, dit la bonne femme.

— Me voilà, Marianne, me voilà.

— Dame! monsieur, je vous en préviens, vous serez bien mal régalé.

— Pourvu que je sois content, Marianne, n'est-ce pas tout ce qu'il vous faut?

— Oh! je le vois bien, vous n'êtes pas de ceux qui exigent du pauvre monde plus qu'il ne peut donner.

— En effet, je ne crois pas être de ceux-là.

— Enfin, c'est de bonne amitié, monsieur.

— Allez, ma chère Marianne, vous avez là un assaisonnement qui ne se trouve pas sur toutes les tables.

— Et puis c'est seulement pour dire que vous ne souffriez pas de la faim cette nuit.

— Mille remercîments, Marianne; mais à mon tour je dois vous avertir que je ne me sens guère en état de faire honneur à votre amical empressement. Je n'ai pas besoin de vous en expliquer la cause; sans doute vous la comprenez. Ainsi vous ne m'en voudrez pas.

— Oui, oui, je vous comprends; mais en revanche, plus je vous vois et moins je comprends Mme Agathe. C'est égal, il faut toujours prendre un peu de courage, en attendant. »

Pendant ce dialogue, la fille d'Agathe était accourue vers Cavanis. Le jeune homme l'avait soulevée dans ses bras, et la portait en se dirigeant vers la chaumière. L'enfant lui répétait son refrain : « Mène-moi vers maman; tu ne veux donc pas me mener vers maman? » Aux côtés d'Edmond, les deux garçons suivaient, tenant chacun une main de leur sœur adoptive. Marianne précédait le groupe, et de temps en temps se retournait pour regarder ce tableau tout empreint de grâce, de jeunesse et de bonté.

Ils arrivèrent ensemble à la maison où le mari de Marianne les attendait. C'était un grand et vigoureux paysan de trente-cinq ans environ, qui ôta respectueusement son bonnet pour recevoir Cavanis, tout en conservant une attitude réservée et presque défiante. Sa femme n'avait pas oublié de l'instruire de

Digitized by Google

tout ce qu'elle jugeait à propos de lui faire savoir ; mais en général les paysans ne se décident guère sur un sujet quelconque avant d'avoir examiné les choses par eux-mêmes. Edmond s'avança et lui tendit la main avec une cordialité qui le mit à son aise immédiatement.

La table était servie ; c'était presque le luxe des grands jours. En effet, sauf la solennité des noces et celle du baptême des deux fils, jamais pareil festin n'avait embaumé le logis. On voyait clairement que Marianne s'était prise d'amitié pour son convive. Son attachement pour Agathe se reportait sur l'homme qui lui avait parlé de l'infortunée avec un amour profond, avec l'accent d'une tendresse éclairée et sérieuse. Quand elles ne sont pas intéressées personnellement dans les drames du cœur, les femmes ne se trompent jamais sur la valeur des acteurs auxquels sont échus les rôles principaux : à cet égard la plus humble gardeuse de moutons en remontrerait au lovelace le plus exercé. Le doute chez elle est déjà une condamnation. Marianne ne doutait pas, quoiqu'elle ne connût Cavanis que depuis quelques heures. Dans son désir de le fêter elle eût fait davantage encore, mais le temps lui avait manqué. Quoique l'activité d'une ménagère en bonne humeur sache faire quelque chose de rien, et créer à propos de véritables prodiges, il y a pourtant des bornes à la puissance humaine. Ces observations n'échappèrent point à Cavanis ; il en fut touché et se promit d'y répondre en réprimant sa tristesse.

Il prit place entre le maître du lieu et la fillette, qui s'en montra toute ravie. Dénombre qui voudra les mille ornements de la table d'un prince ou d'un banquier. Les cristaux, les porcelaines, le vermeil, l'or et l'argent ciselés appartiennent à quiconque peut les acquérir ; le plus odieux des filous enrichis a le droit d'en jouir aussi bien que l'honnête homme. Ces somptuosités, étalées par l'amour de l'art moins souvent que par un stérile orgueil, voient peu de nobles passions s'asseoir autour d'elles. La destination semble en être d'exciter la cupidité plutôt que l'admiration, et de briller par le poids bien plus que par la perfection du travail. Leur propriétaire a toujours peur qu'on ne devine pas au juste combien de sacs d'écus il a fallu faire fondre pour les créer. Son épaisse joie ne consiste pas dans la possession d'une belle œuvre, mais dans l'ébahissement des

Digitized by Google

envieux et des niais. Ici, chez Marianne, quelques pieds carrés de sapin étaient recouverts par une nappe grossière, mais d'une propreté réjouissante. Au milieu siégeait, solidement assise sur sa base, une soupière énorme. Le potager de Marianne avait été mis à contribution pour en remplir les flancs évasés. Des représentants de presque tous les légumes du monde connu s'y réunissaient dans un pêle-mêle fraternel. Au milieu d'eux s'élevait en pyramide une masse de choux, dont l'aspect appétissant eût fait tomber en syncope une petite-maîtresse, mais eût dilaté par avance l'estomac d'un contrebandier. De toutes les faces de cet édifice construit savamment, une fumée odorante s'élançait en larges tourbillons jusqu'au plancher noirci. La provision de lard avait été entamée sans la moindre parcimonie; d'un côté de la soupière on en voyait reluire un morceau digne de l'appétit d'un Achille ou d'un Ajax : les œufs du poulailler figuraient au banquet sous des formes diverses qui, pour n'être pas fantastiques, n'en étaient pas moins engageantes. Enfin, un malheureux petit coq, qui déjà dans son harem se donnait des airs de tyran, reposait là couché sur un lit de cresson. Vainement avait-il essayé de se soustraire à cet honneur; sans doute sa dernière heure était depuis longtemps marquée par le destin. L'implacable Marianne, peu favorablement disposée pour lui à cause de ses méfaits envers les poules, avait profité de l'occasion pour le poursuivre, le saisir, l'immoler et le faire rôtir sur l'autel des dieux hospitaliers.

Que l'on joigne à ces apprêts quelques bouteilles d'un vin sec mais capiteux, scrupuleusement mis à l'écart pour les circonstances mémorables, on aura une idée de la fête improvisée dont Cavanis était le héros. Marianne allait et venait sans cesse; elle ne tenait pas en place. En passant elle gourmandait ses garçons, caressait l'enfant chérie, reprochait, mais bien à tort, à son mari, de n'avoir pas assez soin d'Edmond, et grondait celui-ci pour les faibles atteintes qu'il portait aux pièces du festin. Edmond, cependant, faisait meilleure contenance qu'il ne s'y était attendu. Marianne parlait souvent d'Agathe, et toujours l'espérance était au fond de ses paroles; à force de l'entendre, Edmond finit par espérer à son tour; cette douce lueur lui rendit une partie de sa sérénité, et il se laissa entraîner peu à peu par l'affabilité de ces bonnes gens. Les enfants, qui ai-

Digitized by Google

ment tout ce qui ressemble à la joie, tout ce qui a une apparence de fête, riaient aux éclats, et babillaient entre eux comme les oiseaux après une pluie d'été. Le mari était devenu jaseur, et la bonne Marianne ne tarissait pas en paroles d'amitié pour tout le monde. Enfin, Mylord lui-même manifestait le plus complet oubli de ses disgrâces passées. Il promenait sa tête sur les genoux des convives grands ou petits, et se conduisait à l'égard des maîtres de la maison absolument comme s'il les eût fréquentés dès sa plus tendre enfance. A la fin du souper Cavanis était presque gai.

Une fois mis en train par l'effet du petit vin sec, le mari de Marianne eût volontiers prolongé la soirée de quelques heures; mais les bonnes ménagères ne perdent pas la mémoire du lendemain. Marianne commença par coucher les trois enfants, opération toujours difficile un jour de gala. Quand elle y fut parvenue :

« Allons, dit-elle à son mari, monsieur est fatigué, il faut qu'il se repose. »

A ce signal connu et respecté on leva la séance.

« Je vais vous conduire à votre chambre, monsieur, reprit Marianne. Après mauvais souper, mauvais coucher; ce n'est pas amusant. Mais qu'y faire? Mauvais lit vaut encore mieux que point. Vous aurez le plus étroit, mais le meilleur de la maison. Aussi était-ce celui de notre chère Mme Agathe quand elle habitait ici. »

Ces mots rendirent à Edmond sa tristesse première. Il suivit Marianne à l'endroit qu'elle décorait du nom de chambre. Si pour mériter ce titre il suffit d'une porte qui ferme bien ou mal et d'une fenêtre assez large pour y faire passer un chien, le réduit où Marianne conduisit Edmond le justifiait. L'espace était rempli par le lit, une chaise et une étroite table. Au fond, une armoire assez vaste, meuble vieux et vénérable dont l'origine remontait à quatre ou cinq générations, renfermait sur les planchettes supérieures les plus belles hardes de la famille. Dans le bas, une collection de vieilles noix et de raisins desséchés attestait l'économie prévoyante de Marianne. Aux solives du plancher pendaient, en lourdes guirlandes, les dépouilles du porc dont un fragment avait contribué à solenniser cette journée.

Digitized by Google

Marianne, après avoir installé Cavanis, lui laissa une lampe en fer abondamment pourvue d'une huile fumeuse. Avec cet instinct devinateur des femmes à l'égard des amants, elle se doutait bien que si le jeune homme s'endormait dans un lieu pour lui si plein de souvenirs, il ne s'endormirait que fort tard. C'est là une de ces attentions secrètes et charmantes auxquelles nous autres hommes nous n'entendrons jamais rien.

« Voilà votre couchette, monsieur, dit Marianne à Cavanis; allons, bonne nuit, dormez bien.

— Merci, Marianne; mais vraiment vous êtes si bonne pour moi, que je ne sais comment vous en remercier.

— Ne me remerciez pas, monsieur; ce sera plus tôt fait.

— Vous ne savez pas, Marianne? Si j'osais, je vous embrasserais.

— Dame! tout de même, » dit Marianne en s'avançant.

Cavanis prit les deux mains de Marianne et l'embrassa cordialement sur les deux joues.

« Si votre mari nous voyait, dit Cavanis en souriant.

— Ah! le pauvre homme, dit Marianne, il sait bien de quoi y retourne. S'il nous voyait, il nous dirait de recommencer.

— Oui? eh bien, recommençons, répliqua Cavanis.

— Recommençons, » répondit Marianne.

Et ils recommencèrent.

« Demain, c'est moi qui vous accompagnerai jusqu'à la route, reprit la bonne paysanne.

— Non, Marianne, je ne souffrirai pas que vous quittiez votre maison.

— Bah! mes garçons se lèvent tout seuls; et quant à la petite, je serai de retour avant qu'elle soit réveillée.

— Vous en aurez bien soin, Marianne?

— Soyez tranquille, mon Dieu!

— Vous n'oublierez pas ce dont nous sommes convenus, dit Edmond.

— Bien, bien, nous avons encore trois mois devant nous.

— C'est que j'y tiens, Marianne.

— Bien, bien, nous savons ça.

— Quant aux cinq mille francs, vous n'oublierez pas non plus ce que je vous ai dit?

Digitized by Google

— Eh merci Dieu! nous avons le temps d'en parler. Allons, couchez-vous, monsieur; bonsoir.

— Bonsoir, Marianne. »

La bonne femme ouvrit la porte, puis elle s'arrêta, et se retournant vers Cavanis, elle lui dit d'un ton presque maternel :

« Ah ça, vous serez raisonnable? vous ne veillerez pas trop tard?

— Pourquoi cette recommandation, ma bonne Marianne?

— Pourquoi! pourquoi! Vous savez bien ce que je veux dire.

— Oui, Marianne, je serai raisonnable.

— Adieu, monsieur; bonne nuit et du courage. »

Marianne ferma la porte et se retira.

Combien l'imagination est puissante, et surtout combien la poésie des cœurs élevés sait parer de riches couleurs les sujets les plus humbles, les retraites les plus obscures! Edmond, resté seul, ne pensa pas un instant que l'asile, plus que modeste, où on l'engageait à se livrer au sommeil, fût indigne d'avoir abrité son amie. Il ne regretta point l'absence des fastueux reflets de la pourpre et de la soie unies à l'or; il ne se plaignit point que les tapis de l'Asie, les fourrures du Nord eussent manqué aux pieds d'Agathe. Le souvenir de la jeune femme embellit de suite, au contraire, les murailles noires et nues, et les revêtit d'un charme attendrissant. Elles avaient protégé de leur ombre une infortune courageuse; elles avaient vu la souffrance, les heures d'accablement d'une douce victime, elles avaient entendu les cris de douleur d'une mère à peine adolescente; en fallait-il davantage pour rendre Edmond indifférent à tous les détails matériels? Non, ce n'est pas indifférent qu'il faut dire. Loin de là, les yeux de Cavanis s'attachaient avec émotion aux rares objets dont la chambre était meublée. Sur cette chaise de paille grossière Agathe, le soir, s'asseyait triste et rêveuse; sur cette table, elle posait son coude; puis, sur sa main, elle appuyait sa tête. Dans le jour, elle ouvrait l'étroite fenêtre; alors ses regards se fixaient sans but, pendant que sa pensée cherchait le courage et la consolation. Enfin Edmond la voyait pâle, abattue, errer çà et là, portant péniblement le douloureux fardeau dont sa jeunesse devait rester accablée.

Et le lit? Edmond le contempla longtemps, mais il résolut de le respecter et ne s'y coucha point. Il prit la chaise, la plaça

Digitized by Google

près de l'oreiller, et s'y établit pour la nuit entière. N'essayons point d'analyser ces exquises délicatesses de l'âme, elles appartiennent à des idées d'un ordre trop élevé pour être définies, et se déroberaient aux efforts de la plume la plus subtile. A qui ne les sentira pas en soi, les plus savantes explications seraient insuffisantes. Cavanis appuya sa tête sur l'extrémité de l'oreiller. Ainsi disposé, il abandonna son esprit à une rêverie vagabonde. Quelques heures après, les plus étranges visions envahirent son cerveau; insensiblement son front devint lourd, sa poitrine oppressée, sa respiration difficile. Néanmoins le sommeil le gagna, et vers le milieu de la nuit, il s'endormit ou parut s'endormir.

Marianne vint de grand matin pour l'avertir de se préparer au départ. Elle frappa d'abord à la porte; comme il ne répondait point, elle prit le parti d'entrer.

« Bon ! disait-elle, je vois que l'amour ne l'a pas empêché de dormir. »

A peine eut-elle ouvert, qu'elle recula suffoquée.

« Ah ! le malheureux ! s'écria-t-elle en voyant la lampe jeter encore une flamme rougeâtre et sombre; il va être étouffé ! »

Le fait est que la chambre était remplie d'un nuage épais, d'une fumée infecte qui ne permettait presque pas d'en apercevoir les murs. Dans cet espace étroit, la lampe brûlant toute la nuit avait vicié l'air d'une manière dangereuse. Marianne, femme avisée, courut d'abord ouvrir la fenêtre, puis revint vers la porte en appelant de toute la force de ses poumons. Son mari accourut. Cavanis n'avait pas changé de position, mais il était à peu près sans connaissance. Le robuste paysan le saisit par le corps, Marianne par les jambes, et ensemble ils le transportèrent dehors sur un banc, près de la porte d'entrée. Marianne l'inondait d'eau fraîche; Justin, son mari, nous avons oublié de dire que son mari s'appelait Justin, frappait dans les mains du jeune homme avec une vigueur capable de réveiller un mort. Cavanis ne tarda pas à reprendre ses sens; l'air pur, la fraîcheur du matin le ranimèrent tout à fait. Sa vigoureuse constitution eût résisté à bien d'autres assauts.

« Mes bons amis, dit-il, que d'embarras je vous donne. »

Alors Marianne se mit à le sermonner. Jamais elle n'avait été si grondeuse.

Digitized by Google

« A-t-on jamais vu pareille folie, disait-elle. Vous m'aviez pourtant promis d'être raisonnable. Comment voulez-vous que je croie à votre parole? Passer la nuit sur une chaise! et laisser brûler sa lampe, encore! une lampe qui jette une fumée grosse comme le pouce! dame, nous n'avons pas de bougie, nous autres. Une chambre grande comme une caisse! que le bon Dieu bénisse les amoureux!

— Ne vous fâchez pas, Marianne, disait Cavanis; à tout péché miséricorde.

— Aussi, je me doutais de quelque chose, répliquait Marianne. Je n'ai pas dormi tranquille.

— C'est vrai, dit le brave paysan, toute la nuit elle n'a fait que bouger.

— Et toi, tu dors comme une souche. Si j'avais osé, je me serais levée pour aller voir. Mais qui pouvait s'attendre? Voyez un peu, monsieur; si vous n'aviez pas dû partir, ce matin je vous aurais laissé tranquille encore deux grandes heures au moins. Que seriez-vous devenu?

— Eh bien, je serais peut-être mort, dit Cavanis, voilà tout.

— Merci Dieu! s'écria Marianne, il n'aurait plus manqué qu'une pareille affaire!

— Ne faites pas attention, monsieur, dit Justin, les femmes, ça n'est jamais content.

— Et notre chère madame Agathe, reprit Marianne, vous n'y pensez donc pas, monsieur?

— Agathe me fuit, répondit Cavanis avec amertume.

— Bah! elle fera peut-être comme les hirondelles après l'hiver.

— Voyons, voyons, dit le mari; il ne faut pas que monsieur s'attarde, puisqu'il a l'intention de partir. Marianne, va-t'en chercher... tu sais...?

— Ah! oui, dit Marianne. »

Et elle rentra lestement dans la maison.

« Nous n'allons pas nous quitter comme ça, reprit le brave homme. J'ai là un petit vin blanc! un verre ou deux achèveront de vous remettre en train. Je le garde pour les amis. Mais ma femme n'aime pas trop les amis, et comme je n'aime pas boire seul, il s'ensuit que je n'en bois pas souvent. C'est un petit clairet qui pique. Il ragaillardit le cœur; vous verrez. Ce n'est

Digitized by Google

pas pour dire; mais il faut que vous soyez fameusement du goût de Marianne pour qu'elle soit allée le querir si vite.

— Vous avez en elle une excellente femme, dit Cavanis.

— Par exemple, monsieur, c'est une fière femme, vrai! »

Marianne revint apportant une bouteille et deux verres seulement.

« Comment, Marianne, lui dit Edmond, je pars et vous ne voulez pas trinquer avec moi! s'il m'arrivait un accident? ajouta-t-il en riant, pour achever de la rassurer.

— Monsieur a raison, femme, ce n'est pas honnête.

— Dame! monsieur, répondit Marianne à Cavanis, je ne me le serais pas permis sans votre invitation. Mais puisque vous le voulez bien, ma foi, je ne demande pas mieux. »

Elle courut chercher un troisième verre, et reparut toute joyeuse.

« A la santé de qui boirons-nous? dit Edmond.

— Merci Dieu! à la santé de Mme Agathe, dit Marianne.

— Ça va! s'écria Justin. A la santé de cette jeune petite mère! »

Et les trois verres se choquèrent à se rompre.

Trinquez, braves gens; trinquez, bonnes gens! le soleil du matin vous éclaire, la pensée du bien vous réunit. S'il y a quelqu'un là-haut qui veille sur la race humaine, son regard est sur vous. Trinquez; les grands seigneurs ne trinquent guère, les parvenus ne trinquent plus. Ces messieurs portent des toasts. Le toast est un procédé inventé pour rester droit et raide au milieu d'un enthousiasme qu'on ne partage pas. C'est la sauvegarde des filous, des espions et des diplomates.

Quand le petit vin blanc fut épuisé, Edmond, qui n'en attendait que la fin, dit :

« Mes amis, adieu, il faut que je vous quitte.

— Oui! partons, dit Marianne; vous êtes prêt?

— Je suis prêt, mes amis, il ne me reste plus qu'à dire adieu à la fillette.

— Elle dort encore, dit Marianne.

— N'ayez pas peur, je ne la réveillerai pas, répondit Cavanis. »

Il alla voir la fille d'Agathe dans le petit lit que Marianne

Digitized by Google

lui avait arrangé, et, à l'exemple d'Agathe, il effleura de ses lèvres les cheveux de l'enfant.

« C'est ma fille ! dit-il tout bas à Marianne, en lui faisant un signe de recommandation.

— Oui, oui, soyez sans inquiétude.

— Je reviendrai bientôt pour la voir.

— Et cette fois, répliqua Marianne, je veillerai sur votre lampe. Mais partons. Voici tantôt l'heure où la voiture qui vient se croise avec celle qui retourne : vous choisirez. »

Après avoir serré la main à Justin, Edmond partit avec Marianne. Il gravit de nouveau le sentier par lequel il était descendu, et bientôt tous deux atteignirent la route. Il était temps. Les deux voitures ne tardèrent pas à se montrer, arrivant en sens contraire. Edmond laissa passer l'une, et monta dans l'autre. Mylord fut juché sur l'impériale, et, du haut de ce poste inexpugnable, il entama une conversation animée avec tous les êtres qu'il put apercevoir, bêtes ou gens.

« Au revoir, M. Cavanis, dit la femme de Justin.

— Au revoir, ma chère Marianne... Vous vous rappellerez, n'est-ce pas?... ajouta Edmond en passant sa tête par la portière.

— Allez en paix! bon voyage, monsieur, bon voyage! »

Edmond fit avec la main un signe d'adieu amical. Pour Marianne, elle regarda pendant quelque temps rouler la voiture, puis elle reprit le chemin de sa maisonnette.

« Pauvre jeune homme! disait-elle ; je l'ai bien encouragé tant que j'ai pu, mais je n'espère guère plus que lui... Ah! si j'avais été à la place d'Agathe!...

Que faire, en voyage, dans ces lourdes caisses qu'on nomme diligences? Quand on a l'esprit tranquille et qu'on est d'humeur plaisante, on cause, on rit et on fait rire les voisins. Les esprits bourrus se blottissent dans le coin dont la feuille du conducteur leur garantit la jouissance légale; ils y dorment tout le temps, ne se réveillent que pour gronder. Les gourmands se félicitent, ou bien ils se désolent, suivant que l'hôtellerie où l'on descendra pour dîner est bien ou mal famée sous le rapport de la chère et du vin. Les artistes font des charges bonnes ou mauvaises; les poëtes rêvent, ou font semblant de rêver. Les agioteurs calculent combien il leur faudra de dupes pour com-

Digitized by Google

pléter un million. Parmi les amants, ceux-là se souviennent, ceux-ci commencent à oublier.

Edmond se souvenait.

Où était Agathe? que pouvait-elle être devenue? comment allait-il trouver sa mère? Sa pensée errante parcourait lentement ces sujets d'inquiétudes diverses. M. de Saint-Florent, avec son obstination généreuse, lui revenait en tête.

« Que ferai-je de cette fortune? disait-il; comment l'employer, comment m'en défaire? Si je la garde, elle me gâtera peut-être. La richesse, en effet, semble être une cause fatale d'endurcissement et de corruption. Cela est si vrai, qu'on l'affirme depuis le commencement du monde, et que les bons riches sont cités comme autant de miracles. Et d'un autre côté, de quelle façon m'y prendrai-je pour rendre utile cet héritage en m'en débarrassant? »

L'idée lui venait quelquefois d'en faire la fortune particulière de la fille d'Agathe.

« Non, non, reprenait-il; quels qu'ils soient, les fruits de mon travail devront lui suffire. Il ne faut pas que cette enfant soit brusquement transportée si loin de la gêne laborieuse où sa mère a vécu. Si je crains la corruption pour moi, je dois aussi la redouter pour elle. Riche, peut-être deviendrait-elle plus tard la proie de quelque intrigant ruiné; peut-être aussi qu'entourée de courtisans elle aurait la bassesse de rougir de sa pauvre mère. Non, cela ne sera pas. »

Enfin, Chamfortin, lui aussi, se présentait par moments à sa mémoire.

« Il faut convenir, disait-il, que je lui ai fait une terrible peur. Si la leçon a été sévère, le malheureux l'avait bien méritée. Cependant la compassion dont je me suis senti saisi, malgré ma colère, a failli tourner contre moi, et sans l'intervention de Mylord, la rencontre aurait bien pu devenir tragique.

— Néanmoins, reprenait Cavanis, à tout prendre ce n'est point un méchant homme. Il subit, comme tant d'autres, l'influence du monde où il passe sa vie. A la légèreté de son langage, j'ai bien vu qu'il ne se croyait coupable envers moi que d'une de ces offenses qu'on lave avec un peu de sang, ou même avec la seule intention d'en faire couler. C'est égal, il doit s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix. »

Digitized by Google

Cavanis arriva sur le soir à une petite ville située sur la grande route de Paris à Lyon. Là il attendit le passage de l'une des voitures qui desservent cette ligne. Il était nuit noire quand il put prendre une place de milieu dans l'intérieur, la seule qui restât. Mylord fut établi sous la bâche, derrière le cabriolet, pendant que le conducteur faisait viser sa feuille dans le bureau.

Au premier relais, un voyageur du cabriolet descendit ; un autre se présenta.

« Conducteur, avez-vous une place ?

— Dans le cabriolet, monsieur, montez.

— Voilà une voix qui ne m'est pas inconnue, » dit Edmond.

Il essaya de jeter un coup d'œil au dehors, mais il n'aperçut qu'un soldat revêtu de l'uniforme élégant des chasseurs d'Afrique, sans pouvoir en distinguer les traits.

L'inconnu étant monté près du conducteur, on se remit en marche.

Mais bientôt, aux déviations de la voiture, à la course inégale des chevaux, lesquels tantôt semblaient vouloir s'arrêter, tantôt reprenaient un triple galop, il fut aisé de reconnaître que quelque chose de nouveau se passait, et que la main qui tenait les guides n'était pas suffisamment attentive. Effectivement le postillon riait à se tordre ; il regardait sans cesse derrière lui, puis il se retournait pour cingler à ses quatre chevaux des coups de fouet destinés à leur faire regagner le terrain perdu. On entendait sur le devant les éclats de plusieurs voix courroucées, et, pour compléter ce vacarme, Mylord aboyait avec une fureur extraordinaire.

« Qu'est-il donc survenu à mon brave Mylord pour qu'il se comporte ainsi ? pensait Edmond.

— Veux-tu rester tranquille, enragé ! criait le conducteur en s'adressant au chien furieux, qu'il bourrait de coups de poing.

— Conducteur ! criait de son côté l'inconnu, si vous ne jetez pas de suite ce chien en bas, je l'assomme, et vous aussi.

— Sacrebleu ! monsieur, répondait le conducteur, il paraît que votre figure ne lui revient pas. »

Cependant la voiture allait d'un fossé à l'autre ; les femmes

Digitized by Google

commencèrent à s'épouvanter, les hommes s'impatientèrent, on arrêta.

Le conducteur descendit, et ouvrant la portière du coupé :

« A qui est le chien de là-haut? demanda-t-il.

— A personne d'ici, répondirent les voyageurs du coupé.

— Bon! se dit Cavanis, je vais avoir à interposer mon autorité entre M. Mylord et sa bête noire. »

Le conducteur ferme la portière du coupé et ouvre celle de l'intérieur.

« Le maître de ce diable de chien est-il ici?

— C'est moi, dit Edmond.

— Eh bien, monsieur, si vous ne trouvez pas moyen de le faire tenir tranquille, je vais être obligé de le mettre à pied.

— J'y vais, j'y vais! répondit Cavanis.

— Dépêchez-vous, monsieur, s'il vous plaît, car avec ce commerce voilà un quart d'heure que nous perdons. »

Le tapage continuait, ou, pour mieux dire, il augmentait. Les voies de fait avaient succédé aux provocations. Après avoir publié de part et d'autre leur manifeste, les parties belligérantes étaient aux prises. La bataille commençait.

Décidé à mettre son chien à la raison et à faire ses excuses au voyageur, Edmond se prit à la courroie, et grimpa comme un écureuil. Quand il parvint sur le théâtre du combat, la victoire était encore incertaine.

« Infâme chien! brigand de chien! » s'écriait le chasseur d'Afrique, en frappant Mylord du manche de sa cravache, autant du moins que pouvaient le lui permettre les étroites limites du champ de bataille.

Retranché entre deux malles, ses derrières assurés par un rempart d'effets de toutes sortes, Mylord ripostait en son langage par des apostrophes non moins énergiques. Il paraissait déterminé à vaincre ou à périr. L'œil en feu, les narines gonflées, les dents menaçantes, le ci-devant jeune-premier de la fameuse troupe de chiens savants épiait l'instant favorable, et s'élançait sur son adversaire avec l'intention bien évidente de lui enlever un morceau de la peau.

« Mylord! Mylord! » cria Edmond, en jurant de sa voix la plus terrible.

A cet accent plein de reproches, à cette voix souveraine, l'at-

Digitized by Google

titude agressive de l'animal exaspéré changea subitement; et si sa colère ne s'apaisa point de même, du moins il suspendit les hostilités, et se tint coi.

Mais la figure du chasseur d'Afrique et celle d'Edmond ne subirent pas un changement moins notable dès que les deux hommes eurent jeté les yeux l'un sur l'autre.

« M. Cavanis! dit le chasseur surpris.

— M. Chamfortin! dit Edmond avec une surprise équivalente.

— Puisque ce chien est à vous, reprit Champfortin, je suppose que c'est celui avec lequel je me suis déjà rencontré. Son acharnement ne m'étonne plus. Vous avez là un ami rare, monsieur; je vous en fais mon sincère compliment.

— Monsieur, répondit Cavanis, je suis désolé, pour le moment, de la fidélité de sa mémoire. J'espère qu'à l'avenir il ne prendra plus si chaudement mes intérêts. »

Edmond adressa encore quelques paroles sévères à Mylord, afin de lui bien faire comprendre sa volonté. En témoignage d'une soumission définitive, l'animal se coucha en rond sur la paille, non sans pousser quelques grognements sourds; mais c'étaient les derniers retentissements d'un orage désormais calmé.

Les deux jeunes gens se saluèrent.

Cavanis se préparait à aller reprendre sa place dans l'intérieur, lorsque Chamfortin lui adressa de nouveau la parole aves une extrême politesse.

« Si je ne me trompe, M. Cavanis, lui dit-il, vous quitterez la voiture avant moi.

— Monsieur, répondit Edmond, je descendrai un peu avant Autun.

— Je vous serai très-reconnaissant si vous voulez bien m'en avertir, monsieur; je désirerais causer un instant avec vous avant que nous nous séparions.

— Très-volontiers, monsieur, reprit Edmond; je vous avertirai, comptez-y. Je suis tout à vos ordres.

— En voiture, messieurs! en voiture, mesdames! » cria le conducteur aux voyageurs et voyageuses que la curiosité avait fait descendre sur la route pendant ce court dialogue.

Digitized by Google

Chacun reprit sa place, et les chevaux partirent comme le vent.

Que peut-il avoir à me dire? se demandait Edmond. S'il s'agit d'une rencontre un peu plus régulièrement organisée que celle des buttes Chaumont, j'en suis bien fâché, il attendra. Le jour de demain me verra chez ma mère. Après une si longue absence je prétends me consacrer à elle tout entier. Puis un accident pourrait m'arriver. Ma bonne mère! je ne veux pas courir la chance de lui faire ma première visite étendu sur un brancard et tout sanglant. Non, non, M. Chamfortin; pas ici, s'il vous plaît. A Paris, tant que vous voudrez.

» Mais que diantre signifie cet uniforme? L'étourdi est capable d'avoir pris chasse devant une meute de créanciers, et de s'être affublé de ce déguisement pour mieux faire perdre sa piste. Le moyen serait bien digne d'un fou. Un gendarme, m'a qu'à prendre fantaisie de vouloir connaître le numéro de son régiment, et savoir s'il en vient ou s'il y retourne, pour le mettre dans une fort vilaine affaire. Enfin, demain j'en saurai davantage, si toutefois il est en train de causer. »

Le calme ainsi rétabli dans l'empire roulant du conducteur, les esprits excités par l'événement se livrèrent à de savantes dissertations sur l'inconvénient d'avoir en voyage des chiens avec soi. Il y eut deux partis. L'un, s'appuyant sur le principe de la liberté, maintint pour tous et pour chacun le droit de faire le tour du monde en compagnie d'un ou de plusieurs chiens. Restreindre ce droit, disait-on, ce serait réduire l'homme libre à l'état d'esclave, et comprimer l'essor de ses plus nobles facultés, les facultés aimantes. L'autre parti, toujours en vertu du même principe de liberté, soutint qu'il serait souverainement injuste, souverainement absurde que tant d'individus fussent obligés de se soumettre aux résultats souvent fâcheux du caprice d'un seul, et que nos facultés aimantes devaient s'exercer sur nos semblables avant de s'étendre jusqu'aux quadrupèdes. Un orateur se leva, c'est-à-dire prit la parole et débita, à propos des amours délaissés qui se reportent sur les chiens, des choses si attendrissantes, que des statues de bronze en auraient pleuré. Un second orateur lui riposta par des arguments d'une originalité à faire pâmer de rire les mêmes statues. Du choc de ces deux opinions opposées naquirent deux écoles philosophiques,

Digitized by Google

sans compter plusieurs autres qui n'eurent pas le temps d'arriver à terme. Pourquoi le chien n'aurait-il pas le droit de voyager à la suite de son maître, et pourquoi a-t-il un maître? N'est-il pas aussi bien que l'homme, plus que l'homme peut-être, un animal raisonnable? N'est-il pas né libre? Là-dessus s'élevèrent des interpellations furibondes. Les voyageurs s'agitèrent en tumulte. Les plus exigeants, les plus égoïstes d'entre eux, ceux qui, loin de faire la moindre concession à personne, empiétaient au contraire sur la place de leurs voisins, ceux-là, disons-nous, se mirent à crier à l'impiété, à l'anarchie, à l'athéisme, au panthéisme. A les en croire, des doctrines aussi subversives menaçaient la société d'un bouleversement complet. Leurs yeux jetaient des éclairs, leur bouche était pleine d'imprécations. Ce fut un bruit à ne plus entendre celui des roues. Edmond ne manqua pas d'être vivement admonesté en qualité de principal auteur du trouble. Pour se dérober au péril; il eut recours à une supercherie digne d'un homme d'État, il feignit d'être plongé dans un véritable sommeil de marmotte. La tempête mugissait autour de lui sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir. Le conducteur, autocrate soumis à l'aristocratie toute-puissante des entrepreneurs de messageries, inquiété par cette effervescence, prêta l'oreille un instant. Comprenant bientôt que ces divagations n'attaquaient pas essentiellement l'action gouvernementale, il recouvra sa sérénité olympienne et s'endormit. Cependant dans l'assemblée on posait la question de cent manières; on la divisait et on la subdivisait à l'infini. Chacun, après avoir émis quatre ou cinq amendements, en tenait quatre ou cinq autres en réserve. Mais comme il n'y avait aucun bénéfice à clore ou à prolonger le débat, comme nul n'avait en perspective ni grade, ni décoration, les orateurs se fatiguèrent de parler sans rien dire, la discussion finit de guerre lasse, tous les partis se piquèrent d'imiter l'exemple du conducteur, et la grande question innocemment soulevée par Mylord est encore à résoudre.

Le jour, impatiemment attendu par Cavanis, était sur le point de paraître. Depuis plusieurs heures, le jeune homme avait une raison péremptoire pour désirer le grand air. Il étouffait littéralement entre les deux orateurs qui s'étaient le plus vigoureusement apostrophés. Quelques mots peu parlementaires ayant

Digitized by Google

été changés entre ces deux puissances, il en était résulté une sourde inimitié qui se prolongeait au détriment d'Edmond. Quand l'un avait voulu ouvrir son vasistas, l'autre avait ouvert le sien : de là un courant d'air. Le second s'était plaint, le premier avait récriminé.

« Monsieur, j'ai mal aux dents.

— Et moi j'ai mal aux yeux.

— Vous avez pourtant d'assez solides lunettes...

— Et vous une assez belle mâchoire.

— Monsieur !...

— Monsieur !...

— Si vous avez mal aux dents, fermez de votre côté.

— Si vous avez mal aux yeux, fermez du vôtre.

— Monsieur, vous êtes d'une impolitesse !...

— Et vous d'une grossièreté !... »

Mais les dormeurs, généralement peu endurants quand on les réveille, protestèrent contre cette nouvelle altercation. La neutralité apparente d'Edmond paraissant fort douteuse, chacun des deux antagonistes réfléchit qu'il pourrait bien se trouver seul contre cinq. Par conséquent, de part et d'autre, on fit trêve aux discours, mais les hostilités continuèrent en silence.

Le second vasistas, qui s'était ouvert, se ferma dans un accès de mauvaise humeur.

« Bon ! dit le premier, il capitule. Tout à l'heure il avait mal aux yeux, maintenant je veux qu'il étouffe. » Et il le ferma brusquement.

Ce que voyant, le second vasistas se rouvrit.

Cette manœuvre fit rouvrir le premier.

Heureusement survint une pluie de courte durée, mais violente, qui, grâce aux sinuosités de la route, frappait alternativement à droite et à gauche. Cette intervention providentielle fit taire les rivalités d'amour-propre par des considérations d'intérêt général. Les adversaires, enchantés d'un prétexte qui mettait à couvert leur dignité réciproque, fermèrent simultanément leur vasistas et prirent le parti de s'endormir à leur tour, et très-profondément, chacun sur une épaule d'Edmond.

Enfin le soleil dépassa l'horizon. Cavanis reconnut qu'on approchait d'Autun. Après trois ans d'absence il sentit battre son cœur en revoyant ce sol natal où rien n'était encore changé.

Digitized by Google

Ce n'est qu'aux environs des grandes villes que l'accroissement du nombre des maisons dévaste et dévore les campagnes en anéantissant les sites les plus pittoresques. Oh! que de fois il avait passé par là ! Les vieux arbres du grand chemin étaient encore debout. De loin en loin, seulement, quelques nouveaux plantés s'efforçaient de grandir à l'ombre des anciens. Çà et là deux ou trois maisonnettes, récemment construites, attestaient l'inévitable mouvement rénovateur des choses de ce monde; mais c'était tout. Il croyait reconnaître la physionomie des gros chênes, et il lui semblait que ces patriarches de la contrée le regardaient en amis joyeux de son retour. « Leste ! leste ! sautons vite. Viens, Mylord, voici la terre chérie. La-bas, de l'autre côté du coteau, nous serons choyés tous les deux; là tu retrouveras ta bonne maîtresse, moi mon excellente mère. »

Edmond secoua un peu rudement les deux fortes têtes qui ronflaient à ses oreilles comme deux toupies sonores. Il ouvrit la portière sans demander permission à personne, et sauta hors de la diligence en criant au conducteur d'arrêter : on arrêta.

« Conducteur, faites-moi le plaisir de me passer mon chien. »

Mylord se prêta de fort bonne grâce à cette opération d'une exécution délicate, car, en voyant Cavanis, il comprit qu'il s'agissait d'aller retrouver son maître. Or, c'était une entreprise dont il n'osait pas se charger tout seul. Il se laissa prendre par la peau du cou et suspendre dans l'espace de toute la longueur d'un bras d'Hercule.

« Bien ! lâchez à présent, ne craignez rien. »

Le conducteur lâcha, et Mylord toucha la terre sacrée non sans la labourer un peu de son museau; mais ce fut peu de chose. Il secoua vivement son poil, puis se hâta de ranimer l'élasticité de ses jarrets par plusieurs bonds vigoureux.

« Merci conducteur; faites-moi encore un plaisir; veuillez réveiller ce militaire qui dort là près de vous; et en même temps jetez-moi ma valise, une toute petite valise, vers l'endroit où était le chien. Bien; c'est cela. »

Le conducteur jeta la valise, une toute petite valise en effet, et réveilla Chamfortin.

Car Chamfortin, aussitôt que son différend avec Mylord eut été réglé, s'était plongé dans l'oubli de tous les maux. Plus heureux que sage, il n'avait rien entendu des graves débats qui

Digitized by Google

avaient retenti dans la région inférieure à celle où il était perché. Un peu honteux en apercevant à la fois Cavanis et le grand jour, il se hâta de mettre pied à terre.

« Partez sans moi, dit-il au conducteur, je reste.

— Et vos effets? dit Cavanis étonné.

— Mes effets? pardieu, les voici tous, dit Chamfortin en ouvrant les bras.

— C'est bien cela, pensa Cavanis; j'avais deviné. »

Cependant la diligence était repartie; Cavanis attendait que Chamfortin lui expliquât le motif de l'entrevue qu'il lui avait demandée. D'après ce qui s'était passé entre eux, il supposait à ce motif une certaine gravité, et se préparait à répondre sévèrement.

En ce moment la figure de Chamfortin n'avait rien de l'expression étourdie et fanfaronne qu'Edmond se rappelait lui avoir toujours connue. Le nouveau chasseur d'Afrique était sérieux, même sombre; il paraissait vouloir se recueillir avant de parler.

Edmond, de plus en plus intrigué, attendait toujours.

Enfin Chamfortin fit un pas vers Cavanis et lui dit :

« M. Cavanis, promettez-vous de répondre sincèrement, sans détour, à la question que je vais vous faire?

— Mais, monsieur, répondit Edmond assez surpris, il serait peut-être bon que je pusse préalablement juger de la nature de cette question.

— Soyez tranquille, monsieur, vous n'avez aucune indiscrétion à redouter de ma part.

— Votre affirmation me suffit, monsieur. Parlez, je promets de vous répondre sincèrement.

— Eh bien, monsieur, la main sur la conscience, croyez-vous que je sois un lâche? »

Edmond fit un geste d'étonnement et se dit en lui-même :

« Voilà qui m'a tout l'air de devoir aboutir à une proposition de duel; mais mon parti est pris. »

Puis il reprit à haute voix :

« Écoutez, M. Chamfortin; je vais vous parler nettement. Si vous avez une provocation en vue, et je vous en reconnais le droit, il m'est impossible de l'accepter pour le moment. Ma mère est à une demi-heure d'ici; vous comprenez? Je veux en-

Digitized by Google

time assez pour croire que vous apprécierez la cause de mon refus. A Paris ou ailleurs, quand il vous plaira. Si vous avez des devoirs qui vous éloignent de moi, instruisez-m'en, j'irai vous rejoindre.

— M. Cavanis, reprit Chamfortin toujours avec la même expression de gravité triste, vous n'avez pas répondu à ma question.

— Vous m'embarrassez, je l'avoue, car ce mot *lâche* a plusieurs significations.

— Prenez-en une qui les embrasse toutes. »

Il y avait de quoi être embarrassé. L'attitude et le ton de Chamfortin n'offraient rien de provoquant. Edmond, qui s'était préparé à un tout autre entretien, se sentait émouvoir sans pouvoir dire pourquoi, si bien qu'il craignait maintenant de répondre involontairement à son ancien ami quelques paroles blessantes. Enfin il se décida.

« Monsieur, dit-il, suivant moi on peut être lâche de deux manières : lorsque l'on manque de courage en face d'un danger qui n'est pas de nature à excéder la force humaine ; et lorsque l'on commet sciemment un acte contraire à la loyauté, à l'honneur. Relativement au premier cas, je vous crois brave autant que qui que ce soit au monde ; quant au second, malgré la conduite excessivement condamnable que vous avez tenue envers moi, je pense qu'il faut attribuer vos torts à votre tête plutôt qu'à votre cœur. Je ne vois rien de mieux à vous dire en réponse à votre question. »

Chamfortin avait écouté ces paroles avec une profonde attention, comme s'il eût voulu les peser et en extraire la pensée réelle de Cavanis. Après une pause :

« Ainsi, monsieur, reprit-il, vous pensez sincèrement que je ne suis pas homme à tourner le dos dans une affaire où il ne s'agirait que d'être tué?

— Certainement, monsieur, répondit Edmond en souriant malgré lui.

— Et de plus, continua Chamfortin, selon votre idée, il faut et il faudra s'en prendre à ma tête plutôt qu'à mon cœur de mes folles passées et peut-être aussi de mes folies futures ; en un mot, vous me croyez incapable de faire, avec entière connaissance de cause, aucune action déloyale? »

Digitized by Google

Edmond réfléchit pour peser à son tour les termes de Chamfortin, puis il dit :

« J'aime à le croire, monsieur.

— Vous aimez à le croire! répéta Chamfortin, que cette réponse ne satisfaisait pas entièrement; enfin, le croyez-vous?

— Eh bien, oui, je le crois, dit Edmond avec bonté.

— Et s'il y avait ici dix personnes pour nous entendre, vingt, cent personnes, vous en conviendriez de même et hautement?

— M. Chamfortin, répliqua Edmond un peu piqué, mon habitude n'est pas d'exprimer tout bas ma pensée quand il y a la moindre nécessité à le faire tout haut.

— Voyons, sérieusement, vous le diriez? » reprit Chamfortin en insistant d'un ton amical.

Cavanis ne put s'empêcher de sourire un peu plus fort que la première fois en voyant l'obstination de son interlocuteur, lequel, les yeux fixés sur lui, étudiait chaque trait, chaque ligne de sa physionomie avec une persistance qui eût fait honneur à un disciple de Lavater.

— Oui, je le dirais, ajouta Edmond; êtes-vous satisfait? »

La figure de Chamfortin s'éclaircit aussitôt, sans rien perdre de son caractère sérieux.

« Maintenant je n'ai plus à craindre que ma démarche soit prise pour une faiblesse, dit-il; maintenant je sais au juste quelle est votre opinion sur mon compte; je tâcherai de ne point rester en arrière de votre généreuse franchise. Oui, monsieur, j'ai à me reprocher envers vous des torts extrêmement graves; je le regrette aujourd'hui plus que vous ne croyez, et c'est avec une sincérité dont vous ne douterez pas, s'il vous plaît, que je vous en fais mes excuses; en vous offrant tous les genres de réparation en mon pouvoir. »

Il serait impossible de décrire l'étonnement de Cavanis en entendant cette déclaration.

« Oui, monsieur, continua le chasseur d'Afrique, les dernières circonstances qui ont eu lieu entre nous m'ont ouvert les yeux sur beaucoup de choses dont je ne me doutais pas. C'est depuis ce jour seulement que je crois aux sérieuses amours. En résumé, quoique vous m'ayez assez vivement maltraité en pa-

Digitized by Google

roles, je ne vous en dois pas moins la vie. Si j'eusse été vous, peut-être n'en eussé-je pas fait autant.

— Puisqu'il en est ainsi, M. Chamfortin, oublions le passé, car il n'a rien de fort gai, ni pour vous, ni pour moi.

— Eh bien, alors, votre main, M. Cavanis.

— Oh! de grand cœur! »

Et les quatre mains s'unirent par une vive étreinte.

« A présent, reprit Chamfortin, il ne me reste plus qu'à faire ma paix avec le brave Mylord. »

Majestueusement assis au milieu de la chaussée, à vingt pas de distance, Mylord suivait d'un regard attentif les détails de l'entrevue. Il observait la contenance, le visage des deux jeunes gens, et l'on eût pu croire que leur discours n'avait rien d'inintelligible pour lui. Sur un signe de son maître, il accourut.

« Allons, Mylord, faites la paix avec monsieur, » dit Cavanis.

Mylord se laissa d'abord caresser la tête par Chamfortin avec une réserve pleine de dignité, puis, poussé sans doute par des sentiments non moins généreux que ceux de son maître, il lui lécha la main pour sceller la réconciliation; après quoi il partit, et en trois sauts il fut se remettre en observation à la même place.

« Allons, voilà qui va bien; je puis partir maintenant, dit Chamfortin.

— Pardonnez ma curiosité, dit Edmond, j'ignorais que vous fissiez partie de l'armée.

— Ah! ah! voilà ce que c'est, en deux mots. Pendant ma retraite forcée, j'écrivis à ma famille une épître conçue de façon à faire fendre en quatre des cœurs de roc. On me répondit que l'on payerait mes dettes, mais en y mettant la condition que je ferais une fin. On voulait me marier, j'ai préféré m'engager..

— Parbleu! dit Edmond, je suis allé chercher bien loin une explication de cette énigme, tandis qu'il y en avait une si simple. Et vous avez choisi le corps des chasseurs d'Afrique?

— Oui, j'étais mécontent de moi, inquiet, tourmenté. Il me fallait du mouvement, de l'excitation, des coups de sabre, des coups de fusil; je ne pouvais me procurer ce traitement qu'en Algérie. Ensuite, je monte assez bien à cheval, sans me flatter;

Digitized by Google

j'ai voulu tirer parti de cet avantage. Dès que mon engagement a été couclu, et que j'ai eu ma feuille de route en poche, j'ai acheté cette défroque chez un fripier... afin de ne pas arriver au régiment comme un vil pékin, ajouta Chamfortin en riant.

— Très-bien, très-bien, dit Cavanis; eh bien, savez-vous maintenant ce qu'il faut faire ! Vous avez quitté la diligence à cause de moi, et je vous en remercie, car je me félicite sincèrement du hasard qui nous a rapprochés. La maison de ma mère n'est qu'à une demi-lieue d'ici, ce n'est pas loin; il faut y venir avec moi, il y a un lit à votre disposition; vous repartirez quand vous voudrez.

— Je suis touché de votre offre, répondit Chamfortin, elle achève de me rendre heureux. En vous reconnaissant hier au soir, de suite l'idée m'est venue de me soulager une bonne fois, et de voir si vous compreniez que j'ai le cœur meilleur que la tête. Il n'y aurait rien d'étonnant que je laissasse mes os sur l'autre rivage de la Méditerranée; les Arabes ne sont pas faciles à conduire. Or, il m'en coûtait de partir avec un regret sur la conscience. A présent, je m'en irai l'esprit libre, le cœur content. Mais je ne puis accepter votre proposition; non, je ne peux pas l'accepter; mais, je vous le répète, elle me rend heureux.

— Pourquoi me refuser? répliqua Edmond en insistant. Vous verrez ma mère, et vous en serez bien accueilli. Le séjour que je vous offre n'est pas celui d'un château, c'est vrai, mais chacun vous y recevra de son mieux. La moitié de ma petite chambre vous attend; donnez-moi au moins deux jours. J'ai même à votre service, pour les heures trop longues, une paire de fleurets qui, par parenthèse, doit avoir besoin d'être dérouillée.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, répétait Chamfortin visiblement ému par la cordialité d'Edmond. Allons, sans adieu.

— Vous me donnez le droit de penser une chose, dit Cavanis.

— Laquelle?

— C'est que c'est vous qui me gardez rancune.

— Tenez, reprit Chamfortin, vous me couvrez de confusion; recevez en même temps mes remercîments et mes adieux. D'abord, il me faut arriver au régiment à jour fixe, et j'ai besoin

Digitized by Google

de changer d'air... Ensuite, je vous dirai... enfin, non, c'est impossible. Au revoir, M. Cavanis; soyez heureux, souvenez-vous un peu de moi.

— Puisque je ne peux ébranler votre résolution, dit Cavanis, je vous fais mes adieux à regret. Si le hasard vous ramène aux environs d'Autun, si vous revenez à Paris, rappelez-vous que ma mère et moi nous vous attendons.

— J'irai, n'en doutez pas. Allons, adieu, Cavanis.

— Adieu, Chamfortin. »

Le chasseur d'Afrique s'éloigna d'un pas pressé. Sur le soir, il rencontra une seconde diligence qui le conduisit jusqu'à Lyon. De Lyon, il gagna Marseille, et de Marseille, il s'embarqua pour l'Algérie, où il monta rapidement de grade en grade et devint l'un des plus brillants officiers de l'armée.

Edmond regarda pendant quelques minutes la tunique bleu clair de son ancien camarade s'enfoncer dans la perspective de la route, et prit ensuite le chemin de traverse qui aboutissait à la maison maternelle. Avait-il réellement pardonné à Chamfortin l'injure qu'il en avait reçue? Lui avait-il surtout pardonné les outrages faits à Agathe? On peut quelquefois pardonner sans oublier. A l'égard des offenses qui le frappaient personnellement, Cavanis avait peu de peine à se montrer généreux. En ce qui concernait son amie, il était au contraire intraitable. Cependant, naturellement porté à l'indulgence, il avait considéré que, dans une tête aussi légère que celle de Chamfortin, l'appréciation de certains faits et de certains principes ne pouvait pas se faire d'une manière rigoureuse et absolue. Il y a réellement des organisations qui manquent de sens pour le juste et le beau. Ce sont, pour ainsi dire, des instruments incomplets auxquels on demanderait vainement certains accords, parce qu'ils sont privés des cordes qui les donnent. Chamfortin, spirituel et léger, corrompu, mais bon, n'avait vu dans sa poursuite contre Agathe qu'un amusement de bon ton, qu'une conquête difficile, faite par conséquent pour flatter l'orgueil d'un vainqueur.

Puis, de tous les jeunes gens avec lesquels Edmond s'était lié momentanément à Paris, Chamfortin était celui qu'il avait le plus aimé. « C'est, pensait-il, un grand enfant qui ne réalise pas l'idée que je me fais de l'amitié, mais je ne peux le haïr.

Digitized by Google

Du reste, il vient d'agir envers moi avec noblesse; il n'est pas jusqu'à son refus obstiné de me suivre, malgré toutes mes instances, où je n'aie cru démêler un sentiment de réserve délicate qui me touche. Seulement, sa crainte d'être pris pour un lâche en faisant une démarche honorable, a failli compromettre mon sérieux.

« Enfin, ajouta tristement Cavanis, je lui sais bon gré d'avoir évité, dans le cours de cette espèce d'explication, de prononcer le nom de ma malheureuse amie! »

En s'entretenant ainsi avec lui-même, Edmond marchait toujours. Chemin faisant, il recueillait çà et là des preuves frappantes de l'inévitable influence du temps. Si l'aspect matériel du pays n'était pas changé, en revanche, les habitants portaient sur leur personne les traces de profondes modifications. Beaucoup d'entre eux le saluaient au passage, mais quelques brunes chevelures commençaient à se garnir de filets argentés. Celles qu'il avait laissées grises lui apparaissaient tout à fait blanches. Les jeunes filles de treize ans alors, en avaient seize maintenant, différence énorme; et les jeunes mariées de son époque, il les retrouvait mères, et flétries par les travaux des champs, travaux auxquels la nature n'a pas destiné les femmes.

La maison de sa mère approchait. Bientôt il en vit poindre le toit, bientôt il en vit les fenêtres; bientôt le banc de pierre, la porte et la treille qui tapissait la muraille s'offrirent en même temps à ses yeux. Mais la maison était ouverte; il ne voulut pas être aperçu de si loin et se préparait à prendre un détour; une servante sortit, prit un panier déposé sur le banc, rentra et ferma la porte. Edmond se ravisa et continua de suivre le même chemin. Mylord s'était élancé en jetant des jappements joyeux, il le rappela et, pour mieux le contenir, le mit en laisse au moyen de son mouchoir.

Il y a des enfances malheureuses, c'est-à-dire privées de soins et de caresses. A celles-là, qu'importera plus tard l'approche des murs où commença pour elles une vie d'épreuve? Mais il en est d'autres, enfances prédestinées, écloses et mûries sous la douce chaleur d'une tendresse infatigable. Telles avaient été les premières années de Cavanis. Plaisirs enfantins, joies du foyer, insouciance heureuse, paix de l'esprit et du cœur, tous ces bonheurs passagers et perdus lui revinrent en foule à la

Digitized by Google

mémoire ; il soupira malgré sa fermeté. Trois ans d'absence, d'un seul trait et sans préparation, avaient réduit ces fugitives réalités à l'état de rêves déjà lointains. Il revenait, mais il revenait abattu, découragé, sans espoir ; il allait revoir sa mère, mais il allait la revoir souffrante, désolée, presque aveugle, aveugle peut-être ! A mesure qu'il avançait, il hésitait davantage. Afin de se donner du courage, il fit changer de cours à ses réflexions, qui, par l'effet d'un égoïsme involontaire, se rapportaient toutes à lui-même. Il pensa que sa présence ferait du bien à l'excellente femme qui l'attendait. Rusant ainsi avec son propre cœur, il s'affermit et doubla le pas.

La maison était située sur le bord du chemin ; un jardin assez vaste, clos seulement par une haie, l'entourait de trois côtés. Edmond pénétra dans le jardin par une petite ouverture à lui connue pour y avoir passé souvent, de grand matin, avant que personne fût levé. Il parvint, sans être découvert, jusqu'à l'un des murs latéraux de la maison. Là se trouvait une fenêtre donnant jour à l'une des pièces du rez-de-chaussée, par laquelle, en s'approchant avec précaution, il espérait saisir quelques détails de l'intérieur ; mais, à son grand désappointement, le rideau était tiré. Il fallut donc revenir sur le chemin par l'ouverture de la haie. Edmond vint jusqu'à la porte, qui était encore fermée. On entendait parler dans l'appartement. Il s'arrêta pour écouter et tâcher de reconnaître les voix. C'était sa mère qui parlait.

« Ne me remettez pas ce maudit bandeau, disait Mme Cavanis ; mes pauvres yeux ne s'en trouveront pas plus mal : il me gêne horriblement.

— Allons, allons, un peu de patience, répondit une autre voix, qu'Edmond reconnut être celle du percepteur. Vous savez bien le proverbe : Il faut souffrir pour guérir ; et puis, vous allez incomparablement mieux que les jours derniers.

— Ah ! je sais bien le remède qu'il faudrait, reprit Mme Cavanis : il me faudrait ne pas tant pleurer.

— Mais aussi, pourquoi pleurer maintenant ? disait le percepteur. Vous êtes bien assurée qu'il ne peut pas tarder à venir.

— Voilà si longtemps qu'il promet ! ajouta Mme Cavanis.

— Pauvre mère ! C'est de moi qu'elle parle, se dit Edmond, en mettant la main sur le bouton de la porte.

Digitized by Google

— Ouvrez donc un peu, reprit la bonne vieille dame; je ne verrai pas le soleil, par malheur; mais la tiédeur de l'air me fera du bien. »

A ces mots, Edmond, entendant un pas d'homme se diriger vers la porte, ouvrit lui-même. A peine était-elle entr'ouverte, que Mylord, profitant de l'étroit espace, d'un bond s'élança dans l'appartement, et sauta presque à la figure de Mme Cavanis, en la caressant à sa manière.

« Quel est ce chien? Je le reconnais! c'est Mylord! Ah! mon Dieu! je vous remercie; mon fils n'est pas loin! »

Edmond entra.

Le percepteur se trouvait derrière la porte; une servante, au fond de la pièce, mettait en ordre divers objets de pansement; Mme Cavanis était assise dans un grand fauteuil; auprès d'elle, et le dos tourné à l'entrée de la maison, une garde-malade achevait de lui placer un bandeau sur les yeux.

A l'invasion du chien, la garde-malade se retourna presque effrayée.

Ses regards se dirigèrent vers la porte, qui s'ouvrait toute grande; elle fit un mouvement, comme si elle eût voulu s'enfuir; sa figure devint rouge comme une belle cerise; et deux cris partirent en même temps.

« M. Cavanis!...

— Agathe!... Agathe!... »

En retrouvant son amie d'une manière si imprévue, Cavanis était resté immobile d'étonnement, craignant d'être le jouet de quelque subite altération du cerveau; mais cette incertitude ne dura pas l'espace d'une seconde: il se précipita vers Agathe, sans plus rien voir autour de lui, et, la saisissant avec transport, il la serra dans ses bras, en s'écriant:

« Ah'! cette fois, vous ne m'échapperez plus! Quoi! c'est vous, chère Agathe; c'est toi, mon amie; c'est vous qui vous séparez de votre enfant pour venir soigner ma mère! Et moi qui vous accusais, moi qui osais me plaindre! Monstre que je suis! Mais vous voilà; je vous tiens, je te garde; n'essaye pas de me fuir, au nom du ciel! car je me tuerais; oui, je me tuerais, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu!... »

Le jeune homme, hors de lui, couvrait d'ardents baisers le front de son amie; chastes baisers, les premiers de ces nobles

Digitized by Google

amours. Agathe éperdue, Agathe mourante de saisissement et de joie, n'avait pas la force de s'arracher aux emportements d'Edmond.

« Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? s'écriait Mme Cavanis : j'entends mon fils, j'entends sangloter. Edmond, mon enfant, es-tu là!

— Oui, mère, c'est moi, c'est votre fils qui revient, dit Edmond, en s'agenouillant près du fauteuil; c'est lui qui retrouve, au retour, tout son bonheur perdu.

— Ah, oui, c'est bien toi. Te voilà donc, Méchant! rester si longtemps sans me voir! disait Mme Cavanis en serrant contre elle la tête d'Edmond. Pauvre garçon! cher ami! es-tu changé? Comment vas-tu? parle-moi. Il n'a peut-être pas déjeuné...

— Je vais bien, bonne mère; je vais bien, admirablement bien. Et vous? et vos yeux?

— Ils seront bientôt guéris; n'aie pas peur, ce n'est rien. Mais qui donc pleure-là? Tu parlais à quelqu'un en entrant. J'ai entendu prononcer le nom d'Agathe. Chère fille! as-tu de ses nouvelles?

— Agathe? elle est là, elle est ici, mère, elle est ici près de vous! s'écria Edmond transporté. Ne le saviez-vous pas?

— Que dis-tu? tu l'as donc amenée avec toi? où est-elle?

— La voici, la voici, mère, je vous l'amène, dit Edmond qui était allé prendre Agathe par la main et l'entraînait vers le fauteuil près duquel à son tour elle s'agenouilla tremblante.

— Où êtes-vous, mon enfant? Vous avez donc voulu accompagner mon Cavanis? Ah! vous avez bien fait, car il vous aime bien.

— Mais non, mère, mais non! elle était ici quand je suis arrivé.

— Est-ce vrai, Agathe?

— Oui, madame, répondit la jeune femme, en proie à une émotion extraordinaire.

— Mais c'est la voix d'Hélène, dit Mme Cavanis.

— D'Hélène? répéta Edmond étonné; enfin, c'est votre garde-malade, ma mère.

— Ma garde-malade!

— Oui, ma mère, la personne qui vient de rattacher votre bandeau, c'est votre garde-malade, c'est mon Agathe, à moi.

Digitized by Google

— Ah! je comprends, s'écria Mme Cavanis en se renversant contre le dossier de son fauteuil; mon Dieu, mon Dieu, je comprends. Est-ce bien possible!

— Eh quoi! Agathe, reprit Edmond; vous étiez ici sans que personne vous connût; vous cachiez votre dévouement comme d'autres auraient caché un crime! »

Agathe ne répondait pas; elle tenait son visage enseveli dans la robe de Mme Cavanis.

« Otez-moi ce bandeau, ôtez-moi ce bandeau, dit tout à coup la mère d'Edmond. Je veux voir ces enfants; il me semble que je pourrai les voir. Laissez-moi essayer. »

On se hâta de la satisfaire. Agathe voulait se relever, mais la servante se trouvant près du fauteuil la prévint et enleva le morceau d'étoffe qui protégeait les yeux.

Les vœux de la bonne mère furent exaucés, du moins en partie. Les soins assidus et affectueux dont elle avait été entourée avaient préparé une guérison très-prochaine. Ses paupières, closes jusque-là, se détachèrent à demi et livrèrent passage à quelques rayons de lumière, très-faibles encore, mais suffisants pour pouvoir distinguer les objets rapprochés.

« Je les vois, je les vois! s'écria Mme Cavanis en attirant à elle la tête de son fils et celle d'Agathe. Je les vois! voilà mon Edmond. Comme vous avez pris l'air raisonnable, monsieur; et puis, voici son Agathe; son Agathe qui est mon Hélène, ma garde attentive et consolante, sans laquelle je n'aurais pas guéri peut-être. Que c'est bon d'y voir un peu clair, surtout dans un moment pareil. Ah! monsieur, voilà votre Agathe, continuait Mme Cavanis en câlinant la jeune femme; savez-vous qu'elle est jolie! ajouta-t-elle, avec une expression de satisfaction maternelle qui remplit Edmond de bonheur.

— Non, non, grondez-la, ma mère; elle le mérite bien, je vous en réponds.

— Allons, mes enfants, embrassez votre mère et ne vous quittez plus. »

Une voix se fit entendre au fond de l'appartement.

« Ah çà, tu ne viendras donc pas m'embrasser, moi? il faut que j'aille à mon bureau.

— Ah! mon bon ami, pardon! s'écria Cavanis en courant se

Digitized by Google

jeter au cou du percepteur qui était resté oublié derrière la porte. Je suis si heureux, que j'en perds l'esprit. »

Alors le bon percepteur se penchant à l'oreille de Cavanis, lui dit :

« Je ne connaissais pas Mme Agathe, quoique je connusse Mlle Hélène. Tu vas, j'espère, me présenter à la fiancée avant que je me retire. Et d'abord, mon cher ami, reçois mes félicitations sincères : c'est un trésor. Non-seulement elle est fort bien de figure, mais encore elle possède une de ces physionomies privilégiées qui se font aimer dès la première vue.

— Vous allez tous me rendre fou, » répondit le jeune homme ivre de joie.

Prenant son vieil ami sous le bras, il le conduisit vers Agathe, rouge et confuse, et le lui présenta avec un cérémonial si burlesque, avec des lazzi si plaisants, que dans cette maison où un instant auparavant toutes les femmes fondaient en larmes, on n'entendit bientôt que des éclats de rire.

En s'en allant, le percepteur fit signe à Cavanis de faire quelques pas dehors avec lui. Quand ils eurent dépassé le seuil, le percepteur lui dit :

« Je dois te prévenir d'une chose, mon ami.

— Quelle est cette chose ?

— Je l'avais bien prévue.

— Qu'aviez-vous donc prévu ?

— Je n'étais pas ici depuis vingt-quatre heures, que j'étais enferré.

— Comment ? vous étiez enferré ?

— Oui, ta mère s'y est prise de telle façon, que, de fil en aiguille, je me suis vu obligé de lui dire tout ce que nous avions résolu de lui laisser ignorer.

— Ma foi, tant mieux, dit Edmond ; à présent nous n'aurons plus rien de triste à lui apprendre.

— Et puis, je t'assure que ça été bientôt fait.

— Allez, chétif ambassadeur, dit Edmond en riant, je ne vous chargerai plus d'aucune négociation. »

Quand le percepteur fut parti, la conversation recommença entre Mme Cavanis, Edmond et Agathe. On avait tant de choses à se dire, tant de questions à se faire. Jamais ce jour n'y suffirait, ni le suivant, ni les autres.

Digitized by Google

Edmond s'établit à côté de sa mère sur un petit tabouret fort bas ; Agathe, assise de l'autre côté, tout contre le fauteuil, avait aussi voulu prendre un tabouret. Mme Cavanis, qui, sur les instances d'Agathe, s'était laissé remettre son bandeau, tenait un de ses bras étendu sur l'épaule de la jeune femme, l'autre entourait le cou d'Edmond. Groupée de la sorte, cette famille composait un charmant tableau ; les amateurs d'allégorie auraient pu, sans trop d'efforts, y deviner un sujet ainsi conçu : La maternité appuyée sur la tendresse et le courage.

« Il faut que je te raconte comment elle est venue, disait Mme Cavanis à son fils.

— Ah ! oui, mère, je voulais justement te le demander.

— Oh ! non, dit Agathe, qui aurait mieux aimé que ce récit ne fût pas fait en sa présence.

— Si, si, reprit Edmond, et restez là, madame ; il faut un peu vous punir.

— Tu as raison, punissons-la, dit Mme Cavanis en caressant la joue veloutée d'Agathe.

« Eh bien donc, c'était le lendemain ou le surlendemain du jour où notre vieil ami est parti pour aller te voir à Paris, vilain ! Je n'ai pas besoin de te dire ma tristesse ; je n'avais plus personne avec qui parler de toi ; car depuis ton départ j'ai changé de servante. Un matin une jeune fille entre ici ; j'étais sur ce même fauteuil, mais bien moins heureuse qu'aujourd'hui...

— Mère, vous êtes donc heureuse ! dit Edmond.

— Ne m'interromps donc pas. Une jeune fille entre, et je l'entends demander si, par hasard, il ne faudrait pas une bonne dans la maison. Naturellement, je lui dis qu'il n'en fallait pas.

« — C'est bien dommage, dit-elle, car je cherche une condition et je n'en rencontre point qui me convienne.

» — Êtes-vous du pays ? lui dis-je.

» — Non, madame.

» — Avez-vous vos parents ?

» — Non, madame.

» — Il sont donc morts ?

» — Oui, madame.

» — Quel âge avez-vous ?

» — Vingt et un ans bientôt.

Digitized by Google

» — Et votre nom?

» — Hélène.

» — Avez-vous été déjà en service?

» — Non, madame.

» — Alors que pouvez-vous savoir faire?

» — Pas grand'chose, madame; mais j'ai tant de bonne volonté!

» — Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous prendre avec moi, ma fille.

» — Et moi, madame, je le regrette bien davantage, car vous paraissez si bienveillante! »

— Vois-tu, Edmond, la flatteuse! Cette jeune fille m'intéressait, quoique je ne pusse la voir, mais le son de sa voix me plaisait; j'y trouvais quelque chose de doux, d'harmonieux, de touchant qui m'allait à l'âme...

— N'est-ce pas? ma mère! s'écria Edmond tout ravi.

— Agathe, mon enfant, faites-le donc taire. »

Mais Agathe ne savait comment dérober sa confusion aux regards du jeune homme.

Mme Cavanis continua :

« Lui ayant exprimé combien je regrettais de ne pouvoir la prendre à la maison, elle s'approcha tout à fait de moi et me dit :

« — Vous avez donc mal aux yeux, madame?

« — Oui, ma fille, bien mal.

« — Voudriez-vous me permettre d'y regarder?

« — Pourquoi? dis-je.

« — C'est, répondit-elle, parce que s'il s'agit d'un mal que je connais, j'ai un moyen pour le guérir.

« — Vous plaisantez, ma fille.

« — Non, madame, je parle très-sérieusement.

« — En quoi consiste-t-il, votre remède?

« — Oh! répondit-elle, il est fort simple, tout dépend de la manière de l'employer; ce sont des herbes. »

— Des herbes? dit Edmond avec quelque surprise; et puis peut-être aussi des paroles, » ajouta-t-il avec une emphase comique.

Agathe se tourna de son côté et se mit un doigt sur la bou-

Digitized by Google

che, comme pour recommander le silence. Edmond se tut, mais il regardait son amie d'un air railleur.

« Oui, des herbes, reprit Mme Cavanis. Et quelles sont ces herbes? demandai-je. Elle me répondit :

« — Si madame veut absolument que je lui en dise le nom, je le lui dirai ; mais je préférerais ne pas le dire. »

— Bon! pensai-je, quelque recette héréditaire. Naturellement j'insistai pour savoir le nom de ces plantes merveilleuses. Après s'être fait assez prier, elle me les nomma. Toutes ces plantes étaient des herbes dont nous nous servons pour faire la cuisine.

— Ah! la sorcière! s'écria Edmond en éclatant de rire.

— Il ne me laissera pas achever! Quand je vis que c'étaient des herbes pour la cuisine, naturellement je me dis : Il n'y a pas grand danger. Je me prêtai à son désir, et je lui fis voir mes yeux.

« — C'est cela, me dit-elle; je réponds de votre guérison si vous voulez vous fier à moi : seulement, vous feriez bien de ne pas pleurer comme vous faites.

» — Et comment savez-vous que je pleure, lui dis-je un peu étonnée.

» — Je le vois bien, dit-elle : mais c'est l'absence de votre fils.

» — De mon fils? Qui vous a dit que j'ai un fils et qu'il est absent?

» — J'ai entendu raconter cela à Paris.

» — Vous venez donc de Paris?

» — Oui, madame.

» — Mais Paris a bien autre chose à faire que de s'informer si je pleure ; qui avez-vous connu dans cette ville?

» — J'ai connu quelqu'un qui allait beaucoup chez M. le général de Saint-Florent.

» — Et vous avez entendu parler de mon fils?

» — Oui, madame.

» — Et qu'en disait-on?

» — On en disait toutes sortes de bien, madame.

» — Et que disait-on du général Saint-Florent relativement à mon fils?

Digitized by Google

» — On disait qu'il aimait beaucoup votre fils, madame, et, à ce sujet, on ne tarissait pas. »

— Tu comprends, Edmond, elle me prenait à l'improviste par ma plus grande faiblesse. J'allais être à peu près seule pendant quinze grands jours au moins; j'étais inquiète sur ton compte; elle avait connu des gens qui te connaissaient, cela me semblait bien un peu singulier; mais, tu sais, je suis d'avis que dans la vie il ne faut pas chercher tant d'explications. Après tout, me dis-je en moi-même, sa laitue, ses feuilles d'épinard et de cerfeuil infusées dans de l'eau tiède, ça ne peut pas faire grand mal à mes yeux; je causerai de lui avec elle, et puis j'avais des idées.

« — Quel temps votre traitement durerait-il? lui dis-je.

» — Huit à dix jours, au plus. »

Je fis semblant d'y croire, et je lui demandai combien elle me prendrait pour ma guérison.

« — Oh! rien du tout, dit-elle; je serai trop contente d'avoir pu vous être utile.

» — Eh bien, vous demeurerez chez moi pendant les dix jours?

» — Je le veux bien, madame, et après je tâcherai de me placer autre part. »

— Mais nous l'empêcherons bien d'aller ailleurs, n'est-ce pas, Edmond?

« Enfin, mon ami, que te dirai-je? elle est restée ici et m'a traitée à sa manière, à sa véritable manière. Dans la matinée, elle humectait mes yeux deux ou trois fois avec son eau merveilleuse, apprêtée suivant la formule, comme disent les pharmaciens. Quelle précieuse garde elle fait! Avec elle, c'est un plaisir d'être malade. Elle a voulu coucher dans ma chambre, pour que je ne fusse pas seule la nuit. Le matin, elle épiait mon réveil et venait me distraire de ma préoccupation par mille soins ingénieux. Elle mettait tout en ordre, autour de moi, dans mes petites affaires; enfin, elle me faisait la lecture, et, le soir, elle m'arrangeait avec des attentions charmantes. Je n'ai jamais été dorlotée de cette façon, et vraiment, elle m'a gâtée. Mais son principal remède, celui dont elle usait le plus fréquemment, et sur lequel je la soupçonne d'avoir compté beaucoup plus que sur son eau, consistait à revenir continuellement

Digitized by Google

à toi dans notre conversation. Te dire comment elle s'y prenait, je ne le peux : toujours est-il qu'elle avait sans cesse un prétexte à sa disposition pour m'entretenir tantôt de la prospérité de la maison, tantôt des louanges qu'elle avait entendu faire de toi, tantôt de ton retour prochain, et mille choses.

— Bonne chère amie, disait Edmond tout bas.

— Naturellement, je me suis attachée à elle, reprit Mme Cavanis, je me suis attachée à elle tout doucement, sans m'en apercevoir, et bien fort. De sorte que, ces jours derniers, notre ami étant de retour, j'ai éprouvé un véritable serrement de cœur quand elle vint m'annoncer qu'elle voulait partir, vu que je n'avais plus besoin d'elle.

— Quoi! elle voulait partir? s'écria le jeune homme.

— Mon Dieu, oui.

— Méchante! » dit Edmond.

Agathe ne pouvait pas parler, elle cachait sa jolie tête dans le sein de la mère d'Edmond, n'osant pas laisser voir l'expression de bonheur qui l'animait.

« Je lui ai proposé, continua Mme Cavanis, de la garder avec moi jusqu'à ma fin, elle s'en est défendue avec opiniâtreté; il a fallu vivement la prier pour qu'elle se décidât à m'accorder encore quelques jours. Mais je n'espérais plus pouvoir la retenir, et si tu n'étais pas venu aujourd'hui, demain peut-être il eût été trop tard. »

Ces mots « trop tard » qu'Edmond avait entendus déjà résonner à son oreille le firent frissonner. Il lui sembla qu'Agathe allait disparaître encore, et il se leva pour s'élancer à sa poursuite, ainsi que fit Orphée après l'ombre d'Eurydice. Mais s'apercevant de son illusion, et voyant qu'il était encore fort loin du sombre empire, il se remit sur son tabouret.

« Heureusement, nous la tenons, reprit Mme Cavanis; je conserverai ma garde-malade, ou du moins, si elle me quitte, je saurai où la prendre quand ses bons soins me seront nécessaires. Elle fera notre bonheur à nous deux, et nous lui donnerons une famille affectionnée; elle sera pour moi une fille tendre, pour toi une charmante compagne; moi, je serai sa mère.

— Vous entendez, Agathe, vous entendez?

— Oui, oui, elle entend, dit Mme Cavanis. Près de nous,

Digitized by Google

elle oubliera le passé, elle se reposera de ses cruelles agitations, elle reprendra confiance en l'avenir, elle verra qu'il y a encore de bonnes gens sur la terre, et que les âmes d'élite échappent pourtant quelquefois au malheur. S'il lui reste des scrupules, elle les fera taire pour jamais, puisque je lui dis qu'elle a tort. A présent qu'elle me connaît, elle me croira, j'en suis sûre, et ne voudra pas me faire du chagrin. N'est-ce pas, mon enfant?

— Ah! je suis vaincue, s'écria la jeune femme; je suis vaincue, je m'abandonne à vous, je vous appartiens, je me réfugie dans votre amour; prenez tout le mien, pensez, agissez pour moi, mais ne cessez jamais de m'aimer!

— Enfin, voilà qui s'appelle parler, dit Edmond, transporté de joie. Chère Agathe, pourquoi n'avoir pas tenu ce langage plutôt! »

Ce jour fut consacré tout entier au bonheur d'être réunis. Edmond, n'ayant plus rien à dissimuler, fit le récit de son excursion chez Marianne, et rendit Agathe encore plus heureuse en lui donnant des nouvelle de sa fille. Il n'oublia pas la circonstance du festin improvisé en son honneur, mais il se garda bien de raconter l'accident de la nuit. Dès le jour suivant, le percepteur et lui commencèrent à s'occuper des préparatifs du mariage et des formalités indispensables. La semaine n'était pas écoulée, que tout le pays, à une demi-lieue à la ronde, eut connaissance du grand événement. Quoi! dans cette petite maison, dont les maîtres se tenaient si soigneusement à l'écart du voisinage, un mariage allait se faire? quoi! après trois ans d'absence, le fils unique, ce grand beau garçon si sauvage, était revenu et se mariait? avec qui? épouse-t-il une fille du canton? sa promise est-elle riche? restera-t-il dans le pays? Ravies d'avoir un si beau sujet pour s'exercer, les langues les plus actives se mirent à l'œuvre, et bientôt on s'aperçut de leur ardeur. Les versions les plus extraordinaires circulèrent de bouche en bouche. Quand on sut que la fiancée n'était autre que la garde-malade de Mme Cavanis, la curiosité fut au comble. On n'y avait pas fait attention jusque-là, et on ne la connaissait point, car elle n'avait jamais franchi le seuil de la porte; tout le monde voulut la voir. Bien des gens, qui n'avaient rien à faire de ce côté, passèrent et repassèrent devant la maison. Quelques-uns s'enhardirent jusqu'à s'emparer du premier prétexte plausible pour

Digitized by Google

y pénétrer. Les curieux ne respectent aucun asile, surtout les curieux malveillants. On vint demander à Mme Cavanis une foule de petits services qu'elle s'empressa de rendre quoiqu'elle devinât très-bien l'esprit de ce manége. On lui fit aussi toutes sortes d'offres qu'elle refusa poliment parce qu'elle en savait d'avance le motif. Cela suffit cependant à quelques visiteurs intrépides pour apercevoir Agathe; cela suffit surtout pour accroître la curiosité de ceux qui n'avaient rien pu voir.

Ces derniers comptèrent sur la messe du dimanche pour se dédommager. Ils ne doutaient pas que ces dames ne vinssent à l'église. A la vérité, Mme Cavanis n'y paraissait presque jamais, mais ils avaient décidé que ce dimanche elle ne pouvait se dispenser d'y venir. Pour Agathe, c'était encore plus indispensable et moins douteux. En conséquence, le rendez-vous fut nombreux. Sauf lors des grandes fêtes, le curé ne se rappelait pas d'avoir vu sa messe entourée d'une telle foule. C'était un homme d'esprit qui comprit parfaitement que la dévotion n'entrait pour rien dans cette affluence inaccoutumée. Du reste, la renommée, sous la forme de sa gouvernante, avait porté jusqu'à ses oreilles une partie des rumeurs de la paroisse.

Enfin le dimanche est vénu, l'heure de la messe a sonné, les curieux sont à leur poste, la messe commence, elle est dite, et ces dames n'ont pas paru! Le désappointement fit crier au scandale. C'est une indignité! disait-on. Pour le coup les dévotes se mêlèrent à la partie. Quelle considération avoir pour des femmes qui se permettent de ne point venir à l'église quand on les y attend pour les déchirer? Elles ne sont pas des nôtres, donc elles ne sont rien. On se mit à égorger tout doucement la réputation d'Agathe, et avec un acharnement d'autant plus grand que de singuliers bruits couraient sur le compte de Cavanis. D'après ces bruits, le jeune homme rapportait de Paris une fortune colossale, fruit d'un héritage miraculeux, et revenait vers la mère pour se fixer auprès d'elle. Son amour filial était le seul fait qui ne fût pas dénaturé. Mais dans la Babylone moderne, l'imprudent s'était laissé prendre aux piéges d'une adroite sirène. L'enchanteresse l'avait précédé ici, pour assurer l'exécution des projets combinés par elle, en surprenant la confiance de la mère. Une si belle fortune, un si beau parti allaient donc devenir la proie d'une intrigante effrontée! En-

Digitized by Google

core si elle ne s'affichait pas avec tant d'audace! encore si elle ne bravait pas avec tant d'impudeur les familles religieuses qui ont des filles à marier! on pourrait lui montrer quelque indulgence. Mais non, ce n'est pas seulement d'impiété qu'elle fait preuve, elle dédaigne déjà de se mettre en contact, même au saint lieu, avec les notables de l'endroit. Bientôt elle achètera des propriétés dans les environs. Étrangère, elle écrasera de son luxe les femmes des gens qui sont nés dans le pays; entachée d'irréligion, elle exercera son influence au profit de l'incrédulité. Qui sait si elle n'est pas protestante, si elle n'est pas juive, peut-être? devait-on lui laisser conquérir une position outrageante pour la morale et menaçante pour la foi? Le club des bonnes âmes tint conseil; on y prit une détermination inspirée par la gravité des circonstances. Le zèle pour la religion voulait qu'on fît tout pour empêcher l'accomplissement de ce mystère d'iniquité; la charité chrétienne, l'amour du prochain ordonnaient impérieusement d'éclairer Mme Cavanis sur les perfides manœuvres dont elle et son fils allaient être les victimes. Ils fallait se hâter. On décida qu'une négociatrice habile se rendrait auprès de la mère d'Edmond, et lui transmettrait les doléances, les remontrances et les avis du pieux conciliabule.

Parmi les aspirantes à cette mission honorable, on choisit la plus doucereuse, la plus insinuante, la plus patiente, celle qui restait à genoux le plus longtemps et se confessait le plus souvent. C'était d'ailleurs une femme dont l'immense et généreux amour s'était quelquefois étendu jusqu'aux valets de ferme, et à qui, sans doute, comme à Madeleine, Dieu pardonnerait beaucoup parce qu'elle avait beaucoup aimé.

Dès le lendemain elle entra en campagne. Mais la rusée ambassadrice eut grand soin de se renfermer dans les limites d'une visite de bon voisinage. Elle avait appris, dit-elle, que la maladie de Mme Cavanis se prolongeait, elle avait su en même temps le retour de M. Edmond, et quoique intimidée par la persistance de Mme Cavanis à vivre dans une retraite absolue, la déléguée du dévot conciliabule du canton de *** ne pouvait résister au désir de venir proposer son médecin à la malade, et offrir ses félicitations à la mère. En se retirant, elle ne demanda point la permission de revenir; de sorte que cette

Digitized by Google

permission n'ayant pu être formellement refusée restait sous-entendue.

A la seconde visite, la dévote fit un pas de plus vers le but qu'elle se proposait d'atteindre.

« Eh quoi ! dit-elle, monsieur votre fils se marie ! Je viens exprès vous en faire mon compliment. Combien ne devez-vous pas être heureuse. Ah ! je me mets bien à votre place, le jour où je marierai ma fille sera certainement le plus beau de ma vie ; et pourtant que de soucis pour une pauvre mère ; que d'appréhensions malheureusement trop bien fondées ! peut-on jamais savoir à qui l'on donne son enfant, et qui l'on introduit dans sa famille ? Souvent on apprend, mais trop tard, que l'on a été trompée, et alors quelle douleur ! Je vous félicite d'avoir pu rencontrer si loin de vous une jeune personne digne de monsieur votre fils ; car, d'après ce qu'on m'a dit des rares qualités dont il est doué, ce serait l'homme le plus infortuné de la terre s'il venait à découvrir qu'on eût abusé de sa tendresse ; et vous-même, que deviendriez-vous ? »

Ce fut là le thème exploité pendant cette seconde entrevue.

La dévote, et notons bien que la dévote est pour nous tout à fait différente de la femme pieuse, la dévote laissa donc à ces insinuations le temps de porter des fruits. Elle mit entre cette seconde visite et une troisième qu'elle se proposait de faire un plus grande intervalle qu'entre la première et la seconde. Lorsqu'elle arrivait, Agathe se retirait par discrétion, et Cavanis suivait Agathe ; elle espérait donc être parfaitement libre quand elle voudrait porter les grands coups.

Pendant ces petites machinations, la famille avait approximativement calculé le délai qu'exigeraient les démarches nécessaires. Edmond s'était empressé de faire savoir à M. de Saint-Florent l'heureux dénoûment qui se préparait. Sa lettre exprimait en outre le regret que le général, vu l'état d'une santé chancelante, ne pût point assister au mariage. Presque courrier par courrier Edmond recevait du général un bout de papier sur lequel étaient écrits, d'une main assez mal assurée, ces simples mots : « Je pars. »

A la même époque une sérieuse discussion s'éleva entre Mme Cavanis, son fils et Agathe. La jeune femme voulait absolument que sa fille fût près d'elle lors de la cérémonie nuptiale ;

Digitized by Google

Edmond ne demandait pas mieux ; Mme Cavanis affirmait que cela ne pouvait être autrement. Le débat, par conséquent, portait non sur le projet, mais sur les moyens de l'exécuter. A ce propos, l'unanimité se brisa, et les avis se partagèrent.

« C'est à moi qu'il appartient d'aller chercher ma fille, disait Agathe ; c'est mon droit, c'est mon devoir, nul ne peut dire le contraire. Je vais vite partir afin de revenir plus vite encore. »

Edmond lui répondait :

« Non, non, s'il vous plaît, il n'en sera rien. J'ai trop peur de vous perdre pour consentir à votre absence. Je ne me méfie pas de vous, chère Agathe, j'ai votre parole, et, qui plus est, vous avez promis à ma mère, mais je redoute les hasards inconnus ; c'est moi qui partirai. Vous me confierez bien votre enfant, peut-être. »

Mais alors Mme Cavanis intervenait :

« Pourquoi me quitter, Edmond ? pourquoi me quitter, Agathe ? Croyez-vous que si vous vous en alliez l'un ou l'autre, en un moment semblable, ou tous deux ensemble, ce qui serait pire, je n'aurais pas, moi aussi, de mortelles inquiétudes ? »

Edmond et Agathe se regardaient avec anxiété, ne sachant quel parti prendre.

« Ne serait-il pas mieux de faire venir Marianne ? dit enfin Mme Cavanis ; elle trouverait bien pour la remplacer, pendant une quinzaine de jours, quelque bonne vieille qui ferait son ménage et prendrait soin de ses enfants ; nous l'indemniserions de grand cœur des frais que lui causerait ce déplacement ; ainsi nous n'aurions rien à craindre pour la petite fille, et toute séparation serait évitée.

— C'est cela ! s'écria Cavanis, à qui tous les moyens convenaient pourvu qu'Agathe ne partît pas. Il faut, ma chère amie, envoyer tout de suite vos instructions à Marianne. »

C'était bien quelque chose que d'avoir réglé ce point ; mais des contrariétés nombreuses survinrent d'autre part ; la mairie élevait difficulté sur difficulté. En ce qui concernait Edmond, ce fut une affaire bientôt terminée ; mais il n'en fut pas de même relativement à Agathe. Sa position de fille naturelle et de mère sans mariage devint pour elle un sujet d'humiliations qu'on paraissait exploiter avec malignité. On ne lui fit grâce de rien, et l'on ne ménagea pas les chicanes. Elle, sa mère défunte,

Digitized by Google

sa fille absente furent l'objet des investigations les plus impertinentes; et comme elle n'était pas encore âgée de vingt et un ans, on exigea qu'elle fournît un certificat contenant une autorisation de se marier donnée par l'administration de l'hospice où elle avait été déposée; cette administration étant investie à son égard de la surveillance et des pouvoirs paternels. A son tour, l'administration fit demander à la mairie, sur la famille de Cavanis, des renseignements qu'on ne s'empressa pas de donner. Rien n'était plus légal au fond, mais rien n'était moins bienveillant dans la forme. On voyait clairement que des informations précises servaient de base à ce système de rigueur; un reptile devait s'être glissé par là, il y avait répandu son venin. Edmond ne négligeait aucune précaution pour éloigner d'Agathe ce calice d'amertume, mais, quoi qu'il pût faire, il était impossible que quelques gouttes n'en tombassent pas sur les lèvres de son amie. Pour répondre aux exigences de la municipalité, il fallait questionner la jeune femme, lui demander des explications. Ces interrogations multipliées l'avertirent des obstacles qui arrêtaient Cavanis. Agathe rougit, non pour elle, mais pour son ami, en apprenant que les mystères de sa vie étaient ainsi dévoilés à tous les yeux. Sous ce toit paisible et honnête, elle se considéra bientôt comme un embarras et une honte; elle avait promis de ne pas le quitter, elle y resterait. Mais si le repentir d'être venue n'entra pas dans son cœur, elle s'accusa de s'être livrée trop facilement à l'espérance, et d'avoir accepté le bonheur aux dépens de ceux qu'elle aimait. Dès lors son sourire devint plus rare, la tristesse pesa sur son front, un sentiment poignant et aigu, un sentiment semblable au remords, pénétra dans son âme et en prit possession.

Sur ces entrefaites, la dévote jugea l'instant favorable et fit une troisième visite à Mme Cavanis pour tenter le dernier effort; le club était impatient.

En la voyant entrer, Agathe s'esquiva, selon son habitude; et, selon son habitude, Edmond suivit Agathe.

La mère d'Edmond, bien qu'un peu surprise de cette assiduité, reçut la dévote sans trop de déplaisir. Cependant, comme elle persistait plus que jamais dans son système d'isolement, elle comprit que ces subites marques de déférence, non provoquées par elle, devaient avoir un but. La bonhomie chez

Digitized by Google

Mme Cavanis n'excluait pas la finesse du jugement et la sagacité. Pour se maintenir depuis si longtemps dans une neutralité exacte vis-à-vis de ses voisins, elle avait dû être continuellement sur ses gardes; cette nécessité avait développé chez elle la faculté d'observer et de déduire. Aussi, à la fin de la seconde visite de la dévote, une observation s'était-elle présentée à son esprit. La première fois, se dit-elle, on ne m'a parlé que de ma santé et du retour de mon fils; la seconde fois, c'est le mariage de Cavanis qui a fourni le sujet des félicitations. Tout cela aurait pu être dit dans la même entrevue. Évidemment la voisine ménage ses ressources; il y a gradation. Que va-t-elle me dire aujourd'hui? ce sera sans doute le bouquet. Mais à présent que je puis me servir un peu de mes yeux, je découvrirai peut-être quelque chose dans les siens.

Les deux dames s'abordèrent donc avec politesse, l'une se tenant sur le défensive, l'autre étudiant les moyens d'attaquer avantageusement.

Après l'échange des compliments ordinaires, la conversation s'engagea d'une manière plus directe.

« Je suis vraiment charmée de voir votre santé s'améliorer si promptement, dit la dévote; que ne puis-je faire le même éloge de la mienne.

— Seriez-vous donc malade, madame?

— Oui, je souffre.

— Je vous assure qu'à l'aspect de votre visage on ne s'en douterait nullement.

— Je le sais, dit la dévote, mais vous n'ignorez pas qu'il est de ces peines dont la trace ne s'étend pas tout de suite jusqu'au visage.

— Vous voulez parler des chagrins? dit Mme Cavanis, je vous plains, madame, si vous en avez.

— Oui, et vous savez que le chagrin nous visite quelquefois pour des causes qui ne nous sont pas tout à fait personnelles? »

Je crois que nous y voilà, pensa Mme Cavanis.

« Nous serions bien peu de chose en ce monde, continua la dévote, si nous n'étions jamais affectés que par le soin de nos propres intérêts.

— Vous avez raison, madame, dit la mère d'Edmond; cependant on peut, sans risquer d'être accusé d'égoïsme, ne pas

Digitized by Google

pousser la bonté d'âme jusqu'à se rendre malade en seule vue des intérêts d'autrui.

— Cela est bien difficile quand ces intérêts nous sont chers et qu'on affectionne les gens, répliqua la dévote.

— Que pensez-vous du beau temps que nous avons cette année, dit Mme Cavanis, en essayant de donner un autre tour à la conversation. Pour mon compte, j'en ai rarement vu un pareil.

— Certainement; mais on n'est guère sensible aux beautés de la nature quand on a l'esprit fatigué.

— Les prés souffrent un peu, ajouta Mme Cavanis, mais les moissons ont été belles.

— C'est vrai, reprit la dévote. Aussi faut-il remercier Dieu d'une si grande faveur, en faisant de bonnes œuvres.

— Les vignes sont richement chargées, nous aurons des vendanges magnifiques.

— Mme Cavanis.

— Madame.

— Je viens vous voir aujourd'hui avec l'intention de commettre une indiscrétion que vous ne me pardonnerez peut-être pas.

— Je vous en laisse juge, répondit Mme Cavanis d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux. Examinez cela vous-même.

— Si pareil malheur m'arrivait, je ne m'en consolerais de ma vie.

— Voyons, madame, dit Mme Cavanis toujours sur le même ton; s'il ne faut que cela pour vous mettre à votre aise, je vous autorise à être indiscrète.

— C'est la crainte où je suis de vous voir méconnaître mes intentions qui m'affecte aussi profondément.

— Chère dame! répondit la mère d'Edmond avec un imperceptible accent de raillerie; allons, rassurez-vous et parlez.

— Du moins vous ne refuserez pas de rendre justice au bon désir qui m'anime.

— Oh! non, certainement; de quoi s'agit-il? je vous écoute.

— Je vais toucher une corde bien sensible, et il faut tout mon dévouement pour que je puisse m'y résigner.

— Comptez sur une reconnaissance égale au mérite d'un si bon procédé, madame, et prenez un peu de courage.

Digitized by Google

— Eh bien, madame, dit la dévote en baissant la voix, êtes-vous certaine d'avoir eu, sur la fiancée de monsieur votre fils, tous les renseignements désirables?

— Quant à ceci, madame, rassurez-vous. Oui, j'ai eu tous les renseignements désirables.

— Ma chère Mme Cavanis, j'ai quelques raisons de croire que vous êtes dans l'erreur.

— Et quelles sont vos raisons pour le croire? demanda la mère d'Edmond, sans rien perdre d'un calme qui embarrassait la dévote beaucoup plus que ne l'eût fait une colère emportée.

— Vous sentez, reprit la dévote, combien il doit m'être pénible de jeter ainsi des soupçons sur une jeune personne, si coupable qu'elle puisse être.

— Oui, ma chère voisine. Ensuite?

— Ensuite, il court dans le pays des bruits si étranges... Mais que dis-je des bruits? notre mairie a reçu des informations d'une telle importance, et venant de personnes si dignes de foi, qu'il est de toute évidence que vous et monsieur votre fils êtes les victimes d'une intrigue habilement menée.

— Cela est véritablement effrayant, dit Mme Cavanis de l'air le plus tranquille du monde. Eh bien, nous nous tirerons de là comme nous pourrons.

— Mon Dieu, madame, dit la dévote un peu dépitée, vous me répondez avec un sang-froid qui me glace.

— Que voulez-vous! madame, répondit la mère d'Edmond, je n'ai pas l'honneur d'être de la mairie, moi. Les informations dont vous parlez ne me sont point parvenues, et jusqu'à présent vous ne m'avez rien appris qui soit bien positif. Naturellement je dois attendre que vous vous expliquiez.

— Ainsi vous ignorez que la jeune personne qui aspire à devenir votre belle-fille est une... est un enfant naturel?

— Après, madame.

— Une bâtarde?

— Après.

— Comment! après?

— Oui, madame, après.

— Cela ne vous étonne pas davantage?

— Mais, mon Dieu! madame, je savais tout cela.

— Vous le saviez?

Digitized by Google

— Oui, madame.

— Et vous n'en êtes pas indignée?

— Si j'ai de l'indignation, ma voisine, ce n'est pas contre la fiancée de mon fils.

— Savez-vous aussi qu'elle se fait passer pour veuve, et qu'elle a un enfant sans avoir jamais été mariée?

— Je sais qu'elle ne s'est jamais fait passer pour veuve; je sais qu'elle n'a jamais été mariée, et je sais qu'elle a un enfant envers qui elle remplit tous les devoirs d'une mère.

— Je n'ai rien à vous apprendre, madame, je le vois; mais je m'étonne que vous acceptiez si facilement de tels désordres.

— Sans doute ce sont des désordres, reprit Mme Cavanis; mais n'entendez-vous pas en vous-même une secrète voix qui vous porte à un peu plus d'indulgence envers les femmes?

— Je n'oublie pas mes devoirs, madame, reprit la dévote dont le front se colora légèrement; la charité chrétienne doit s'étendre fort loin sans doute; mais, j'en suis convaincue, la morale a des lois qu'il n'est pas permis d'enfreindre, et dont on ne doit pas tolérer la violation.

— A cet égard, ma conviction ne le cède pas à la vôtre, répondit Mme Cavanis, j'ai même sur ce point des idées fort précises, mais l'habileté me manque pour les développer. Mon fils, qui les partage, s'entend à cela mieux que moi. Voulez-vous que je l'appelle?

— Cela n'est pas nécessaire, madame, répliqua la dévote qui saisit parfaitement l'intention de cette proposition un peu ironique. Mes regrets sont grands de vous voir prendre avec tant de philosophie des choses que je déplore. Un jeune homme aussi distingué que l'est monsieur votre fils, du moment qu'il voulait se marier, aurait pu choisir parmi les plus brillants partis du pays. Sa recherche eût été honorablement accueillie partout. Il eût resserré, par de précieux liens, l'affection que nous lui portons. Pour n'avoir pas eu l'occasion de se manifester, cette affection n'en est pas moins vive et sincère.

— Mon Dieu! madame, ce n'est pas moi qui me marie, c'est mon fils. Je le laisse maître d'agir à son gré, car il est le plus intéressé dans l'affaire. S'il vous entendait, peut-être feriez-vous

Digitized by Google

impression sur lui. Décidément je vais le faire appeler ; c'est à lui surtout qu'il appartient de vous répondre. »

Mme Cavanis ordonna à la servante d'aller prier Edmond de descendre.

« Veuillez ne déranger personne, dit la dévote en se levant et en repoussant sa chaise comme le fait quelqu'un qui se dispose à quitter la place. Mon éloquence est trop faible pour persuader M. Edmond. Si du moins il eût dirigé son choix sur une personne digne de lui ! Mais contracter une alliance aussi blâmable, donner son nom à une fille perdue ! ah !...

— Veuillez faire attention, madame, dit avec douceur la mère d'Edmond, que vous parlez d'une personne que j'aime et qui sera bientôt ma fille.

— J'éprouve une extrême douleur à vous l'annoncer, reprit la dévote, mais aucune famille honnête ne voudra se compromettre en la recevant.

— Tenez, madame, j'entends venir Edmond ; veuillez l'instruire vous-même des dangers auxquels il s'expose avec une si grande légèreté.

— Je vous demande mille pardons de ma démarche, madame, et je vous prie d'agréer mes vœux pour votre prospérité, répliqua la dévote, en faisant une profonde révérence à Mme Cavanis.

— Vous ne voulez donc pas attendre mon fils ? » dit malicieusement la bonne mère.

Mais la dévote n'avait garde. Calme en apparence, mais furieuse intérieurement, elle se hâta de battre en retraite, et quand Edmond parut, Mme Cavanis était seule.

Pendant cet entretien où la déléguée du club, soi-disant religieux, du canton de **** avait si complétement échoué dans l'entreprise dont elle s'était chargée, Edmond et Agathe, réfugiés à l'étage supérieur, attendaient sans impatience le départ de l'officieuse voisine.

Edmond voyait avec un mortel chagrin la tristesse croissante de son amie ; par mille raisonnements, mille soins ingénieux, il s'efforçait de la dissiper. Les lenteurs calculées qu'on opposait à son mariage ne l'inquiétaient que médiocrement, car il savait qu'en dépit de la malveillance manifeste qui les prolongeait outre mesure, elles devaient avoir un terme prochain.

Digitized by Google

Mais, il le sentait, la sensibilité d'Agathe avait pour souffrir une cause autre que ces retards, si pénibles qu'ils fussent. En vain, par une patience inaltérable, par une résignation angélique, la jeune femme prouvait-elle une ferme volonté de rester fidèle à la promesse qu'elle avait faite de ne plus le quitter; il craignait toujours le réveil des scrupules dont il connaissait l'empire sur ce noble et tendre cœur. Agathe cependant ne songeait point à fuir; c'eût été à ses yeux un acte d'ingratitude. Elle se livrait avec délice à l'amour qui l'avait envahie, et remerciait Dieu de celui qu'elle avait inspiré. Sa tendresse pour la mère d'Edmond s'accroissait de jour en jour; mais, nous l'avons dit, ce bonheur si pur et si grand était empoisonné. Une sourde douleur la rongeait.

Tout entier au désir de distraire sa fiancée, Edmond venait de demander à Agathe son avis sur l'usage à faire de l'héritage futur de M. de Saint-Florent, lorsque Mme Cavanis le fit prier de descendre vers elle. Juste au même instant Agathe répondait à son ami :

« Nul ne peut vous conseiller mieux que votre mère; c'est à elle qu'il faut soumettre cette question.

— Je lui en ai déjà parlé, dit Edmond; mais elle me répond toujours : « Fais ce que tu voudras. » Allons, il nous faut aujourd'hui contraindre sa sagesse à parler plus clairement. Mais nous avons besoin de la vôtre, ajouta Edmond en affectant un air enjoué; vous êtes de droit membre du conseil, mon amie. »

Agathe laissa errer sur ses lèvres le sourire attendrissant des bons cœurs affligés et s'empressa de suivre Edmond.

En abordant Mme Cavanis le jeune homme remarqua sur les traits de sa mère un léger trouble qui n'était pas habituel. Il se douta que la dernière visite n'y était pas étrangère.

« Vous m'avez fait demander, mère, dit-il; me voici... Mais, qu'avez-vous?

— Je n'ai rien, mon ami, répondit Mme Cavanis, en abaissant sur ses yeux le garde-vue qui les protégeait contre l'éclat du jour. Je voulais procurer à la dame qui sort d'ici le plaisir de te voir : mais tu n'es pas descendu assez promptement.

— Auriez-vous eu ensemble quelque discussion désagréable?

— Non, non; c'est une excellente femme. Seulement, elle a peut-être un peu trop de zèle. »

Digitized by Google

Ces mots si simples frappèrent pourtant Cavanis et Agathe; ils devinèrent qu'il avait été question d'eux. Leurs regards se rencontrèrent, celui d'Edmond, inquiet et mécontent; celui de la jeune femme, plein d'incertitude et d'angoisse.

Puis les deux regards changèrent d'expression.

Ayez du courage, ayez surtout un peu de confiance en votre ami, disait le regard de Cavanis. J'en ai, mais je souffre des chagrins qui vous viennent de moi, répondait le regard d'Agathe.

Edmond se réserva de faire expliquer sa mère plus tard, et, pour écarter les idées qui s'emparaient d'eux tous, il s'écria un peu brusquement :

« Voyons, mère, pendant que vous conversiez ici avec votre voisine, une importante discussion était sur le point de s'élever là-haut entre Agathe et moi. Le sujet vous en est déjà connu ; mais vous avez refusé de vous prononcer. Agathe suit votre exemple et me renvoie à vous. Il est bon, pourtant, que je sache à quoi m'en tenir. Ainsi, mère, vous allez présider aux délibérations. Je pose la question en ces termes : Que ferai-je de l'héritage de M. de Saint-Florent?

— Attends que je m'arrange un peu dans mon fauteuil... bon !... enfin ! je fais bien tout ce que vous voulez ; je reste bien tranquille. Mais si je montre une si grande soumission à vos ordres, c'est afin de pouvoir aller à l'église voir bénir votre union, mes enfants. A présent, je suis à merveille. Parle, Edmond, je t'écoute. Tu disais donc?

— Je vous demandais, ma mère, ce qu'il faudra que je fasse de l'héritage de M. de Saint-Florent?

— Agathe est là? Ah! oui, je la vois. Approchez-vous, ma fille. Eh bien, mon ami, à te parler franchement, il me semble que tu poses fort mal la question.

— Très-bien, ma mère! allons, faites votre devoir de président.

— Tu parles de cet héritage comme s'il était déjà en ta possession. Qui peut t'assurer que le général ne refera pas son testament?

— Au fait, c'est vrai! dit Edmond. Parbleu! il me tirerait d'un grand embarras. Donc, je modifie ainsi ma rédaction : Au cas où M. de Saint-Florent laisserait son testament tel qu'il est

Digitized by Google

aujourd'hui, quelle destination faudrait-il donner à cet héritage? car je ne veux pas le garder.

— Et pourquoi ne le garderais-tu pas? répliqua Mme Cavanis.

— Comment, mère, vous seriez d'avis...

— Je suis d'avis qu'il faut rester toujours, et quoi qu'il arrive, probe et loyal, et qu'il faut se montrer généreux quand on peut l'être; mais je ne vois pas pourquoi tu repousserais une fortune qui te vient sans que tu l'aies sollicitée, et sans que tu fasses tort à personne. Qui donc pourrait en faire un meilleur emploi que toi?

— Mère, j'ai peur de ne rien valoir sitôt que je serai devenu riche.

— La richesse ne corrompt personne, mon ami. Les hommes qui sont mauvais étant riches, n'eussent pas valu mieux s'ils fussent restés pauvres; ils auraient seulement augmenté le nombre des hypocrites. Il n'y a, selon moi, que deux variétés dans l'espèce humaine : les gens qui ont du cœur et ceux qui n'en ont pas. Pour les premiers, faire le bien est un besoin impérieux, en quelque position que le sort les place; quant aux seconds, s'ils sont pauvres, ils font de l'égoïsme en petit, ne pouvant en faire en grand, voilà tout. Je ne vois pas d'autre manière d'expliquer la lutte éternelle du bien et du mal en ce monde. On a beau parler de l'orgueil, de l'ambition, ces fléaux ne compriment jamais entièrement le cœur quand il en existe. Au contraire, le cœur fait tourner ces fléaux, ou plutôt ces puissants leviers, à l'avantage de la société entière. Quand le cœur est absent, il ne faut espérer des gens que de belles phrases. Là où il n'y a rien, comme on dit, le roi perd ses droits.

— Ma mère, vous allez m'imposer, je le prévois, une terrible corvée

— En quoi donc serait-ce une corvée que d'administrer, pour opérer le plus de bien possible, une belle fortune tombée par hasard entre tes mains? Quelle plus noble occupation peux-tu donner à ton intelligence, quelle satisfaction plus douce peux-tu procurer à toi-même? Tu veux vivre dans ce qu'on appelle la médiocrité, financièrement parlant; qui t'en empêchera. L'idée t'est venue d'envoyer quelques centaines de mille francs aux hôpitaux; fais comme tu voudras, mon ami, mais je crois que

Digitized by Google

les pauvres n'en boiront pas pour cela de meilleur bouillon, et n'en auront pas un lit de plus. Il n'y a de bonnes œuvres utiles que celles que l'on fait soi-même, avec connaissance de cause. Secourir les infortunés que la misère précipite à l'hôpital, est bon ; mais faciliter aux indigents un travail dont les fruits leur permettent de se faire soigner chez eux est meilleur encore. Je soupçonne plus de vanité que de charité réelle dans ces fastueuses donations dont les journaux retentissent quelquefois. Un homme qui, pendant vingt ans, emploierait le revenu de quatre ou cinq cent mille francs à prévenir les maux qu'enfantent autour de lui, au sein des populations laborieuses, soit la maladie, soit la privation de travail, soit l'impossibilité de suffire aux frais d'un premier établissement; celui-là ne ferait pas beaucoup de bruit, peut-être, mais il rendrait, à lui seul, plus de services que les hospices et les bureaux, dits de bienfaisance, n'en ont jamais rendu. »

Edmond écoutait avec une religieuse attention les paroles de sa mère. Mme Cavanis releva son garde-vue pour consulter la physionomie de son fils; après une pause, elle continua.

« Je sais bien que les philosophes prêchent le mépris des richesses. Mais, d'abord, il y a philosophe et philosophe. Quand on dit, ne trompez personne, ne ruinez personne, ne faites aucune lâcheté pour amasser de l'argent, on parle comme un livre ; mais quand on dit que l'argent est chose méprisable en soi, on dit une sottise, et quand on ne le pense pas, on est un imposteur. Tiens, mon ami, je te demande pardon de l'expression, mais parmi les philosophes sincères il en est qui sont moins intelligents que des oies. Ce sont eux qui entretiennent l'apathie des gens de cœur dont ils sont entourés. Plutôt que de faire preuve d'intelligence et d'activité, ils aiment mieux afficher une pauvreté orgueilleuse, stérile, dont on ne leur sait gré nulle part, et dont on se moque partout. Ils promènent fièrement leurs guenilles dans quelques salons où on les attire pour les montrer comme des animaux rares ; ne feraient-ils pas mieux de réfléchir davantage et d'agir avec plus de sagesse? Puisque rien ne se fait sans l'argent, surtout le bien, n'est-ce pas le comble du déraisonnement que d'abandonner un si puissant instrument aux mains qui ne s'en servent que pour nuire?

— Ma mère, je crois que vous avez raison, dit Cavanis.

Digitized by Google

— Tu m'as demandé mon avis, mon cher Edmond, le voilà. Je vais le résumer en deux mots. Si M. de Saint-Florent maintient jusqu'à la fin les dispositions dont il t'a fait part, accepte cette fortune pour la répandre en bienfaits, pour l'ériger en Providence. Mais ne renonce jamais à en être toi-même l'intendant et le dispensateur. Assez de riches sans âme pèsent sur la terre de tout le poids de leur égoïsme multiplié par leurs écus. Joins-toi au petit nombre de ceux qui ont des entrailles, tu donneras ainsi un exemple à la fois utile et consolant.

— C'est fini, c'est convenu, c'est réglé. Le sort en est jeté, je consens à être riche, s'écria Edmond. Oui, ma mère, si la fortune vient me chercher, je ne lui tournerai pas le dos, et, pardieu! je montrerai comment il faut s'en servir.

— N'êtes-vous pas de mon sentiment, chère fille? dit Mme Cavanis à Agathe.

— Maman! maman! répondit Agathe en serrant la mère d'Edmond dans ses bras, vous êtes la sagesse même et la bonté réunies.

— Avais-je tort, Edmond, de te dire que c'était une flatteuse? » reprit Mme Cavanis avec une bonhomie caressante.

Dans le courant de la journée Edmond profita d'un moment où Agathe était éloignée pour demander à Mme Cavanis quel avait été le sujet de son entretien avec la dévote. Malgré les ménagements extrêmes de sa mère, il devina sur-le-champ tout ce qu'elle cherchait à lui dissimuler, et jura qu'il jetterait à la porte quiconque se présenterait avec des intentions semblables.

Le jour suivant, d'assez bonne heure, à peine Mme Cavanis était-elle levée, on frappa discrètement à la porte; la servante s'empressa d'aller ouvrir : c'était le curé de la paroisse.

A cette vue Edmond fronça le sourcil.

Une légère expression d'impatience et de mécontentement passa sur le front de Mme Cavanis, puis disparut aussitôt.

Agathe devina le motif de cette visite nouvelle, devint pâle et s'enfuit. Cette fois, Edmond resta.

« C'est une véritable persécution, pensa-t-il; mais, nous allons voir.

— Tu ne vas pas rejoindre Agathe, mon ami? dit Mme Cavanis, qui désirait éloigner Edmond.

Digitized by Google

— Non, ma mère, je resterai près de vous, à moins que M. le curé n'ait quelque chose de très-particulier à vous dire. »

La physionomie du curé n'offrait pas cette expression de morgue hautaine et de sensualité déguisée que l'on remarquait chez beaucoup de ses collègues ; une simplicité affable régnait sur l'ensemble de sa personne, et ses traits, respirant la finesse et la bonté, n'étaient pas, sous ce rapport, sans analogie avec ceux de la mère d'Edmond. Il salua poliment, et s'adressant au jeune homme :

« Demeurez, monsieur, je vous en prie ; si madame votre mère y consent. Je n'ai rien à lui dire que vous ne puissiez entendre. »

Edmond offrit une chaise au curé, en prit une pour lui-même, jeta un regard sur sa mère, et attendit que le curé rompît le silence.

« Ma visite vous étonne, madame ; n'est-ce pas ? dit le prêtre.

— Vrai ; monsieur le curé, je ne m'y attendais peu, répondit Mme Cavatis.

— C'est que je n'ai pas l'habitude de m'introduire chez mes paroissiens sans qu'ils me fassent appeler, à moins qu'ils n'aient besoin de consolations ou de secours. Si la maison de Dieu est à tous, le domicile est pour chacun d'eux une retraite inviolable. Mon devoir est de les convaincre, si je peux, des vérités dont je suis convaincu moi-même, et non de les tourmenter ; en un mot, je suis prêtre et ne suis pas espion ; voilà pourquoi je me présente ici pour la première fois, si j'ai bonne mémoire. Cela ne m'empêche pas, madame, de vous connaître aussi bien que si j'avais eu l'honneur de vous voir chaque jour.

— Vraiment, monsieur le curé? et comment cela?

— Cela tient à de petites observations faites depuis quinze ans que je dirige la paroisse. Par exemple, vous ne vous chargez jamais du pain bénit, mais votre offrande pour les pauvres égale presque toujours celle de mes paroissiens les plus opulents ; vous venez rarement à la messe, mais quand vous y venez je vous vois toujours dans le coin le plus obscur de l'église, priant avec ferveur ; je ne me souviens pas de vous avoir jamais rencontrée au confessionnal ; mais quel péché si grave peut faire une mère aussi bonne que vous l'êtes ! La miséricorde

Digitized by Google

divine est acquise d'avance à toutes les femmes qui se dévouent, comme vous n'avez cessé de le faire, aux difficiles et saints devoirs de la maternité. Quant à monsieur votre fils, ajouta le curé, en regardant Edmond, il a fait sa première communion au collége; depuis, il a été un grand ami des bois, du lever et du coucher du soleil : la contemplation de la nature porte aux idées religieuses.

— Ceci m'a tout l'air d'un exorde par insinuation, pensa Cavanis, mais si la péroraison ne me convient pas, je prendrai sur moi de conclure.

— J'arrive maintenant au sujet qui m'amène, reprit le curé. Des personnes plus recommandables peut-être par le zèle que par la prudence m'ont parlé d'une certaine façon du prochain mariage de monsieur. Je les crois animées de bonnes intentions, et je leur dois des égards. Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous faire une seule petite question, bien courte?

— Voyons, monsieur le curé, dit Edmond.

— Je n'ai pas la moindre volonté de pénétrer malgré vous les mystères de votre conscience; Dieu nous voit l'un et l'autre et nous juge. Dites-moi seulement : vous proposez-vous de vous marier à l'église?

— Quelle est votre opinion là-dessus, ma mère?

— Consulte-toi, mon ami, et fais comme tu voudras.

— J'ignore le culte suivant lequel votre fiancée a été élevée et instruite; j'aimerais à apprendre qu'elle est catholique, je l'avoue. Si elle ne l'est point, je ne vous en rendrai pas moins, à l'occasion présente, tous les petits services qui seront en mon pouvoir; si elle l'est, ne réfléchirez-vous pas que dans toutes les religions on bénit le mariage? car c'est un acte si important dans la vie, qu'on ne saurait trop le mettre sous la protection de Dieu.

— La protection de Dieu, très-bien; pour ce qui est de la protection de l'Église, à vous parler franchement, monsieur le curé, je n'y tiens pas du tout pour mon propre compte; mais si ma mère et ma fiancée le désirent, eh bien, j'y consentirai pour leur plaire, surtout à présent que j'ai vu qui vous êtes, c'est-à-dire un prêtre animé de l'esprit de paix.

— Bon, bon, reprit doucement le pasteur, je n'en demande pas davantage.

Digitized by Google

— Par exemple, n'espérez pas que je me confesserai, monsieur !

— Allons, allons, nous examinerons cette difficulté. J'ai votre promesse ; vous viendrez me voir?

— Pour rien au monde, ajouta Cavanis, je n'aurais fait cette concession à certains prêtres, qui malheureusement paraissent être en majorité aujourd'hui. Leur conduite est odieuse ; je ne leur reconnais pas le droit de me prêcher la morale ; aucune bénédiction ne peut tomber du ciel à leur prière ; partout sur leur passage ils sèment la haine et la discorde ; ils osent se plaindre de l'impiété quand eux seuls sont des impies !

— Dieu jugera ceux qui troublent l'Église répondit le curé.

— Et le repos des nations, dit Cavanis.

— Ma mission, reprit le curé, consiste à faire aimer la religion au lieu de la faire craindre ; elle consiste à resserrer l'union des familles, à développer au cœur de tous le désir, le besoin d'être pieux et charitable, je la remplis de mon mieux. Allons, au revoir, madame ; au revoir, monsieur ; je m'en vais satisfait.

— Que vous avait-on raconté à propos de notre Agathe, monsieur le curé? demanda Mme Cavanis.

— Rien qui vaille la peine d'être répété, madame, répondit le curé.

— Tout cela, je le parie, s'écria Edmond courroucé, vient de cette hypocrite d'hier !

— Chut ! dit le curé en parlant bas ; nous avons besoin de ménagements envers ces dames que leur zèle emporte trop loin. Moi-même je ne suis pas sans en être quelquefois fatigué. Si vous saviez combien elles m'ennuient avec leurs assiduités ! et surtout avec leurs confitures !... »

Edmond et Mme Cavanis ne purent s'empêcher de rire.

« Mais c'est un devoir que d'être indulgent et patient, reprit le curé.

— Pour que vous puissiez mieux apprécier le beau zèle de ces dames, dit Cavanis, il faut que je vous apprenne, monsieur le curé, quelle femme est mon Agathe ; je vous dois bien cette confidence. »

Et le jeune homme fit au bon prêtre un récit succinct des cir-

Digitized by Google

constances que nous connaissons. Quand il eut terminé, le curé, qui l'avait écouté avec attention, lui dit :

« Aimez bien votre future, car elle le mérite. Je vais écrire moi-même à l'hospice, et nous ferons cesser les retards qui vous tourmentent. Rassurez votre Agathe.

— Monsieur le curé, dit Edmond tout joyeux du résultat de cette conversation, dont il avait si mal auguré au commencement; si j'étais influent dans le sacré collége, à la première vacance du saint-siége vous seriez pape.

— J'aime mieux rester curé, » dit le bon prêtre en souriant. Et il sortit.

Edmond courut ranimer le courage d'Agathe en lui racontant l'entretien qui venait d'avoir lieu. Quand il revint vers sa mère, Mme Cavanis lui dit :

« Je te remercie, Edmond.

— De quoi, mère?

— Eh ! oui, mon ami. Tu sais que je désire mourir tranquille dans ma petite maison. Avant que tu puisses venir t'y fixer près de moi, il faudra nous séparer encore. C'est une triste chose pour une vieille femme que de vivre seule dans un pays et de l'avoir presque tout entier contre soi. Pourvu qu'on ne nous enlève pas ce bon curé, sous prétexte qu'il est trop tolérant.

— Ils sont bien capables de pousser la maladresse jusque-là ! » répondit Edmond, en pensant aux évêques et archevêques du temps.

Le reste de cette histoire se devine. Le bon curé tint parole; quelques jours après, les obstacles n'existaient plus. Marianne était venue, ramenant à Agathe sa fille. Elle lui donnait sur le séjour d'Edmond dans la chaumière des détails que celui-ci avait renfermés en son cœur. Surtout Marianne se garda bien d'omettre l'accident de la nuit et la cause qui l'avait amené. M. de Saint-Florent, un peu plus tardif, venait aussi d'arriver accompagné d'un valet de chambre. Ce voyage semblait lui avoir fait du bien; il était d'humeur joviale et se divertissait à quereller Edmond au sujet du testament. Il apportait à Mme Cavanis, à Agathe, surtout à sa fille, des présents de toutes sortes. Le hasard fit que lui seul s'était occupé de la corbeille de noce, à laquelle, dans le trouble universel, personne n'avait songé;

Digitized by Google

la corbeille n'en fut pas plus mal garnie, on peut le croire. Mais le général n'avait pas prévu la présence de Marianne. Ce fut pour lui une occasion de faire, chez les marchands du pays, une *razzia* largement payée, qui ne contribua pas peu à transformer l'opinion des habitants sur le compte de Mme Cavanis et de sa bru. En outre, les causeries du valet de chambre avec les paysans les plus voisins eurent bientôt fait savoir partout que M. de Saint-Florent était un général qui avait pris part aux batailles de la république et de l'empire. Cela seul eût suffi pour mettre en complète déroute le bataillon carré des dévotes; car le peuple saisit parfaitement, dans leur ensemble, le caractère et le but de ces mémorables époques. Abandonnant aux beaux esprits le soin d'éplucher l'histoire et le privilége de la dénaturer, il se passionne franchement pour tout ce qui lui rappelle ces temps où nos pères combattaient, non-seulement pour leur propre indépendance, mais aussi pour celle des peuples abusés et trahis. De là son enthousiasme pour des drames, souvent fort mauvais; de là son respect involontaire pour des hommes qui souvent en sont indignes. A tout prendre, et toutes choses balancées, c'est encore lui qui a raison.

Mais comment quatre nouveaux hôtes, Marianne et la fillette, M. de Saint-Florent et son domestique purent-ils trouver place dans la petite maison de Mme Cavanis : comment? Est-il de maître des cérémonies plus habile, de fourrier plus intelligent que le plaisir et la joie. M. de Saint-Florent et le valet de chambre eurent une pièce pour eux. Agathe coucha, comme auparavant, dans la chambre de Mme Cavanis; et faut-il dire qu'elle prit sa fille avec elle? Marianne et la servante s'établirent dans la cuisine où elles babillaient tant que durait la nuit. Le percepteur lui-meme, afin de tenir plus longtemps compagnie au général, s'installa dans un coin de la salle à manger. Quant à Edmond, le grenier lui revenait de droit : que de beaux rêves vinrent y bercer son sommeil, sommeil troublé par l'attente du bonheur. Au jour, les lits improvisés disparaissaient dans les profondeurs de ces armoires de campagne où l'on cacherait une douzaine de grenadiers avec armes et bagage.

Or, un matin, la porte de la petite maison s'ouvrit toute grande. M. de Saint-Florent sortit, donnant le bras à Mme Cavanis; puis venait Agathe conduite par le percepteur. Edmond

Digitized by Google

ne crut pas au-dessous de lui de prendre le bras de l'excellente Marianne : il conduisait en outre l'innocente petite fille qui bientôt allait être la sienne. L'enfant ne comprenait rien à la fête, mais voyant tout le monde content, elle était contente aussi.

En attendant le retour des futurs époux, la servante disposait une table où chacun devait prendre place, selon l'usage patriarcal des anciens temps. Le bon curé était invité, bien entendu ; et par politique, on avait même invité le vicaire.

Quand cette heureuse troupe entra dans la petite salle de la mairie où on l'attendait pour dresser l'acte de l'état civil, un homme gesticulait près du maire ; il paraissait lui prêter son assistance, et, par le mouvement inutile qu'il se donnait, ressemblait beaucoup à la mouche du coche. A voir ses airs d'importance, on pouvait le prendre pour le principal personnage du lieu. Cet homme avait fait une toilette évidemment préméditée, car elle était d'une magnificence monstrueuse. On ne voyait resplendir sur ses habits neufs et à ses doigts que chaînes d'or, bagues et diamants. A son aspect Agathe faillit se trouver mal, Cavanis et M. de Saint-Florent s'arrêtèrent interdits. Ils venaient de reconnaître Plantard.

Comme nous l'avons vu, Plantard s'était esquivé de Paris emportant les riches dépouilles de la mère d'Agathe ; mais ses projets ne l'avaient pas abandonné. Une propriété considérable était à vendre aux environs d'Autun, il courut la visiter, la trouva de son goût et l'acheta, afin d'employer provisoirement son argent. D'ailleurs l'ambitieux visait à l'honneur de représenter à la chambre un collége électoral quelconque ; autant valait celui-là qu'un autre. Pour s'attirer les bonnes grâces des puissances de l'endroit, il fit don de cinq cents francs à l'école mutuelle et de mille francs à celle des frères ignorantins. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il eut connaissance du voisinage de Mme Cavanis, car Edmond ne lui avait jamais prodigué de détails sur le pays où habitait sa mère. Cette découverte ne le découragea point. Il y a des gens à qui la possession de l'argent donne une impudence à l'épreuve de tout. Plantard n'eut pas beaucoup de peine à capter la confiance des autorités locales, et en attendant le jour où il pourrait se faire élire conseiller municipal, il se mêla sans façon de toutes les affaires de la

Digitized by Google

mairie. Qu'on juge de sa surprise en apprenant que le mariage d'Agathe et de Cavanis allait se conclure sous ses yeux. Ne pouvant y mettre obstacle, il se procura le plaisir de le contrecarrer le plus longtemps possible. Tous les embarras, toutes les calomnies vinrent de lui.

Plantard salua les nouveaux arrivants comme l'on salue des étrangers de considération avec lesquels on va se trouver momentanément en rapport, et, dans cet acte de politesse, il s'efforça de déployer toute la dignité dont il était susceptible. Comment donc ! lui, Plantard, n'était-il pas gros propriétaire ? n'avait-il pas pour trois cent cinquante mille francs, au moins, de biens au soleil? Il les avait acquis avec le fruit d'une spoliation ; mais qui s'inquiète de ces peccadilles ? Pauvre race humaine ! depuis qu'elle existe, elle est partagée en faibles, qui crient contre les forts, et en forts qui se moquent des faibles; en dupes qui se lamentent sur les résultats de leur sottise personnelle, et en fripons, de haute et basse volée, qui se pavanent au milieu de leurs victimes. Les exceptions ne comptent pas.

Quoi qu'il en soit, Edmond n'eut pas plutôt reconnu Plantard, qu'il quitta Marianne et se rapprocha d'Agathe comme s'il l'eût vue menacée par un reptile dangereux. Après le premier instant de stupéfaction, le général laissa Mme Cavanis en arrière et s'avança vers Plantard. L'indignation lui rendait la verdeur de la jeunesse. Il regarda entre les deux yeux son ex-intendant, et lui dit à voix très-haute :

« Est-ce bien toi ! coquin? Qu'est-ce que tu fais-là? »

En recevant cette rude apostrophe devant les curieux qui remplissaient la salle, Plantard devint pourpre de colère. Il essaya pourtant de faire bonne contenance et de payer de front.

« Monsieur ! s'écria-t-il, je ne vous connais pas. D'où vient que vous m'insultez ?...

— T'insulter ! toi ! reprit le général en haussant les épaules. Puis, se ravisant : A propos, qu'est-ce que tu es ici? tu n'es pas le maire, je pense !

— Non, monsieur, mais je suis propriétaire...

— Es-tu l'un des adjoints ?

— Je suis propriétaire, électeur...

— Tu n'es pas non plus conseiller municipal ?

Digitized by Google

— Non, monsieur ; mais je suis propriétaire, électeur et éligible, monsieur !...

— De sorte que je pourrais te chauffer les épaules avec ma canne, sans manquer de respect à aucune autorité.

— Monsieur ! vos insultes vous coûteront cher. C'est une horreur !

— Mes amis, dit le général en se tournant vers les paysans qui assistaient à cette scène, les yeux démesurément ouverts et le cou tendu ; mes amis, je suis le général Saint-Florent ; cet homme a été mon intendant, et je l'ai chassé parce qu'il me volait. De braves gens tels que vous ne doivent pas souffrir un drôle de cette espèce parmi eux. Faites-moi le plaisir de le mettre à la porte. »

Aussitôt une rumeur menaçante s'éleva contre Plantard. Ne se sentant pas assez fort pour résister à l'effet de l'allocution du général, le propriétaire-électeur-éligible jugea prudent de déguerpir, et fendit la presse au milieu des huées de l'assemblée.

« Monsieur ! s'écria-t-il en partant, j'ai des témoins, j'espère. Nous nous reverrons !

— Va, fais-moi un procès en diffamation, coquin ! c'est une spéculation comme une autre. »

Tout cela s'était passé si rapidement que le pauvre maire, étourdi, n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche. Dès que le tumulte, excité par cet incident, fut apaisé, on se mit en mesure d'achever l'acte important par lequel Agathe et Edmond devaient être irrévocablement unis. Les deux amants apposèrent leur signature. Quand Agathe eut déposé la plume, elle mit les deux mains sur ses yeux comme pour s'assurer qu'elle n'était point abusée par un rêve.

« Madame, lui dit le général, votre mariage a lieu sous d'heureux auspices. Le petit châtiment que je viens de faire subir à ce misérable Plantard, est, selon moi, une preuve que Dieu n'est pas loin et qu'il veille sur vous. »

Au sortir de la mairie pour se rendre à l'église, le percepteur prit le bras de Marianne, Edmond s'empara de celui d'Agathe. C'était son droit maintenant ; droit de l'amour et du bonheur, droit reconnu et chéri. Mais le jeune époux ne remit à personne le soin de reconduire sa fille adoptive. La foule qui remplissait

Digitized by Google

la salle s'accrut en chemin de tous les curieux qui attendaient les mariés au passage. Les femmes affiliées au club des dévotes étaient échelonnées sur le trajet.

« Voyez ! faisait observer l'une, elle ne s'est pas habillée en blanc, tout de même.

— Elle n'a pas osé prendre le bouquet de fleurs d'oranger, remarquait l'autre.

— N'a-t-elle pas l'audace de mener son enfant avec elle ! » s'écriait une troisième.

Mais, sur la place publique où le village entier était descendu, les membres du club féminin n'avaient pas la majorité. Les paysans y parlaient avec feu de la soudaine vigueur du général vis-à-vis de Plantard ; surtout ils paraissaient enchantés de l'appel qu'il avait fait à leur caractère de braves gens. On savait Edmond fils d'un officier supérieur de la grande armée, qualité encore puissante en France pour peu que celui qui en est revêtu se montre digne de cette noblesse plébéienne. De plus, on le considérait comme enfant du pays, car il y était venu fort jeune, et la plupart des habitants croyaient qu'il y avait pris naissance. Edmond ne voyait qu'Agathe, il n'entendait qu'elle. Il marchait avec la calme fierté des hommes qui savourent leur bonheur en eux-mêmes, et ne le soumettent point à l'opinion d'autrui.

« Comme il paraît l'aimer ! disaient les jeunes filles en soupirant tout bas.

— J'aurais bien fait comme lui, » pensaient les garçons de vingt ans en regardant Agathe.

A l'église l'excellent curé bénit cette charmante union de deux êtres qui avaient eu le temps de se comprendre et de s'aimer. Il n'affecta point de lever les yeux au ciel à chaque mot ; il ne fit aucun effort pour donner à sa voix ces intonations étudiées qui infligent au prêtre le ridicule d'un mauvais comédien. Non, il officia avec foi, chose rare ; et il fit aux deux époux un petit discours paternel dans lequel il ne fut pas du tout question de l'obéissance que la femme doit au mari. En revanche, le bon prêtre fit comprendre la solennité d'un engagement qui embrasse la vie entière. Il insista sur la nécessité d'être indulgents l'un pour l'autre, ajoutant que rien n'était plus facile quand on s'aimait réellement.

Digitized by Google

« Allez, leur dit-il, aimez-vous ; ainsi vos peines se partageront et vos plaisirs seront doublés. Allez, le véritable amour, celui qui élève et purifie, ne s'éteint point avec l'âge, il se transforme. Aimez-vous donc, car cet amour est saint aux yeux de Dieu. Dieu aime ceux qui aiment. »

Cette manière de prêcher ne pouvait manquer d'être du goût de Cavanis. Après la cérémonie, le jeune marié vida sa bourse dans le tronc des pauvres, sûr que pas un centime n'en serait détourné.

Lequel d'entre nous n'a pas rencontré quelquefois une de ces jeunes filles qui s'en vont, inquiètes et troublées, tendre les mains à des chaînes éternelles, et se livrer sans défense à un avenir inconnu. Frêles voyageuses, elles s'embarquent pour une longue traversée sur un navire dont le capitaine n'est peut-être qu'un forban. Le port est là, mais il va disparaître; le temps menace, n'importe, il faut partir. Quelle es-tu, jeune épouse au pâle visage? Trembles-tu sous ta couronne blanche? et si tu trembles, est-ce le désordre heureux de ton cœur qui t'agite, ou bien l'effroi de l'esclave qui va rejoindre un maître? Serais-tu le prix de quelque marché honteux? Qui donc, ici-bas, a le droit de te vendre, et qui donc a celui de t'acheter?

Mais Agathe revenait au logis maternel libre, confiante et sereine. Appuyée sur le bras d'Edmond, pour elle la foule n'existait pas; le présent et l'avenir se confondaient en un seul et même instant; le passé n'était plus qu'un pénible songe, chassé sans retour par le plus délicieux réveil. Toutes les joies du ciel inondaient son âme reconnaissante et enivrée.

Le lendemain, loin de tous les regards, assis sous l'ombrage le plus épais du jardin, Edmond et Agathe passèrent ensemble plusieurs heures qu'ils accusèrent d'une rapidité jalouse. Ils étaient silencieux, mais l'éclat du bonheur illuminait leur front. Qu'auraient-ils pu se dire qui valût le ravissement où les plongeaient les voix intérieures dont ils écoutaient l'harmonie!

ARTHUR GUILLOT.

Digitized by Google

LE

MONT-DE-PIÉTÉ DE PARIS.

Il a été beaucoup question, dans ces derniers temps, des monts-de-piété en général, et du mont-de-piété de Paris en particulier. Un vif intérêt s'attache en effet aujourd'hui à toutes les institutions destinées aux classes populaires. Le Mont-de-piété parisien se recommande, entre tous les autres, par le nombre considérable de ses prêts, dont la valeur annuelle est de vingt-quatre millions de francs. Une question grave, dont le conseil municipal est saisi depuis une année, celle du remplacement des bureaux de commissionnaires par des bureaux administratifs, a attiré sur cet établissement l'attention publique.

Les diverses questions que soulèvent les monts-de-piété ont été, nous le croyons, sérieusement examinées par le conseil municipal, et tous les renseignements propres à éclairer ses décisions dans la matière sont entre ses mains. Nous ne nous adressons point à lui; mais depuis quelques temps des écrits déclamatoires, œuvre d'un zèle irréfléchi, aveugle, propagent sur cette institution de graves erreurs, et nous pensons que le public a besoin d'être édifié à cet égard.

Quels que soient les inconvénients des monts-de-piété, leur

Digitized by Google

utilité est unanimement reconnue aujourd'hui. On ne dit plus que ce sont des piéges tendus par l'autorité sous les pas du malheur. De l'aveu de tous, ce sont d'efficaces garanties contre l'usure. L'imprévoyance et la dissipation, il est vrai, viennent solliciter leurs avances, et elles les obtiennent aussi bien que de respectables infortunes; mais l'imprévoyance et la dissipation elles-mêmes ne doivent pas être abandonnées en proie à une spoliation infâme.

Les monts-de-piété exercent donc, à beaucoup d'égards, une action salutaire et bienfaisante; toutefois on se tromperait étrangement sur leur caractère si on les rangeait parmi les institutions de bienfaisance. Envisagés de ce point de vue, ils seraient à bon droit déclarés insuffisants. On ne doit pas voir en eux autre chose que des *banques publiques de prêt sur nantissement*. L'exercice habituel du prêt sur gage ayant été interdit par la loi aux particuliers, à cause des désordres qu'il occasionnait, l'autorité s'en est attribué le monopole, en appelant à concourir avec elle, dans une juste mesure, l'industrie privée représentée par les commissionnaires. C'est sur cette base qu'est organisé le mont-de-piété de Paris. Or, ni cet établissement ni les autres du même genre n'ont mission de soulager l'indigence, mais bien de venir en aide par le prêt à la gêne, quelquefois à une gêne purement accidentelle. Les classes populaires, qui ne possèdent ni biens-fonds, ni crédit mais seulement des effets d'habillement et quelques meubles, fournissent le plus grand nombre des emprunteurs sur nantissement mobilier; mais elles ne sont pas les seules à recourir à ce mode d'emprunts; toutes les positions sociales alimentent indistinctement la clientèle des monts-de-piété; celui de Paris en particulier reçoit depuis les hardes les plus communes jusqu'aux objets du plus grand prix, et la série de ses prêts commence à 3 francs pour atteindre quelquefois 20,000 francs et au-dessus.

De ce que les monts-de-piété prêtent et ne font pas l'aumône, on ne saurait conclure qu'ils sont en droit d'imposer de dures conditions aux emprunteurs; mais il s'ensuit qu'ils peuvent légalement exiger d'eux un intérêt modéré. On conçoit que le taux de cet intérêt varie selon les circonstances. A Paris, le taux commercial de 6 p. % ne paraîtrait sans doute pas

Digitized by Google

excessif à des gens qui payeraient peut-être dix fois plus à des usuriers si le mont-de-piété n'existait pas.

Il y a plus. On doit condamner en principe, au nom de la morale, la gratuité du prêt ou un intérêt trop réduit. Les monts-de-piété présentent un inconvénient dans beaucoup de cas très-regrettable : ce sont les facilités qu'ils offrent à l'emprunt sur nantissement. Combien résisteraient à des tentations coûteuses, si, pour trouver de l'argent, il leur fallait se mettre à la merci d'un juif, qui n'hésitent pas aujourd'hui à s'adresser à un établissement public, environné de toutes les garanties et constamment ouvert! Trop souvent ainsi, par l'impossibilité de retirer le gage, un modeste avoir est entamé, et bientôt, si de pareilles imprudences se renouvellent, est dissipé totalement. Affranchissez le prêt de toute condition, ôtez le souci du payement des intérêts à l'emprunteur, et vous augmenterez le nombre des victimes d'une institution qui ne peut empêcher beaucoup de mal sans en faire elle-même un peu.

Ceux qui réclament la gratuité du prêt pour certaines sommes ou sur certains gages comprennent donc bien mal les intérêts des classes populaires qu'ils croient servir. A Dieu ne plaise, cependant, que nous repoussions d'une manière absolue le prêt gratuit, qui est pratiqué par plusieurs monts-de-piété de France! Le prêt gratuit, avec ou sans nantissement, fait par des hommes de hautes lumières à des emprunteurs d'une moralité reconnue, serait, nous en convenons, une admirable chose. Des établissements spéciaux fondés sur ce principe, pour fonctionner dans les limites d'un arrondissement, d'un quartier, mériteraient le nom de mont-de-piété imaginé par la charité du moyen âge. Le mont-de-piété de Paris actuel n'est et ne peut être qu'une banque publique de prêt sur nantissement; et, pour éviter une fâcheuse confusion d'idées, on ferait sagement de lui donner ce titre.

9 p. °/₀ est le taux d'intérêt exigé par le mont-de-piété de Paris. C'est trop assurément. Est-ce à dire qu'il y ait usure, et que la loi n'ait interdit à des spéculateurs sans entrailles de pressurer le malheur que pour réserver ce rôle odieux à l'autorité municipale? L'ignorance seule a pu tenir ce langage. La meilleure partie des perceptions est absorbée par l'intérêt des sommes que le mont-de-piété lui-même, ne possédant rien, em-

Digitized by Google

prunte d'une main pour prêter de l'autre, et par des frais d'administration considérables pour des opérations multipliées à l'infini. Il reste, il est vrai, à l'établissement, un bénéfice net annuel de trois cent mille francs qu'il verse dans la caisse des hospices. Si ce bénéfice était produit par un taux d'intérêt modéré, quelle qu'en fût la destination, il ne donnerait lieu à aucune objection sérieuse. Dans l'état présent des choses, il soulève de justes réclamations. C'est avec d'autres moyens qu'une commune doit pourvoir à l'entretien de ses pauvres, bien portants ou malades; et, on l'a dit avec raison, en affectant aux hôpitaux l'excédant des recettes du mont-de-piété sur ses dépenses, les réorganisateurs de l'institution n'avaient pas la pensée de leur constituer dans des profits éventuels, qui devaient être le *plus réduits possible*, une ressource de quelque importance.

De là résulte clairement la possibilité, partant la nécessité d'adoucir les conditions du prêt. Deux mesures ont déjà été prises dans ce but : l'une en vertu de laquelle les intérêts sont aujourd'hui calculés par quinzaine, au lieu de l'être par mois; l'autre qui fait supporter au mont-de-piété un droit de prisée de demi pour cent, qu'avaient payé, jusque-là, les emprunteurs. De pareilles mesures doivent être approuvées sans réserve. D'autres, au contraire, méritent un blâme énergique.

De ce nombre est l'arrêté qui, au commencement de cet hiver, a consacré une somme de huit cent mille fr. à des prêts gratuits, depuis trois francs jusqu'à vingt, pendant les trois premiers mois de 1845. Cette libéralité administrative avait été annoncée avec fracas; tous les journaux l'avaient prise au sérieux et vantée; l'un d'eux, si nous avons bonne mémoire, la saluait comme un premier fruit de la pétition sur l'organisation du travail. On assure que les bureaux de bienfaisance ne l'avaient pas vue du même œil; et, récemment, par l'organe de l'un de ses membres, le conseil municipal vient de décliner toute participation (1) à un acte sur lequel il n'avait pas été consulté. L'administration avait disposé un local, organisé un personnel, arrêté une police pour l'exécution de la mesure; elle craignait l'encombrement de ses bureaux. Vaine appréhen-

(1) Voir la lettre de M. Périer à la *Gazette des Tribunaux* (n° du 16 février).

Digitized by Google

sion ! Personne ne s'est présenté. Nous nous trompons, il s'est présenté un habitant des Batignolles, muni des certificats exigés, mais non du nantissement que, dans sa naïveté, il n'avait pas cru nécessaire, le prêt étant gratuit, et il s'en est retourné comme il était venu, en maudissant l'administration.

Ce complet avortement n'a rien qui doive surprendre; le bienfait de la gratuité se réduisait en effet à un don de 5 à 40 centimes sous la condition de formalités employant plusieurs jours. Nous ne taxerons pas volontiers de charlatanisme une administration publique, mais il nous est pénible de la surprendre ainsi en flagrant délit d'inhabileté.

Mais ceci n'est qu'une peccadille; ce qui est grave, c'est un plan qui a déjà reçu un commencement d'exécution et qui ne tend à rien moins qu'à remanier le mont-de-piété de fond en comble, au risque de le désorganiser par la substitution de bureaux administratifs aux bureaux des commissionnaires, et de commis-appréciateurs aux commissaires-priseurs actuellement employés par l'établissement. M. le directeur poursuit avec une énergie digne d'une meilleure cause ce projet, dont le résultat le plus clair serait l'extension de ses attributions et de son pouvoir, et il a trouvé dans la presse des auxiliaires ardents dont la générosité a été séduite par des apparences. Les hommes calmes et sensés ne sauraient le suivre dans la voie dangereuse où il s'est engagé. C'est ce qu'il nous sera facile d'établir.

Immédiatement après sa fondation, en 1777, et, trente ans plus tard, après son rétablissement, le mont-de-piété de Paris s'est complété au moyen de bureaux de commissionnaires. Depuis ce temps, les commissionnaires ont tellement fait corps avec lui, et leur concours lui est devenu si nécessaire, qu'un de ses directeurs a pu dire : *Sans commissionnaires, point de mont-de-piété.* Les commissionnaires-priseurs, chargés à leurs risques et périls de l'appréciation des gages, ont pareillement été considérés dès l'origine comme un élément essentiel de l'institution.

Ceux qui demandent la suppression de ces deux classes d'agents emploient habituellement, à l'appui de leur opinion, un mode d'argumentation qui peut être de quelque effet sur des esprits inattentifs, mais dont la force probante est absolument nulle : il consiste dans les imputations injurieuses. Les com-

Digitized by Google

missionnaires, étant destinés les premiers à périr, sont particulièrement désignés aux malédictions publiques.

Les commissionnaires seraient doués de toutes les vertus, et n'auraient jamais donné lieu à aucun reproche, que leur suppression ne devrait pas moins être prononcée, si l'intérêt public en faisait une loi. De même, les actes imprudents ou répréhensibles que tel d'entre eux a pu commettre ne sauraient motiver contre eux un arrêt de condamnation, si l'intérêt public exigeait leur maintien. La solidarité des fautes d'un individu ne doit pas être étendue à tout un corps, encore moins l'indignité du fonctionnaire doit-elle être alléguée contre l'existence de la fonction. Le point auquel il faut s'attacher, c'est la conduite régulière et habituelle des commissionnaires, celle qu'ils observent en restant dans la ligne de leurs devoirs.

Cette conduite leur est toute tracée par les règlements administratifs. Il leur est permis de percevoir 2 p. °/₀ par engagement ou renouvellement, et 1 p. °/₀ par dégagement qui s'opère par leur entremise. C'est là, qu'on le remarque bien, une commission et non un intérêt; c'est la juste rétribution de services rendus. L'emprunteur, à qui il plaît de leur confier son gage pour le transporter au mont-de-piété, doit naturellement payer les frais et la responsabilité de ce transport; et, dans la plupart des cas, il les paye au plus bas prix possible. Pour les petits prêts qui méritent le plus de sollicitude, et qui sont onéreux aux commissionnaires tout comme au mont-de-piété lui-même, la commission est de quelques centimes. En outre, dans le cas où leurs avances excèdent le montant du prêt accordé par l'établissement, les commissionnaires sont autorisés à exiger l'intérêt de la différence au taux commercial.

Dans un tel état de choses, nous nous expliquons difficilement comment on est venu étaler sous les yeux du public, dépourvu de tous moyens de vérification, un formidable appareil de chiffres pour prouver que les commissionnaires perçoivent fréquemment nous ne savons combien de cents ou de mille pour cent sur les prêts effectués par leur intermédiaire. Ce sont là pures inventions et calculs de fantaisie, dictés par un sentiment d'animosité contre toute une classe d'hommes, et non par un amour éclairé des intérêts populaires.

Qui pourrait admettre que l'administration confère aux com-

Digitized by Google

missionnaires des droits aussi exorbitants, ou qu'elle tolère de leur part d'aussi énormes abus?

Ces allégations invraisemblables se fondent sur cette hypothèse que le même emprunteur, durant une année entière, viendrait à la fin de chaque semaine retirer un même nantissement, pour le réengager au commencement de la semaine suivante. En cumulant tous les intérêts avec tous les droits de commission perçus en pareil cas, et en comparant le total au montant, non pas de tous les prêts obtenus, mais d'un seul, on trouve en effet une révoltante disproportion. Le raisonnement est vicieux et l'hypothèse est absurde; mais, en admettant et le raisonnement et l'hypothèse, il y a lieu de s'étonner de la confusion qu'on fait entre les droits de commission et les intérêts. Imaginez l'usure aussi scandaleuse qu'il vous plaira, elle ne saurait être imputée sans injustice au commissionnaire employé; chaque fois que l'opération se répète, il a le même travail de bureau, les mêmes frais, la même responsabilité, il rend le même service; il réclame donc légitimement chaque fois sa commission. On pourrait tout aussi bien qualifier d'usurier le conducteur de voiture qui aurait transporté l'emprunteur dans le Marais, pour effectuer lui-même l'opération au chef-lieu du mont-de-piété, par cela seul qu'il aurait eu l'audace de se faire payer chaque course.

Telles sont les puérilités dont on entretient le public. On ajoute que chaque bureau de commissionnaire rapporte 20,000 francs en moyenne, ce qui résulte en effet des relevés officiels; mais on ne dit pas que ces relevés ne donnent que le produit brut, et qu'à en juger par les frais d'entretien des deux bureaux administratifs actuellement en exercice, le revenu net ne peut être estimé à plus du quart ou même du cinquième de cette somme.

Les bureaux dits *auxiliaires*, qui remplaceraient ceux des commissionnaires, sont des succursales *sans magasins*, dont on doterait chaque quartier, de manière à faciliter à tous les citoyens le prêt direct. Un des principaux avantages qu'on en attend consiste dans l'affranchissement des droits de commission. C'est, on l'a dit plus haut, dans la plupart des cas et pour les emprunteurs les plus intéressants, une économie de quelques centimes. Même réduite à ce taux, elle ne serait point à dédai-

Digitized by Google

guer pour un très-grand nombre d'individus, que la distance seule empêche de se rendre au chef-lieu du mont-de-piété ou à son unique succursale. Mais cette économie est une illusion. L'entretien des vingt-quatre bureaux nécessaires au service de la capitale occasionnerait de telles dépenses que le mont-de-piété se verrait obligé, pour y faire face, de rétablir sur les emprunteurs recourant à ces bureaux des droits analogues à ceux que perçoivent aujourd'hui les commissionnaires, à moins d'élever pour tous les emprunteurs le taux de l'intérêt, ce qui serait pire. Les partisans les plus énergiques du plan de M. le directeur ont eux-mêmes reconnu cette nécessité.

Restent les avantages moraux. Mais à qui le public aime-t-il mieux avoir affaire? à des intermédiaires qu'il choisit et qu'il rétribue, ou a des agents administratifs généralement peu empressés? Cela ne fait pas doute un seul instant. Du moins, et c'est le point essentiel, les chefs des bureaux auxiliaires présentent-ils, ainsi qu'on le prétend, plus de garanties de prudence et de moralité que les commissionnaires? Un traitement fixe ne met point nécessairement à l'abri de la négligence et des entraînements. L'expérience est faite à cet égard; il est constant qu'un assez grand nombre d'opérations très-imprudentes et très-malheureuses ont été accomplies par l'un et l'autre des deux bureaux auxiliaires existants.

Les débats de la police correctionnelle et des cours d'assises font foi que des objets dérobés sont de temps en temps engagés, soit dans les bureaux de l'administration, soit chez les commissionnaires. Contre de telles surprises, les prévisions les plus minutieuses ne sont que trop souvent impuissantes. Ce serait une erreur de penser que la facilité des commissionnaires s'y prête davantage. L'intérêt personnel les tient sur leurs gardes; pour une faible commission, ils ne s'exposeront pas volontiers, soit au scandale, soit à l'obligation de dégager le nantissement volé pour le rendre sans indemnité à son propriétaire. Rien, au contraire, ne stimule la vigilance du chef de bureau, ni son intérêt personnel, ni l'intérêt de l'administration, qu'en pareille circonstance la loi ne rend pas responsable, et qui n'est tenue de restituer le gage à son propriétaire qu'après le remboursement du prêt et le payement des droits.

L'étude de l'organisation actuelle du mont-de-piété de Paris

Digitized by Google

fournit contre l'innovation projetée des arguments décisifs que nous nous bornerons ici à indiquer.

Si le mont-de-piété n'a point été destiné à réaliser des bénéfices, on a voulu du moins le mettre à l'abri de toute chance de pertes. L'appréciation d'une multitude incroyable de nantissements est une tâche délicate, dans l'accomplissement de laquelle l'administration pouvait commettre des erreurs coûteuses; on l'a confiée à des commissaires priseurs qui s'en chargent moyennant un droit convenu; et c'est sur leur estimation, généralement éclairée par l'estimation préalable du commissionnaire, et cependant assez souvent fautive, que le mont-de-piété avance telle ou telle somme avec une sécurité parfaite. A la conservation de tant de gages s'attache une effrayante responsabilité; on l'a rejetée tout entière sur les gardes-magasins, dont la surveillance est assurée par le versement d'un cautionnement considérable. Grâce à cette double irresponsabilité, le mont-de-piété, cautionné par les hospices, à pu emprunter de l'argent à 3 p. 0/0, et abaisser successivement de 12 à 9 le taux de son intérêt.

Ces garanties disparaissent dans le système qu'on veut introduire. Remplacez les commissaires priseurs, et il le faudrait bien, par des commis appréciateurs attachés à chacun des nouveaux bureaux; ces employés, plus ou moins éclairés et expérimentés, que nul intérêt personnel ne guiderait en des estimations sans contrôle et définitives, se tromperaient infailliblement dans mille cas, sans que leurs erreurs pussent être reconnues avant quatorze ou quinze mois (1). D'un autre côté, ces bureaux étant dépourvus de magasins, ce serait entre eux et le chef-lieu du mont-de-piété, ou sa succursale, un continuel mouvement de nantissements et de numéraire; Dieu sait les détériorations, les pertes et les soustractions qui auraient lieu dans ces trajets, pour le compte de l'établissement! L'irresponsabilité du mont-de-piété ayant cessé, les hospices ne le

(1) C'est-à-dire à l'époque de la vente publique des nantissements non réclamés. On en peut juger par les deux bureaux existants de ce qui arriverait dans cette hypothèse, parce que les employés de ces bureaux sont aujourd'hui à couvert derrière la responsabilité des commissaires priseurs.

Digitized by Google

cautionneraient plus, et son crédit baisserait; alors, soyez-en sûrs, il ne trouverait plus d'argent à 3 p. %, et, loin de réduire le taux de son intérêt, il l'augmenterait (1).

(1) La création d'une nouvelle succursale, c'est-à-dire d'un bureau avec magasins, sur le pied de celle de la rue des Petits-Augustins, ne donnerait lieu à aucune objection sérieuse, quelque tort qu'elle pût causer à plusieurs commissionnaires; elle semble même commandée par l'agrandissement de la capitale, et surtout par l'encombrement des magasins du chef-lieu. C'est le lieu de faire observer que ni l'établissement central, ni la succursale ne sont assurés. Il serait mieux d'employer à cette destination utile les fonds disponibles que de les gaspiller dans des créations désastreuses.

Digitized by Google

Poésie.

LES IMPUISSANTS.

Nil, nihil, nihilum.
(Synonymes latins.)

La France s'ennuie.
LAMARTINE.

Que diraient les acteurs des paternelles gloires,
Si ces ombres, sortant d'entre les tombes noires,
Se montraient tout à coup, aux yeux de leurs enfants,
Sur un sol encor chaud de leurs pas triomphants?
Que disent les débris qui survivent encore
Aux noms que fit jaillir la France tricolore,
En voyant la torpeur, le dégradant ennui
Qui pèsent sur les fronts des hommes d'aujourd'hui?
« Vous n'avez donc plus rien au fond de vos artères,
» De ce sang qui bouillait dans nos cœurs militaires,
» Et nous sommes réduits à n'avoir d'héritiers
» Que vous, bourgeois crétins, égoïstes rentiers!

Digitized by Google

» Quoi ! le fils a déchu du type de l'ancêtre !
» Dans l'antre du lion la brebis a pris l'être !
» Et, couvés lâchement dans vos tièdes recoins,
» Les œufs de l'aigle ont donc enfanté des pingouins !
» Si vous avez perdu jusqu'à notre mémoire,
» Portez du moins les doigts sur l'électrique histoire,
» Tressaillez en comptant les travaux surhumains
» Qu'en moins d'un quart de siècle accomplirent nos mains;
» Courbez-vous un moment sur la carte d'Europe :
» Entre tous ces pays que votre œil enveloppe,
» Notre France, ce corps amputé carrément,
» Comme une masse inerte, un tronc sans mouvement,
» Nous, vieux soldats, armés du sabre et de la lance,
» Nous l'avions façonnée à notre ressemblance;
» Tous ces peuples voisins, qui rampent sur ses bords,
» Furent, plus de vingt ans, les membres de son corps;
» Son bras droit, s'étendant au cap du Finistère,
» Semblait jeter le gant à l'hostile Angleterre;
» Sa main gauche couvrait la Suisse et le Piémont,
» Arrachait l'Italie à son sommeil profond,
» Relevait dans Milan notre antique dépouille,
» La couronne de Fer que dévorait la rouille;
» Sa tête s'abreuvait dans les bouches du Rhin,
» Et le Tage aux flots d'or lavait ses pieds d'airain.
» Chaque fois qu'il sentait remuer la géante,
» Le sol continental palpitait d'épouvante;
» Décrivait-elle un cercle autour des pieds des rois,
» Les rois s'emprisonnaient entre ses bords étroits;
» Les peuples la nommaient la grande métropole,
» Et, des sables thébains aux frontières du pôle,
» Devant la république ou son fils l'empereur,
» S'inclinaient de respect, d'amour ou de terreur. »

Oui, tels furent les jours de la splendeur française :
Le siècle où nous vivons en forme l'antithèse.
Dès qu'un acier barbare a hongré l'étalon
Dont la course égalait le vol de l'aquilon,
Dont les rouges naseaux soufflaient le cri de guerre,
Son cœur atrophié n'a plus qu'un sang vulgaire,

Digitized by Google

Le front bas, l'œil vitreux, au bâton d'un fermier
Il se courbe sans peine et porte du fumier;
Ainsi rappetissé de courage et de taille,
Mais content de ne plus servir à la bataille,
L'homme dégénéré se résigne aux fardeaux
Que des maîtres grossiers entassent sur son dos:
Il ne s'informe plus des fables de l'Empire;
L'oxygène vital manque à l'air qu'il respire,
C'est l'air marécageux, aux impurs éléments,
Qui charge les poumons des Bataves dormants;
Sa tête, qui, jadis, rayonnait d'espérance
En contemplant aux cieux l'étoile de la France,
S'abaisse désormais au terrestre limon,
Comme pour y chercher des mines de charbon.
Pourquoi lui parlez-vous d'honneur et de patrie!
L'aride faim de l'or, la rapace industrie,
Voilà les seuls ressorts de son poulx indolent:
Automate de chiffre, il marche en calculant,
En murmurant les mots de report et de prime:
Chacun veut sustenter son être cacochyme,
Et, comme le castor, s'occupe de bâtir
Une maison fangeuse, un trou pour s'y blottir.
Cherchez donc aujourd'hui, sur ces faces moroses,
Cet éclair qui trahit l'instinct des grandes choses,
La gloire n'obtient plus qu'un sourire moqueur:
La jeunesse elle-même a des rides au cœur,
Elle rougit du temps où l'une ou l'autre école
Lançait dans le forum sa stridente parole,
Et, se fortifiant dans le pays latin,
Faisait de la Sorbonne un second Aventin.

Surtout, depuis cinq ans qu'un Guizot nous écrase,
Nos pieds, de jour en jour, s'enfoncent dans la vase,
Un souffle affadissant passe sur les esprits,
Les rameaux des beaux-arts se penchent rabougris:
Comme un flambeau qu'on porte au fond d'une caverne
Ne jette autour de lui qu'un feu rougeâtre et terne,
Sous ce ciel méphitique où nous nous ennuyons,
Le génie a perdu ses lumineux rayons.

Digitized by Google

Sur la scène publique aucune œuvre n'éclate
De celles dont la foule éternise la date ;
Des grands noms qui brillaient au poétique ciel,
Les uns, précipités dans l'art matériel,
Pour donner à leur muse une large pâture,
Ont dressé des comptoirs à la littérature ;
D'autres, le front encore paré de lauriers verts,
Mais honteux de n'avoir grandi que par leurs vers,
Sans mettre toutefois le génie en boutique,
Assiégent les hauteurs du monde politique :
Et Lamartine même, aigle de l'Hélicon,
Emprisonne son vol au journal de Mâcon.

Ne nous étonnons pas de cette décadence :
Ceux même aux mains de qui notre espoir se condense
Se gorgent les premiers, dans un large abreuvoir,
Du laudanum mortel que verse le pouvoir.
Leur volonté se courbe à sa volonté seule ;
Pareils à des chevaux attachés à la meule,
Sous l'œil ouvert du maître, aveugles somnolents,
Dans un cercle éternel ils tournent à pas lents.
Cette bassesse était réservée à notre âge :
Le Système se fait un titre d'un outrage,
Et, pour digne symbole, a lui-même adopté
La borne, emblème froid de l'immobilité ;
Non, jamais, même au temps des mœurs les plus caduques,
Les hommes n'avaient fait leur gloire d'être eunuques.
Et pourtant, chose étrange ! on entendit parfois
Ces pâles fanfarons nous vanter leurs exploits ;
Eh ! qu'avez-vous donc fait, *bravi* du ministère,
Dans ce laps de cinq ans qui semble séculaire?
Qu'avez-vous consommé, qu'avez-vous entrepris?
Comment disculpez-vous votre paix à tout prix?
Quelle forte alliance avez-vous engrenée ?
On a vu revenir le triste Lagrénée,
Rapportant de la Chine, où son zèle échoua,
Un désappointement daté de Vampoa.
Vos amis, c'est Rosas, républicain féroce,
Qui contraint ses sujets à traîner son carrosse ;

Digitized by Google

C'est ce don Narvaez, petit Caligula,
Dans le palais des rois chantant la *Tragala*,
Grand-prêtre d'abattoir qui, sur un taurobole,
Dépèce les débris de la charte espagnole,
Et que vous proclamez absous de tout remords,
Quand son pardon posthume a gracié des morts.
En vain vous affublez, pour cacher votre honte,
Des lauriers marocains vos bonnets de Géronte :
Le parasol d'Isly, dont vous vous abritez,
Ne peut, pour grand qu'il soit, couvrir vos lâchetés :
Aux yeux de l'étranger, dont l'adresse vous leurre,
Vous avez prosterné la France extérieure ;
Votre diplomatie, à force de saluts,
Comme le dromadaire a gagné des calus ;
Vous avez amené le pavillon de guerre
En face d'un mouchoir brodé par l'Angleterre ;
Vous avez mendié le pardon le plus plat
D'un errant factotum, paré d'un consulat,
Qui jamais ne montra de vertus cléricales
Que celle d'assouvir les ardeurs tropicales
D'une reine aux pieds nus, Messaline au teint noir,
Que Saint-Lazare, ici, craindrait de recevoir.
Vous avez beau donner pour des perles exquises
Les cinq ou six cailloux de vos îles Marquises,
L'Océan tout entier passant sur votre front,
Jamais de Taïti n'y laverait l'affront.
Pendant que vous fouillez, de vos doigts impudiques,
Le rouilleux arsenal des hochets héraldiques,
Que vous reconstruisez des peaux et des chevrons
Pour des bourgeois masqués en marquis ou barons,
Notre vieil écusson, que l'étranger bafoue,
Chaque jour disparaît sous des taches de boue,
Et vos sordides mains flétrissent à la fois
La triple fleurs de lis, l'aigle et le coq gaulois.

Au dehors, au dedans, la France contristée,
Rencontre, à chaque pas, votre borne plantée :
A moins de vous prétendre érigés en héros
Pour avoir défendu la cause des perdreaux,

Digitized by Google

A moins de décerner des croix et des médailles
Au doux Boulay du Var, représentant des cailles,
Par quelles sages lois, par quels bienfaits marquants
Avez-vous expié vos œuvres de cinq ans?
Les conflits de pouvoir, prolongeant leurs rancunes,
D'anarchiques tableaux attristent nos communes,
Et vos bras sans vigueur n'osent y mettre un frein.
Quand le pied clérical touche à notre terrain,
Quand de ses mandements Rome nous scandalise,
Jésuites de la charte et fauteurs de l'Église,
A peine opposez-vous au corps sacerdotal
Un commis de Martin, Dessauret du Cantal.
Vous nous avez voté, pour faveur éclatante.
Le piége électoral qui réduit la patente.
Tout ce qui vient de vous, malgré votre pathos,
Est suspect à nos yeux : *timeo Danaos.*
C'est pitié de vous voir, progresseurs écrevisses,
De vos chemins de fer exalter les services;
Au lieu de nous forger avec tant de fracas
Quelques honteux railways manchots comme vos bras,
Et dont chacun de vous emporte un kilomètre
Au pays électeur qui vous le fit promettre;
Au lieu de ne songer qu'aux grossiers appétis
Des clochers villageois d'où vous êtes partis,
Vous eussiez fait une œuvre illustre et méritoire
De lier les deux bouts de notre territoire,
D'unir, pour la grandeur du peuple riverain,
Les vagues de Marseille aux eaux douces du Rhin,
D'étirer sur la France un ruban métallique,
Un digne monument de la splendeur publique,
Une aorte de fer qui, par mille rameaux,
Distribûrait la vie aux plus lointains hameaux.

Mais non, votre égoïsme a créé des impasses;
Vos yeux n'osent plonger dans de libres espaces,
Tous ces nobles progrès que nous sollicitons
Tombent inaperçus dans vos sombres cartons.
Subirons-nous toujours vos dénis de justice?
Sommes-nous condamnés à ce brumeux solstice,

Digitized by Google

A cette lune pâle, à ce froid clair-obscur
Que vos yeux d'albinos prennent pour un ciel pur,
Et de notre horizon, pour ne plus apparaître,
Le jour des trois soleils est-il passé? — Peut-être...
Le peuple fut toujours, vous l'avez bien dû voir,
Un créancier commode à l'égard du pouvoir.
Quand celui-ci ne peut payer à l'échéance,
A des sursis humains il soumit sa créance;
Avant de recourir aux rigueurs de la loi,
Au nom de la justice et de la bonne foi,
Il l'implore en silence, il ménage sa honte,
Il se contenterait du plus léger à-compte;
Il admet, pour excuse à ses refus constants,
Des malheurs imprévus, la dureté des temps;
Mais enfin, quand, après une si longue attente,
Il voit du débiteur l'improbité patente;
Impuissant à garder son stoïque sang-froid,
Par un protêt rigide il réclame son droit;
Hâtez-vous d'apaiser sa colère brutale :
Sinon, malheur à vous! une fois qu'il installe
Son palais de justice au sein des carrefours,
L'arriéré de quinze ans, il l'exige en trois jours.

BARTHÉLEMY.

Digitized by Google

DÉFI POUR DÉFI.

Il y a peu d'années, je soupais, une nuit de carnaval, avec quelques amis ; parmi les convives, tous jeunes alors, s'en trouvait un qui formait avec le reste un singulier contraste : imaginez un portrait du temps de Louis XV descendu de son cadre, et assis à la table du festin. C'était le comte de*** qui, pour la première fois depuis 89, venait de faire sa rentrée au bal de l'Opéra, appuyé sur le bras d'un arrière-neveu. A voir ce vieillard à la taille légèrement voûtée, mais fière encore, aux nobles manières, à la lèvre dédaigneuse, s'avancer gravement à travers cette joie en négligé, on eût dit le fantôme du XVIII^e^ siècle venant demander à son héritier un compte sévère de ses traditions élégantes. Si le bon gentilhomme avait apporté quelques illusions, elles furent bien vite évanouies. Au foyer, il trouva bien un peu de ce sérieux ennuyé qui veut ressembler à la distinction, une apparence d'intrigues auxquelles, à la rigueur, on pouvait supposer de la finesse ; seulement il se vit bien oublié : il avait espéré, au moins, quelques causeries spirituelles et confiantes, bonnes fortunes de vieillesse, auxquelles les plus jeunes sont bien souvent réduits. Sans doute, à ce regard fin et doux, voilé par des paupières minces et mobiles, bien des femmes, en le croisant, devinaient que l'amour et le malheur, ces deux sources de toute science, avaient passé

Digitized by Google

par là; mais quand le présent était, à leurs côtés, si beau, si provoquant, si riche d'ardentes paroles et de gracieux sourires, comment auraient-elles quitté son bras pour aller, en compagnie d'une ombre, remuer les cendres attiédies du souvenir? La foule l'ayant chassé du foyer dans la salle, le renversement d'idées avait été bien plus rude encore. Fidèle, au milieu de ce désordre grossier, aux formes de la politesse la plus rigoureuse, il fallait le voir, à chaque masque froissé, se confondre en excuses sans fin, et, heurté lui-même, porter la main à son côté, comme pour y chercher l'épée du mousquetaire. Enfin la ronde infernale l'ayant pris dans son flot, nous l'avions délivré à grand'peine, et cédant, une fois de plus, à la tourmente populaire, il avait donné le signal d'une émigration nouvelle, tout comme au temps de la première, froissé, meurtri, exhalant de hautaines et innocentes colères, mais, cette fois, ne parlant pas de retour.

Ramené chez l'un de nous et, à la fin, calmé il soupait, sans trop de rancune, et, de même qu'autrefois à Coblentz, oubliait ses misères récentes en de joyeux propos. Pourtant il ne put s'empêcher de revenir sur son désappointement, et cela en termes amers, avec des airs de tête d'une impertinence exquise. « Il nous avait plu de nous faire peuple, à la bonne heure; mais, en détruisant tout, ne pouvions-nous, au moins, respecter le vieux sanctuaire de la gaieté française? Autrefois le bal masqué était comme un gentilhomme d'esprit et de goût, débitant les plus folles causeries du bout des lèvres et le plus sérieusement du monde; à présent c'est un bourgeois échauffé qui ne croirait pas se divertir s'il ne rit aux éclats et ne s'agite jusqu'aux convulsions. » Évidemment la décadence du bal masqué lui tenait plus au cœur que la ruine de la monarchie; c'est qu'en effet il est plus facile de relever, tant bien que mal, un trône écroulé, que de rendre à la génération qui les a perdus le goût et la science des plaisirs délicats. Il nous maltraita quelque temps ainsi, puis nous voyant, devant ses reproches, d'une humilité repentante, il nous fit grâce, convint même que, au prix de leur dignité, nos nuits d'opéra avaient gagné une animation fort piquante, et qu'il se serait oublié à en jouir plus longtemps, s'il n'eût été poursuivi par un horrible souvenir. A ce mot solennel nous répondîmes par un cri d'incrédu-

Digitized by Google

lité. Comment croire à un horrible souvenir à propos de bal masqué, surtout à cette époque de joyeuse insouciance, où les choses les plus graves l'étaient si peu? Témoigner de la méfiance à un conteur, c'est risquer beaucoup; il a toujours une vengeance prête. Pour la savourer à l'aise, notre vieil ami vint s'établir devant le feu; puis, la tête renversée, les yeux clos, les mains jointes, il parut invoquer le génie de ses anciens jours. Malgré le sommeil qui nous gagnait déjà, nous nous résignâmes de bonne grâce à écouter; au reste il ne nous le demanda pas. Les jeunes gens qui racontent ont en matière d'attention des exigences féroces; mais lorsqu'un vieillard vous convie à remonter avec lui les routes à demi effacées de sa jeunesse, que lui importe si, las ou distrait, vous restez en arrière? Seul ou suivi, il marche avec délices; pour lui raconter, c'est se souvenir tout haut; c'est s'écouter revivre en évoquant un à un les frais échos du passé.

Au reste, je renonce à rendre l'exquise senteur qu'exhala pour nous ce récit d'un autre âge. Cet homme qui, sur les choses de notre temps, s'exprimait comme un de nous, avait, pour habiller ses souvenirs, retrouvé des formes de langage oubliées, pleines d'afféterie naïve et d'innocente recherche; à sa voix, le passé se dressa devant nous avec sa mise en scène complète. C'était comme un camaïeu authentique, voilé par la poussière d'un siècle, sur lequel on passe la main avec amour pour en découvrir et raviver les couleurs. Sans doute je pourrais faire à plaisir du style rocaille, mettre à ma phrase du blanc et des mouches, lui donner le déshabillé galant, la mine éveillée d'une bergère de Watteau. Mais ce qui chez notre conteur était une illusion de mémoire et comme un touchant réveil, serait ici un pastiche pénible et toujours contestable. Je ne le tenterai pas. Si parmi ceux qui m'écoutent il est de ces fanatiques d'exactitude locale qui se révoltent en voyant dans une cène des habits vénitiens et des contre-basses, ils sont prévenus que je ne m'adresse pas à eux. Après tout, quand un courtisan de l'Œil-de-Bœuf s'oublie si longtemps au monde, et s'y prend si tard pour conter ses histoires, il est dans son tort, et si, au lieu de l'habit de soie à paillettes, on l'affuble du frac noir, il n'est pas trop en droit de le trouver mauvais.

— Oui, messieurs, nous dit le comte, un horrible souvenir,

Digitized by Google

une scène de violence dont un bal fut le théâtre et un mousquetaire de Louis XVI le héros! Je conçois que cela vous étonne; vous avez de la peine à vous figurer Orosmane en talons rouges, et Zaïre en paniers. En effet, nos amours n'avaient pas d'ordinaire des dénoûments si graves. Dans cette trame de verre et de soie, qui était la galanterie d'alors, à quoi bon la lame d'un poignard? un souffle était assez pour la rompre. Du sang sur le satin des boudoirs! fi donc! cela eût tâché nos manchettes. Les plus cruels pouvaient bien à la rigueur laisser mourir une pauvre femme, doucement, à son heure, souriante et parée, tout comme se mourait la monarchie. Encore nos maîtresses n'étaient pas si dupes, elles, et se défendaient mieux. Pourtant, si étourdissante que doive vous paraître mon histoire, elle n'est que trop vraie, et, après tout, si elle était croyable, à vous autres, oreilles blasées, prendrais-je la peine de la conter?

En 178..., comme je sortais de page, je fus admis dans la maison du marquis de***, uni depuis peu à une femme charmante en tout point; lui-même était jeune, assez brillant, et de plus de mérite qu'on n'en exige d'un mari. Ç'avait été un mariage d'amour, chose jugée alors d'assez mauvais goût, et ils étaient encore dans toute l'insolence du premier enivrement. Le monde a pour ces félicités naissantes qui le bravent des ménagements perfides; il fait silence et s'éloigne comme par crainte de les troubler. En les laissant s'user dans les langueurs du tête à tête, il sait bien que l'ennui les lui livrera tôt ou tard. A la fin, comme ces adorations bourgeoises tournaient au scandale, il n'y eut pas faute d'excellents amis pour y mettre ordre, et une ardente pléiade d'adorateurs vint graviter dans ce ciel conjugal, pur encore, mais déjà pâli. Chose singulière! Les astres les plus brillants y perdirent leurs feux, et ce fut sur moi, étoile inconnue, enfant obscur, que l'attention de la marquise parut s'arrêter. Pour elle et pour moi, en conscience, c'était mal choisir. Elle était de ces honnêtes femmes qui, ayant dans leur ménage le gros du bonheur, désirent joindre à ce festin incomplet la piquante friandise d'une coquetterie sans résultat sérieux. A de telles femmes il faut de ces galants déjà mûrs, au moins par l'expérience, qui, ayant en affaires de cœur des titres honorables et une fortune assurée, savent attendre sans trahir ni ardeurs incommodes ni ambitions hardies; politiques

Digitized by Google

patients et à vue longue, menant de front, s'il le faut, vingt traités, plutôt que d'en compromettre un seul, et disant comme Mazarin : « Le temps et moi ! » De trop bon goût pour jeter à une pauvre âme troublée cette formule brutale : « Tout ou rien, » ils savourent la victoire, comme elle la faute, à doses infiniment petites; au lieu d'offrir à la fille d'Ève la pomme tout entière, ils la divisent en parcelles, et si elle consent à y porter les lèvres, ils sont reconnaissants et ravis; sur cette route où elle se risque à les suivre, ils la guident sans l'entraîner, et parfois la soutiennent, marchant près d'elle, à son pas s'arrêtant où elle veut. Si, par distraction, sa blanche couronne chancelle, ils sont gens à la raffermir, ne voulant rien tenir de la surprise ni du hasard; capables envers elle de l'hommage le plus coûteux et le plus rare, de croire à sa résolution d'être sage, ils entendent et respectent toutes ses transactions de conscience, et, pour lui donner un demi-bonheur sans danger et sans remords, appellent à leur aide toutes sortes de roueries innocentes et dévouées. A d'autres il faut le cri de la faiblesse qui tombe, à eux les gracieuses oscillations de la pudeur qui hésite ; aussi loin de Lovelace que de Werther, ils ne valent rien pour le drame à fracas, mais ils excellent pour un délicieux marivaudage, marchant, à travers d'infinis détours, au dénoûment qui toujours fuit; *sportsmen* passionnés, aimant la course plus que le prix, et ne trouvant jamais assez de haies à sauter. Plus tard, moi aussi, j'ai joué de ces parties, et j'ai vu que c'était le mieux, seulement il ne faut pas se laisser trop deviner. Les femmes ont la générosité en défiance, et méprisent celui qui ne les aime pas assez pour leur faire du mal. En cela leur instinct les éclaire assez bien. Il faut en convenir, dans ces nobles scrupules il entre seuvent bien de la prudence, et bien de la paresse dans la bonté.

Alors je n'entendais rien aux délicates lenteurs de cette diplomatie savante ; j'avais la fougue indocile, l'implacable égoïsme de la jeunesse, si orgueilleuse de ses trésors et de ses dons : ne songeant qu'au but, je ne tenais nul compte de mille concessions charmantes par lesquelles on voulait me le faire attendre ou, peut-être, oublier. A vingt ans, le cœur est un ambitieux insatiable et superbe qui s'élance, tête haute, à la conquête du monde, et s'indigne qu'on l'arrête pour un mince

Digitized by Google

duché. Cette femme m'aimait, disait-elle, et, sous le rayonnement de mes désirs, je la voyais calme, maîtresse d'elle-même. Mon amour, que je sentais immense, était entré dans sa vie sans trouble et sans déchirement. J'avais rêvé un paradis d'ombre et de fraîcheur, et je voyais reculer devant moi le désert avec ses mirages perfides ; l'œil attaché sur ce beau sphinx de granit, j'attendais le mot de son énigme, le doigt au front, la lèvre altérée, les pieds dans le sable brûlant. Je passai ainsi deux années, mesurant ma vie aux battements de son cœur, et je ne saurais dire tout ce que m'infligea de tortures la main blanche et parfumée de ce gracieux bourreau. A la fin ce jeu cruel lassa ma patience, je brouillai les dés, et m'éloignai avec colère, lançant un regard de défi qui voulait dire : à plus tard le combat ! Elle y répondit par un sourire qui voulut être dédaigneux et moqueur, mais n'exprimait qu'une surprise poignante. Cette lutte inégale, dont elle s'était fait une habitude et un besoin, allait lui manquer, et peut-être ne trouverait-elle pas facilement un adversaire aussi commode. Puis j'ai observé que ces appels à l'avenir, faits avec un accent de résolution profonde, imposent aux plus braves, et j'en ai vu, menacées ainsi, tressaillir sous cette ardente fascination de la volonté.

C'était le moment où Lafayette s'embarquait pour l'Amérique; je partis avec lui; car le vertige avait pris cette pauvre noblesse condamnée qui, dans l'étourdissement de ses fêtes et le choc de périlleux systèmes, n'entendait pas l'échafaud se dresser près de là. Caressant toutes les révoltes, elle applaudissait Voltaire, et, à travers l'Océan, tendait la main à Washington. — A combattre les Anglais, vous pensez bien que j'acquis peu d'expérience dans les choses du cœur, et revins tout aussi mal armé; par bonheur, je ne craignais plus mon ennemi. Peu de temps après le départ, j'avais fait une découverte rassurante, je n'aimais plus. Loin de m'en réjouir, je fus honteux d'avoir, pour une pensée sans racines profondes, dérangé si violemment ma vie ; puis, à cet âge où l'on se sent encore peu de titres et de valeur, l'amour, même malheureux, est une telle richesse, il y a tant de gloire jusque dans ses souffrances, que le cœur, en guérissant, se trouve appauvri et découronné. Au retour, je sondai curieusement le mien, espérant y découvrir encore quelque étincelle oubliée; mais, non, rien, pas même le désir de me

Digitized by Google

venger. C'est à peine si je m'informai de la marquise ; on me dit qu'on ne la voyait plus dans le monde, qu'elle vivait à l'écart, consumée d'un mal mystérieux. Naturellement, beaucoup croyaient à une passion concentrée; je dois me rendre cette justice, que je ne m'attribuai pas, un seul instant, l'honneur de ce martyre : la promptitude de ma propre guérison m'avait rendu modeste. D'autres expliquaient tout simplement cet état de langueur par certaine brutale maxime de La Rochefoucauld sur l'ennui des honnêtes femmes « lasses de leur métier. » En effet, il y a de ces vertueuses coquettes assez maladroites pour faire croire à l'irrévocable sérieux de leur résistance ; les soupirants s'éloignent, et il se fait autour d'elles un cercle de solitude désolante. Puis si, plus tard, elles essaient de repeupler leur cour au prix de concessions et d'avances, à d'autres ! On ne comprend plus, ou bien on ne croit pas. Pareille chose était peut-être arrivée à la marquise; quoi qu'il en fût, elle était malheureuse, et cela m'inspira le désir de la voir. C'est là une des atrocités de notre nature que cette abominable joie au spectacle de la vertu souffrante. Contre elle il y a chez nous, je dis chez les meilleurs, un fonds d'hostilités secrètes, et d'implacables rancunes; avoir voulu être heureuse sans nous est une impertinence criante que nous ne saurions lui pardonner; sa sérénité nous blesse et nous révolte : mais, à la fin, pour elle arrive l'heure de la passion, l'heure du doute et des défaillances ; vengés alors, nous la suivons au calvaire ; au lieu de respecter ses saintes angoisses, nous lui tendons le calice amer du sarcasme, nous lui enfonçons au front la couronne d'épines; et s'il lui échappe de mystérieuses plaintes, nous lui crions, à elle aussi : Fille de Dieu, voyons si ton père enverra un de ses anges pour te consoler !

Ce fut dans cette disposition de curiosité hostile que j'allai voir la marquise ; je la retrouvai belle encore, mais d'une beauté sérieuse, altérée; son teint avait une pâleur maladive, ses yeux brillaient d'un éclat fébrile. M'attachant à ma pensée, je ne vis dans ces graves symptômes qu'un désespoir d'ennui, calme inquiet, silence troublé où la vertu, païenne révoltée, s'enferme pour mourir. Elle parut heureuse de me revoir ; la femme, même de peu de cœur, sait toujours gré à celui qui a souffert pour elle ; elle me tendit la main avec un sourire, non

Digitized by Google

plus ce sourire hautain qu'elle accordait comme une grâce; celui-là était humble comme une demande de pardon. Elle reconnut ses torts, me remercia d'avoir pu songer à elle sans colère et sans haine, donnant à ma générosité des éloges qui m'embarrassèrent. Puis, en venant à elle-même, elle me confia ses tristesses sans cause, son incurable dégoût de la vie. Toute femme qui livre ainsi de vagues chagrins donne à celui qui l'écoute le droit de s'offrir pour consolateur. Sans doute, elle l'entendait ainsi; heureuse et altière, je l'aurais bravée; douce et souffrante, elle me fit peur; elle me parla du vide où mon départ l'avait laissée, des vœux qui m'avaient suivi et rappelé. En me parlant, sa langueur se ranima, le sourire reparut sur ses lèvres pâlies; je retrouvai avec effroi le charme de sa voix, les séductions de son regard, et je me rengageai avec méfiance dans cette guerre si bien éprouvée dont je portais encore les cicatrices au cœur. A la fin, en dépit de mes doutes, les avances devinrent si claires, les gages tellement certains, qu'il fallut bien y croire, et ma victoire se décida avec une rapidité qui m'étourdit. Fallait-il en faire honneur à l'influence d'anciens souvenirs, ravivés par ma vue? ou bien, ne devant rien au passé, n'avais-je pas surpris la marquise dans une de ces crises fatales qui décident le sort des empires et des maris? Bien des femmes ont l'amant, et n'ont pas encore l'amour; à quelques autres, c'est le contraire qui arrive; prêtes à tenter une épreuve, elles ont conçu la faute, mais sans lui donner encore ni figure ni nom. Fatiguées de la lutte, et trouvant la palme du martyre trop lourde, elles la tiennent mollement, disposées à la laisser prendre, et dans leur cœur désert, où déjà l'encens fume, l'autel est prêt pour le dieu innonnu. Peut-être, à mon arrivée, la marquise était-elle livrée à une de ces délibérations hardies, à un de ces monologues révoltés. Résolue à un coup d'État, elle méditait sur ce terrible article 14, qui dort perfidement au fond de toute charte féminine; sans doute elle venait de signer sa capitulation de conscience, et le nom du vainqueur restait en blanc. Je m'offris à point nommé, et ce fut moi qu'elle inscrivit; vraiment la gloire devrait être moins fière en songeant combien elle doit au hasard.

Vous le dirai-je? la facilité de mon triomphe m'humilia; il faut avouer que nous sommes avec ces chères âmes de bien ca-

Digitized by Google

précieux despotes. Si elles nous font sagement attendre, nous traitons leur prudence de coquetterie cruelle; au lieu de cela, si nous avons affaire à ces cœurs simples et ouvert qui, sachant mal leur prix, se donnent sans grands combats; ou bien à ces natures généreuses et hardies, qui dédaignant les détours, et les trouvant inutiles, nous jugent d'un coup d'œil et mettent noblement leur main dans la nôtre : pour cette confiance généreuse ou facile, nous avons des noms injurieux et durs. Assistant curieusement à leurs luttes pénibles comme aux jeux de l'amphithéâtre, ce n'est pas assez de les obtenir, il faut qu'elles se rendent précisément à notre heure, ni trop tard pour notre patience, ni trop tôt pour leur dignité; encore si, au signal donné, elles n'ont soin, ainsi que le gladiateur antique, de tomber avec grâce, orgueilleux Césars, nous n'applaudissons pas!

Ainsi j'avais gagné mon pari, et ma vanité y trouvait son compte; mais ce fut entre cette femme et moi un bonheur grave, plein de doutes et d'arrière-pensées; elle semblait le donner comme une réparation, moi j'en jouissais comme d'une vengeance. Quelque fatal secret pesait sur ses lèvres et je comprenais vaguement que ce secret ne me regardait pas. D'ordinaire le remords, un temps endormi, s'éveille à propos lorsque la satiété commence. Or, nous n'étions qu'au lendemain; en conscience, c'était trop tôt. Un jour, je la trouvai plus triste encore que de coutume, mais non plus de cette tristesse sombre, décidée à se cacher; c'était une tristesse inquiète, épanouie, qui veut qu'on l'interroge ou la devine, et, pour se produire, s'agite sous ses voiles entr'ouverts. Bien que nullement pressé d'éclaircir un mystère menaçant pour mon amour-propre, il fallut bien, par politesse, insister un peu; les larmes la gagnèrent, et d'une voix étouffée elle me confia cette horrible peine, qui était tout simplement de ne pas m'aimer. Cela n'avait rien de bien nouveau pour moi; je ne me flattais pas d'être l'objet d'une passion très-vive, et j'en avais pris mon parti; mais, malgré mon inexpérience, je me méfiai de tout l'appareil dramatique déployé pour un tel aveu. D'ordinaire les femmes n'y mettent pas tant de façons : on les accuse d'être fausses; pour moi, je les ai toujours trouvées atrocement sincères; mais dans la vie que la société leur a faite, semée de trappes et d'em-

Digitized by Google

bûches, hérissées de points d'interrogation menaçants ou perfides, comment la franchise leur serait-elle une parure de chaque jour? Non, c'est un diamant aux facettes dures et coupantes qu'elles tirent rarement de l'écrin, et presque toujours pour nous en blesser au cœur.

Me voyez-vous réduit à consoler cette infortunée de l'affreux malheur de ne pas m'aimer? Ma foi, le rôle était par trop bouffon, j'en compris le ridicule et ne l'acceptai pas. J'attendis patiemment la fin de ses larmes, mais au lieu de s'arrêter, elles s'échappaient avec une force redoublée; un tremblement convulsif agitait ses membres; les sanglots brisaient sa poitrine. Je pressentis quelque secret plus grave, et il ne se fit pas attendre; vous devinez qu'elle avait eu déjà un amant. La révélation, imprévue cette fois, fut pénible. A l'âge où j'étais, on se flatte aisément d'arriver avant tous; dans ma gloire de premier séducteur, je me donnais des airs d'archange et me drapais complaisamment dans les plis de ce grand mot: — responsabilité. Succéder, c'était descendre; mais, après tout, ma conquête était belle encore; je ne la méprisai pas parce qu'un autre, couronné au matin, y avait laissé son ombre importune, et je ne me crus pas le droit d'abdiquer avec colère pour trouver sur mon trône un lambeau de pourpre oublié. Peu ou beaucoup, il me semblait que, pour me prendre, cette femme avait dû m'aimer, et j'en étais encore à concevoir qu'elle eût pu se donner uniquement pour l'amer plaisir de confier des douleurs ou des hontes encore chères. Dans ma naïveté, je lui tenais compte de sa confession courageuse, ne sachant pas que cette loyauté envers le présent pouvait bien être un prétexte pour adresser au passé des hommages et des regrets. C'est ce que voulait la marquise, et je n'étais pas à bout de désenchantements.

Dites-moi, vos honnêtes bourgeoises d'à présent sont-elles aussi friandes de comédiens que l'étaient nos grandes dames d'autrefois? En ce cas, je ne sais comment vous vous arrangez du partage avec ces gens-là, et en vous donnant mon avis sur de pareilles faiblesses, je crains fort de blesser vos belles idées d'égalité; mais que voulez-vous? il faut bien nous passer quelques préjugés à nous autres, vos pères ne nous ont guère laissé que cela: et puis ces héros de théâtre nous faisaient beaucoup de tort, et, pour ma part, je leur garde rancune. Ils empor-

Digitized by Google

taient d'un regard ou d'un éclat de voix ces nobles cœurs qu'assiégeaient inutilement nos désirs ; ils venaient, sans façon, jeter leur manteau de Crispin sur le pied de lits armoriés, scandaliser par leurs propos vulgaires des échos habitués aux causeries les plus délicates, et faire répéter leurs visages échauffés par le fard aux glaces étonnées du boudoir. Puis, en sortant, ils nous croisaient effrontément dans les antichambres, et si, dépités, nous disions à l'un d'eux : « Mon gentilhomme, dans quel corps servez-vous? » il répondait, vous savez : « Dans un corps dont vous voudriez bien être colonel. » Et c'était, parbleu, vrai. De leur côté, si ces pauvres femmes déchues s'écriaient, avec un frisson de fierté révoltée : « O mes ancêtres, que diriez-vous? » vous savez encore mieux ce que Baron leur répondait, et vraiment il n'avait pas trop de tort.

Toutes n'entendaient pas la chose de même façon ; la plupart se faisaient apporter leur fantaisie par l'escalier dérobé, puis, avant le jour, la mettaient à la porte, faute d'oser, comme certaine reine, la jeter à la rivière, ce qui était la perfection du genre. Après cela, si la fantaisie congédiée osait la moindre impertinence, un laquais lui donnait les étrivières, et tout était dit ; à la bonne heure! D'autres, plus fortes, n'y mettaient pas tant de mystère : trop haut placées par l'esprit et la naissance pour trouver toujours le bonheur à leur niveau, elles se baissaient parfois pour le ramasser à terre, puis, secouant fièrement leur majesté froissée, passaient outre et défiaient l'opinion de les mépriser pour cela ; mais quelques-unes prenaient de tels caprices au sérieux et en étaient cruellement punies : c'était le cas de la marquise. Encore si l'objet de cette passion folle avait eu cette autre noblesse que donnent le talent et la gloire, s'il eût été, non pas l'inspiration qui crée, mais l'écho intelligent qui répète, la lyre qui frémit d'un divin souffle, le marbre qui s'anime sous la langue de feu ; mais non, il n'avait rien, rien que la beauté, et encore était-ce peut-être une illusion de la rampe. La pauvre femme n'avait ni raison ni excuse, rien que l'amour, l'amour éhonté, furieux, sans yeux pour choisir, sans pudeur pour combattre, sans dignité pour souffrir, ange qui s'ennuie du ciel et va s'agenouiller dans la fange pour s'en pétrir une idole, car c'est là surtout l'amour qu'elles exaltent et admirent, le seul, le véritable, disent-elles. — Dieu, qui nous

Digitized by Google

le donna, sait si elles disent vrai. — Mais voyez-les, à tous les âges du monde, dans l'empreinte littéraire de toutes les sociétés, depuis Pâris le fuyard jusqu'à Desgrieux l'escroc, on sait sur quels héros leurs plus tendres sympathies s'égarent; toujours on les voit applaudir à l'insolente apothéose de l'indignité couronnée, à l'audacieuse glorification de la honte par l'amour. En effet, beau mérite à leurs yeux de se donner, par vanité souvent, à l'homme que la considération entoure! mais ouvrir les bras à celui que la société repousse, voilà le dévouement et la gloire. Et d'ailleurs, ne sont-elles pas assez fortes pour relever et anoblir? Mon Dieu! non, ce rôle de haute protection ne leur va pas. Alchimistes débiles, leur cœur n'est pas le creuset magique où le plomb devient or. Si elles sont fortes, qu'elles marchent seules : mais qui de nous, je dis le moins fier, voudrait, devant les dédains du monde, s'appuyer de leur bras, se parer de leur gloire, s'abriter de leur blason? Non, qu'on ne se laisse pas séduire à ce sophisme de charité orgueilleuse! C'est un voile spécieux jeté sur de dégradantes faiblesses. Souveraines par nos hommages, elles trouveraient commode d'avoir les bénéfices de la royauté sans en connaître les gênes, et quand, par hasard, une mésalliance les tente, cette généreuse devise de leurs armes : *noblesse oblige*, elles voudraient impunément l'effacer de leur cœur.

C'est un sophisme de ce genre qui avait séduit la marquise; elle aussi avait voulu relever l'homme aimé, et comptait sur sa reconnaissance; comme si, lui, avait pu pardonner à cette femme qui l'humiliait de sa supériorité sociale, qui ne daignait pas même faire pour lui les frais d'un peu de pudeur, à cette femme qui l'insultait de ses regards, de ses éloges effrontés, et disait à haute voix : Qu'il est beau! comme s'il se fût agi d'un lévrier ou d'un cheval de course; qui enfin, pour se donner à lui, avait eu à vaincre, non pas un scrupule de conscience, mais une répugnance de fierté! Aussi lorsque, du haut de sa loge, elle lui eut jeté son cœur, comme une royale aumône, il avait mis le pied dessus quelques jours, puis l'avait repoussé, pantelant et flétri. Ainsi cette femme dont je croyais avoir causé la chute, c'était moi, au contraire, qui devais la relever. Devant une misère si profonde, j'étouffai en moi la colère, j'appuyai sa tête sur ma poitrine, et sentis tomber ses larmes, brûlantes et

Digitized by Google

pressées. Elle demeura longtemps ainsi ; la coupable qui pleure sait bien qu'on ne la frappera pas. Quand cette source vive de pardon se fut arrêtée, elle leva avec inquiétude ses yeux ardents et taris, ne sachant ce qu'elle allait trouver dans les miens, la facile indulgence du complice, ou l'inflexible sévérité du juge. Mais au-dessus de ce double rôle, j'en avais imaginé un plus noble : oui, je puis le dire, en ce moment je m'élevai jusqu'à la dignité du sacerdoce par les joies navrantes du sacrifice et les magnificences du pardon. Je m'humiliai devant une douleur si abattue, et, pour panser les plaies de ce pauvre orgueil meurtri, j'arrachai avec courage les lambeaux saignants du mien.

Ma pénitente témoigna moins de gratitude que de surprise ; évidemment cette bonté calme, ce pardon sérieux, n'étaient pas son compte; elle s'était attendue à un éclat de désenchantement, à une explosion de souffrance qui l'eussent consolée. Au lieu de cela, je ne songeai qu'à elle et semblais m'oublier. En me voyant si généreux, elle devina avec effroi que je ne l'aimais pas. En effet, il fallut bien cette fois me l'avouer : ce que j'avais pris pour de l'amour était uniquement le reflet de cette fausse lueur que sa coquetterie faisait scintiller devant le miroir avide de ma vanité d'enfant. Bien des cœurs croient ainsi donner et ne font que rendre; astres déshérités qui renvoient assez fidèlement la chaleur et la lumière, mais d'eux-mêmes ne rayonnent pas. Or cette lueur, qui m'avait abusé, venait de s'éteindre au souffle d'une franchise brutale ; et du même coup, en moi, le reflet était mort. Si cette femme eût eu plus de patience et d'adresse, peut-être à la fin l'aurais-je assez aimée pour surmonter le dégoût de pareils aveux; mais elle s'était trop hâtée. Il est des bonheurs bien venus, pleins de sève, arbustes vigoureux qui s'élèvent malgré vent et raffales; mais pour un bonheur tel que celui-là, si peu viable, si frêle et si chétif, la franchise est une nourrice rude et maladroite qui l'étouffe ou lui brise la tête; pour l'amener à bien, ce n'était pas trop du mensonge avec ses molles et caressantes haleines. Le mal était fait, et cette fois sans remède. Entre cette femme et moi, les relations étaient fausses et sans avenir; par ses confidences, par ses torts, elle m'avait donné trop d'avantages. Ma bonté protectrice l'humiliait, puis elle me vit avec impatience me réduire

Digitized by Google

de si bonne grâce au rôle de consolateur bénévole. Ainsi qu'il arrive, en s'épurant, notre commerce s'était refroidi. S'aimer comme frère et sœur est toujours un pacte difficile, même avec une entière bonne foi des deux parts; la femme qui veut le plus sincèrement être respectée vous sait gré de votre obéissance à condition qu'elle vous coûte; aussitôt qu'elle ne croit plus à la difficulté de l'effort, à la rigueur du sacrifice, elle se pique et raille. Entre la marquise et moi, des symptômes d'aigreur se manifestèrent bientôt, et je prévis qu'une crise suprême était imminente; peu à peu cet orgueil, terrassé par la douleur, contenu par la honte, redressa la tête; à mesure que s'éloignait la scène solennelle qui m'avait grandi, l'impression allait s'en affaiblissant : elle commença à me traiter en enfant qui s'était chargé d'un rôle bien grave pour son âge; elle plaisanta mon dévouement, ma patience, disant qu'après tout elle préférait les fautes éclatantes de la passion aux pâles miracles du sang-froid. De là à des retours sur le passé, il n'y avait qu'un pas. Ce passé que j'avais cru mort et généreusement aidé à ensevelir, je le vis, pour m'insulter, se débattre dans son linceul; elle reparla de ce lâche amour, en vanta l'objet, oubliant que ses aveux l'avaient livré à mon mépris. A la fin, la patience m'échappa; j'abattis cette idole indigne, mais elle la releva plus haut et se mit à l'adorer impudemment devant moi. Je frappai de nouveau; alors perdant toute retenue, furieuse, haletante, elle s'enivra de sa honte et s'y roula avec volupté. Dès ce moment et sans retour, cette femme fut condamnée. En moi toute colère tomba; je m'approchai d'elle avec un calme et une politesse cérémonieuse qui l'épouvantèrent; elle comprit qu'en abdiquant l'autorité du confesseur, j'en dépouillais aussi l'infatigable indulgence, et que je ne pardonnerais pas, puisque je ne frappais plus :

— Madame, lui dis-je, je m'étais trompé; ou vous-même, en me parlant de cet homme, la douleur vous rendait injuste. Je le vois à la ferveur de vos regrets, il fut pour vous noble et bon; ses qualités rachètent le tort de sa naissance, la gloire l'a couronné, et rendu digne de vous. Ce n'est pas un délire de sens qui vous a livrée, c'est une surprise d'imagination; vous aimâtes en lui le génie dont il est l'instrument magique. Vous eûtes parfois à vous en plaindre; mais quelle liaison est donc sans

Digitized by Google

nuages? Il a livré votre nom, vos lettres peut-être; mais ces lettres sont sa richesse, ce nom est sa gloire : comment résister au désir de s'en parer? Peut-être aussi vos grands airs l'auront blessé, et vous êtes la coupable. Croyez-moi, retournez à lui, humble et repentante : n'est-il pas trop cruel de l'avoir anobli quelques jours, puis, tout à coup, de briser son écusson? Pensez aussi, je vous prie, à tous les avantages de ce choix; il est des fautes monstrueuses qui par leur énormité même échappent au soupçon. Puis bien des femmes sont assez maladroites pour prendre des amants, qu'un mari brutal peut leur tuer. Avec celui-là, votre mari ne saurait croiser le fer. Ce sont de ces gens auxquels on ne dit pas : sortons, mais : sortez. Pourtant, j'y songe, n'y aurait-il pas encore quelque chose de mieux? Pourquoi une femme n'aurait-elle pas le bonheur sous son toit, non plus hôte capricieux, toujours prêt à s'enfuir d'un coup d'ailes, mais captif enchaîné, page soumis, debout dans l'antichambre, et, au coup de sonnette, prêt à se montrer? Imaginez quelle joie ce serait de le tenir ainsi près de vous, à toute heure, à table de l'avoir pour échanson, et, en vidant la coupe, de lui dire du regard : à nos plaisirs! Puis, au sortir d'une fête, de sentir sa main frôler votre épaule en y posant le manteau, de le ramener triomphante, et pour plus de sûreté, de lui donner, en rentrant, la queue de votre robe à porter; enfin, la satiété venue, de n'avoir, pour toute cérémonie de rupture qu'à le faire congédier par votre intendant? Madame, qu'en dites-vous?

Je la tins quelque temps ainsi sur le chevalet de torture, laissant mes paroles tomber lentement sur son cœur, comme des gouttes de plomb fondu. D'abord elle m'écouta tête levée, et ses yeux hardis me disaient : frappe-le, mon amour le défend! Mais bientôt, sous mes coups redoublés, je vis tomber, pièce à pièce, cette armure insolente; se couvrant la face, elle se renversa sur son siége, toute frissonnante de honte et de dégoût. Quand je la vis à bout de ses forces, je pris une de ses mains, et, pour coup de grâce, la baisai, tandis que ses doigts crispés battaient convulsivement mes lèvres pour repousser ce baiser insultant, qui la marquait comme un fer chaud.

Le souvenir de ce moment serait pour moi un remords éternel, si, en la frappant ainsi, je m'étais senti de la colère; mais

Digitized by Google

non, je l'avais condamnée avec le calme impassible d'un juge, de même qu'en abrégeant son supplice j'exerçai la clémence d'un bourreau. Lorsqu'en moi tout autre sentiment fut éteint, la pitié resta encore ; car j'étais dans le secret d'un malheur horrible. Il est des douleurs, même coupables, qu'une femme peut porter la tête droite, d'augustes repentirs qui la couronnent, ainsi qu'une auréole d'expiation; mais que faire d'une douleur comme celle-là, cilice empoisonné qui ronge et dessèche, lèpre hideuse qu'il faut cacher à tous, de peur que l'amitié elle-même, sœur de charité si dévouée, ne se détourne d'impuissance et de dégoût? Cette patience dévouée, elle ne l'avait espérée que d'un complice; cette joie amère des confidences, elle l'avait achetée au prix d'une honte pire que la première, en se donnant sans amour ; et voilà que cette consolation lui échappait! Quand elle ne m'eut plus pour écouter ses plaintes, pour recueillir ses larmes, la solitude l'étouffa, le désespoir la reprit. Dans ce silence accablant qui suivit, elle regretta les paroles acérées qui la flagellaient; son bourreau lui fit faute. Le propre de ces douleurs honteuses est d'être lâches; elle me rappela, mais je ne voulus plus retourner vers cette pénitente révoltée. Au reste, je n'avais pas besoin de la voir pour qu'elle troublât ma vie; chaque jour c'étaient de nouveaux messages, des lettres d'abord repentantes, affectueuses, puis enfin passionnées à faire peur, si bien que, me défiant de moi-même, je cessai de les ouvrir. Ne recevant pas de réponses, elle reparut dans le monde, afin de m'y suivre et de s'attacher à mes pas. Parfois, en sortant, je reconnaissais sa livrée sous mes fenêtres ; il semblait que, lasse d'une considération usurpée, elle voulût mettre le scandale à la place de cette honte cachée qui l'oppressait; puis il est, pour l'âme aussi, des souffrances si aiguës, que tout soin de dignité s'oublie, toute pudeur s'éteint. On s'étonna de me voir éviter une femme si brillante, près de laquelle tant d'autres eussent brigué la place par moi dédaignée. Mon triomphe s'était brusqué si vite, que les plus fins n'avaient pas eu le temps de le deviner ou d'y croire, et, au lieu de la faveur attachée à une abdication éclatante, on m'attribua la sotte position d'un homme poursuivi qui recule. En France, ce sera toujours un rôle difficile à soutenir que celui de chaste Joseph laissant son manteau dans

Digitized by Google

une ruelle : jugez de ce que ce devait être alors? Partout on chuchottait autour de moi ; je lisais la moquerie dans tous les yeux ; il n'y avait pas jusqu'au mari dont la physionomie ne parût dire : Que diable! on ne laisse pas comme cela mourir une pauvre femme! — Enfin, l'épigramme m'enveloppa d'un cercle de feu, et, le voyant se rétrécir et me presser de plus en plus, je résolus d'en sortir à tout prix. En ce temps-là, le suicide n'était pas encore de mode; la seule ressource était de se faire tuer en duel, et il se trouvait toujours quelque ami pour vous aider à cela. Je provoquai mon meilleur, le chevalier ***, et le blessai grièvement. L'affaire fit du bruit, et force me fut de sortir de France. Je m'enfuis en Hollande, d'où le brouillard et la fumée me chassèrent bientôt; l'Allemagne ne me charma pas davantage ; vous jugez si un courtisan de Versailles pouvait s'accommoder de ces buveurs de bière à façons bourgeoises, surtout du grimoire de leurs philosophes, sorte de clé oiseuse et rouillée, qui, sans rien ouvrir, tourne, en criant, dans la porte enchantée des systèmes. Enfin, cherchant un milieu plus sympathique, je passai de Trieste à Venise, où je m'établis pour l'hiver.

Vous n'avez connu, vous autres, que la Venise tombée et captive, noble veuve qui pleure dans la solitude, et ne veut pas être consolée parce que ses doges ne sont plus ; alors c'était Venise animée, brillante; mais, à Venise, la joie elle-même n'avait rien qui pût effaroucher la tristesse d'un proscrit. Ce n'était pas la gaieté parisienne, indiscrète et moqueuse, sans pitié pour ceux qui souffrent, défiante pour ceux qui l'observent à l'écart ; ce n'était pas la gaieté de Naples, folle, ardente, qui froisse étourdiment toute pensée sérieuse : là, c'était une gaieté sévère, réservée, tendue de noir, glissant à travers le morne silence des lagunes, et menant les sérénades lugubres comme en des sépulcres flottants. Le carnaval, à Venise, c'était le plaisir en robe de grand inquisiteur. Cette gravité m'encouragea, et je cherchai à me distraire ; seulement je fis le contraire de Venise, sur mon chagrin obstiné je jetai le sourire comme un domino rose : aussi bien c'était prudence, le conseil des dix n'aimait pas les figures sérieuses. Une nuit, je sortais d'un bal où pour la première fois j'avais fait infidélité à ma tristesse; je revenais songeant à une femme de sénateur qui

Digitized by Google

commençait à m'occuper ; il me semblait que le sombre nuage suspendu sur ma vie allait enfin s'entr'ouvrir. Tout à coup ma main, appuyée sur la portière de la gondole, est pressée avec force, et une voix mystérieuse me jette en fuyant ce mot de défi : *la vincerò*. L'accent de cette voix me fit tressaillir. Je voulus poursuivre la gondole qui venait de croiser la mienne ; mais déjà elle avait disparu dans le dédale des canaux. Rentré chez moi, je me perdis le reste de la nuit en conjectures extravagantes. Le lendemain il m'arriva des nouvelles de France. Le chevalier était guéri, et l'on m'engageait à revenir ; les affaires commençaient à prendre une tournure grave, et, comme on disait alors, le devoir de la noblesse était de se presser autour du trône : vous savez à quoi cela servit. Je saisis ce prétexte honorable, n'osant m'avouer que l'ombre d'une femme me faisait fuir.

Au retour, on m'assura que la marquise n'avait pas quitté Paris ; elle était devenue de plus en plus invisible, et, pour le coup, se mourait de consomption. En me remontrant dans le monde, j'avais craint la reprise des hostilités ; mais non, on me laissa parfaitement tranquille ; l'attention avait pris un autre cours ; puis, d'ordinaire, l'épigramme s'éteint dans le sang. Ainsi cette femme se mourait, cela m'impatienta ; elle avait encore ce moyen de m'afficher et ne le manquait pas. Bientôt je reçus d'elle un billet d'une expression touchante et résignée ; elle partait le lendemain pour Nice, où elle allait expirer, mon nom aux lèvres et ma pensée au cœur. Poussé par un mouvement de compassion curieuse, je voulus la revoir encore une fois, et me trouvai, dès le matin, aux abords de sa demeure. Une chaise attelée attendait dans la cour ; elle y monta appuyée sur le bras de deux femmes. En passant devant moi elle m'aperçut, et son regard soumis semblait dire : « Maître, je te salue, moi qui vais mourir ! » Un cri de détresse se perdit dans le roulement du carrosse, et je demeurai seul, agité d'orgueilleux remords et de triomphante pitié.

Environ un mois après, une femme vêtue de noir entra chez moi, et me remit, en pleurant, un anneau, legs sacré de la mourante. Moi aussi, par respect humain, j'aurais voulu trouver une larme, mais l'orgueil n'en a pas ; et il y avait encore

Digitized by Google

bien de la fatuité dans mes regrets. Le sentiment qui m'inonda, tout d'abord, fut celui de ma liberté reconquise; le poids qui chargeait ma vie était donc enfin tombé, et j'aspirais l'air à pleine poitrine. Mais cet enivrement d'esclave déchaîné fut court; bientôt j'éprouvai ce vide attristant, ordinaire expiation des premières et coupables joies de tout veuvage. Je le reconnus, ce tourment tant de fois maudit était ce qui peuplait mon existence; cette volonté persécutrice, obstinée, qui en tous lieux m'enveloppait d'un important réseau, m'avait laissé, en se brisant, dans une solitude glacée, et je sentis avec amertume la honte d'un tel abandon. Après avoir satisfait aux convenances par une retraite de quelques jours, je songeai à secouer mon ennui; dans la société, ma position était devenue plus fausse que jamais; je fis en vain quelques tentatives de galanterie. les femmes paraissaient ne pas me voir, comme si, entre elles et moi, le souvenir de ma victime fût tendu comme un voile funèbre. Les moins cruelles me répondaient par des railleries, et trouvaient que je n'avais pas porté assez longtemps le deuil de leur sœur. A la fin, ne sachant que faire d'un cœur dont nulle n'acceptait l'hommage, j'eus l'idée de jeter ma richesse incommode aux hasards de cette loterie qu'on appelle le bal masqué. Un soir en attendant l'heure, et pour me mettre en haleine, je tirai de mon secrétaire quelques reliques féminines. Le premier objet qui frappa ma vue fut l'anneau de la marquise; je l'examinai avec soin, et lus gravé en dedans le mot de défi qui, à Verrise, m'avait tant troublé. Ainsi, après la mort de cette femme, sa menace me poursuivait encore. En dépit de moi, sa pensée m'envahit; je me mis à lire ses lettres. Je vous l'ai dit, quelques-unes n'avaient pas été ouvertes; à mesure que j'en brisais l'enveloppe, tout ce qu'elle y avait versé de son âme s'en échappa comme un parfum pieusement conservé; longtemps glacé par l'égoïsme, mon cœur se fondit à ces émanations ardentes, et but avec délices le souffle de vie inconnue qui lui venait du tombeau. Ces trésors de passion par moi dédaignés s'étalaient devant ma misère présente pour l'humilier et me punir. Ces paroles d'amour que j'avais refusé d'entendre, il semblait que, prévoyant mon repentir, le ciel me les eût précieusement gardées, et les rendît enfin à mon oreille ravie; elles tombaient, une à une, vibrantes et limpides, et sous cette rosée

Digitized by Google

féconde je me sentis meilleur et transformé. Pour la première fois, je crus en la pauvre morte, et les larmes rebelles, naguère refusées justement à des regrets douteux, coulèrent alors en récompense de ma foi tardive. Je m'oubliai ainsi dans une sorte d'extase, et quand je revins à moi, la nuit était déjà bien avancée. Irais-je donc profaner dans les frivolités d'une fête cette émotion sainte, don inespéré de la mort? D'abord, je me révoltai comme à la pensée d'un sacrilége; mais à mesure que me reprenait la vie réelle, la tentation devint plus forte, et je n'y résistai pas, poussé que j'étais par le pressentiment d'une crise décisive et prochaine. Je resserrai les lettres, et voulus en faire autant de l'anneau, mais il se trouva que je l'avais instinctivement passé à mon doigt, et il y était retenu par une force magnétique. Je l'y laissai; pour l'épreuve que j'allais faire, ce talisman me servirait peut-être; rien ne donne de courage et de chances auprès de la femme qu'on désire, comme la présence ou l'inspiration d'une autre dont on est aimé.

Comme je m'y attendais, en arrivant au bal je me vis assailli par une foule de masques. L'épigramme, qui me respectait au grand jour, reparut voilée, mais sans me faire l'honneur de beaucoup d'insistance. Vingt intrigues commencées se brusquèrent presque aussitôt, et, découragé, j'allais quitter la partie, lorsqu'un domino parut s'attacher à moi avec une obstination singulière; un léger accent italien, naturel ou affecté, me fit penser à la belle Vénitienne que j'avais cru aimer quelques jours : au reste, on était parfaitement instruit de mon histoire; on plaignait ma tristesse et mon isolement. Mais pourquoi désespérer? toutes les femmes qui s'intéressaient à moi n'étaient peut-être pas au tombeau! Sans doute ce n'étaient que propos de bal; pourtant il y avait de l'onction dans la parole, du trouble dans la voix. Quand ce domino fit mine de me quitter, je le suivis, et nous nous trouvâmes dans une loge qui se referma sur nous; la conversation prit un tour plus intime; malgré mes instances, on refusa de se démasquer, mais le camail, en s'entr'ouvrant à propos, trahit de magnifiques promesses; l'émotion semblait partagée, et tout allait au mieux, quand l'inconnue, apercevant à mon doigt l'anneau fatal, eut la fantaisie d'en demander le sacrifice, et je fus assez lâche pour commettre ce sacrilége. Le prix ne s'en fit pas attendre, et j'en

Digitized by Google

étais maître à peine, lorsqu'un éclat de rire, fort déplacé, s'échappa de dessous le masque, avec le mot de la devise. La rage me prit au cerveau, et je ne sais quelle horrible scène suivit; en sortant, je dis à l'ouvreuse : Ayez soin de cette femme qui se trouve mal.

En finissant, les yeux du vieillard brillaient d'une colère divertissante; après cinquante ans, il n'avait pas encore pardonné; puis nous le vîmes tristement sourire : la glace venait de lui rappeler ses rides, et sans doute il regrettait l'heureux temps où, avec lui, une femme gagnait de tels paris.

HENRI MÉRIMÉE.

Digitized by Google

CRITIQUE.

DES HALLUCINATIONS,

PAR M. BRIERRE DE BOISMONT.

Il y a une classe de faits compris sous la dénomination caractéristique de *merveilleux*, qui a le privilége d'exercer une grande influence sur notre imagination. De quelque raison que nous soyons doués, ou par l'expérience que donnent les années ou par la supériorité de l'esprit, il est rare que nous ayons assez de pouvoir pour nous y soustraire. Nous pouvons même dire que les plus extraordinaires, les plus impossibles de ces faits ne nous trouvent jamais absolument incrédules. Nous paraissons les rejeter pour leur invraisemblance, et cependant nous ne le faisons pas sans éprouver au fond de nous-mêmes une certaine émotion qui prouve que nous y croyons un peu. Les enfants et les femmes, ces natures si impressionnables qui paraissent rechercher avec tant d'avidité toutes les occasions d'avoir peur, se complaisent surtout aux récits extraordinaires. Nous n'avons pas oublié ces terribles contes avec lesquels on a bercé notre enfance. Nous avions peur, lorsque, pendant le silence et l'obs-

Digitized by Google

curité de la nuit, notre mémoire nous en retraçait les circonstances; mais cela ne nous empêchait pas de chercher à multiplier par nos questions, et plus tard par nos lectures, la cause de nos terreurs. On sait combien les veillées d'hiver paraissent courtes, quand les heures sont remplies par la narration d'une lugubre histoire toute empreinte de merveilleux : alors personne ne songe à interrompre celui qui parle, et chacun assiste par la pensée aux événements mystérieux dont il ne perd pas le plus petit détail. Les classes ignorantes et les peuples enfants aiment surtout ces histoires dont les héros sont des sorciers, des spectres ou des revenants. Chez le fermier des villages reculés de la Bretagne et sous la tente de l'Arabe du désert se racontent, aux heures de la veillée, des histoires qui ont entre elles la plus grande analogie; elles sont toutes inspirées par cet amour de l'inconnu et de l'extraordinaire, qui a donné naissance à de si beaux poëmes et à de si curieuses traditions.

Il est évident que l'amour du merveilleux est dans notre nature. Notre intelligence ne peut pas rester enfermée dans les bornes du monde réel ; il lui faut le vaste champ de l'imagination pour y réaliser toute sa puissance. Avec les sens, elle ne fait qu'apprendre; avec l'imagination, elle sait créer. Toutes ces choses merveilleuses, qui vivent dans les traditions ou dans l'histoire, ne seraient donc que des inventions de poëte, que des créations faites pour donner aux événements du monde réel un caractère d'idéalité? Il n'en est pas tout à fait ainsi. Supposez un poëte, un rêveur, assis dans son fauteuil, dans la solitude tranquille de son cabinet. Son esprit est vivement préoccupé des événements d'une merveilleuse histoire. Toutes les conditions dont ce poëme se compose sont d'abord dans une sorte de confusion, qui ne se dissipe qu'à la faveur de la continuité et de la force de l'attention. Quand la lumière éclaire ce chaos, le poëte voit en lui-même ce qu'il veut faire passer dans la pensée des autres. L'idée prend une forme, la couleur en fait ressortir tous les accidents, la vie anime bientôt toute la scène, et il finit peu à peu par assister lui-même à un spectacle qui ne se passe plus en lui, mais dont toutes les péripéties se succèdent sous ses yeux, comme s'il était témoin d'un événement du monde réel. Hoffmann le visionnaire se mettait à rêver, la pipe à la bouche, quand il voulait composer une de ces histoires fan-

Digitized by Google

tastiques qu'il nous a laissées. Les bouffées de tabac qui s'épaississaient en nuages devant lui, ne tardaient pas à prendre des formes en harmonie avec les créations bizarres de son esprit; et les accidents de l'atmosphère vaporeuse où il était plongé lui représentèrent sans doute plus d'une fois les contes merveilleux qu'il allait écrire. Il n'y a pas d'homme un peu impressionnable, à imagination un peu vive, à qui il ne soit arrivé quelque chose d'analogue aux visions habituelles d'Hoffmann. Il n'y a pas de poëte qui ne s'oublie plus ou moins longtemps à contempler un spectacle merveilleux, et qui n'y prenne peut-être les meilleurs éléments de son œuvre. Jusque-là, rien n'est plus naturel, nous ajouterons même, plus ordinaire; cependant il y a quelque chose de plus dans cet ordre de faits que l'invention pure et simple : on ne sent pas seulement au fond de soi ce qu'on veut faire; la pensée se matérialise, la création qui était abstraite se change en une forme réelle; elle finit enfin par contracter une existence toute extérieure. Allons plus loin encore. Un homme a l'esprit frappé par un événement dont il a été le témoin; ce souvenir l'a préoccupé longtemps, mais il a fini par s'affaiblir, et peut-être même par s'effacer. Tout à coup une circonstance imprévue le rappelle, le ranime avec tous ses détails. Si cet homme est au milieu du monde au moment où le souvenir de l'événement vient le frapper de nouveau, peut-être tout se bornera à un phénomène de l'ordre commun; la scène qui l'a si vivement impressionné se retracera seulement dans sa mémoire; mais supposez-le seul dans un lieu privé de lumière ou traversant une campagne plongée dans l'obscurité de la nuit, il verra peut-être se répéter sous ses yeux, dans le vague qui l'entoure, l'événement sur lequel sa pensée vient de se fixer.

Nous sommes encore dans l'ordre des phénomènes physiologiques. Il n'est pas besoin d'admettre une puissante modification dans notre manière d'être, une sorte de maladie, pour essayer de se rendre compte de ces faits. On conçoit qu'une idée puisse tellement absorber notre attention que nous mettions un instant en oubli ce que nous sommes vis-à-vis d'elle. Et pendant cet intervalle où le sentiment de notre individualité disparaît, on conçoit que notre imagination nous fasse accepter le résultat d'un rêve comme une réalité. Mais nous avons le pouvoir de

Digitized by Google

nous éveiller de ce sommeil, d'appeler notre conscience endormie au secours de notre raison égarée, de mettre nos sens à contribution pour dissiper les erreurs qui nous font souffrir, et le plus souvent nous n'avons besoin que d'un instant pour souffler sur toute cette fantasmagorie. Malheureusement le phénomène ne s'arrête pas là. Il y a des cas où l'erreur a une si grande puissance qu'on ne peut s'y soustraire. On a beau s'efforcer de tendre l'oreille à la raison, les yeux vous disent qu'elle se trompe. Le fantôme est là debout, devant vous; vous sortez, il vous suit sans cesse; vous êtes seul, il est assis à vos côtés; qu'il fasse nuit, qu'il fasse jour, la même vision vous presse, et arrive, par sa terrible persistance, à user en vous les ressorts de la vie. Ainsi les poëtes ou les superstitieux n'ont pas improvisé entièrement les histoires de fantômes et d'apparitions. Il y a telle condition qui existe à l'état passager comme à l'état de maladie, et qui donne une forme réelle et persistante aux rêves de l'esprit, aux créations fiévreuses de la pensée. Les exemples sont extrêmement nombreux, et on n'a pas besoin d'aller les demander aux époques où on croyait au règne des sorcières et à la possession par les démons.

C'était en 1832 : un étudiant en médecine, qui occupait une chambre rue de la Harpe, avait assisté très-assidument aux fouilles qu'on faisait faire à cette époque sur l'emplacement de l'ancien couvent des cordeliers. On y découvrit plusieurs caveaux où étaient des débris de squelettes, et l'étudiant crut pouvoir profiter de l'occasion pour faire une collection de pièces d'ostéologie. Au lieu de les enfermer dans une caisse, il crut devoir les placer comme ornement sur les murs de sa chambre, et cette disposition assez originale servit un soir de texte à ses plaisanteries pendant la visite d'un de ses camarades, qui se prolongea très-avant dans la nuit. L'étudiant reconduisit son ami ; mais lorsqu'il rentra dans sa chambre, il éprouva une vague impression de terreur. Il attribua cette sensation à une disposition maladive, qu'il crut devoir corriger en fumant et en avalant quelques gorgées d'eau-de-vie. Lorsqu'il se trouva un peu mieux, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à dormir. Il fut éveillé subitement par une vive douleur au poignet, et ce reveil n'était pas un rêve, car il avait la face tournée vers la fenêtre, et voyait à la clarté de la lune qui éclairait sa chambre tous les

Digitized by Google

objets qui en formaient l'ameublement. Son oreille fut frappée d'abord d'un bruit confus de paroles et de gémissements; il voulait voir d'où partait ce bruit, et il assista bientôt à un étrange spectacle. Il vit se dessiner, dans la vague lumière du clair de lune, deux files d'hommes vêtus de robes d'un blanc gris; leurs figures brillaient comme si elles étaient faites d'argent, leurs regards étaient fixés sur lui d'une étrange manière. En ce moment, il entendit très-distinctement une voiture rouler dans la rue, et l'heure sonner à l'église de Saint-Séverin. Pour échapper à cette terrible apparition, il voulut s'élancer dans la chambre; mais le poignet auquel il avait ressenti une si vive douleur lorsqu'il s'était éveillé, restait fixé à sa place, comme s'il eût été retenu par une force supérieure. L'étudiant regarda alors dans la direction de sa main, et il vit une autre main sur la sienne : c'était celle d'un ecclésiastique à la taille élevée, à la figure sévère, qui était debout au chevet de son lit. Il voulut lutter, mais vainement, contre cet homme qui le condamnait à rester le témoin d'un aussi effrayant spectacle. Il ne lui fut permis de se débarrasser de cette étreinte qu'après avoir entendu une sorte de discours dans lequel il distingua ces mots de *jeunesse, curiosité, sacrilége*. A peine hors du lit, il courut à sa fenêtre, l'ouvrit bruyamment avec l'envie de se précipiter; mais il crut qu'en échappant à l'étreinte vigoureuse de l'ecclésiastique, il avait échappé à l'apparition, et il eut le courage de jeter les yeux sur la place qu'il venait de quitter. Quel fut son étonnement! il se voyait lui-même dans le lit, avec sa main sous celle de l'ecclésiastique. Les deux files d'hommes étaient toujours dans la chambre; il les voyait marcher et s'agiter. Il resta plus d'une heure les yeux fixés sur cette fantasmagorie. Enfin, comme le jour commençait à paraître et qu'il comptait sur la lumière pour dissiper l'apparition, il regagna son lit; mais à peine y fut-il, qu'il sentit la main de l'ecclésiastique se poser de nouveau sur la sienne. Cependant cette main devenait de plus en plus froide à mesure que la chambre s'éclairait; la figure du prêtre et celles des moines s'effaçaient aussi dans le vague du jour naissant. Peu après, l'étudiant entendit un bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient, et la vision eut bientôt disparu tout entière. Brisé de fatigue, il s'endormit profondément pendant quelques heures; mais, au réveil, il put constater parfaite-

Digitized by Google

ment la réalité de ses sensations et de ses actions pendant l'apparition nocturne. Il ressentait une douleur assez vive au poignet, comme celle qui résulterait d'une meurtrissure, et la croisée qu'il avait ouverte en s'échappant de son lit était comme il l'avait laissée.

Nous n'aurions pas besoin d'accompagner cet exemple d'aucun commentaire, car il parle assez de lui-même. Nous nous permettrons cependant une observation. Le jeune homme qui a été en proie à cette vision avait la conscience du lieu où il était, des objets qui se trouvaient dans sa chambre; évidemment il n'était pas le jouet d'un rêve dans l'acception ordinaire du mot. De plus, il faisait tous ses efforts pour échapper au spectacle de ce terrible ecclésiastique et de ces moines effrayants qui pesait sur lui comme un remords, et pourtant il fallut le jour, le jour éclatant, pour faire cesser le phénomène. Voici un exemple plus curieux encore, car le phénomène se passe pendant la veille et présente les plus surprenantes bizarreries.

Un médecin ami de Walter Scott fut appelé auprès d'un homme éminent de Londres qui occupait un haut emploi dans le département de la justice. Par ses fonctions, cet homme était souvent l'arbitre presque suprême d'une certaine classe d'intérêts; mais il avait toujours joui d'une réputation de probité qui était restée pure de toute atteinte. A l'époque des visites du médecin, le malade ne présentait aucun symptôme inquiétant. Le seul qui frappât celui qui l'observait avec la plus grande attention consistait dans une tristesse profonde que rien ne pouvait dissiper. Pressé de questions sur les causes secrètes de ce mal moral qui le rongeait, il répondait brièvement, d'une manière évasive, ou ne répondait pas. Cette tristesse permanente finit par faire brèche à la santé; l'appétit diminua, les digestions s'altérèrent, le teint pâlit, les forces s'évanouirent. En présence de cet état qui s'aggravait chaque jour, le médecin devint plus pressant; il n'hésita pas même, pour déterminer un aveu sincère et complet, à déclarer à son client que ce chagrin secret semblait être le remords d'une faute commise dans l'exercice de ses délicates fonctions; que s'il succombait à cette maladie mystérieuse, les interprétations souilleraient sa mémoire, et que la réputation de probité dont il avait joui jusque-là s'écroulerait entièrement. Cet argument décida le malade à ne rien ca-

Digitized by Google

cher désormais de ce qu'il avait tenu renfermé avec tant de soin au fond de son âme. — Vous ne pourrez comprendre, dit-il à son médecin, ni la nature de cette maladie, ni la manière dont elle agit sur moi, et quand vous la comprendriez, je doute que votre zèle et vos talents puissent m'en guérir. — Le médecin l'encouragea en lui parlant des ressources de la médecine. — Ma situation n'est pas nouvelle, continua-t-il, car on en trouve un semblable exemple dans le roman de Le Sage. Vous vous souvenez sans doute de quelle maladie mourut le duc Olivarès? — De l'idée, répondit l'homme de l'art, qu'il était poursuivi par une apparition à l'existence de laquelle il ne croyait pas ; et sa mort arriva parce que la présence de cette vision imaginaire l'emporta sur ses forces et lui brisa le cœur. — Eh bien! mon cher docteur, je suis dans le même cas. — Et voici quelle était l'apparition qui persécutait l'Anglais et lui faisait craindre de finir comme avait fini le duc Olivarès.

Il y avait deux ou trois jours que les visions avaient commencé. Le malade voyait souvent un gros chat près de lui. Il crut d'abord n'être le jouet d'aucune illusion ; mais comme cet animal paraissait et disparaissait d'une manière si prompte, qu'il ne pouvait se rendre compte ni comment il était venu, ni par quel endroit il avait disparu, il fallut se décider à croire à une erreur d'imagination. Cependant cette vision n'avait rien de pénible. L'Anglais finit en effet par s'y habituer ; le chat qu'il voyait et qui cependant n'existait pas, était pour lui une sorte de compagnon imaginaire. Au bout de quelque temps, cette vision disparut, et il s'en forma une autre. L'animal était remplacé par un homme, un huissier de la chambre ou d'un haut personnage de l'État. Il portait l'habit de cour, les cheveux en bourse, enfin le costume officiel de sa charge, et paraissait être constamment attaché au service de l'Anglais. Quand celui-ci sortait de sa maison, ou qu'il allait faire une visite, l'huissier sortait avec lui, le précédait dans l'escalier, le suivait dans l'appartement, et là se mêlait à la foule, pour reparaître et reprendre ses fonctions lorsque la visite était finie. Cette vision fut supportée avec moins de courage que celle du chat. Elle commença à engendrer la tristesse profonde qui formait le symptôme le plus apparent de cette mystérieuse maladie. Mais le phénomène devait subir une seconde transformation d'un

Digitized by Google

effet bien plus terrible. Le chat avait disparu pour faire place à l'huissier ; l'huissier disparut à son tour pour faire place à un hideux squelette. Ce nouveau fantôme mit le comble à la douleur morale. Le malheureux, qui voyait toujours devant lui cette image de la mort, avait beau recourir au raisonnement et se répéter à lui-même que tout cela n'était qu'illusion : la réalité lui paraissait si palpable, qu'il ne pouvait se refuser d'y croire. Tout en se disant que ce fantôme n'était qu'un jeu de la lumière, et peut-être le résultat d'un vice de la vue, les formes étaient si arrêtées, si matérielles, que cette sorte de conviction ne servait pas même à le consoler. Après avoir reçu cette terrible confidence, le médecin voulut essayer d'agir sur l'esprit du malade, d'en changer la disposition ; mais celui-ci répondait invariablement à cette tentative, en disant : « C'est mon malheureux destin de le voir toujours. » En effet, il le voyait au pied de son lit, dans l'étroit écartement que faisaient les rideaux. Le médecin voulut tenter une épreuve. « Levez-vous, lui dit-il, et ayez le courage de vous mettre à la place où vous le voyez ; et la conviction de votre esprit deviendra bien plus solide, puisque vous vous assurerez d'une manière directe que cette image est une illusion. » Le malade secoua la tête et resta dans l'immobilité. Le médecin prit alors un parti décisif, il alla se placer lui-même à l'endroit où se peignait la vision ; et comme il s'était substitué au squelette, il crut que le malade ne l'apercevrait plus. « Eh bien ! lui dit-il, le voyez-vous encore? » La réponse ne se fit pas attendre : « Pas tout à fait, parce que vous vous trouvez entre lui et moi ; mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule. » Ces paroles prouvèrent au médecin qu'il n'y avait pas de remède contre un mal qui avait jeté de si profondes racines. L'accablement, la douleur morale firent en effet des progrès rapides, et le malheureux succomba sans pouvoir se délivrer un instant de cette funeste vision.

La vue n'a pas le privilége exclusif de ces erreurs ; tous les sens y participent. Il y a des hallucinations du toucher, du goût, de l'ouïe. Telle personne promène ses doigts sur des corps dont la surface est rude et inégale, elle croit qu'elle touche du velours ; telle autre mange des substances grossières, elle croit faire un repas délicieux ; enfin une troisième est dans l'isolement le plus complet, nul bruit ne peut arriver jusqu'à elle, et

Digitized by Google

cependant elle croit entendre des concerts ravissants dans le léger murmure de l'air, ou des voix menaçantes qui frappent sans cesse son oreille. Il y a même aussi des hallucinations du sens intime, c'est-à-dire qu'en faisant des hypothèses sur ce qu'on éprouve au dedans de soi, on finit par croire voir clairement dans l'intérieur de son corps des désordres absolument impossibles. C'est ainsi que commencent les malades imaginaires; les maladies de l'esprit ont pour point de départ ordinaire un travers ou une excentricité. Nous avons connu un penseur, un philosophe qui, à force de croire que son cerveau devenait inerte et qu'il devait renoncer au travail intellectuel, avait fini par voir en lui-même que cet organe s'était amoindri au point de se métamorphoser en une sorte de membrane ronde et étroite dont les deux extrémités tenaient aux parois osseuses du crâne. Le cerveau, cette masse sphérique si volumineuse, n'était plus qu'une corde de violon tendue dans une caisse en ivoire; la pensée la faisait vibrer à la manière d'un archet, et cet exercice avait par malheur ce double inconvénient de l'amincir par le frottement et de lui faire éprouver des tractions trop violentes. Il n'y avait donc qu'un moyen pour conserver la corde cérébrale dans le fâcheux état auquel la maladie l'avait réduite, c'était de ne pas y toucher avec l'archet de la pensée. On avait beau expliquer à cette personne qui avait donné tant de preuves de sa supériorité d'intelligence combien son hypothèse était erronée, elle avait à cela une réponse concluante : la sensation intérieure était si nette, si lucide, qu'elle croyait voir de ses yeux la corde et tous ses mouvements. Citerons-nous encore un poëte brillant qui n'a pu résister aux désordres moraux d'une de ces visions intérieures? Celui-là croyait que le cœur et l'estomac augmentaient de volume d'une manière effrayante; le progrès, selon lui, était déjà si marqué, que lorsqu'il éprouvait une émotion ou qu'il avait fait un repas copieux, il sentait la pointe du cœur se promener sur la surface de son estomac, et produire des frottements qui devaient inévitablement amener une perforation complète. Il fallait donc se condamner à une double diète, celle des aliments et des émotions; c'était la seule planche de salut. La vie du poëte ne pouvait se continuer qu'à la condition du calme du cœur et du vide de l'estomac. On conduisit le malheureux malade auprès d'un ca-

Digitized by Google

davre, on lui fit voir la disposition des organes, on essaya de lui faire comprendre qu'en aucun cas rien de semblable à ce qu'il croyait sentir en lui ne pouvait exister; mais ses sensations étaient le résultat d'une clairvoyance intérieure, un toucher presque matériel : si donc l'estomac et le cœur étaient organisés chez lui de cette manière, il fallait bien lui accorder qu'il y aurait tôt ou tard usure et perforation, puisqu'il avait suffi des lèvres des fidèles pour user l'orteil de bronze de la statue de saint Pierre.

A présent que nous sommes entré dans quelques détails sur la variété, l'étendue et la puissance des hallucinations, on peut se faire une idée assez exacte du rôle qu'elles jouent dans notre monde moral. Elles sont une faculté du poëte ou le triste apanage de la folie. Elles peuvent dicter les pages les plus sublimes ou conduire aux plus terribles conséquences. Dans le premier cas, la raison sommeille peut-être, pour se réveiller plus active et plus puissante; dans le second, elle est paralysée.

Telle est l'histoire que retrace le livre de M. Brierre de Boismont; tel est l'immense cadre qu'il embrasse. L'auteur n'a pas voulu se renfermer dans les faits qui tiennent directement à la médecine; il a cru devoir tout comprendre dans son travail pour faire un livre complet. Il a suivi une bonne voie. Il y a en effet dans les phénomènes de la vie ordinaire des actes qui servent à éclairer ceux qui présentent une plus grande complication. Donc, en élargissant le cercle des recherches, en allant chercher des exemples et des connaissances partout où il y a des similitudes, des analogies, on parvient à jeter quelque lumière sur le sujet le plus obscur et le plus abstrait. Ce n'est pas le seul résultat qu'on obtient en adoptant cette manière de procéder; en travaillant pour la science, on travaille aussi pour le lecteur. A la faveur de cette méthode, on le conduit, par une série de déductions et d'enseignements, du simple au composé, du facile au difficile, et on parvient, ce qui est rare, à lui faire aimer une lecture qui n'aurait peut-être aucun attrait si on avait suivi un autre plan. M. Brierre de Boismont nous paraît avoir très-bien rempli ces deux conditions, qui font d'un livre de science un livre populaire. Il a répandu les détails les plus curieux dans toutes ses pages, sans oublier un instant qu'il poursuivait un but sérieux.

Digitized by Google

Le livre se compose de deux parties essentielles : la partie théorique et la partie historique. L'auteur n'a pas eu l'ambition de dissiper tous les nuages qui couvrent la cause ou cachent le mécanisme des phénomènes compris sous le nom d'hallucinations. Bien qu'il ait exposé les théories des autres et qu'il ait les siennes, il a cru devoir donner aux faits la préférence sur les hypothèses, et leur consacrer un espace qu'il refusait à la spéculation. La partie historique est donc le chapitre le plus développé du livre, car elle l'occupe presqu'en entier. D'autres peut-être blâmeront la part trop vaste que M. de Boismont a faite à l'histoire; mais les exemples, les faits, sont les éléments nécessaires à la solution d'un problème, et plus on connaît la méthode de les grouper, de les comparer, de les interpréter, plus on est près d'atteindre ce suprême résultat qui consiste à trouver une explication à ce qui n'en avait pas, à déchiffrer enfin le mot mystérieux de l'énigme. Selon nous donc, l'auteur a bien agi en se consacrant à développer l'histoire si variée et si curieuse des hallucinations. Il a simplifié, en suivant cette méthode, les conditions du problème; il a posé, avec tous les développements qu'ils exigeaient, les termes d'une solution que la science finira peut-être un jour par obtenir, et en dernier résultat il a écrit un livre où l'aridité des théories et de la polémique disparaît devant le choix judicieux des faits et l'intérêt qui s'attache à ce qu'ils présentent de surnaturel et de fantastique. Il faut s'empresser de le dire, M. de Boismont a su tirer habilement un grand parti de toutes ces histoires qu'il a recueillies dans tous les temps et dans tous les lieux. Tout en racontant avec la plus grande simplicité, il a su faire valoir leurs principaux épisodes. Quand les exemples qu'il raconte ont un personnage historique pour héros, il trouve d'ingénieux rapprochements entre la conduite régulière de la vie et les phénomènes excentriques qui traversent ces grandes existences. Ainsi, souvent ces illusions de l'esprit, ces visions plus ou moins puissantes, sont les mobiles des plus merveilleuses actions. Un sentiment vif conduit à une hallucination; une hallucination fait passer ce sentiment à l'état de passion; et de là à l'exécution des actes les plus généreux et à l'accomplissement des plus vastes desseins, il n'y a qu'un pas, il n'y a que le court espace de quelques années.

Digitized by Google

Nous nous arrêtons dans cette analyse de l'œuvre de M. de Boismont. Nous en avons assez dit pour en recommander la lecture à tous les esprits curieux des mystérieux phénomènes de notre existence morale. Il suffit le plus souvent de la nouveauté d'un sujet pour qu'on s'y intéresse; combien cet intérêt doit-il augmenter lorsqu'au charme d'un sujet peu connu se joint l'attrait de développement historiques qui sont tous pris dans les régions du merveilleux !

ÉD. C.

Digitized by Google

ANECDOTES MUSICALES.

Vous connaissez les brèves cavatines que les jardiniers, les oublieuses chantent afin d'annoncer, de proposer leur marchandise aux habitants de Paris. Ces petits airs de quatre mesures offrent, dans leur cadre infiniment rétréci, deux tonalités, et, qui plus est, deux modes parfaitement distincts. Deux mesures en *ut majeur*, succédant à deux mesures en *ré mineur*, forment le cri des marchands d'asperges. Celui des oublieuses : *Voila l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir!* commence en *la mineur*, par le *sol naturel*, et finit en *ut majeur*. Écoutez la marchande qui chante ses oublies dans le quartier de la Madeleine : elle possède la tradition, dit son air avec charme et justesse, chose plus difficile qu'on ne pense à cause de l'étrangeté de la mélodie ; si vous n'achetez pas du plaisir, vous la suivrez du moins pour entendre deux ou trois fois sa chanson, monument curieux et plein d'originalité. Ces cantilènes, et beaucoup d'autres de la même espèce, reproduisent la tonalité du plain-chant, ce qui prouve l'ancienneté de leur origine. Soyez certain que du temps de Charlemagne on vendait des asperges en les proclamant avec le même appel mélodique. Si je vous désigne ici les tons de *ré*, de *la mineurs*, c'est que ces industriels observent l'intonation exacte de ces

Digitized by Google

degrés de l'échelle : ils ne transposent pas. Le cri, la cantilène des ramoneurs, ne change pas de ton, mais il passe encore du mineur au majeur. *Qui veut des paillassons?* chanté sur *sol la si ut ré mi*, porte avec lui son acte de naissance; il ne vient pas de loin; peut-être n'existait-il pas en 1843.

Ma bott' d'asperg', ma bott' d'asperg'! ces huit syllabes, placées sous *ré fa mi ré, ut ré mi ré*, ont retenti des millions de fois à Paris pendant une douzaine de siècles; la tradition a conservé cette combinaison de notes, chantée probablement sur les mêmes degrés de la gamme. Pierre-Montan Berton, directeur de l'Académie royale de musique en 1768, était accoutumé depuis longtemps aux bottes d'asperges que l'on promenait auprès de son logis avec accompagnement de cris en *ré mineur*, lorsqu'un jour il entend ce même appel attaqué, soutenu parfaitement à la tierce au-dessus. Ce changement le frappe de surprise, il tend l'oreille; un *da capo* plus brillant, — la voix approchait, — le fait lever en sursaut. Berton court à sa fenêtre, appelle, arrête l'audacieux novateur, et l'engage à monter chez lui. Un vigoureux campagnard de seize ans, bien bâti, d'une belle figure, se présente. Berton, pour la première fois de sa vie, achète des asperges et dit au marchand :

— Tu sais te faire entendre au loin?

— Oui, monsieur, et je m'en trouve bien, je vends plus que les autres.

— N'éprouves-tu pas une grande fatigue à crier plus haut que tes camarades?

— Au contraire, c'est pour me mettre à l'aise que je le prends ainsi.

— Quel est ton nom?

— Étienne.

— Tu dois en avoir un autre?

— Mon père s'appelle Lainez, maraîcher à Vaugirard, et je vends les asperges de son jardin.

Berton fait dire quelques chansons au marchand de salade, lui reconnaît une voix de haute-contre franche, énergique et juste, lui propose de le faire entrer à l'Opéra, paye un louis d'or sa botte d'asperges, et lui donne des maîtres après avoir obtenu le consentement de ses parents. C'est ainsi que notre Académie

Digitized by Google

royale de musique enrôlait ses héros avant l'établissement de l'École de chant et du Conservatoire.

Phaéton, est-il vrai que tu fis du bouillon?

s'écriait un admirateur du ténor Duménil, voyant ce cuisinier représenter le fils du Soleil. Mlle Desmâtins lavait les écuelles à l'auberge du Plat-d'Étain, encore existante au carré Saint-Martin; Larrivée s'escrimait du peigne et du rasoir; Lainez criait de la salade, il s'est trop souvenu de son premier métier; Mlle Laguerre exerçait un autre commerce, et l'on a vu Manon la vachère se joindre au jardinier Lainez pour l'exécution d'*OEdipe à Colonne*, chef-d'œuvre de Sacchini. Les gentilshommes et les demoiselles de l'Académie royale de musique vivaient en très-bonne intelligence avec ces virtuoses plébéiens, anoblis par le talent.

Rebel savait régler son temps, diviser sa journée de manière à ne pas perdre un seul des moments qu'il voulait consacrer à la direction de l'Académie royale de musique. Son perruquier arrivait à sept heures du matin avec une précision mathématique, s'annonçait par deux coups de sonnette; et pendant qu'il passait à la cuisine, au cabinet de toilette pour se munir d'eau chaude et des ustensiles nécessaires à ses opérations, Rebel s'enveloppait dans un ample domino blanc, ôtait son bonnet de nuit, laissait tomber ses cheveux, et s'asseyait de manière à tourner le dos au coiffeur. Celui-ci, d'une main, saisissait la toison flottante et de l'autre l'accommodait avec son peigne, d'avance préparé. Rebel, qui le dispensait de la cérémonie des salutations quotidiennes, afin d'en agir avec plus de prestesse, ne manquait pas de l'interroger ensuite quand il était en fonctions.

Un jour, avant que ce directeur eût rompu le silence, le perruquier toussa discrétement, et n'en fit pas moins trembler les vitres de la chambre. Ce murmure, sortant d'une poitrine harmonieusement sonore, frappe l'oreille musicienne de Rebel; il se retourne vivement, et voit une jeune figure qu'il ne connaissait point.

— Toussez encore, mon ami, toussez plus fort, ne vous gê-

Digitized by Google

nez pas. Allez, allez toujours ! ne craignez pas de me fatiguer, j'aime beaucoup les rhumes de cette espèce.

— Monsieur, le bourgeois est malade, je suis venu pour le remplacer, et j'ai suivi la consigne qu'il m'a donnée.

— A merveille ! je me réjouis fort de son indisposition.

— Monsieur a trop de bonté !

— Que faites-vous de cette voix dont la toux vibre comme une cloche ?

— Rien ou bien peu de chose, je chante parfois des airs à boire.

— Il serait possible de l'employer beaucoup mieux ; je pense que vous êtes capable de faire la barbe à toutes nos basses-tailles.

— J'ai l'honneur de les raser depuis trois mois.

— Ce n'est pas là précisément ce que je veux dire. Eh bien ! vite une chanson à boire ; allons, ferme ! A la cavalière, à plein tuyau, chantez comme si nous étions au cabaret.

Le garçon perruquier se rend à l'invitation, il entonne vigoureusement ses couplets et parvient à s'affranchir de la sourdine que le rhume voulait imposer à sa voix puissante. Tandis que le virtuose déploie ses facultés sonores, Rebel l'examine de la tête aux pieds ; il devine un Pollux, un Ubalde, un Roland, sous la casaque gris-pommelé du coiffeur. Le directeur lui donne dix louis pour s'habiller en académicien et fait inscrire le nom, depuis fameux, de Larrivée sur les contrôles de l'Opéra. La boutique du perruquier a, dans tous les temps, été féconde en artistes lyriques.

L'année suivante, le 5 mars 1755, on représente *Castor et Pollux ;* Jélliotte, le Duprez de cette époque, fait ses adieux au public, remplit le rôle de Castor pour la dernière fois, et Larrivée entre à ce théâtre par le rôle du grand-prêtre dans le même opéra. Larrivée, basse qui devait remplacer bientôt le célèbre Chassé, gentilhomme, seigneur du Ponceau, fut admis et reçut six cents livres d'appointements par an. Vingt ans après, Gluck écrivit tous ses premiers rôles graves pour Larrivée ; rôles de baryton ou basse-taille, la voix de basse ne figurait alors qu'en seconde ligne à l'Opéra. La généalogie des premières basses de l'Académie royale de musique ne remonte pas

Digitized by Google

à plus de soixante ans en deux siècles accomplis, et ne présente que trois chanteurs : Chéron, Dérivis, Levasseur.

La voix de Larrivée était pleine et bien sonnante; Gluck lui donna des conseils précieux dont il sut profiter, surtout pour la manière de dire le récitatif; mais il ne put corriger l'accent nasal de ses notes élevées. Un plaisant du parterre l'applaudit un jour en s'écriant : Voilà un nez qui a une belle voix !— Larrivée quitta le théâtre en 1786 et mourut à Vincennes en 1802, à l'âge de soixante-neuf ans.

C. B.

Digitized by Google.

LES

AMAZONES DE JAVA.

Au milieu des possessions hollandaises de l'Océanie se trouve un petit et curieux État, qui a reçu la visite de quelques rares voyageurs dont le témoignage se trouve confirmé par des documents authentiques. La constitution singulière de ce pays, les mœurs originales de ses habitants, semblent rappeler un des plus délicieux épisodes du poëme immortel de l'Arioste.

Dans l'île de Java, entre la ville de Batavia et celle de Samarang, s'étend le royaume de *Bantam*, qui, quoique sous l'influence de la Hollande, forme cependant un État particulier ayant un prince et un gouvernement indépendants. Ce pays, sans être d'une grande importance, est riche et florissant, et il se trouve, depuis de longues années, administré et défendu par des femmes, qui y maintiennent un ordre parfait. Un prince occupe le trône sous le titre de sultan; ce prince est forcé d'obéir aux influences féminines qui le dominent, comme elles ont dominé ses prédécesseurs. Trois femmes forment son conseil supérieur et dirigent avec lui les affaires du pays; tous les autres emplois, tant ceux de la maison particulière du prince que ceux du gouvernement, se trouvent également remplis par des femmes. Les hommes sont uniquement voués aux travaux

Digitized by Google

de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. La petite armée du pays se compose d'Amazones dressées dès l'âge de dix ans au métier des armes; la garde particulière du sultan comprend deux cents femmes, qui sont aussi fermes à cheval que les meilleures troupes de l'Europe, et qui représentent l'élite des forces militaires du royaume. Ces Amazones se tiennent en selle comme les hommes, les jambes nues touchant les flancs du cheval qu'elles excitent au moyen d'un petit aiguillon adapté à l'extrémité de leur chaussure. Elles ont pour vêtement une courte tunique rouge qui, à la manière des draperies antiques, laisse à découvert l'épaule, le sein et le bras gauche, qui tient les rênes du cheval; elles ont les cheveux relevés sur le sommet de la tête et maintenus par un large bandeau qui orne le front. Leurs armes se composent d'une petite lance pointue qu'elles manient avec la main droite. Autrefois, elles portaient un arc et des flèches; c'est ainsi que lord Macartney les trouva armées lorsqu'il rendit visite à leur souverain en 1794; mais aujourd'hui, le carquois a fait place à un petit mousquet qu'elles portent en bandoulière et qu'elles déchargent d'une seule main, au galop de leur cheval, la crosse appuyée sur l'épaule droite. Le gouvernement du pays répond à ces mœurs curieuses. Le pouvoir suprême est héréditaire de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Au commencement du règne, les Amazones désignent au prince celles de leurs compagnes qui n'ont point encore dépassé l'âge de seize ans, afin qu'il choisisse parmi elles celle qui devra porter le titre de reine. Au bout de trois ans de mariage, si la sultane n'a point d'enfants, ou si elle n'a donné le jour qu'à des filles, le prince peut choisir parmi les Amazones une autre femme aussi légitime que la première, mais qui ne peut prétendre au titre de sultane. Si le souverain meurt sans laisser de postérité mâle, les cent plus jeunes d'entre les Amazones se rassemblent et choisissent parmi les fils de leurs compagnes celui qu'elles regardent comme le plus digne de succéder au sultan. Le nouveau prince est alors proclamé, et chacun lui obéit. La capitale est située dans un des sites les plus pittoresques de l'île, au milieu d'une plaine fertile parsemée d'arbres verdoyants; elle se compose d'une rue longue et spacieuse, bordée d'un grand nombre d'habitations champêtres du plus agréable aspect. Au milieu de la cité s'élèvent deux

Digitized by Google

forteresses vastes et bien armées ; l'une d'elles, appelée le fort *du Djamant*, renferme le palais du sultan, édifice large et commode où les Amazones pourraient facilement soutenir un siége.

Toutes ces femmes sont douces et hospitalières. Lorsqu'un étranger de distinction vient dans le pays, il est reçu au palais du sultan avec les plus grands honneurs. Une femme ayant le rang et remplissant les fonctions de chambellan est chargée de veiller sur lui et de pourvoir à tous ses besoins. En 1843, le gouverneur de Batavia envoya au souverain de Bantam une députation composée de trois personnes pour débattre avec lui quelques intérêts. M. Van Huysen, homme sérieux et honorable qui était chef de cette mission, fut charmé de l'accueil qu'il reçut à la cour du sultan. On entoura ses compagnons et lui des attentions et des soins les plus délicats ; deux jeunes filles furent préposées au service de chacun d'eux. Lorsqu'il voulut partir, M. Van Huysen dut résister aux sollicitations les plus pressantes. Enfin, ayant jugé nécessaire de retourner à Batavia, il alla prendre congé du sultan. Ce fut un deuil général dans toute la cour. On donna aux voyageurs une escorte de vingt Amazones prises parmi les plus jeunes et les plus belles. Avant de quitter l'ambassadeur et sa suite, l'escorte se rangea en cercle autour de M. Van Huysen, et chaque Amazone, pressant son mousquet de la main droite, dirigea vers la terre l'orifice du canon, puis le détachement fit feu en signe d'adieu. Cette cérémonie terminée, on se sépara pour ne plus se revoir. M. Van Huysen, de retour à Batavia, donna sur les Amazones de Bantam les détails qui précèdent, et que nous tenons d'un de ses amis. Lord Macartney et M. Staunton, qui l'accompagnaient dans son voyage, donnent aussi de curieux renseignements sur les Amazones javanaises. Le royaume de Bantam a été longtemps riche et puissant ; quoique florissant et bien cultivé, il est aujourd'hui sans importance politique ; et si les Hollandais ne s'en sont point entièrement emparés, cela vient sans doute de l'estime qu'ils ont pour le sultan, qui paye exactement ses tributs et remplit avec ponctualité toutes ses obligations ; cela vient aussi de l'ordre que ce prince a su maintenir dans le pays avec le concours *des Amazones de Java*.

Digitized by Google

LES

RIZIÈRES DU MANTOUAN.

Les touristes affectent généralement de grands dédains pour l'Italie septentrionale ; leur indifférence s'est accrue, depuis que la navigation à la vapeur a établi des services réguliers entre la Provence et les côtes occidentales de la péninsule italienne. Aujourd'hui la route des Alpes est presque entièrement abandonnée. Cependant, outre les monuments qu'elles renferment et les antiques souvenirs qu'elles réveillent, les principales villes du nord de l'Italie ont pour le voyageur un attrait puissant : c'est la mémoire des événements contemporains accomplis sur leur sol. Les rives du Pô et de l'Adige ont été les deux lignes des glorieuses opérations des premières armées de la république française. Cette terre, il est vrai, a conservé la tradition des luttes si fréquentes et si diverses qui l'ensanglantèrent autrefois ; mais dans la mémoire des hommes, dans tous les entretiens, les combats de nos armées, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, ont toutes les prédilections des souvenances populaires.

L'aspect de la Lombardie, dans la meilleure partie de la route de Milan à Venise, est des plus riants ; partout les fleuves, les rivières et les lacs entretiennent une fraîcheur et une fé-

Digitized by Google

condité qui la font appeler à bon droit le jardin de l'Italie et citer comme le pays le plus fertile du monde ; cette fortune, elle la doit à l'art avec lequel elle a su employer les moyens d'irrigation dont la nature l'a pourvue.

Au dela de Milan, à quelques milles de Merignano, dont la rivière de Lombro baigne les murailles, on traverse le Muzza, canal qui, contenu et dirigé à l'aide de construction magnifiques, ressemble à un fleuve. Les masses d'eau qu'il fournit, sagement distribuées sur le territoire de Lodi, ont complétement changé l'aspect de ces campagnes, couvertes de bois jusqu'au commencement du XI^e^ siècle, et métamorphosées aujourd'hui en une immense prairie, dont chaque jour accroît la prospérité. Ces prairies toujours vertes sont fauchées en toute saison; elles rappellent, sous un climat plus doux, les plaines de la Hollande, et cette riche et paisible nature des toiles de Paul Potter, avec son gigantesque bétail, et aussi les pâturages de notre vallée d'Auge, où vivent ces grands troupeaux que l'idylle appelait *armenta*. C'est dans le val de Lodi que se fabrique le parmesan, ce fromage si cher aux gourmets. Plus fidèle à son origine, il devrait se nommer *lodesan ;* mais les marchands de Parme, qui le vendent, furent ses parrains. Toute la population, comme dans certains endroits de la Suisse, du Jura et du sol batave, est occupée à la fabrication de ce fromage, pour lequel elle entretient, avec tant de soins et d'intelligence, ses vastes prairies et ses innombrables troupeaux.

Aux approches de Mantoue, et au delà de cette ville, on traverse la campagne de Virgile dans toute sa simplicité originelle. On y voit, des deux côtés du chemin, les prés tour à tour altérés et désaltérés, et la vigne partout suspendue aux arbres. Le pays a conservé presque intacte sa physionomie antique : les chariots attelés de bœufs, la charrue formée d'un simple joug, sans roues, et auquel est attaché le soc qui déchire la terre, ces pâtres et ces laboureurs à demi nus, les êtres et les choses, tout se peint des couleurs du passé. Bientôt, aux yeux du voyageur prévenu, l'illusion remplace aisément la réalité. De là cette race de touristes monomanes, véritables don Quichottes d'archéologie, et livrés par leur ridicule enthousiasme à toutes les erreurs et à toutes les déceptions. Leurs entraînements poussés à l'excès se sont beaucoup affaiblis aujourd'hui;

Digitized by Google

il y a même maintenant certaines prétentions d'irrévérence qui pourraient faire regretter l'engouement du temps de l'empire. Nous avons souvent entendu raconter un exemple grotesque de ces transports. Deux jeunes auditeurs au conseil d'État, visitant l'Italie, arrivèrent à Trasimène. Après avoir contemplé le champ de bataille, pris leurs notes et consigné leurs doctes observations, ils avisèrent une chétive *osteria* dans laquelle on n'eut à offrir à leur appétit que du veau à la sauce, *inumido*, comme disent les Italiens. Voici comment l'un d'eux rappela le fait sur son album : « Après tant de siècles écoulés, les traditions antiques sont si vivantes dans ces contrées, que les choses les plus vulgaires et les plus communes en portent les traces. Près du lac de Trasimène, ce lieu si célèbre par le fameux combat dont il fut le théâtre, on nous a servi du *veau à la numide* : c'était sans doute un mot transmis aux peuples d'Italie par le passage des armées carthaginoises. Du reste, il ressemble parfaitement à ce que nous appelons, à Paris, du *veau à la bourgeoise*. » Cette anecdote fit longtemps les délices des salons, les héros de cette aventure appartenant à la famille de deux grands dignitaires de l'empire.

Lorsqu'on a traversé Mantoue, où le nom de Virgile est en honneur, comme ailleurs celui d'un saint vénéré ; après avoir visité la *piazza virgiliana*, qui, de marais fangeux qu'elle était, est devenu une place ornée de beaux édifices, un *square* planté d'arbres, et entourant de ses hautes allées le monument du poëte, on sort de la ville dans la direction du cours du Mincio. Cette rivière s'arrête un moment pour mêler ses eaux à celles du triple lac qui s'étend autour des fortifications de Mantoue, et va à quinze milles de là, près du bourg de Governolo, se jeter dans le Pô, dont la largeur devient considérable en cet endroit. C'est à ce point que commence le système des digues puissantes qui contiennent le cours du fleuve jusqu'à l'Adriatique ; elles forment un double talus élevé, sur la crête duquel est la route, comme sur les remblais des chemins de fer. A droite est le fleuve, à gauche une vallée basse et spacieuse qui s'étend vers le territoire du royaume vénitien. Le terrain est presque tout entier livré à la production du riz ; sur la lisière seulement, on aperçoit encore la culture variée qui est propre au pays. Chaque champ est séparé d'un autre par une rangée

Digitized by Google

d'arbres, saules ou peupliers, auxquels s'enlace la vigne avec ses guirlandes de pampres; les *casines* marquent les différents héritages, et chacun de ces petits domaines produit abondamment le maïs, le vin, le bois, le fourrage et les légumes nécessaires aux besoins de la famille. Devant l'habitation gaie et riante est une aire, au sol battu, sur laquelle est élevée et nourrie une basse-cour nombreuse. Sauf une certaine négligence dont rien ne peut corriger la paresseuse Italie, le pays offre les signes d'une vie aisée et facile. Il y a bien loin de ces frais paysages aux aspects désolés de la campagne méridionale. Les rizières sont presque toutes situées profondément dans les terres; elles recherchent un sol humide, marécageux, et arrosé par des eaux dont elles puissent aisément disposer. La première nécessité d'une rizière est d'être divisée en larges platebandes carrées et creusées de manière à former de vastes récipients pour garder les eaux des canaux qui les entourent; il faut que le sol ait des pentes, des inclinaisons, en rapport avec le niveau de l'eau qui doit le baigner ou le laisser à sec, suivant les phases de la culture. Ces dispositions et ces nivellements préparatoires doivent être confiés à des mains habiles et exercées. Ils exigent toujours des frais considérables.

A quatre milles d'Ostiglia, bourg assis sur la rive gauche du Pô, et qui se vante d'avoir vu naître Cornélius Népos, est située la plus belle des rizières du Mantouan: *la Cardinala*, qui fit longtemps partie des domaines du marquis de Bevilacqua, riche seigneur milanais. La Cardinala est considérée comme un modèle, dans un pays qui a la prétention légitime de posséder les plus fertiles rizières des deux mondes. Elle présente un espace circulaire un peu allongé; l'allée qui la traverse dans sa longueur a une étendue d'un myriamètre; la largeur est des deux tiers de cette mesure. La propriété est tout entière entourée d'une rivière aux flots courants et profonds, large de six à sept mètres, et presque partout bordée d'arbres. Cette rivière alimente des canaux intérieurs qui se fractionnent et se répandent, dans des directions diverses, pour servir aux besoins des champs. C'est un système complet d'irrigation dont le jeu est si simple, que la main d'un enfant peut abreuver ou dessécher la rizière, et réaliser ainsi dans toute sa vérité ce vers du poëte de Mantoue :

Digitized by Google

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Les bâtiments d'exploitation sont au nombre de six; trois ont, en avant du corps de logis, de vastes aires pavées en brique. Le quatrième s'appelle la Boveria; c'est là qu'est campée *la razza delle cavalle*, dont plus loin nous dirons l'emploi et la destination. Deux piles, l'une sur la rizière même de la Cardinala, l'autre bâtie sur le cours du Pô, servent à décortiquer le grain de riz. Les produits des grandes rizières consistent en riz, bois, fourrages, joncs, qui sont fort utilés dans l'exploitation; dans la saison d'hiver, on y joint la pêche et la chasse du gibier de marais. L'élève de la volaille, qui y est fort belle et nourrie avec la graine de riz, forme une branche accessoire de revenus. Les débris des récoltes fournissent aussi à l'entretien d'un grand nombre de porcs; on peut ajouter à ces bénéfices la vente des poulains et le travail de la razza dans les herbages voisins. Le personnel permanent de la Cardinala se compose de deux *rizari* et d'un *gastaldo*. Celui-ci est le chef suprême de la culture, dont il dirige seul toutes les opérations; il préside à l'ensemble des travaux. Sous ses ordres, les deux *rizari* surveillent les cantons qui leur sont assignés. Le *cavallaro* donne ses soins à la razza; enfin les deux *pilota* sont préposés aux piles. Le *rizaro*, dans l'exercice de ses fonctions, est armé d'une longue perche de bois terminée par une espèce de fer de lance. Le *gastaldo*, vêtu comme les campagnards du pays, se distingue par le port d'une canne. Le *cavallaro* a pour insignes un vaste chapeau comme le *sombrero* espagnol, un ample manteau blanc, la botte haute et un éperon au talon droit, éperon unique et de forme toute chevaleresque. Il guide ses chevaux avec une longue javeline, et marche toujours à l'arrière de la troupe.

De toutes les cultures, celle du riz est la plus incertaine; la plante est d'une délicatesse extrême, et de nombreux et terribles accidents peuvent compromettre le sort de la récolte. Semé en mars ou en avril, et même quelquefois plus tard, c'est-à-dire au moment où se font sentir les premières et chaudes émanations du printemps, le riz est récolté en septembre. La première préparation ou façon, dit limon de la rizière, se donne à la bêche, tous les ans; de deux ans en deux ans on sape le fond, c'est-à-

Digitized by Google

dire qu'on remue et qu'on retourne profondément la terre. Pour ces travaux sont employés des bandes de paysans qui viennent ordinairement de la Romagne ; ces troupes de travailleurs, composées d'individus des deux sexes, marchent sous la conduite d'un ou de plusieurs chefs qui s'appellent *caporali*, et qui traitent du salaire avec les *gastaldi*. Ces colonies errantes s'installent sur la rizière et y dressent une espèce de camp composé de huttes construites avec des branchages recouverts de toiles et protégés par quelques chariots. Dans leur marché, les chefs ont toujours soin de stipuler la fourniture du bois pour l'abri et pour le foyer, du vin, et, au temps de la vendange, qui est aussi celui de la moisson, du raisin pour en faire eux-mêmes le vin qu'ils boivent tout aussitôt qu'ils ont foulé la grappe. Il est aussi une clause essentielle, c'est la stipulation d'une messe le dimanche; aussi toutes les rizières du premier ordre ont une chapelle; sans cette condition, il serait impossible de trouver des travailleurs. Lorsque le terrain des marécages est façonné, on le met sous l'eau par inondations partielles, puis on sème le grain. Des hommes entrent dans les carrés et les parcourent, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du genou; on retire ensuite l'eau; cela s'appelle poser les grains. Ici commencent les soins de la culture; ils sont de tous les instants et demandent une grande expérience. Les *gastaldi* et leurs agents sont intéressés au succès ; outre le prix qui leur est payé en argent, ils ont une remise proportionnelle sur les produits de la récolte. Toutes les plantes aquatiques sont funestes au riz, dont elles gênent et étouffent les développements. Avant de semer, on fait visiter les carrés par des enfants, des jeunes filles et des femmes, qui arrachent les racines ou les bulbes parasites. La plus pernicieuse de ces plantes est le nénuphar, que, dans les rizières, on nomme *capellacio*, et qui, par la largeur des feuilles qu'il pose sur les eaux, est un obstacle à la croissance de la tige du riz. On paye une prime déterminée pour chaque cent de ces racines enlevées du bassin. C'est, pour la classe indigente de la contrée, une occasion de bon travail. Il importe surtout d'observer les variations de l'atmosphère et l'état de la plante, pour lui donner de l'eau ou la mettre à sec. Le riz a des instincts qu'on croirait intelligents ; souffre-t-il d'un excès d'humidité, on voit jaunir l'extrémité de son herbe; a-t-il besoin d'être arrosé, la même

Digitized by Google

indication maladive se manifeste. On comprend à quelle perfection de détails doit être poussée une irrigation soumise à ces caprices. A l'approche de l'orage, il faut couvrir d'eau les rizières pour les préserver, car la moindre grêle détruit le faible épi. Outre cette précaution, les coutumes du pays exigent aussi que les rizières soient mises sous la protection spéciale de la Providence; on les fait, chaque année, bénir solennellement dans toutes leurs parties, et pour cette cérémonie il n'en coûte que quelques présents de denrées. Les Italiens attribuent à une influence surnaturelle les ouragans et les tempêtes, et le clergé, se prêtant aux superstitions populaires, exorcise en pareil cas les démons et les mauvais anges, rendus responsables de tous les désastres. Plus l'époque de la moisson approche, plus l'anxiété redouble; lorsque souffle le *sirocco*, le redoutable vent de sud-est qui amoncèle les nuages aux bouches du Pô, les tempêtes sont fréquentes et menaçantes. Mais la grêle, la foudre, la violence du vent et les dommages que cause la pluie, ne sont pas les seuls dangers que l'on ait à redouter; le fleuve s'enfle et grossit, les digues craquent et tremblent sous la masse et sous le poids des flots qui les battent sans relâche. Alors apparaît l'inondation avec ses longs et cruels désastres. L'alarme est générale, et toute la population riveraine accourt éperdue, épouvantée, sur les bords de ce fleuve qui pourrait lui reprendre d'un seul coup tout ce qu'il lui a donné par les bienfaits de ses infiltrations. Lorsque l'élévation des eaux a atteint un degré marqué, toutes les communes du rivage sont appelées « aux gardes » *alle guardie!* Chaque propriété, à raison de sa contenance, est obligée d'entretenir sur la digue des gardes qui doivent être pourvus d'une cabane solide, d'un feu toujours allumé devant la porte de leur hutte, de fascines dans un nombre déterminé, de sacs remplis de terre, d'une brouette, d'une pelle et d'une pioche. Chacun de ces postes a deux gardiens qui se relèvent tour à tour, et qui, pour témoigner de leur vigilance, doivent répondre aux fréquents appels qui parcourent toute la ligne. Le soir, lorsque tous les feux flamboient, le cours du fleuve se trouve tracé par un sillon de flammes dont les lueurs se reflètent dans la terrible nappe d'eau qui s'étend au delà; c'est un spectacle qu'on admirerait, s'il n'était plein de menaces et de terreurs.

Digitized by Google

Les patrouilles sont actives et multipliées; le fleuve est surveillé de telle sorte que nulle barque ne puisse approcher de ses bords; on craint que les riverains inférieurs ne cherchent à détourner les eaux de leurs propriétés, en leur livrant, par une rupture de digues, les terrains supérieurs; crainte fondée d'ailleurs sur l'esprit de rivalité qui divise incessamment les deux rives. Pendant ce temps, le conseil des ingénieurs préposés à la construction et à l'entretien des digues est en permanence, consultant sans cesse les variations de la crue; c'est de l'endroit où il est rassemblé que partent alternativement l'espérance ou la crainte. Lorsque le cri de *cresce*, il croît, retentit au loin, les angoisses redoublent; si les gardes se répètent l'un à l'autre : *Cala*, il baisse, alors l'espoir visite toute la ligne avec cette parole consolante.

Chaque année, les terres qui bordent le Pô sont exposées à ce péril immense, dont la pensée ose à peine prévoir les ravages; quelquefois ces crues se renouvellent à plusieurs reprises, et toutes également redoutées. Cette situation est due à la mobilité du lit du fleuve que les sables ou les masses de terre amenés par les torrents et par les eaux des autres affluents, bouleversent, exhaussent ou déplacent; le Pô est soumis, dans son cours, aux plus brusques changements de fond. Nous avons vu le fleuve s'élever à sept mètres au-dessus du sol de la vallée; les gros bateaux qui descendaient pour aller se garer dans quelque anse du rivage passaient au niveau des fenêtres du premier étage. Souvent les eaux viennent baigner le sommet du remblais des digues et ne sont plus qu'à peu de distance de la chaussée supérieure. Ces crues sont subites et imprévues; elles durent ordinairement quelques jours, mais les eaux se retirent aussi rapidement qu'elles sont venues.

Nous ajouterons qu'il n'est pas de pays dans lequel les soins donnés aux digues soient plus zélés et plus éclairés que sur ces rives; dans les basses eaux, qui sont souvent extrêmes, on les inspecte avec une infatigable sollicitude, on les explore, on les éprouve, on les répare partout où elles paraissent avoir subi quelque dommage ou quelque altération, et tout est exécuté sans parcimonie, pour assurer la sécurité du pays. Dans ces instants d'inquiétudes, les alertes sont fréquentes; souvent elles sont causées par de fausses rumeurs; mais la foule

Digitized by Google

accourt toujours sur les lieux où le danger lui est signalé.

On retarde le plus qu'on peut le moment de la récolte, afin de laisser mûrir les riz ; il ne faut pas non plus trop le reculer pour avoir le temps de sécher et de rentrer la graine, alternative délicate, car la somme enfouie dans la rizière et confiée aux chances de la production est ordinairement très-élevée. À cette époque de l'année, la Cardinala a déjà englouti 75,000 francs de frais. Cette somme énorme provient surtout de l'achat des semailles ; on ne sème jamais dans une rizière le grain qui y est récolté ; les frais des travaux, l'entretien des canaux, les salaires des agents et les impôts, absorbent toutes les ressources et exigent des avances accablantes ; dans le compte des dépenses calculées avant la récolte, il faut comprendre aussi celles de la moisson. Au jour fixé arrivent les bandes des Romagnols engagés à l'avance ; tous sont armés de la faucille. Les *caporali* les distribuent par escouades sur l'étendue de la propriété ; ils entrent dans les carrés vaseux, les hommes bottés et les femmes pieds nus ; la récolte se fait gaiement, au milieu des chants, des rires et des lazzis. Pour cette opération, les familles des travailleurs sont complètes, les femmes et les enfants ont suivi le père et la mère. Aussi c'est le moment où la colonie est la plus brillante et la plus joyeuse. A l'heure du repas, on croirait voir un camp de bohémiens en liesse ; le soir, avant le sommeil, la danse et le chant, ces deux joies du peuple italien, charment la fin d'une journée laborieuse. Les gerbes humides sont rangées sur la berge des canaux, recueillies sur des barques et portées aux aires ; là elles sont disposées en cercle, serrées l'une contre l'autre, la base sur le sol et présentant à la surface la touffe des épis. On forme ainsi plusieurs cercles qui ont un diamètre d'environ cinq mètres. Alors commence la *tibia*.

Lorsque vient pour la basse Lombardie le moment des moissons, on voit arriver sur les digues du Pô, par delà Ferrare, de grands troupeaux de jeunes cavales libres, sans fers et sans frein, quelques-unes portant au cou un énorme grelot. Le *cavallaro* et ses aides, dans le pittoresque costume que nous avons décrit, dirigent la course. Le soir, sur les bords du fleuve, le tintement lointain des grelots annonce l'approche de la *mussa* ; et dans l'ombre des courts crépuscules de ces con-

Digitized by Google

trées, les cavales apparaissent dans leurs ébats comme ces chevaux fantômes si chers aux légendes germaniques.

Une seule *razza* ne suffit pas pour une vaste exploitation, il faut en louer une ou plusieurs autres. Les cultivateurs lombards ne battent pas en grange; leurs récoltes, surtout celles des grandes rizières, sont trop considérables; l'emploi de ce moyen ne serait pas assez expéditif. Les cercles de gerbes que nous avons vu dresser sur les aires sont foulés aux pieds des chevaux, et sous cette pression le grain se détache de l'épi. Le *cavallaro* ou un de ses gens, attache de front trois chevaux, il forme quatre de ces groupes, il les place à distance égale aux quatre points cardinaux du cercle; quatre rênes réunies dans la main du guide placé au centre le mettent à même de conduire la manœuvre. Les chevaux sont lancés au grand trot en tournant, comme dans un manége. Il faut beaucoup d'adresse et de force pour contenir cette course dans un mouvement égal et en conservant les distances. Le temps est si précieux que les nuits sont occupées par les travaux de la récolte; les *tibie* ont alors lieu aux flambeaux; pour éclairer l'aire, on range tout autour les femmes et les enfants tenant dans leurs mains de longues bottes de jonc allumées; ces candélabres vivants chantent de lentes mélodies. Leurs accents, le mouvement des chevaux qui hennissent, la voix des *cavallari*, les effets de lumière que projettent ces lueurs bizarres, tout dans ce spectacle est étrange et animé.

Un des plus gracieux épisodes de la récolte du riz est celui des glaneuses, *spigolonze*. Toutes les jeunes filles des environs viennent à la rizière; elles ont ces traits, ce regard et cette coiffure que Léopold Robert a donnés aux femmes de ses pêcheurs; c'est en effet la même famille; la race de l'Adriatique se retrouve sur le fleuve, lorsqu'il s'approche du golfe.

La *spigolonza* fait deux parts des épis qu'elle ramasse dans la boue des rizières; son butin, lorsque vient l'heure du départ, est divisé en deux gerbes, qu'elle fixe aux deux extrémités d'une perche. Avant de quitter la rizière, la troupe des glaneuses se tient sur une file, chacune ayant devant elle la perche aux deux gerbes, horizontale et de telle manière qu'une des pointes soit en avant et l'autre en arrière. Les pauvres filles mettent la plus petite gerbe en avant; c'est la part du maître; mais si celui-ci

Digitized by Google

est mécontent du partage, il fait retourner la perche et prend la part que s'était réservée la glaneuse, dont la voix et le regard suppliants s'efforcent de fléchir une rigueur qui du reste n'est jamais provoquée que par une inégalité trop flagrante. Les glaneuses sortent de la rizière, portant leurs gerbes sur l'épaule, et rentrent au logis en chantant. On ne saurait imaginer combien il y a de grâce et d'élégante harmonie dans ces travaux de la vie des campagnes du nord de l'Italie. Le dimanche, les moissonneurs dansent; les *gastaldi* se mêlent à ces jeux, et lorsque résonne l'air de la *Forlana,* une danse du Frioul, c'est un délire général.

Le grain de riz séparé de la gerbe est soumis à de longs et nombreux maniements, jusqu'à ce qu'il ait atteint le point de siccité nécessaire pour être enserré dans les greniers des aires. Une pellicule jaune et rude le recouvre; il n'est pas encore propre à l'alimentation; c'est du *risone.* Pour le débarrasser de cette enveloppe, on le soumet à l'action de la *pila,* moulin composé d'auges ou de mortiers et de pilons, qui, mis en jeu par l'eau, pilent le *risone* placé dans les mortiers, mais sans le broyer et en enlevant seulement la peau qui couvre le grain. De la *pila,* il sort du *riso,* de la *risina,* et le *semole;* le premier, en grains blancs, un peu échancrés par l'action du pilon: c'est celui qu'on livre au commerce. La *risina* est formée par les fragments que le pilon détache du grain, c'est la substance du riz réduite en parcelles menues: elle est d'un prix plus bas que celui du riz et sert à la nourriture des classes pauvres. On donne le nom de *semole* au son. Les produits des rizières du Mantouan sont consommés dans la contrée même, ce qui en rend le débit prompt et facile. C'est un des principaux avantages de cette exploitation. Lorsque la culture est prospère, elle donne des bénéfices plus considérables que ceux de toutes les autres. Il y a des années où la Cardinala doublait les capitaux dépensés pour elle; l'année commune pouvait être estimée à un produit qui ajoutait 30 ou 36 pour 100 à la somme des frais; mais les années désastreuses laissaient après elles une détresse profonde.

Le riz, en Lombardie, est la base de l'alimentation de toutes les classes; il est impossible, en France, de se faire une idée exacte de la consommation qu'en fait l'Italie septentrionale; on

Digitized by Google

en mange tous les jours ; le *risotto* est le premier mets du repas. Les Italiens mangent le riz à peine cuit, et sans que la forme soit altérée : c'est le pilau turc. En Lombardie, on ne met le riz sur le feu que lorsque tout le monde est réuni, et le temps de prendre place suffit pour le cuire. Un des sujets de plaisanterie les plus familiers aux tables italiennes, c'est de se moquer de la manière dont les Français mangent le riz après l'avoir fait *crever*. La cavatine de *Tancredi*, le fameux air *di tanti palpiti*, s'est longtemps appelée l'*aria dei risi*, l'air du riz. On prétendait que le *maestro* l'avait fait dans les quelques minutes employées à cuire le riz. Pour donner une idée de la quantité qu'en absorbent certaines espèces d'appétits lombards, ceux des pilotes, par exemple, qui ont cette denrée à discrétion, on dit que, lorsque deux pilotes placent entre eux leur plat de *risotto*, ils ne se voient plus, tant la pyramide est large et élevée.

On a beaucoup parlé de l'insalubrité de la culture du riz ; c'est aux terrains des rizières qu'on aurait dû adresser ce reproche, et non aux travaux qui tirent un produit utile de marais pestilentiels ; mais s'il arrive que l'irrigation, bien ménagée, imprime aux eaux stagnantes un cours salutaire et fasse disparaître les miasmes du marécage, il faut encourager ces efforts. Dans le midi de la France, on a renoncé à la culture du riz, à cause des émanations malfaisantes et délétères que répandaient les rizières. Sous le cardinal Fleuri, une rizière fut établie en Auvergne ; mais il fallut y renoncer ; de même dans le Roussillon. En Espagne, les rizières sont reléguées à une distance de 5 kilomètres des habitations. Elles infectent le Piémont de fièvres périodiques. Nous ne discuterons pas ces faits ; mais il nous sera permis de leur opposer la culture du riz dans l'Inde, dans la Chine et en Égypte ; dans ces contrées, comme dans la Lombardie, les eaux courantes et sans cesse renouvelées n'ont pas d'émanations malsaines. En Piémont les rizières sont des marais infects et dont les eaux exhalent des miasmes putrides, par la corruption qu'engendre nécessairement leur longue immobilité.

La paille de riz, dont les marchandes de modes font à Paris ces chapeaux d'été si frais, si blancs et si coquets, n'est qu'une fiction. Le chaume du riz, mouillé et foulé aux pieds des chevaux

Digitized by Google

de la *tibia*, ne présente plus qu'une masse informe, humide et proche de la putréfaction; dans cet état, elle sert à couvrir, pendant l'hiver, le sol briqueté des aires, pour le préserver de la gelée.

Les patriciens de Venise possédaient autrefois une grande partie des rizières du Mantouan; le marché de Venise envoie encore des bateaux qui remontent le Pô pour charger du riz à Ostiglia. Il en est aussi demandé de Trieste et de Livourne, pour l'approvisionnement des populations des îles, des deux rives du golfe, et de l'Archipel.

EUGÈNE BRIFFAUT.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN,

PAR LE DOCTEUR SAMUEL WARREN,

TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.

PRÉFACE.

Les *Souvenirs d'un Médecin* ont paru pour la première fois dans une revue anglaise, le *Blackwood's Magazine*. Réimprimés depuis, ils ont eu, de 1832 à 1844, *onze éditions* tirées à un grand nombre d'exemplaires, et sont désormais acquis à la littérature classique. Ils contiennent une série d'épisodes dans lesquels sont successivement encadrées toutes les scènes dramatiques, sérieuses ou plaisantes, que peut observer un médecin durant le cours de sa pratique. Nous nous proposons de publier successivement les chapitres détachés des *Souvenirs d'un Médecin*, avec l'espérance que ce remarquable ouvrage deviendra populaire en France comme il l'est en Angleterre.

Digitized by Google

I.

PÉNIBLES DÉBUTS.

Peut-on concevoir rien de plus sinistre, de plus décourageant, que la perspective qui s'offre aux yeux d'un jeune médecin, avide de gloire, mais sans protections et sans fortune? Telle fut ma position. Après avoir épuisé les faibles ressources que m'accordait une famille plus ambitieuse qu'aisée, je me trouvai à Londres, à vingt-six ans, avec environ cent livres sterling d'argent comptant, une garde-robe passablement montée, un fonds inépuisable de philosophie, et une femme jeune et belle, que j'avais eu la sottise d'épouser, uniquement parce que nous nous aimions. C'était la fille unique d'un de mes compatriotes, homme veuf, qui n'avait pu survivre à la perte de sa fortune. Émilie était l'ornement de son sexe et l'orgueil de ma jeunesse; j'avais prodigué mes soins au père durant la maladie qui nous l'avait ravi, et la fille, en me donnant son cœur, me récompensa largement de mes veilles.

J'avoue, qu'en nous trouvant au milieu de la grande capitale, à la tête d'un aussi mince capital, sans moyens immédiats et certains de grossir notre budget, nous fûmes effrayés de l'audace avec laquelle nous nous étions déterminés à quitter notre ville natale. Néanmoins, j'avais pour devise : « Qui ne risque rien, n'a rien; » et j'étais soutenu par cette inexplicable conviction, enracinée jusqu'au dernier moment dans le cœur des malheureux, qu'ils ont à leur portée mille manières de se procurer le nécessaire. Et puis, quelle flatteuse pensée que celle d'être l'artisan de sa propre fortune! Toutefois, à mesure que mes dépenses journalières écornaient mes cent livres sterling, mon courage m'abandonnait; je m'apercevais qu'il eût mieux valu, pour moi, reposer dans la tombe que de vivre à Londres sans argent; et après avoir ruminé divers plans, je m'arrêtai à celui d'avoir recours à la généreuse assistance des juifs. Mon père avait eu l'heureuse idée de placer sur ma tête cinq mille

Digitized by Google

livres sterling; cette garantie solide, et le crédit d'un jeune homme riche, auquel j'avais rendu service au collége, me mirent à même d'emprunter, au vieil Amos Lewell, une somme de trois mille livres sterling, au minime intérêt de quinze pour cent. Ce ne fut pas sans anxiété que je vis entre mes mains cette somme importante, et je m'habituai difficilement à faire acte de propriété; mais, comme il n'y avait pas de temps à perdre, je pris une maison de belle apparence dans la partie occidentale de Londres; je me meublai convenablement, je sous-louai avantageusement le premier étage à un vieux garçon enrichi par le commerce des Indes, et, après avoir apposé à ma porte la plaque de cuivre obligée, je jetai ma modeste ligne dans le grand courant londonien.

Ma seule occupation, pendant les six premiers mois, fut d'arpenter les rues à pas inégaux et d'un air affairé, ou de goûter les plaisirs domestiques avec mes livres et ma femme. L'absence de clients ne détruisit pas d'abord mes jeunes illusions; mais quand une année tout entière m'eût à peine donné un pouls à tâter, des honoraires à percevoir, quand le vieil Amos m'eut réclamé le second semestre échu, je commençai à jeter sur l'avenir un regard alarmé. Malgré la plus stricte économie, il ne me restait guère que la moitié de mes trois mille livres sterling, et je me voyais dans la nécessité de contracter des dettes qu'il m'était impossible d'acquitter. J'avais espéré pouvoir rembourser mon juif en cinq années; j'avais compté sur le fructueux exercice de ma profession; que devenir si elle ne me rapportait rien? Je n'avais rien à attendre de ma famille; mon père était mort depuis que je m'étais établi à Londres; ma mère, âgée et infirme, vivait aux dépens de quelques parents éloignés; ma femme était d'origine allemande, et n'avait, en Angleterre, d'autre soutien que celui qui se faisait gloire de lui donner le titre d'époux. Lord Browen, le jeune homme dont j'ai parlé, voyageait sur le continent, et, d'un caractère timide et réservé, je n'avais formé aucune autre liaison à l'université de Cambridge. Quel parti prendre? ma femme me répétait en manière de consolation : « Nous nous tirerons d'affaire aussi bien que nos voisins; » mais je désespérais d'atteindre jamais à leur aisance. Mes jours et mes nuits se passaient à méditer tristement sur notre position, à chercher de l'emploi, et à redoubler

Digitized by Google

d'infructueux efforts pour me créer une clientèle. Nos seuls travaux productifs furent une espèce de compte rendu médical inséré dans un journal, et quelques sonnets adressés par ma femme à l'éditeur d'une Revue.

Sachant qu'un médecin se fait souvent remarquer en traitant une spécialité pathologique, j'entrepris un grand ouvrage sur les maladies des poumons. Je m'en occupai avec une incroyable activité, soutenu dans mes efforts par Émilie, qui, pendant les longues soirées d'été, veillait auprès de moi comme un ange consolateur, et m'encourageait en me prédisant un brillant succès. Elle voulut transcrire elle-même mon manuscrit, et ma belle expéditionnaire se fatigua à remplir, d'une écriture nette et régulière, deux ou trois cents feuilles de papier. Quand mon œuvre fut enfin terminée, corrigée, revue dans tous ses détails, je courus chez un éditeur de livres de médecine. J'étais partagé entre la crainte et l'espérance, mais celle-ci l'emportait dans mon cœur, et je m'attendais à vendre mon travail, séance tenante, au minimum de cinquante livres sterling. Il m'était impossible d'accepter moins, et j'avais déjà destiné une partie de ce prix à l'acquisition d'une belle robe de soie, dont je devais faire présent à ma femme. Hélas! quel nouveau désappointement m'attendait! le libraire me reçut avec une parfaite urbanité; il m'écouta attentivement, et parut applaudir à mes idées nouvelles sur la phthisie pulmonaire. Je lui exposai longuement mes vues, je sentis mon cœur bondir de joie en voyant les regards du spéculateur se fixer sur moi avec une expression de profond intérêt; il me laissa m'enrouer à force d'explications; puis, il ôta ses lunettes, et m'accabla de compliments sur le mérite de mon ouvrage.

« Mais, ajouta-t-il, j'ai pris la résolution de ne plus publier d'ouvrages de médecine à mon compte.

— Est-ce un parti pris invariablement? lui demandai-je en balbutiant.

— Sans doute, répliqua-t-il, j'ai déjà trop perdu en de pareilles spéculations. »

Je serrai mon manuscrit, et me retirai. Aussitôt que je fus dehors, une larme brûlante tomba de mes yeux; j'étais sur le point de sangloter; ma douleur, ma mortification étaient au comble. Qu'il me fut doux de rencontrer ma femme dans un

Digitized by Google

moment aussi cruel! Nous avions conféré toute la nuit et pendant tout le déjeuner des résultats probables de mon entrevue avec le libraire, et sa tendre anxiété ne lui avait pas permis d'attendre mon retour. Elle se promenait en long et en large de l'autre côté de la rue, et s'élança vers moi dès qu'elle me vit sortir du magasin. Je ne pus lui parler, je suffoquais. Enfin l'ardente et douce sympathie que je lisais dans ses yeux calma mon agitation. Dans la même soirée, je m'adressai à un autre éditeur, qui se contenta de me dire : « Je ne fais jamais ce genre d'affaires. » Je visitai successivement tous les libraires spéciaux sans plus de succès. « Permettez-moi, me dit l'un, de vous donner un conseil salutaire; renoncez à écrire, et faites-vous une clientèle. » Un autre m'assura qu'il avait sous presse deux ouvrages qui traitaient le même sujet. Le dernier que je sollicitai me déclara nettement qu'il me trouvait trop jeune, et que je ne pouvais avoir assez d'exercice pour être capable d'écrire un livre de ce genre. « Publiez-le donc à vos frais, » me dit ma femme. Quel que fût le mérite de l'ouvrage, cet avis était difficile à suivre, car je n'avais pas les fonds nécessaires; d'ailleurs un libraire auquel je fis part de ce projet me garantit que si j'y donnais suite, il ne vendrait pas un seul exemplaire de mon ouvrage. Quand je rentrai chez moi, après avoir fait cette dernière tentative, je tombai anéanti sur une chaise auprès du foyer. Je n'eus pas la force de répondre au sourire interrogateur de ma femme, mais mon abattement lui révéla la vérité. Par un mouvement de colère, dont je ne fus pas maître, je livrai mon manuscrit aux flammes, mais Émilie l'en arracha, me lança un de ces regards que trouve seule une femme aimante et dévouée, me passa les bras autour du cou, et me rendit, par un baiser, sinon au bonheur du moins à la tranquillité. Je mis le manuscrit en question sur un rayon de ma bibliothèque, et je ne songeai plus à la littérature médicale.

J'ignore par quelle cause, par quelles combinaisons du hasard je semblais destiné à échouer dans l'exercice de ma profession. Mon nom resplendissait sur ma porte; mes voisins ne pouvaient s'empêcher de remarquer la régularité de mes habitudes, et pourtant, personne ne me faisait appeler! si j'avais pu recevoir, éclabousser les passants du haut d'un élégant équipage, avoir une imposante queue de voitures à ma porte, j'aurais réussi

Digitized by Google

davantage. J'attribuais aussi mon peu de succès à l'insignifiance de ma personne : ma physionomie n'était pas assez prévenante ; je ne savais pas, comme mes confrères, stéréotyper le sourire sur mes lèvres, et incliner la tête à tout propos, à l'instar des mandarins du céleste empire. Cependant il y avait des milliers de médecins dont la gaucherie n'entravait point la prospérité. Mon grand malheur était indubitablement le manque de recommandations. Un homme considérable par son rang et par sa fortune, mon cousin au quinzième degré, demeurait dans mon quartier ; je m'étais présenté chez lui avec l'intention de faire appel à la parenté, et de solliciter sa protection ; mais, quand je lui eus fait remettre mon nom et mon adresse, il me laissa si longtemps attendre dans l'antichambre, au milieu d'une valetaille insolente, que je sortis sans l'avoir vu, tout honteux de ma démarche : je me promis de ne plus approcher de sa maison, me résignant à ne plus compter que sur les circonstances et mes propres efforts.

Deux fois je fus appelé, dans des cas d'urgence ; mais les malades avaient expiré avant mon arrivée, sans qu'on eût eu le temps de me contremander, et la manière dont on m'offrit mes honoraires me convainquit que je ne pouvais les accepter sans passer pour un misérable mercenaire. Je refusai donc deux guinées, deux guinées qui auraient suffi pour m'assurer une existence heureuse pendant une semaine ! Je fus aussi appelé auprès de quelques subalternes des maisons voisines, domestiques, portiers, etc., et de toutes les obligations imposées au jeune médecin de Londres, celles d'avoir affaire à de pareilles gens sont les plus pénibles, les plus humiliantes. Il ne vous est pas permis d'entrer par la grande porte, mais pour parvenir jusqu'à votre client, il faut passer par la cour.

Un jour, on m'invita à me rendre à la hâte chez sir Charles Fargher. Heureux de l'espoir de m'assurer la clientèle d'un homme à la mode, je courus chez lui, avec la détermination bien arrêtée de faire tous mes efforts pour mériter sa confiance. Je trouvai le jeune *lion* assis sur un canapé, dans une attitude prétentieuse, enveloppé d'une robe de chambre de soie cramoisi. Il savourait une tasse de café, qu'il abandonna un moment pour me contempler avec son lorgnon ; puis il me pria d'examiner la patte enflée d'un épagneul favori. Lançant un

Digitized by Google

regard de colère au fat insolent, je me retirai sur-le-champ sans prononcer une seule parole. Cinq ans plus tard, ce jeune homme fit d'actives démarches pour me discréditer auprès d'une famille distinguée dont il était le parent éloigné.

Dans une autre circonstance, où, pour la première fois, je fus appelé en consultation, j'eus à souffrir des dédains d'un médecin à la mode. Pourrai-je jamais oublier l'air d'impertinente condescendance avec lequel il me reçut, et l'observation qu'il osa me faire en présence des parties intéressées. « Je vous assure, docteur, me dit-il avec hauteur, qu'il y a une différence positive entre l'apoplexie et l'épilepsie; du moins il en était ainsi dans ma jeunesse ! » Il accompagna ces paroles d'un regard de commisération, et il est inutile d'ajouter que les maîtres de la maison s'empressèrent de me remercier. Ainsi, un charlatan parvenu avait le pouvoir de priver de pain un confrère dont la seule ambition était de vivre! Des incidents analogues à ceux que je viens de raconter, me plongèrent dans un accablement profond; et sans l'inaltérable douceur et l'enjouement de la meilleure des femmes, l'existence ne m'aurait pas été supportable. Mes efforts étaient paralysés; je descendais d'échecs en échecs; mon arrêt était signé; mes ressources disparaissaient rapidement; malgré la modicité de mes dépenses, aucune rentrée ne comblait le déficit qu'elles laissaient dans ma caisse. Le dénûment, la prison, la mort m'attendaient.

Désespérant de trouver un meilleur emploi, je fis annoncer dans les journaux qu'un licencié de l'université de Cambridge, ayant quelques moments de loisir, se proposait de donner le soir, des leçons de grec et de latin. Au bout d'une semaine, il me vint un seul élève, employé du gouvernement. Il m'offrit une demi-guinée pour trois leçons par semaine, à son domicile, et ce fut à ces conditions désavantageuses qu'un membre de l'université essaya de verser quelques gouttes de savoir classique dans les eaux troubles d'une obtuse intelligence. Il y avait à peine un mois que j'avais cet élève, quand il me déclara d'un air d'assurance, qu'il en savait assez et n'avait plus besoin de mes services. Cette dernière ressource m'échappait encore! Combien je regrettais alors de ne pas m'être engagé, ou de n'avoir pas accepté quelque place subalterne dans le commerce! combien je maudissais l'ambition qui m'avait amené à Londres

Digitized by Google

et la sotte vanité qui m'avait fait croire que je devrais mes succès à mes talents !...

Il ne me restait plus que trois cents livres sur la somme empruntée au juif Amos, et les intérêts d'un semestre allaient échoir dans une quinzaine. En outre, je devais à divers fournisseurs, qui devenaient de jour en jour plus pressants. Ma pauvre Émilie était sur le point d'accoucher, et ma santé déclinait sensiblement, sous l'influence de l'anxiété et des privations. Que faire? Le désespoir s'attachait à moi et anéantissait toutes mes facultés. Toutes les avenues m'étaient fermées ; le chagrin m'ôtait le repos. Après deux heures d'un sommeil lourd et agité, je me réveillais tous les matins plus mort que vif. Je me retournais dans mon lit en combinant dans ma cervelle épuisée des plans que je finissais par trouver praticables, mais dont aucun ne survivait aux premières lueurs du jour. Je voulais entreprendre un journal de médecine populaire, ouvrir des cours sur les maladies de poitrine, que j'avais spécialement étudiées ; mais comment faire face au présent?

Un matin, après une longue promenade sans but, j'étais assis sur un banc du parc de Saint-James et abîmé dans les plus sinistres réflexions, quand un vieillard vint prendre place à mes côtés. Il paraissait appartenir à la classe élevée, car le domestique, sur le bras duquel il s'appuyait, était vêtu d'une livrée élégante. Le vieillard avait de violentes quintes de toux, et semblait atteint d'autres infirmités qu'il est inutile d'énumérer. Il me regarda deux fois, comme s'il eût désiré entamer une conversation.

« Cette toux doit vous fatiguer beaucoup? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il d'une voix faible, et je ne sais comment m'en débarrasser. Je suis vieux, comme vous le voyez, monsieur; mais la Providence aurait pu rendre moins pénibles les derniers pas que je fais vers la tombe. »

Après un moment de silence, je pris la liberté de lui demander quelques détails sur l'asthme qui le tourmentait, et je jugeai par ses réponses que son traitement avait été mal dirigé. Je lui donnai quelques avis, qu'il accueillit favorablement, et quand il me quitta, après un moment d'hésitation, il me présenta une guinée. Je me hâtai de la refuser en lui disant que j'étais trop heureux d'avoir trouvé l'occasion de contribuer à le soulager.

Digitized by Google

En ce moment, un jeune homme de manières distinguées s'approcha de nous, et dit au vieillard, dont il semblait être le fils ou le neveu, que leur voiture les attendait. Lorsqu'il eut appris l'objet de notre entretien, il me regarda d'un air assez dédaigneux.

« Nous vous avons mille obligations, monsieur, me dit-il; mais nous avons un médecin attitré. »

Puis, donnant le bras au malade, il l'emmena lentement et avec précaution.

Que d'autres à ma place, pensai-je en les suivant des yeux, auraient eu l'adresse de s'insinuer dans la confiance de ce vieillard! Que j'avais eu tort, en refusant son argent, de ne pas lui donner ma carte! Vingt fois je me reprochai ma timidité, ma délicatesse, et cette gaucherie qui m'empêchait de saisir les occasions favorables; j'étais plus propre à vivre à la Trappe qu'au milieu du monde; je méritais ma destinée, et mes malheurs provenaient uniquement de ma mauvaise honte.

Ce jour-là, en rentrant dans ma triste demeure, je trouvai Émilie occupée, comme à l'ordinaire, à peindre des écrans, que je vendais ensuite à bas prix. Quel spectacle que celui d'une jeune femme, dont l'état aurait exigé de l'exercice, de l'air, des distractions, forcée de consacrer toutes ses journées à un travail à peine rétribué! Néanmoins, elle supportait nos misères avec une résignation, un héroïsme dont j'étais loin de lui donner l'exemple. Son égalité d'humeur, son sincère attachement pour moi, jetaient quelques lueurs passagères dans les ténèbres de mon horizon.

J'avais résolu de frapper à toutes les portes. Un médecin venait de demander, par la voie des annonces, un aide capable de le remplacer au besoin, et sachant un peu de pharmacie. Je rendis visite à ce docteur, homme d'un extérieur vulgaire, replet et bourgeonné, qui était parvenu, — Dieu sait par quels moyens! — à se créer une importante clientèle. Il fallait lui donner tout mon temps, moyennant un salaire de quatre-vingts livres sterling. Je lui en demandai cent, en lui représentant que j'étais marié.

« Marié! me dit-il avec un bruyant éclat de rire; en ce cas, monsieur, vous n'êtes pas l'homme qu'il me faut. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Digitized by Google

Ainsi, toutes mes démarches avortaient! N'y avait-il pas de quoi s'abandonner aux plus sombres pensées, et ne dois-je pas rendre grâce au ciel d'avoir éloigné de moi celle du suicide?

« Quoi! me disais-je souvent, un homme instruit, qui a travaillé longtemps à grossir son trésor de connaissances, peut mourir de faim au milieu de cette opulente capitale, tandis que le charlatanisme prospère! »

Que de fois, livré à de semblables réflexions, j'ai rôdé dans les rues de Londres, par de froides et sombres soirées d'hiver, épuisé d'une longue abstinence, et n'osant pourtant rentrer pour subvenir aux frais d'un modeste dîner! que de fois j'ai envié les grossiers aliments des tavernes, et rompu un jeûne de douze heures avec un biscuit et un verre de bière, sous prétexte que j'étais trop pressé pour retourner dîner chez moi! J'ai souvent contemplé d'un œil jaloux les chiens qui dévoraient leur ration quotidienne de chair de cheval bouillie! Avec quel serrement de cœur je voyais des équipages déposer de brillantes sociétés à la porte d'une maison éclairée des lueurs de cent lampions! De quel œil attristé je contemplais des dames en riche toilette, dont les vêtements de rebut auraient suffi pour assurer ma subsistance! O vous qui vivez au sein du luxe et des plaisirs, vous ne savez pas que des milliers d'honnêtes familles recueilleraient avec joie, si elles le pouvaient, les miettes qui tombent de vos tables!

Il m'est arrivé de porter envie aux domestiques de mon riche voisin d'en face, quand, de la fenêtre de mon salon, je voyais les préparatifs de leur repas. Je baissais les yeux devant ma propre servante, lorsqu'elle apportait pour nous deux sur la table ce qui suffisait tout au plus pour en sustenter un seul; et pourtant, par une amère ironie, j'étais obligé de conserver en public, avec un masque de bonne humeur, l'extérieur grave et décent qui convenait à ma profession!...

. . . . Deux jours après ma rencontre au parc de Saint-James, mes yeux s'arrêtèrent sur cet avis : « Le docteur qui s'est entretenu avant-hier avec un malade, au sujet d'un asthme, sur un banc du parc de Saint-James, est prié d'envoyer son nom et son adresse à W. J., au magasin de papeterie de MM. Gurney. » Saisi de surprise et de joie, je faillis laisser tomber le journal; en quelques instants, je bâtis sur la base fragile

Digitized by Google

de cet avis un magnifique et solide édifice. J'eus à peine assez de calme pour appeler ma femme, et lui communiquer ces bonnes nouvelles. Je me hâtai de répondre, et dès le lendemain, un domestique en livrée vint m'apporter la carte de sir William Jones, avec un billet ainsi conçu : « Sir William présente ses compliments au docteur Samuel, et le prie de vouloir bien passer chez lui dans la matinée. »

« Soyez calme, mon ami, » me dit Émilie, en voyant mon agitation ; mais il m'était impossible de réprimer mon impatience. Aussitôt que je fus prêt à sortir, je m'élançai dans la rue. Chemin faisant, je combinais des remèdes contre l'asthme, j'arrangeais le plan d'un régime nouveau ; bref, je comptais faire merveille. Sir William me reçut poliment, me fit asseoir auprès de lui, et me dit que, satisfait de l'entretien qu'il avait eu avec moi, il était décidé à s'abandonner à mes soins. C'était un homme usé, dont la constitution offrait peu de ressources ; je lui promis toutefois de le soulager s'il voulait se conformer absolument au régime que je lui indiquais. Il m'écouta attentivement.

« Croyez-vous, dit-il avec émotion, pouvoir prolonger ma vie de deux ans ? »

Je lui répondis que je ne pouvais m'y engager sans présomption.

« Si je vous adresse cette question, reprit-il, c'est uniquement à cause de ma nièce, qui demeure avec moi, et dont je voudrais assurer le sort avant de me séparer d'elle à jamais ! »

Il poussa un profond soupir et ajouta brusquement :

« Nous en causerons plus tard. J'espère vous revoir demain, docteur. »

Il exigea que j'acceptasse cinq guinées, pour prix des *deux* visites qu'il prétendait avoir reçues, et je pris congé de lui. Je me sentais tout autre en retournant à la maison ; mes idées étaient plus lucides, mes facultés plus actives, mes pensées plus riantes, car j'entrevoyais la possibilité de m'introduire dans le grand monde. Ma femme partagea ma joie, et nous fûmes heureux pendant le reste du jour, comme si nous avions déjà surmonté les difficultés ardues qui s'élevaient autour de nous.

Pendant une semaine, je soignai sir William tous les jours, à

Digitized by Google

raison de deux guinées par visite. Le dimanche, je trouvai chez lui, sir Archie, le médecin de la famille, auquel le vieillard me présenta. C'était un homme de bonnes manières, mais plein d'arrogance, et qui semblait mécontent de la faveur subite que j'avais obtenue. On lui dit qui j'étais, où je demeurais, et il feignit de chercher dans ses souvenirs le nom de ma rue, quoiqu'elle fût voisine de celle qu'il habitait. Rien n'est plus facile aux grands médecins que de ruiner les débutants avec la meilleure grâce du monde; le docteur Archie ne manqua pas de le faire.

« Le meilleur parti que vous ayez à prendre, dit-il à sir William, est de changer d'air, de quitter Londres le plus tôt possible. »

Le malade me demanda mon avis; je fus obligé d'appuyer l'opinion de mon collègue. Deux jours après, sir William partait pour la campagne, et je perdais le meilleur de mes clients; car au bout de trois mois j'appris la nouvelle de sa mort.

Ce dénoûment renouvela mes douleurs; tout semblait se flétrir entre mes mains. Si le bonheur m'apparaissait par intervalles, c'était pour rendre ma position plus cruelle par le contraste de mes rêves avec la réalité. Des 5,000 liv. st. avancées par le vieil Amos, il ne m'en restait plus que 25. A quelle assistance humaine avoir recours!... Je pris le parti d'écrire à un riche et célèbre médecin pour lui exposer franchement ma position et le prier de me prêter une vingtaine de livres. Après avoir envoyé ma lettre, je me demandai comment elle serait reçue; j'essayai de me représenter la physionomie de celui qui la lirait. Je me mis à sa place; je me figurai les sentiments que j'éprouverais en recevant une semblable requête... Mon attente dura quinze jours, au bout desquels il m'arriva un billet que je transcrirai littéralement après avoir prévenu mes lecteurs que le signataire avait de 10 à 12 liv. st. de rente :

« Le docteur X*** ne peut disposer que d'une faible somme (une guinée) en faveur du docteur Samuel; il désire qu'elle lui soit utile; mais il doit dire que les jeunes gens ne doivent pas être étonnés d'échouer quand ils entrent dans une carrière sans avoir assez d'aisance pour attendre. »

J'avais encore une ressource : c'était de m'adresser à notre locataire, M. Granham : cet original n'avait pour société qu'un

Digitized by Google

domestique noir, et je le voyais rarement, quoiqu'il occupât tout le premier étage de ma maison. Toute la journée, hiver comme été, il se tenait au coin de la cheminée, protégé, contre les vents coulis et les visites, par un large paravent, enveloppé, comme une momie, de flanelle et de fourrures, pestant sans cesse après le climat glacé de l'Angleterre et se réconfortant de temps à autre avec du punch et du vin chaud. Pour toute distraction, il écoutait, plusieurs heures de suite, les chansons indigènes que son nègre psalmodiait d'un ton lamentable; mais, malgré le plaisir que lui causait son fidèle serviteur, il le rouait de coups sous le plus léger prétexte.

Sans être d'un égoïsme sordide, le vieux nabab ne me rendait point les services que j'avais attendus de lui en le prenant pour locataire. Il m'accueillait avec froideur; il avait même l'air d'appréhender mes visites; et, quoiqu'il reçut plus volontiers ma femme, il ne put s'empêcher de dire nettement, à plusieurs reprises, qu'il ne se souciait point d'être empoisonné par les drogues de son hôte. Une fois, pourtant, son nègre entra tout effaré dans ma chambre, et me dit, dans son patois : « *Massa desirer voir un docta.* » Je trouvai le vieillard souffrant d'une cardialgie, lui prescrivis les remèdes nécessaires et reçus en retour une canne de forme bizarre, avec laquelle, me dit-il pour en rehausser la valeur, il avait tenu en respect un boa constrictor. Une autre fois, ayant eu besoin de mes services, il me congédia sans émoluments: mais, dans la soirée, il envoya à ma femme un vase de porcelaine de Chine, raccommodé en plusieurs endroits et d'une incontestable laideur. Au reste, il apportait dans toutes ses actions une régularité scrupuleuse, et à chaque trimestre, quand sonnaient dix heures du matin, il m'apportait régulièrement son terme.

Tel était le singulier personnage dont je me décidai enfin à réclamer l'appui. Je lui expliquai ma situation avec un embarras qui croissait à mesure que je parlais. Je conclus par la demande d'une avance de 300 livres sur son loyer. Pendant ma harangue, il n'avait cessé de se démener; il se renversa sur sa chaise, et s'écria, en levant les mains : « Mon Dieu! docteur, me prenez-vous pour un prêteur d'argent?

— Non, vraiment, monsieur; mais pour un ami disposé à m'obliger.

Digitized by Google

— Ah! ah! vous croyez donc que j'ai gagné de l'argent aux Indes pour le jeter à la tête du premier venu?

— Enfin, monsieur, quel est votre dernier mot? lui dis-je après un moment de silence.

— Je ne puis rien faire pour vous, docteur, » répliqua-t-il tranquillement, et il me reconduisit à la porte. Quand je sortis je grinçais des dents tant j'étais exaspéré! Il fallait donc que je fusse marqué du sceau de la malédiction!

Le lendemain, jour de Noël, j'avais à payer mon loyer et des arrérages de 225 liv. st. au vieil Amos Lewell. Quels tourments j'éprouvai quand je l'entendis tâtonner à ma porte! Le cœur bourrelé, la figure livide, mais avec le calme du désespoir, je lui promis de le payer dans les vingt-quatre heures. Les regards avides de son œil hébraïque semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de mon cœur. Toutefois, il se retira sans témoigner aucun mécontentement, et je me serais volontiers prosterné devant lui pour le remercier de sa longanimité.

Deux jours après, Émilie, qui était indisposée depuis ses couches, se leva pour la première fois. Quoique pâle et languissante, elle avait tant de charmes, que l'amour qu'elle m'inspirait me sembla redoubler. Afin de célébrer cet heureux jour, j'employai ma dernière guinée à l'achat d'un dîner tel que je n'en avais pas eu depuis longtemps. J'avais résolu d'oublier mes peines au moins pour un jour. La petite table était mise; le roost-beaf savoureux était servi, et j'allais déboucher une bouteille de porter, quand le marteau de la porte retentit avec fracas. A ce bruit je fus saisi d'un trouble involontaire. La domestique alla ouvrir, et deux hommes entrèrent dans le salon, tenant à la main une mince feuille de parchemin.

« Au nom du ciel, qui êtes-vous? Quel motif vous amène? » leur demandai-je d'une voix entrecoupée, tandis que ma femme restait muette, tremblante, et prête à s'évanouir.

« Êtes-vous la personne ici désignée? » dit l'un des étrangers d'un ton poli, et même avec un accent de compassion, en me montrant la contrainte par corps obtenue contre moi par l'usurier juif. Ma pauvre femme vit mon agitation, et la domestique eut à peine le temps de la recevoir évanouie dans ses bras. Je la portai sur son lit, donnai quelques ordres, et, plus mort que vif, je suivis les huissiers.

Digitized by Google

« Mon Dieu, monsieur, me dirent-ils en chemin, ce qui vous arrive n'a rien d'extraordinaire. Il est sans doute pénible de quitter si brusquement sa femme et son dîner; mais vous ne tarderez pas à trouver une caution. »

Je n'eus pas la force de répondre. Moi, trouver une caution! moi pauvre médecin sans clientèle! Quand même il s'en serait présenté une, eût-il été loyal de l'accepter, avec la certitude de ne pouvoir faire honneur à mes engagements? A quoi bon retarder mon malheur pour en aggraver l'étendue? Je vivrais mille ans que je n'oublierais point ces cruels moments; il me semblait que je marchais au supplice; mon cœur était desséché dans ma poitrine.

Quelques heures après, j'occupais une mansarde dans la maison d'un huissier, en attendant qu'on me conduisit en prison. L'atmosphère était glacée, et je n'avais pas de quoi me procurer du feu, puisque avant mon départ j'avais glissé dans la poche de ma femme trois schellings qui me restaient. Sans ma pauvre Émilie et sa fille, je crois que j'aurais mis fin à ma misérable existence. A moins d'un miracle, il fallait me rendre en prison; ma femme n'avait pas de bijoux à mettre en gage; presque tous mes livres avaient disparu, et le reste de notre mobilier ne valait pas la peine d'être vendu. Ces pensées me donnaient la fièvre. Je passai toute la nuit dans un état de stupeur, et ne m'assoupis que vers les sept heures du matin. J'ignore combien dura mon sommeil; mais j'en sortis en me sentant embrasser avec ardeur sur les joues et sur le front. C'était Émilie qui, au péril de sa vie, s'était traînée jusqu'à la maison de l'huissier, et venait m'annoncer ma délivrance. Elle était parvenue à obtenir de M. Granham les trois cents livres qu'il m'avait refusées. Nous revînmes aussitôt au logis. Je me hâtai de monter chez notre locataire pour lui exprimer chaudement ma reconnaissance. Il ne m'interrompit point; mais il me répliqua froidement : « Vous feriez mieux de me faire votre billet. »

Indigné de cet accueil, je lui donnai ce qu'il demandait, en songeant qu'il remplirait désormais auprès de moi le rôle du vieil Amos. Heureusement il ne m'inquiéta pas.

Hélas! le peu d'argent qui nous restait se dissipa bien vite! La secousse qu'avait éprouvée ma femme augmenta ses souf-

Digitized by Google

frances, et son enfant déclina sensiblement, comme s'il eût involontairement sympathisés avec ses misérables parents. Quelques malades s'adressèrent a moi ; mais presque tout mon temps fut absorbé par les soins qu'exigeait l'état de santé de notre locataire, auquel je ne pouvais réclamer aucun salaire. Le chagrin me desséchait ; quand je me regardais dans une glace, j'étais effrayé de la cavité de mes yeux, de la pâleur livide de mon teint. L'image du vieux juif Amos me harcelait comme un incube ; d'affreux cauchemars troublaient mon sommeil, et sans doute je prononçais dans mes rêves des paroles bien sinistres, car plus d'une fois j'ai été réveillé par ma femme, qui s'écriait avec terreur : « Oh ! silence ! silence ! Au nom du ciel, ne parlez pas ainsi ! »

Mes pensées, je me le rappelle bien, se reportaient sans cesse vers le funèbre tableau d'un cimetière humide et froid. Pourquoi n'y reposais-je pas à côté de ma femme et de mon enfant ? Dans quel but avions-nous été créés ? Pourquoi ma vocation naturelle m'avait-elle poussé dans la voie que je suivais ? Étais-je venu au monde uniquement pour souffrir, blasphémer et mourir ?... Qu'avions-nous fait ? Qu'avaient fait nos pères, pour que la Providence se détournât ainsi de nous, qui nous cramponnions à toutes les planches de salut.

Enfin la fortune se lassa de me persécuter, et au moment où je m'y attendais le moins, mes affaires prirent une tournure favorable. De quelles minuties insignifiantes dépendent nos destins ! Shakspeare a dit avec raison :

> Dans les choses du monde il est une marée
> Dont on calcule mal la force et la durée ;
> Mais, quand un homme sait profiter du courant,
> Le flux impétueux le pousse au premier rang.

Un soir du mois de mars, vers huit heures, je me promenais tristement devant l'Opéra, aux alentours duquel retentissaient comme à l'ordinaire, le roulement des équipages, le piétinement des chevaux, les mutuelles récriminations des cochers, quand du milieu de la foule partit ce cri : « Un médecin ! » Je m'élançai au péril de ma vie, et fus bientôt à la portière ouverte d'une voiture d'où sortaient les gémissements les plus plaintifs.

Digitized by Google

Voici ce qui était arrivé : Une jeune personne avait tendu le bras en dehors, pour faire remarquer à ceux qui l'accompagnaient la brillante illumination des maisons d'en face; au moment même, sa voiture, rapidement lancée, en avait croisé une autre qui se retirait. Le bras de la jeune femme avait été atteint, l'épaule démise, l'avant-bras mutilé, et quand j'arrivai à la portière, la pauvre blessée gisait entre les bras de sa sœur, et du vieux comte de Ross, son père. J'entrai dans la voiture, je plaçai ma belle patiente de manière à lui éviter d'inutiles souffrances, et dis au cocher de nous conduire à l'hôtel. Là, remettre le bras, panser la main blessée, prescrire quelques drogues, ce fut l'affaire d'une heure; puis je reçus du comte un bon de dix guinées, accompagné de remercîments empressés et de la prière de revenir le lendemain matin.

Je me dirigeai vers ma demeure avec la rapidité d'une flèche; j'avais peine à supporter ma bonne fortune; je m'efforçais en vain de réprimer la violence de mes émotions, qui se trahissaient par des chants, des cris, des rires insensés. J'arrivai chez moi en quelques minutes, et me précipitai, hors d'haleine, dans mon appartement, les yeux petillants de joie, presque incapable de raconter à ma femme comment la porte de la fortune s'était enfin ouverte devant moi. Il est vrai que la brusque issue de mes relations avec sir William mêlait des doutes à mes espérances; cependant ce nouvel événement promettait davantage, et la suite prouva que mon attente était fondée.

Je déployai tant de zèle auprès de la jeune malade, qu'on me confia le soin de la santé de la comtesse. Sa clientèle m'amena celle de divers personnages de distinction. J'étais définitivement *lancé!*

J'avais trop profité des leçons de la misère pour me laisser éblouir par la prospérité. J'administrai mes revenus avec la plus stricte économie, et j'eus l'inexprimable satisfaction de payer tous mes créanciers, y compris le vieil Amos, qui ne fut pas médiocrement surpris quand je lui proposai de lui restituer son capital. Ma chère Émilie parut dans le monde, où elle était appelée à briller, et nous entrâmes en rapport avec bon nombre d'opulentes familles. Selon l'usage, toutes les fois que le hasard me fit rencontrer ceux qui m'avaient jadis dédaigné, ils me traitèrent avec les plus grands égards. Je me trouvai en con-

Digitized by Google

sultation avec le médecin qui m'avait libéralement envoyé une guinée, et je le fis rougir jusqu'aux oreilles en lui rendant son argent.

Mon locataire mourut environ dix-huit mois après l'aventure que j'ai rapportée; son seul héritier était un jeune lieutenant de marine, et, à ma grande surprise, le nabab me léguait, par un codicille, une somme de deux mille livres sterling, comprenant les trois cents livres qu'il m'avait prêtées. C'était, disait-il, pour reconnaître les attentions dont il avait été l'objet de notre part, et pour nous exprimer jusqu'à quel point il approuvait les principes honorables et sincères qui avaient constamment dirigé notre conduite.

Douze ans après, mon revenu s'élevait à trois ou quatre mille livres sterling; en conséquence, je jugeai à propos de monter ma maison sur un meilleur pied. Toutefois, les souvenirs du passé m'ont appris à ne point m'enorgueillir dans l'opulence, et à ne jamais éconduire les jeunes médecins qui débutent dans la carrière.

Les anciens croyaient, sur la foi d'un poëte,
Que l'immonde crapaud recélait dans sa tête
Une pierre magique; un talisman vainqueur.
Ainsi l'adversité, la rude conseillère,
Cache dans sa nuit sombre un jour qui nous éclaire,
Et laisse la sagesse au fond de notre cœur.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

LE

CHIEN DU BORD.

L'embarquement d'un chien à bord d'un navire de guerre est un de ces nombreux points de détail qui dépendent uniquement de la volonté du capitaine. L'officier chasseur est donc obligé de solliciter la permission d'emmener son chien avec lui. Pour obtenir une semblable faveur, que jamais un simple matelot n'a songé à demander, qu'il faut souvent de ruses, d'intrigues et de finesse! Que d'engagements tacites sont acceptés! que de touchants arguments sont développés et parfois en pure perte. Nous connaissons tels Fabricius du gaillard d'arrière qui ne voudraient pas d'un grade ou d'une croix, au prix des courbettes que leur coûtent Tom, *Pilot* ou Guzman. D'autres officiers, plus fiers encore ou plus timides, n'essayent pas même de désarmer l'autorité et renoncent tout d'abord à l'espérance de faire campagne avec leurs compagnons favoris.

La plupart des commandants ont une opinion arrêtée sur un cas qui se reproduit fréquemment ; un refus inébranlable est leur réponse et nous n'osons les blâmer. « Pas de chiens à bord! c'est mon principe! une première concession m'entraînerait à une seconde, nous serions bientôt encombrés d'une meute complète. Les chiens, d'ailleurs, donnent toujours lieu à des que-

Digitized by Google

relles dont je ne me soucie pas d'être l'arbitre ; enfin, messieurs, ma frégate n'est pas et ne deviendra point un chenil ! » Après une déclaration pareille, l'ordre d'embarquement d'un escadron entier serait moins difficile à obtenir que celui du moindre roquet. Si l'on cite des capitaines plus tolérants, ils sont en minorité, et la règle n'en est pas moins le bannissement absolu des chiens *de plaisance*. Toutefois, il est bien peu de navires sur lesquels aucun chien n'ait droit de cité ; — la proscription qui poursuit sa race n'atteint pas le *chien du bord*, une exception le protége ; — mais aussi il a ses charges et ses fonctions qui lui valent cette immunité, il connaît ses devoirs et se soumet à la discipline maritime avec l'abnégation d'un vrai matelot.

Le chien du bord a-t-il un maître ? — A-t-on primitivement arraché son privilége à force de suppliques ? ou n'est-ce qu'un aventurier sans aveu, clandestinement introduit dans le vaisseau la veille d'un départ ? A-t-il été oublié par un passager négligent ? ou bien est-il né en mer et ne doit-il qu'à la pitié d'un gabier inconnu d'avoir survécu à la destruction de ses frères ! Toutes ces hypothèses sont également admissibles. Souvent il est *l'ancien du bord ;* dans ce cas, la prescription le défend contre l'ostracisme, ses droits sont acquis et la consigne ne peut avoir d'effets rétroactifs envers lui. Pourtant, comme il doit avoir eu un commencement, nous supposerons qu'il est le fruit des amours d'une chienne passagère, — le Joas de sa famille, — le dernier rejeton d'une lignée de hauts et puissants seigneurs boule-dogues, épagneuls ou barbets. Peu de jours après sa naissance, une sentence fatale fut prononcée : — l'Océan devait engloutir les nouveau-nés. L'ordre impitoyable allait être accompli, déjà la portée était suspendue sur l'abîme ; mais les pleurs d'une mère,

> Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ
> Amissos queritur fœtus. . . . .

eurent le don d'attendrir le pouvoir exécuteur.

« Dis donc, Mauricaud, si nous en laissions un, rien qu'un, à cette pauvre bête ! Hein ?

— Et le capitaine d'armes ! Crois-tu que je veuille avoir mon

Digitized by Google

vin au croc pour un de ces gueulards, qui chantent leur *Profundis* comme une poulie qui porte à cul !

— Ah bah ! le capitaine d'armes ne saura pas qui l'a sauvé; en voilà juste un petit qui est quatre fois plus laid que le maître-coq; ce serait dommage de le noyer, il me plaît tout plein.

— Tu as bon goût, Flandrin, c'est connu ! A l'eau la volaille, à l'eau ! — Une ! — Deux !...

— Attends donc un peu ! Envoie ici; si on dit quelque chose, ça me regarde. Oh ! est-il ficelé en manche de veste; on jurerait qu'on l'a rajusté, comme un bas-mât, de trente-six pièces. Voyons, passe-le moi, ça te portera bonheur.

— Tiens, le voilà ton Tape-à-l'Œil !... Et trois ! Les requins vont faire la noce.

— Vois-tu, Mauricaud, il ne gueule seulement pas, cet agneau ! C'est égal ! il pourra se vanter d'avoir paré une fameuse coque !

— Et toi, matelot, si tu *bois de l'huile*, ça te graissera le fanal, défie-toi de la marée et ouvre l'œil ! »

Flandrin rend le petit chien à sa mère, il le garde et le cache à toute heure. Par des soins assidus il parvient à dérober l'existence de son protégé à la surveillance des chefs subalternes; bientôt tous les matelots deviennent complices du sauvetage de Tape-à-l'Œil. Le gaillard d'avant met son amour-propre à le soustraire aux regards dangereux. Le chien du bord est recélé tantôt dans le trou du beaupré, tantôt dans la poulaine, tantôt dans la gatte; les profondeurs du magasin général ou de la soute au sable lui servent souvent de refuge; quelquefois même, il passe la nuit dans la chaloupe ou dans les hunes. Enfin, la chienne passagère débarque avec son maître, et Tape-à-l'Œil reste à bord seul de son espèce. Un jappement inopportun doit nécessairement quelque jour trahir sa présence.

« Qu'est-ce que c'est ? s'écrie alors la voix formidable du capitaine d'armes. Depuis quand ce chien est-il à bord ? »

Pas de réponse. Les matelots chuchotent entre eux.

« La mèche est éventée.

— Gare dessous !

— Méfie du vent !

Digitized by Google

— De la brise qu'il fait, il tombera plus de retranchements que de doubles rations ! »

Le capitaine d'armes avise un mousse qui passe et jette le grappin sur son oreille :

« Quel est ce chien ?

— Je ne sais pas, capitaine d'armes. Ahie ! ahie ! si, je sais; c'est Tape-à-l'Œil.

— Tape-à-l'Œil ! et depuis quand est-il à bord?

— Dam ! depuis qu'il est né. Capitaine d'armes, ahie ! larguez-moi, je vous dirai tout. »

Le capitaine d'armes tire plus fort.

« Te moques-tu de moi, gringalet? Tu voudrais me faire croire qu'il pousse des quadrupèdes dans le faux-pont comme des charençons et des cancrelas.

— C'est pourtant vrai ! continue le mousse en pleurant; c'est un petit à la chienne de M. Simon, le passager, là ! Il y a deux mois qu'il est à bord. »

Le capitaine d'armes, humilié d'une révélation qui le blesse dans sa vanité d'argus, ne lâche le malheureux mousse qu'à regret; il interroge ses propres souvenirs, finit par se rappeler que Mauricaud était chargé de noyer tous les petits chiens, et fait comparaître le gabier à sa barre :

« As-tu noyé tous les chiens quand je te l'ai dit?

— Oui, capitaine d'armes, tous ceux que j'ai trouvés, oh ! roide comme balle ! ça n'a fait qu'un pli.

— Et ce Tape-à-l'Œil, qu'est-ce que c'est?

— Connais pas.

— Tu vas avoir de mes nouvelles, maître carottier, attends-moi !

— Mais, capitaine d'armes, je vous assure, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, demandez plutôt à maître Marié; à preuve, je les ai tous jetés sous le vent. — Une ! deux ! trois ! Envoyé !

— Oui ! envoyé ! je sais où je vais t'envoyer, toi ! pour t'apprendre à siffler. »

Le capitaine d'armes court faire son rapport au lieutenant chargé du détail et conduit à la remorque le corps du délit qui, — les oreilles et la queue basses, — pénètre dans le carré des

Digitized by Google

officiers. Cependant, l'équipage s'est ameuté sur le pont, déjà l'on fait l'oraison funèbre de Tape-à-l'Œil :

« C'est fichant tout de même, il commençait à être gentil !

— Nous lui aurions appris son métier un peu soigneusement !

— Je lui aurais donné une *inducation* de chien dans le genre rousturé ! Tu l'aurais vu tirer le loto comme un homme et faire l'exercice mieux qu'un *cabillot !*

— Moi, j'y aurais appris la savate, et allez donc !

— Ce tonnerre de capitaine d'armes aussi, qui vous a des oreilles de vingt brasses !

— Que le grand tremblement l'élingue !

— Il paraît avec ça qu'on va mettre Mauricaud aux fers.

— Et cette pauvre bête qu'on débarquera sans palan ; Tape-à-l'Œil, mon fils, tu vas boire un fahi coup à la grande tasse. »

Le capitaine ignore encore ce qui se passe et se promène paisiblement sur l'arrière ; — le second, le capitaine d'armes et le chien ne tardent pas à paraître ; l'intérêt du gaillard d'avant est excité au plus haut degré. Après un colloque assez court, dans lequel le sous-officier plaide évidemment pour un exemple sévère, tandis que le lieutenant semble faire valoir des circonstances atténuantes, le commandant prononce un jugement sans appel : — Tape-à-l'Œil sera rendu à l'équipage, et l'on ne punira personne.

Cette concession est du meilleur effet. Un murmure de satisfaction se fait entendre, le chien est proclamé *chien du bord*, et désormais il a ses franchises comme tel. Son cours d'études commence, chaque matelot à un tour à lui apprendre, et il est bientôt capable de rivaliser avec tous les chiens savants des foires et des casernes ; mais son instinct se révèle surtout par sa connaissance des hôtes du bord, on croirait qu'il a deviné la hiérarchie : il fait *le beau* pour le commandant, il caresse le second et fuit le capitaine d'armes ; il est réservé envers les officiers et plus familier avec les élèves. Il affectionne le gaillard d'arrière, — tous les marins vous l'affirmeront, et pourtant il sait qu'il faut s'y conduire décemment. Ne craignez point qu'il y commette la moindre incongruité ; il ne s'y livre pas

Digitized by Google

même sans contrainte à ses jeux ; comme il ferait de l'autre côté du grand mât. Il n'ignore aucun des coins et recoins du navire, ne se hasarde dans la grande chambre qu'avec précaution, et n'entre jamais chez le capitaine. Il monte et descend les échelles, par tous les temps, en mer comme en rade ; le chien du bord a la *patte marine*. Il connaît l'heure du départ des canots et le coup de sifflet qui les fait armer, et, s'il a envie d'aller à terre, il sait à qui s'adresser pour en obtenir l'autorisation.

Tape-à-l'Œil, pendant près d'un an, ne vit le rivage que de loin. Quand on approchait des côtes, un sentiment de crainte et d'inquiétude s'emparait de lui ; il courrait de l'avant à l'arrière, sautait, aboyait avec rage, et, pour le calmer, il fallait le reléguer dans l'entre-pont. Aujourd'hui, il apprécie la terre ferme à sa juste valeur, et, s'il pouvait en donner une définition, il est certain qu'elle ressemblerait beaucoup à celle des matelots ; il a trouvé, sur ce sol stable, tant de liberté et de jouissances qui lui font faute à bord ! Cependant une courte promenade lui suffit. Quand il a rendu ses visites de ville et de campagne, il éprouve le besoin de rentrer chez lui ; l'amour même ne saurait le retenir sur le quai. Du débarcadère il reconnaît son bâtiment entre mille ; on a l'exemple de plusieurs chiens de bord, qui, laissés à terre par mégarde, surent, dans des rades couvertes de navires, distinguer le leur de tous les autres et le rejoignirent à la nage.

Enfin, le chien du bord est dressé à sauver tout ce qui tombe à la mer, et souvent des matelots doivent la vie à son secours. Quand il a fait ces dernières preuves, il devient vénérable. Chéri et choyé de tous, il marche la tête haute ; aucun caprice souverain ne peut l'atteindre désormais. Quelquefois, alors, on le débaptise solennellement pour lui décerner, comme récompense, le nom trois fois sacré de Jean Bart ; un pareil titre est sa médaille d'honneur, que les anciens de la mèche ne lui décernent pas légèrement. Auparavant, il pouvait s'appeler comme le prochain de la rue : *Oscar, Médor* ou *Mouton*, il avait plus généralement un nom pittoresque pris dans sa nature même, tel que *Jambe-d'Argent*, *Écourté*, *Misère*, et *Mort-aux-Chats*, ou emprunté au métier, ainsi que *Foc*, *Loffe*, *Pic* et *Misaine* ; — mais, maintenant, il est anobli, il est décoré, et, sur son collier de cuivre fabriqué à bord ou même acheté par

Digitized by Google

souscription sur les deniers de l'équipage, on lit en gros caractères :

TAPE-A-L'OEIL. — *De la frégate française* L'ARÉTHUSE. — Surnommé JEAN-BART pour avoir sauvé trois hommes et un mousse.

A bord des bâtiments de commerce il y a toujours un chien, c'est le gardien de la coque; la nuit, lorsqu'on est à l'ancre, il fait l'office de factionnaire, et l'on dort sans crainte s'il est sur le pont.

Les navigateurs de la Baltique et des mers du Nord poussent plus loin encore la confiance dans leurs chiens; quand la mer devient furieuse et qu'il faut mettre à la cape, la barre du gouvernail est amarrée à poste fixe, tous les hommes descendent à l'abri, et le chien reste seul pour veiller au salut commun; on l'a transformé en officier de quart; il comprend sa mission, et ses aboiements préviennent à temps toute rencontre dangereuse. Il signale la présence d'un autre bâtiment, abandonné souvent comme le sien à la garde de son pareil. Si le vent augmente ou diminue, si quelque cordage vient à casser, on peut être sûr que ses cris en préviendront.

Beaucoup de pêcheurs ont des chiens habiles à les aider dans leurs travaux; — qui savent porter une amarre à terre, tirer sur un filet, s'atteler à une corde, et remorquer des fardeaux pesants.

Sur ces derniers bâtiments, le chien de bord n'est jamais traité en objet de luxe, aucun règlement ne le repousse, il est devenu franchement le compagnon des marins; c'est un travailleur infatigable sur lequel on compte fermement, et qui mériterait une mention honorable à la fin du rôle d'équipage.

Mais, sur les navires de guerre, sa vigilance instinctive est presque inutile, il est forcé de la reporter à l'intérieur du bâtiment, et se fait quelquefois un ennemi du contre-maître de cale, dont il étrangle les chats. Les matelots lui pardonnent un attentat qui serait sacrilége de la part de tout autre, car un préjugé aussi vieux que l'Océan rend les chats de bord inviolables comme dans l'ancienne Égypte.

Après le désarmement, lorsque le bâtiment redevient désert

Digitized by Google

et silencieux, — amarré qu'il est au fond d'un port, — si le chien du bord avait par hasard un maître titulaire, il le suit; — mais, le plus souvent, quelques marins congédiés l'adoptent, l'emmènent avec eux, et sous leurs auspices il recommence ses navigations, soit sur un bâtiment de commerce, soit sur un simple bateau de pêche; — ainsi, comme les matelots eux-mêmes, il est susceptible des trois genres d'embarquement.

Le chien du bord doit mourir sur la mer, où il est né; il est soigné à ses derniers moments par ses camarades de misère, ses vrais amis du gaillard d'avant, dont il fit si longtemps les délices et dont il a été la plus douce distraction. — Sa disparition laisse un vide dans l'équipage, et plus d'un vieux gabier se surprendra à le regretter sérieusement dans une de ces heures de spleen, où *l'on n'a goût à rien de rien, pas même à fumer la bouffarde.*

Digitized by Google

Poésie.

SONNETS.

I.

Mais la bise a passé. Revient la douce haleine,
Revient l'éclat céleste au bleuâtre horizon.
La violette rit dans son rare gazon;
La neige brille aux monts sans insulter la plaine.

Que d'aspects assemblés! Sur la hauteur prochaine,
Ce massif de bois nu, dans sa sobre saison;
En bas, le lac limpide, où nagent sans frisson
Les blancs sommets tout peints d'un bleu de porcelaine.

Pauvre orage de l'âme, où donc est ta rigueur?
Qu'as-tu fait de tes flots, orage de mon cœur?
Je sens à peine en moi les rumeurs expirantes.

J'aime ce que j'aimais; un souvenir pieux,
Sur ces coteaux nouveaux me redit d'autres lieux,
Et je songe au passé le long des eaux courantes.

Digitized by Google

II.

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs ;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin ;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire

Et, seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire !

SAINTE-BEUVE.

Digitized by Google

LES

GUÊPES.

Dans le dernier volume, — dédié à M. Piednoir, — j'ai oublié de mentionner un exemple de *chantage* assez curieux. Quand M. Thiers est ministre, les journaux où il est influent parlent du roi, en faisant précéder son nom des deux lettres S. M. Quand M. Thiers n'est plus ministre, les mêmes journaux suppriment les consonnes au roi, et ne les lui rendent que lorsque M. Thiers rentre aux affaires; — nous avions dit comment les députés faisaient chanter les ministres, — on sait maintenant comment les ministres font *chanter* le roi. — Nous voici arrivé à la limite que nous assigne rigoureusement le respect.

—

Il serait temps que la chambre des députés classât les maris comme gibier, — et, les couvrant d'une égale sollicitude, — défendît au moins en certains temps prohibés la chasse que leur font en ce moment leurs femmes. — Les journaux enregistrent chaque jour de nouveaux exemples de femmes qui considèrent leurs époux comme animaux nuisibles, dont la destruction est permise en tous temps, sucrent leur café et salent leur potage avec de l'arsenic, — ou les détruisent au moyen de boulettes

Digitized by Google

comme on fait pour les chiens errants et pour les rats qui n'errent pas assez. Nous signalons comme variété une femme qui s'est faite veuve au moyen d'un coup de fusil, à Laon, — et une autre, qui profitant de ce que son mari — goûtait un profond sommeil dû à l'ivresse, alluma dans la chambre où il reposait cinq ou six fourneaux pleins de charbon, ferma soigneusement les portes, et alla se promener.

—

Le prince Tuffiakin, qui vient de mourir, occupait depuis longtemps un appartement sur le boulevart Montmartre, n° 10, je crois. — Cette maison fut autrefois habitée par Rossini. — Tout ce que je me rappelle de cet appartement, où j'ai cependant, je crois, dîné et passé la soirée il y a plusieurs années, c'est qu'il y avait sur les murs plusieurs ravissantes têtes de Greuze.

Le prince, peu de jours avant sa mort, avait renouvelé pour six ans le bail de son appartement, et il se plaignait partout de la ridicule manie du propriétaire de la maison qui n'avait pas voulu lui donner un bail plus long. — C'était, disait-il, un vrai chagrin, et il ne savait où il irait dans six ans. — Nos chagrins ne sont pas plus vrais que nos plaisirs.

—

Si les journaux dévoués au pouvoir avec un désintéressement qu'on ne saurait trop payer, et qu'on paye en conséquence fort cher, sont prompts à se réjouir et à s'enorgueillir de la prospérité et de la gloire dont le gouvernement *dote le pays* (expression consacrée), leurs adversaires ramassent, avec un soin scrupuleux, les insultes, les humiliations que l'on fait subir à la France, et les signalent avec joie et orgueil.

S'il s'ôte n'importe où un chapeau de dessus n'importe quelle tête, — les premiers prétendent que c'est une politesse qu'on nous fait, — le maître du chapeau et de la tête n'eût-il d'autre raison de les séparer momentanément que le besoin de se gratter.

S'il se donne un coup de poing — ou un coup de pied, — en

Digitized by Google

quelque partie du monde que ce soit, — les autres soutiennent que c'est sur notre nez ou dans nos jambes. — Si un mandarin crache à la Chine, ils jurent que c'est pour nous insulter et qu'il crache à notre visage.

Le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel* viennent de donner, de cette manie, un exemple dont on a pas pensé à rire. — Je ne veux pas que le ridicule profite du bénéfice de la prescription.

O gloire! — ô honneur sans pareil, s'écrie le *Journal des Débats*, — notre roi, le roi des Français, — vient d'être appelé par l'empereur de la Chine — *Hoang-ti;* — rien que cela! c'est une récompense méritée, mais magnifique de la sage et savante politique que le roi a su faire dominer malgré les factions. Oui, prince, vous l'avez mérité ce titre de *Hoang-ti;* — Que vos ennemis en pâlissent, et apprennent que le ciel est juste et que la vertu trouve tôt ou tard sa récompense.

O honte! ô opprobre, s'écrie le *Constitutionnel*. — Honte et opprobre qui ne sont égalés que par l'impudence de nos adversaires; — non, le roi Louis-Philippe n'a pas été appelé *Hoang-ti* par l'empereur de la Chine; — non, non, la France est trop déchue aujourd'hui; — ce n'est pas *Hoang-ti* que le roi des Français a été appelé, — et, dussent les lois de septembre lancer sur nous les foudres du parquet, — nous dirons que loin d'être appelé *Hoang-ti*, — le roi a été appelé, au contraire, *Fo-lan-si*. Oui, *Fo-lan-si*. — Voilà donc jusqu'où nous devions tomber! — Voilà à quel degré devait nous amener une politique timide et un gouvernement corrupteur.

Le *Journal des Débats* a répondu et maintient *Hoang-ti*. Le *Constitutionnel* a répliqué, et répète *Fo-lan-si;* — de sorte que nous ne savons à quoi nous en tenir. — A-t-on appelé le roi *Hoang-ti*, — et devons-nous être fiers d'être Français en regardant la colonne où le *Journal des Débats* l'affirme. — A-t-on traité notre roi de *Fo-lan-si*? — et devons-nous partager cette humiliation? — Horrible perplexité!

Je gage qu'il se trouvera des gens qui croiront que j'ai inventé cette discussion, — comme si on oserait inventer ces choses-là. — A peine si on ose les raconter.

—

Digitized by Google

Quelqu'un, qu'on devrait bien appeler Fo-lan-si, c'est M. Greterin. Le gouvernement envoie une expédition en Chine pour conclure un traité de commerce, et pendant ce temps M. Greterin conçoit l'idée ingénieuse qu'il a mise à exécution ces jours derniers; en vertu d'une ancienne loi ou ordonnance tombée en désuétude, il a fait saisir, dans les magasins de nouveautés, tout ce qui s'est trouvé de crêpes de Chine, sous prétexte de protéger les fabriques de Lyon. Or, on ne fait à Lyon que des imitations imparfaites de crêpes de Chine. — Si vous supprimez le véritable crêpe de Chine, vous détruisez l'impôt mis sur la vanité des femmes qui veulent faire semblant d'en avoir de véritables, et vous rendez impossible la vente des crêpes de Lyon. Supprimez les diamants, et je gage que les fabricants de diamants faux n'en vendent pas un en dix ans. — C'est un des côtés absurdes du système dit de protection sur lequel j'ai déjà dit mon avis.

—

On s'est beaucoup occupé d'une grande victoire remportée par M. le duc de Nemours, — qui a *pris*, après un mois de tranchée ouverte, — la loge de M. le marquis du Hallays à l'Opéra. — M. du Hallays a fait une fort belle défense; il est sorti avec les honneurs de la guerre, — avec fauteuils et divans. — M. Cuvillier-Fleury, que son ardeur avait entraîné dans la place avant la capitulation et qui s'était emparé des fauteuils, a eu beaucoup à souffrir de la part des assiégés; — il a été, pour sa part, obligé de lever le siége.

Voici, en deux mots, l'histoire dans laquelle les personnes qui entourent M. le duc de Nemours l'ont fort compromis.

M. le marquis du Hallays — est, depuis huit ans, locataire d'une loge d'avant-scène; il est d'usage, à l'Opéra, de ne louer les loges que pour un an, mais on ne les considère comme vacantes que sur le refus du locataire de les conserver. — M. le duc de Nemours eût envie de la loge de M. du Hallays, — et ses familiers la louèrent sans cérémonie et sans avertir le prince qu'elle n'était pas libre, — et qu'il y avait au moins une démarche de politesse à faire vis-à-vis de la personne qui l'occupait. — Je crois savoir que, si M. le duc de Nemours avait fait

Digitized by Google

prier M. du Hallays de lui donner sa loge, — celui-ci eût été contrarié de la perdre, mais il eût cédé au désir du prince sinon avec empressement, du moins avec bonne grâce.

—

Sous l'empire, la reine Hortense eut une fantaisie pareille, — Mme G*** avait à l'Opéra une loge voisine de celle de la princesse de Neufchâtel. La reine alla voir Mme G*** et lui dit : J'aurais bien envie de votre loge, je la réunirais par une porte de communication à celle de la princesse, — mais je n'ose vous la demander.

Mme G*** — offrit sa loge avec empressement, — en ayant la bonne grâce de dire qu'elle en aurait facilement une autre. — Eh bien ! dit la reine, nous verrons, quand vous en aurez une convenable. Mme G*** insista pour que la reine prît tout de suite la loge. — Non, vraiment, — répondit-elle, — je ne la prendrai que lorsque je vous aurai vue bien installée dans une autre. — L'empereur ne me pardonnerait pas s'il savait que je vous ai demandé votre loge.

—

Dans une affaire récente, un voleur qui jouit d'une certaine célébrité, *Bourgeois* dit *Misère,* racontait au tribunal que crochetant une porte, il n'avait pu venir à bout de l'ouvrir, — c'était, dit-il, une serrure... *C'est* DÉGOUTANT *des serrures comme ça.*

M. Fichet, serrurier mécanicien à Paris, connu par les affiches dont il a couvert les murs pendant si longtemps, avait fait offrir à Bourgeois 500 fr. si dans l'appel il répétait cette phrase, en disant que les serrures si dégoûtantes sortaient des ateliers de M. Fichet. — Le pourvoi fut rejeté.

—

Une chose doit préoccuper quand on examine la quantité d'empoisonnements qui sont déférés à la justice. — Comment se fait-il, demandent certaines personnes, que les femmes qui veu-

Digitized by Google

lent se défaire de leurs maris emploient invariablement l'arsenic, — ce poison maladroit, dont tous les symptômes sont connus et qui laisse des traces si faciles à reconnaître? — Hélas! il faut répondre à ceci : C'est que les seuls empoisonnements découverts sont sans doute ceux qui ont été faits maladroitement et au moyen de l'arsenic, et que bon nombre d'autres restent ignorés. — L'arsenic est un poison peu *comme il faut*. — Il est aujourd'hui ce qu'était l'aconit chez les Romains. On ne se serait pas permis d'empoisonner avec l'aconit un personnage d'un certain rang. — Quand on voulut faire un dieu de l'empereur Claude, on l'empoisonna avec des champignons. — Plus près de nous, on sait les gants parfumés qu'il suffisait de mettre, les fruits qu'il suffisait de sentir pour mourir à l'instant. — De notre temps, on connaît les poisons ingénieux et variés de M. Victor Hugo.

—

J'aperçois de chez moi une petite maison couverte de mousse, la crête du toit est couronnée d'iris. Depuis quelques jours, je la vois toujours fermée; j'ai demandé à mon matelot :

Est-ce que le bucheron n'habite plus là haut?

— Non, monsieur, il est parti il y a deux mois. Il est devenu riche. Il a fait un héritrge, 600 livres de rente; il est allé demeurer à la ville.

Il est devenu riche!

C'est-à-dire qu'avec ses 600 livres de rente il a été louer à la ville une petite pièce sans air et sans soleil, d'où l'on ne voit ni le ciel, ni les arbres, ni la verdure, où l'on respire un air nauséabond, où l'on est entouré pour tout point de vue d'un papier d'un jaune sale, enjolivé d'arabesques chocolat.

Il est devenu riche!

Il est devenu riche! c'est-à-dire qu'il n'a pas pu garder son chien qu'il avait depuis si longtems, parce que cela gênait les autres locataires de la maison,

Il loge dans une sorte de boîte carrée ; il a des gens à droite et à gauche, dessus et dessous.

Il a quitté sa belle chaumière et ses beaux arbres et son soleil,

Digitized by Google

et ses tapis d'herbe si verte, et le chant des oiseaux, et l'odeur des chênes. Il est devenu riche !

Il est devenu riche ! Le pauvre homme !

—

Le rédacteur d'un journal de Rouen qui me tombe par hasard sous la main, — parlant d'une des petites comédies jouées à la chambre des pairs par M. de Montalembert, — appelle plaisamment son discours : *Oratio pro episcopis*. — Malheureusement il a dit *episcopibus*, qui est un barbarisme; — qu'il prenne garde, les jésuites ont fouetté bien des gens pour moins que cela. J'en voulais venir à dire que voici un homme lettré, un homme qui est probablement bachelier ès-lettres, — un homme qui a comme tout le monde passé huit ou neuf ans à apprendre le latin, — et aujourd'hui il est un peu moins fort qu'il ne l'était à l'âge de neuf ans, quand il faisait sa septième, car alors il n'aurait pas dit *episcopibus*. Cela confirme ce que je crie sur les toits depuis si longtemps : que sur cent écoliers qui apprennent le latin et n'apprennent pas autre chose, au bout de huit ans de classe, il y en a à peu près douze qui le savent passablement; — six ans plus tard, huit au moins de ces douze l'ont oublié, — et sur les six qui le savent encore, — il n'y en a guère que deux ou trois auquel il sert à quelque chose.

—

Par exemple, on exige aujourd'hui le titre de bachelier pour une foule de professions qui n'en ont aucun besoin. — Et une des preuves à en donner, c'est qu'une fois l'impôt payé, une fois le diplôme obtenu, on se met à oublier toutes ces choses diffuses et confuses qui composent les questions du baccalauréat.

Je gage que si ce matin — on allait trouver inopinément M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, et qu'on voulût lui faire passer l'examen pour le baccalauréat, il serait fort embarrassé.

—

Digitized by Google

A propos de M. le comte de Salvandy, — j'ai deux choses à dire : la première, c'est qu'à la séance de réception de M. de Sainte-Beuve à l'Académie, il s'était placé le plus loin possible de M. Villemain, qui reparaissait en public comme secrétaire perpétuel et qui a été accueilli avec applaudissements ; la seconde, c'est que j'ai écrit à M. de Salvandy pour lui demander, en faveur d'une pauvre vieille maîtresse d'école du village que j'habite, un secours sur les fonds de son ministère, et qu'il m'a accordé cent francs pour elle avec beaucoup de bonne grâce et de promptitude.

—

Je n'avais pas rencontré M. Sainte-Beuve depuis le jour où, il y a quatre ans, — il était venu me voir de la part de M. Cousin; — je l'ai revu à l'Institut : — il avait échangé une certaine redingotte fauve contre l'habit brodé de feuillage; il était tout pimpant et tout coquet ; — il avait ramené ses rares cheveux sur le devant de la tête, — en vertu de cette formule d'arithmétique : — *j'en emprunte un qui vaut dix.*

M. Sainte-Beuve est un esprit subtil et délicat ; — quelques variations survenues dans ses opinions littéraires ont laissé les gens indécis. — A-t-il été d'abord aveuglé par ses amitiés ? — a-t-il été plus tard entraîné par quelques intérêts? M. Sainte-Beuve devait être de l'Académie, et il y a été bien accueilli.

—

Le discours de M. Hugo, chargé de répondre au récipiendaire, a eu cette fois quelque chose de plus que de l'élévation. M. Hugo a trouvé moyen de *reprendre* l'éloge de Nodier, si mal fait dans la séance précédente — par M. Mérimée et par M. Étienne.

—

C'est une chose que je trouve à peu près un malheur pour M. Hugo que d'avoir été deux fois désigné par le hasard pour faire l'éloge d'un homme qu'il n'aimait pas, je crois, bien tem-

Digitized by Google

drement; — c'est encore un peu mentir que dire, même des choses vraies, quand on ne les pense pas.— Cependant, M. Hugo a adroitement choisi les côtés par lesquels il lui était le plus facile de louer Casimir Delavigne.

Le discours de M. Hugo est resté dans une région aussi élevée qu'il est possible, sans entrer dans la région des nuages; — il a profité de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve sur Port-Royal pour dire d'excellentes choses et en même temps des flatteries délicates à M. Royer-Collard, qui, assis à côté de M. de Salvandy, dans un coin, laissait voir un grand contentement sur sa physionomie fine et expressive.

—

Quoique le jour dur et aigre que donne le toit de verre de la salle des séances soit peu favorable à la beauté des femmes, elles y assistent en grand nombre, — surtout lorsque doit parler M. Hugo, qui est fort à la mode. — Je ne crois pas que ces dames s'amusent beaucoup des discours, — mais c'est un spectacle où on voit et où on est vue. — Sous ce dernier rapport, il faut répéter que des femmes, que je sais charmantes partout ailleurs, n'y paraissent nullement jolies. — J'en excepte une.— A toute femme qui me demandera laquelle, — je dirai : Madame, c'est vous.

—

Quelques belles dames n'arrivent jamais que trop tard; — c'est une faveur que d'avoir des billets pour certaines séances, mais c'est une faveur qu'on partage avec beaucoup de monde. — En arrivant avec tout le monde, on a une des places qui sont vacantes, mais en arrivant tard, il n'y a plus de place, et on vous en fait une.

—

Quelques femmes se mettent alors pêle-mêle avec les académiciens, qui ne s'en plaignent pas. — C'est ce qui est arrivé à la dernière séance à M^me^ Ancelot. — Mais de la part d'une femme

Digitized by Google

qui écrit, je ne trouve pas de bon goût de se placer ainsi, c'est prendre le *fauteuil*, cela ne peut avoir une certaine grâce que fait par une femme nullement suspecte de prétentions littéraires.

—

Il paraît qu'à certaines époques de l'année, les décorés de juillet d'une certaine catégorie se présentent au ministère de l'intérieur, — probablement ceux qui sont pensionnés.

Une de ces époques était arrivée il y a quelques jours, et l'on attendait les décorés. — Un garçon de bureau, personnage important et ultra-zélé voit entrer un monsieur qui avait affaire au ministère, — peut-être cette personne avait une fleur à sa boutonnière ou laissait sortir un bout de foulard de quelque paletot du matin; toujours est-il que l'employé — se contenta de lui demander son nom, et, sur la réponse, il ouvrit la porte, et annonça à haute voix : « *M. le marquis de Larochejacquelein, décoré de juillet.* »

—

Pendant que nous en sommes aux ministères, parlons un peu des bureaux.

La chambre des députés avait demandé que l'on mît quelque uniformité entre les traitements des différents grades des divers ministères, — a-t-on obtempéré à ce désir de la chambre?

Au ministère des finances et dans d'autres, vous avez des directeurs à quinze et vingt mille francs d'appointements, des chefs de bureau à huit et dix mille francs.

—

Au ministère de l'intérieur, il n'y a que des chefs de division à dix et douze mille francs, et les chefs de bureau ne peuvent arriver au-delà de sept mille francs.

Au ministère du commerce (ancienne division du ministère de l'intérieur), il n'y a que des directeurs. Les rédacteurs ont *au minimum* deux mille sept cents francs et au maximum trois

Digitized by Google

mille cinq cents, — tandis qu'au ministère de l'intérieur, les rédacteurs n'ont au minimum que deux mille francs et au maximum que deux mille huit cents francs; — de sorte qu'un rédacteur du commerce n'a au minimum que cent francs de moins qu'un rédacteur de l'intérieur au maximum.

—

Il y a d'autres ministères où les rédacteurs ont jusqu'à quatre mille francs.

Cet état de choses ne semble pas *au premier coup d'œil* très-conforme au vœu exprimé par la chambre, — c'est bien pis au second.

—

Il y a au ministère de l'intérieur :

Un chef du cabinet,
Sept chefs de divisions,
Vingt-six chefs de bureaux,
Trente-six sous-chefs,
Cinquante rédacteurs.

Ce qui fait soixante-dix personnes chargées d'en surveiller cinquante et de revoir leur travail, — car on ne peut compter celui fait par les expéditionnaires et les commis d'ordre, qui ne sont que pour copier et classer.

Dans la direction départementale et communale, il y avait, en 1831, un chef de division, — cinq chefs de bureaux, — huit sous-chefs.

Aujourd'hui on y compte : — trois chefs de divisions, — quatorze chefs de bureaux, — et seize ou dix-huit sous-chefs. — Et cependant le travail n'a pas augmenté *d'une manière sensible.*

—

Il y a des bureaux qui ont : — un chef à quatre mille cinq cents francs; — un sous-chef à trois mille francs, — et un employé à mille ou mille cinq cents francs. — C'est donc l'état-

Digitized by Google

major qui absorbe tous les appointements, et qui empêche que les employés puissent être raisonnablement rétribués.

—

L'honorable M. Lherbette a prétendu que donner — des pensions aux employés après un certain temps de services, c'est donner une prime à la fainéantise, et engager les employés à ne pas faire d'économies pour leurs vieux jours. — On voudrait vous y voir, M. Lherbette, — faites donc des économies, — faites donc des économies avec des appointements qui varient pendant dix ou douze ans entre six cents francs, huit cents francs, mille francs et mille cinq cents francs!

Au ministère de l'intérieur, on devait réduire le nombre des employés de deux cent trente-trois à deux cent quatorze par voix d'extinction.

Depuis la nouvelle organisation, non-seulement on n'a pas réduit, mais on a remplacé les manquants, et augmenté le nombre des employés, qui est aujourd'hui de deux cent trente-six.

De sorte que tous les employés n'ont pas pu être mis au minimum des appointements de leur grade, ainsi que le prescrivait l'ordonnance d'organisation.

—

Ainsi, avec cinquante mille francs que la chambre a alloués, les chefs de bureau et une partie des rédacteurs attendent toujours cet acte de justice, — il est vrai que les sept chefs de section devenus chefs de division ont vu immédiatement leurs appointements portés de sept mille francs à dix mille francs.

Ces pauvres gens ne pouvaient pas attendre plus longtemps avec leurs sept mille francs. — Il vaut mieux faire attendre ceux qui ont mille cinq cents francs d'appointements.

—

Les journaux ont parlé d'une surprise faite par les Arabes au poste de Sidi-bel-Abbès, — à dix-huit lieues au sud d'Oran. Ce

Digitized by Google

poste se compose d'une redoute et d'un camp retranché, dans lequel sont établis un bataillon du 6e léger et deux escadrons de spahis. — Le jeune sous-lieutenant de spahis, Théodore Langlois, resté au camp malade, est rentré le premier dans la redoute occupée déjà par les Arabes, — et en a tué un d'un coup de pistolet.

Les journaux n'ont porté le nombre des Arabes qu'à une soixantaine. — Il y en a eu soixante-deux tués ; le nombre des assaillants ne pouvait faire autrement que d'être au moins égal.

Les rapports des journaux portent à trente le nombre des tués et blessés français.

Il y a eu, en effet, sept morts et vingt-trois blessés. — Mais des blessés, onze déjà étaient morts quand on m'a écrit ces détails. — Toutes les blessures ont été faites à bout portant.

Les chefs du sous-lieutenant Langlois, — plusieurs fois déjà cité à l'ordre du jour, — demandent pour lui le grade de lieutenant et la croix.

—

Pendant tout l'été, — un assez grand nombre de députés, dans le jardin d'un employé du palais dont ils se sont emparés, — passent à fumer les séances dites *non politiques*. Mais quand la *bise fut venue*, ces messieurs se trouvèrent fort embarrassés, et ils ont tout simplement demandé qu'on mît à leur disposition un salon spécial, pour y aller fumer pendant ces séances *non politiques*.

—

Beaucoup de députés fument, — quoique j'aie par erreur presque dit le contraire dans une plaidoirie que j'aie faite il y a quelques années contre la ferme des tabacs. — Quand il vient à la régie une veine de bon tabac, on met en réserve les meilleures caisses pour messieurs les députés ; du reste, je ne pense pas qu'on les leur donne, ils n'ont que le privilége du choix.

—

Digitized by Google

Disons maintenant ce qu'on entend par ***séances politiques***, et par ***séances non politiques***.

Une séance dans laquelle il n'est question ***que*** des ***intérêts matériels*** (lisez réels) du pays, — de l'agriculture, de l'industrie, du bien-être de la classe ouvrière, d'améliorations morales, de mesures philanthropiques, etc., tout cela compose des séances ***non politiques***, des séances pendant lesquelles on va fumer dehors.

—

On n'appelle ***séances politiques*** que celles où il doit s'agiter des questions ***de cabinet***, c'est-à-dire des questions qui amènent des combats entre ceux qui ont les places et manient l'argent, et ceux qui voudraient manier l'argent et avoir les places, — voilà les questions dont on s'occupe. — Le reste est du remplissage. — On abandonne les rôles aux doublures et on va fumer dans les jardins.

—

Un bon état aujourd'hui, — c'est d'être ***député flottant***, — par les majorités peu immenses que possède le ministère Guizot. Un député ministériel est une ***chose acquise***, une propriété, — un immeuble, — on s'en sert à sa guise. — Mais la veille d'un vote incertain, — un député qui a soin de dire que sa conscience n'est pas suffisamment éclairée, — qui proclame qu'il n'écoutera que l'***intérêt du pays***, — etc., est entouré de soins et de cajoleries. — On s'occupe de le convertir, — il est peut-être l'appoint fatal, — sa voix est peut-être ***l'être*** ou ***n'être pas*** du ministère, — jamais jolie femme, jamais coquette n'est plus adulée, plus adorée. — Le député flottant peut mettre sa défaite et ses faveurs au prix qu'il en veut.

—

La chambre des représentants de New-York — vient de prendre une prudente détermination, — elle a fini par remarquer que, de même que dans les chambres des représentants

Digitized by Google

des autres pays, — la plupart des choses se passaient en conversation. — Elle n'a pas suivi le conseil que j'ai donné, il y a longtemps, de brûler la tribune, — mais elle a fait un pas, — elle a décidé qu'un membre ne pourrait jamais parler pendant plus d'une heure de suite. — Cela réduit l'avocat aux proportions de l'homme. — Ce n'est pas encore assez, — mais je voudrais cependant que nous en fussions là.

—

Si, d'une part, — les époux s'entr'empoisonnent beaucoup de ce temps-ci, — il faut dire également d'autre part, — que la rumeur publique a trouvé moyen d'exagérer une chose déjà assez exagérée par elle-même. — Il ne meurt pas un homme ou une femme — qu'on ne les suppose empoisonnés, qu'on ne les déterre et fasse de leur corps une odieuse cuisine à l'effet de trouver l'arsenic.

La moindre circonstance est acceptée comme preuve contre l'époux survivant. — Il faut prendre garde que l'*hymen* (autrefois appelé *lien charmant*) ne devienne — « *un contrat par lequel, de deux personnes, la première meurt par l'arsenic et la seconde par la guillotine.* »

—

La femme de M. un tel est morte, — il *doit* l'avoir empoisonnée. — Un témoin dépose que la défunte s'est plainte une fois avec amertume que son mari rentrait tard. — Nul doute, irrité de ce reproche, M. un tel a empoisonné sa femme; — de plus, elle se levait tard, — cette paresse a dû pousser nécessairement M. un tel à se défaire de sa moitié.

—

M. trois étoiles est mort, — vite déterrons-le, cuisons-le, — il doit avoir été empoisonné; — un témoin digne de foi affirme qu'un jour il a refusé d'accompagner sa femme au spectacle. — On empoisonne tous les jours des maris qui ne le méritent pas autant.

Digitized by Google

—

Un jeune musicien d'un grand talent, et dont les *Guêpes* ont déjà parlé, n'est pas encore très-riche; — je ne le nomme pas, parce qu'il y a des gens assez bêtes pour l'estimer moins pour ce fait. — Dernièrement il se trouvait en retard de deux termes de loyer. — Il reçut un papier timbré. — Il le lut d'un bout à l'autre. — Il en fut assez effrayé. — L'huissier lui faisait savoir, *de par le roi*, que les choses ne pouvaient aller ainsi. — Le roi enjoignait au jeune homme de payer, — sous vingt-quatre heures, les deux termes échus, sans préjudice du courant; — sans quoi le roi l'avertissait qu'il ferait saisir et vendre ses meubles. — Les procureurs généraux, la gendarmerie, etc., étaient chargés par sa majesté de prêter main-forte à *l'exécution des présentes*. — Le jeune homme eut peur, il ne se savait pas si criminel. — Tout à coup, il lui vint une idée; — il se rappela que le propriétaire de la maison qu'il habite était un artiste comme lui, un Auvergnat comme lui; — qu'il lui avait autrefois offert sa protection. — Parbleu, dit-il, je vais lui écrire. — C'est mon protecteur, c'est mon confrère, c'est mon compatriote, il n'a à me protéger que contre lui-même. — Il écrivit donc à M. Onslow, pour lui demander un délai de quelques mois. — M. Onslow est un musicien qui est, je crois, de l'Institut, — et qui a une assez grande réputation. — J'ai le regret de dire que sa musique ne m'amuse guère, ce qui est probablement de ma faute.

M. Onslow est de plus fort riche; — il a quelque chose comme cinquante mille livres de rente. — Notre jeune homme était parfaitement tranquille, lorsqu'il reçut une réponse du maître.

Le maître refusait tout net le délai demandé. — Il ne se servait de ses titres de protecteur de co-Auvergnat et de confrère, que pour joindre à son refus — vingt à vingt-cinq lignes de conseils et de sermons.

L'artiste fut surpris au plus haut degré. — Il relut trois fois la lettre, — et il répondit à M. Onslow : Monsieur, vous n'aviez le droit de me sermoner et de me donner des conseils, qu'en m'accordant le sujet de ma demande. — Puisque vous n'admettez que la position sévère que la loi nous fait à tous

Digitized by Google

deux, — je l'accepte malgré moi, — et je vous avertis d'une chose, — c'est que la loi vous oblige à me laisser emporter mon lit. — Or, comme je n'en ai pas, vous aurez à m'en donner un.

M. Onslow ne répondit que par un nouveau papier timbré. L'artiste heureusement trouva dans son talent et dans un heureux hasard des ressources qui lui permirent de satisfaire à la sévérité de son protecteur, de son confrère et de son compatriote.

Ceci me console un peu de ne point trouver de charme à la musique de M. Onslow.

C'est une chose qui m'attriste fort — et qui, il faut l'avouer, m'attriste assez souvent, — que de ne pas voir un beau caractère uni à un beau talent. — Et quand le caractère est laid, je ne suis pas fâché de découvrir que le talent non plus n'est pas très-joli.

—

On a défendu aux théâtres d'avoir des troupes d'enfants, — cette sollicitude a le tort de se borner aux théâtres; voici un emploi des enfants que je dénonce à l'autorité, et qu'il serait je crois décent de réprimer :

Dans tous les quartiers de Paris, il arrive la même chose, — je ne citerai que la rue Vivienne, parce que j'y passais hier au soir, et que pour la dixième fois j'ai vu le même spectacle.

On prend une petite fille de six à huit ans, — on la met à moitié nue, — le soir par un temps bien froid, — accroupie par terre au coin d'une borne, — tenant sur ses genoux deux paquets d'allumettes ou de cure-dents, — le père ou la mère se tiennent en observation à quelque distance, — les passants s'apitoient de voir cette malheureuse créature endormie ou plutôt engourdie par le froid qui bleuit ses pauvres petits membres, — et l'on jette sur ses genoux une pièce de monnaie. — Quand la recette ne donne pas — on ôte au martyr un fichu ou un schall — ou ses souliers, — on arrive à forcer l'humanité des passants dans ses derniers retranchements.

Ceci est un infanticide d'un ordre particulièrement féroce. — L'autorité qui tolère de pareilles choses se rend complice de ce crime qui déshonore une ville.

Digitized by Google

—

Il y a à la chambre haute cent cinquante et un membres qui exercent des fonctions rétribuées par le gouvernement, — si vous ajoutez à cela ceux d'entre messieurs les pairs qui se mêlent un peu trop de chemins de fer et d'agiotage sur lesdits chemins, — vous trouverez en vous même peu de confiance dans l'indépendance de la chambre.

—

On a chanté un opéra-comique sur le théâtre de l'hôtel Castellane. — Cette représentation a été le prétexte d'un fort belle fête. — Comme j'arrivais, et me trouvais par hasard sur le théâtre, j'entendis qu'il manquait deux choses : — un lorgnon et un souffleur. — Monsieur, avez-vous un lorgnon?

— Non et j'en suis désolé.

— Si vous êtes si désolé de ne pouvoir nous rendre ce service, vous pouvez vous consoler en nous en rendant un autre. — Voici le manuscrit, soufflez la pièce.

Je m'installai dans la loge du souffleur, et je fis de mon mieux. — L'opéra joué chanté et applaudi, — il restait deux ballets, — l'un par des danseuses françaises, l'autre par les petites danseuses viennoises. — La plus charmante foule avait envahi les places, — je repris la mienne dans le trou du souffleur, — jamais les jambes de ces demoiselles n'ont été vues de si près.

—

J'ai fait une découverte que je n'ai vue consignée dans aucun journal. — Parmi les trente-six petites filles, — connues sous le nom des quarante danseuses viennoises, il y en a une qui est un garçon, — c'est le fils de Mme Weiss, la directrice de la troupe. — Il me semblait voir Achille élevé à Scyros, au milieu d'une troupe de jeunes nymphes. — *Quelques-unes* de ces jeunes filles *seront* fort jolies, — malheureusement, toutes ont de grosses jambes.

Digitized by Google

L'ORPHÉON.

J'ai assisté deux fois aux séances de l'orphéon, — et j'en suis sorti plus ému que je ne l'ai jamais été par de la musique. — Douze cents voix ont chanté plusieurs morceaux, entre lesquels on a fait répéter la *Moisson*, de M. Sicard ; — un *Chœur de soldats*, de M. Grisar ; — la *Chasse*, de M. Thys, — et surtout un chœur à trois parties, de Grétry. — Oh ! le grand musicien, le grand musicien que Grétry ! Quelle simplicité, et quelle originalité !

Allez entendre ces séances, — vous qui croyez ne pas aimer la musique et qui en êtes honteux, — tandis que vous avez tout simplement le privilége de n'aimer que la bonne et que la vraie musique.

Allez entendre ces séances, vous qui faites semblant d'aimer la musique, — et dont les oreilles engloutissent avidement et indistinctement les bruits divers qu'on vous donne pour de la musique. Allez, et vous n'oserez plus applaudir ailleurs les honteuses rapsodies et les ennuyeux carillons qu'on livre à votre sot enthousiasme.

Mais que de bonnes et nobles choses il ressort de cet enseignement.

Tous ces musiciens sont des ouvriers et des enfants du peuple. — Plusieurs sont là avec la blouse. — Voilà l'égalité ; — voilà une noble égalité ! — Non, cette égalité haineuse et envieuse que vous soufflent de prétendus amis, et qui vous porterait à faire tomber avec vous dans la boue toutes les supériorités. — Mais cette égalité féconde qui vous crée à vous-mêmes une puissance, des talents et des triomphes.

Voyez, ouvriers, comme vous tenez là tous les cœurs dans vos mains ; — voyez quelles douces larmes vous faites couler ; — voyez, la reine et les princes qui ne tiennent plus que le second rang dans cette salle, où vous êtes les maîtres et les rois !

Et vous aussi qui calomniez le peuple de tant de manières ; — voyez tous ces pauvres enfants, — comme ils ont dépassé les enfants des riches, dans la voie de l'étude et des arts !

Digitized by Google

Les arts ! — quel beau luxe ; — les arts ! quelle royauté !

Non le peuple n'est pas une foule inepte et barbare qui n'aime que les plaisirs grossiers, — et que les partis font se ruer sur leurs adversaires.

Ouvrez-lui les portes, — et accueillez-le, — ne le trompez pas, — ne l'enivrez pas plus de paroles haineuses que du vin malsain des barrières, — dites-lui que ce n'est pas par la violence qu'il atteindra l'égalité. Voyez ce qui se passe dans cette enceinte, — voyez ce qu'il y a ici d'hommes distingués dans l'État, dans les lettres, dans les arts, — voyez ce qu'il y a ici de femmes belles et nobles, — et voyez quel accueil vous recevez de tout ce monde.

Pour moi, je me suis fait présenter à M. Hubert, le successeur de Wilhelm, votre maître ; — et j'ai été heureux de lui serrer la main, j'aurais voulu la serrer à chacun de vous ; — merci de la douce émotion que vous m'avez donnée.

—

Le 23 juin 1819, M. le baron de Gérando fit, à la société pour l'instruction élémentaire, la proposition d'introduire le chant dans les écoles populaires. L'examen comparatif des méthodes donna lieu à divers rapports ; et, après avoir été essayée dans l'école-modèle de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, la méthode B. Wilhelm fut adoptée et introduite successivement dans les deux écoles de la société et dans neuf écoles de la ville de Paris.

Au mois de mars 1835, d'après la proposition de M. le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, président du comité central d'instruction primaire, et sur le rapport d'une commission spéciale, composée de MM. Bouvatier, Cochin, Orfila, Périer et Boulay (de la Meurthe), rapporteur, le conseil municipal ayant voté à l'unanimité l'enseignement du chant dans toutes les écoles communales de Paris, il fut immédiatement introduit dans trente écoles de plus.

Le même enseignement du chant a lieu maintenant dans trois écoles supérieures, cinquante-cinq écoles mutuelles, vingt-six écoles simultanées, dirigées par les frères de la doctrine chrétienne, six écoles dirigées par les sœurs, et dans treize classes

Digitized by Google

d'adultes-hommes. Il a été introduit dans le Gymnase musical militaire, dirigé par M. Carafa, membre de l'Institut, et recommandé à tous les régiments par M. le ministre de la guerre.

Plus de six mille enfants et de dix-huit cents hommes se livrent à l'étude spéciale du chant dans les établissements communaux de Paris, et la *totalité* des enfants de chaque école reçoit une utile instruction musicale *préparatoire*, en participant aux chants des prières et des marches, et en concourant aux exercices généraux de musique vocale.

Indépendamment des réunions générales de l'orphéon à l'hôtel de ville ou à la Sorbonne, d'autres résultats importants continuent à se manifester par l'exécution fréquente de bonne *musique sacrée*, dans les églises paroissiales des quartiers populeux de la capitale et dans les églises de plusieurs villages des environs de Paris.

L'histoire récente de l'enseignement populaire du chant peut donc déjà se diviser en quatre époques. Première époque, celle de 1819, où le chant a été introduit pour la première fois dans quelques écoles ; deuxième époque, celle de 1835, où, par une bienfaisante extension de la loi de 1833, le conseil municipal de Paris a voté le chant pour toutes les écoles communales ; troisième époque, celle de 1838, où le chant est devenu un *enseignement universitaire;* quatrième époque, enfin celle de 1842, où, après la mort de M. B. Wilhelm, l'enseignement du chant fut confié à son élève, M. Joseph Hubert.

Voici un rosier jaune qui me rappelle une histoire.

J'allai un soir, il y a deux ans, passer quelques heures chez une vieille femme aimable, spirituelle et indulgente, qui demeure près de chez moi ; elle aime passionnément les fleurs, et vous ne sauriez croire quelle coquetterie je mets à lui faire de beaux bouquets, comme je suis heureux de son étonnement lorsque je lui porte une fleur qu'elle ne connaît pas, ou seulement qui n'est pas connue dans le pays.

Hier, comme j'arrivais, je la trouvai avec un vieillard qui depuis un an est venu prendre possession d'une grande propriété, que lui a laissée un parent éloigné, à condition qu'il en

Digitized by Google

prendrait le nom, et qu'en conséquence on appelle M. Descoudraies.

Il s'est fait présenter chez ma vieille amie, et j'ai lieu d'être jaloux de ses assiduités; ils se sont pris en amitié et passent à peu près toutes leurs soirées ensemble à jouer au trictrac.

Je saluai en silence pour ne pas interrompre la partie, puis, quand elle fut finie, j'offris à Mme Lorgerel un bouquet de roses jaunes que j'avais apporté.

Mes roses étaient fort belles, et de plus les pluies de cette année sont cause que les roses jaunes ont mal fleuri : les miennes, abritées par l'avance d'un toit, sont peut-être les seules qui se soient bien épanouies. Mme Lorgerel se récria sur le beau bouquet.

M. Descoudraies n'avait rien dit, mais il paraissait préoccupé; je le regardai avec étonnement, sans pouvoir comprendre l'influence mystérieuse de mes roses jaunes; mais bientôt Mme Lorgerel parla d'autre chose et je crus m'être trompé.

Pour M. Descoudraies, il se mit à rire, et nous dit :

— Croiriez-vous que ce bouquet vient d'évoquer, comme par une opération magique, une époque toute entière de ma jeunesse?

Pendant cinq minutes j'ai eu vingt ans, pendant cinq minutes je suis redevenu amoureux d'une femme qui doit bien avoir soixante ans, si toutefois elle vit encore; il faut que je vous raconte cette histoire, c'est une circonstance qui a eu sur toute ma vie une grande influence et dont le souvenir aujourd'hui même, où mon sang n'a plus de chaleur que bien juste ce qu'il m'en faut pour vivre et jouer au trictrac, ne laisse pas de m'émouvoir encore d'une manière extraordinaire.

J'avais vingt ans; il y a de cela un peu plus de quarante ans, je ne faisais que sortir du collége où on tenait alors les jeunes gens un peu plus longtemps qu'aujourd'hui; après avoir mûrement pesé pour moi, et sans moi, le choix d'un état, mon père m'annonça un matin qu'il avait obtenu pour moi une lieutenance dans le régiment de ***, en garnison dans une ville d'Auvergne, et m'enjoignit de me tenir prêt à partir le troisième jour.

Je fus un peu interdit pour plusieurs raisons, d'abord je n'aimais pas l'état militaire, mais ç'aurait été là une objection

Digitized by Google

facilement combattue : la vue d'un riche uniforme, quelques phrases ambitieuses, un peu de musique, eussent fait de moi facilement et au choix un Achille ou un César.

Mais j'étais amoureux.

Pour rien au monde, je ne me serais avisé d'en dire un mot à mon père ; sa seule réponse à cette confidence eût été l'ordre de partir le soir même.

Mais j'avais un oncle.

Quel oncle !

C'était un homme qui avait alors l'âge que j'ai aujourd'hui ; mais il était resté jeune, non pas pour lui, car jamais vieillard ne renonça de meilleure grâce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, mais pour les autres. Il aimait les jeunes gens, il les comprenait ; sans être jaloux d'eux, il ne croyait pas que ses infirmités fussent un progrès, ni la vieillesse nécessairement la sagesse. A force de bonté et de raison, il vivait du bonheur des autres. On le trouvait mêlé à toutes ces généreuses folies, à toutes ces nobles sottises de la jeunesse ; il était confident et protecteur de tous les amours, de toutes les dettes, de toutes les espérances.

J'allai le trouver, et je lui dis : — Mon oncle, je suis bien malheureux.

— Je parie vingt louis que non, me dit-il.

— Ah ! mon oncle, ne plaisantez pas. D'ailleurs vous perdriez.

— Si je perds, je payerai ; cela servira peut-être à te consoler.

— Non, mon oncle ; l'argent n'est pour rien dans mon chagrin.

— Raconte-moi cela.

— Mon père vient de m'annoncer que j'étais lieutenant dans le régiment de ***.

— Beau malheur ! un uniforme des plus galants, des officiers tous gentilshommes.

— Mon oncle, c'est que je ne veux pas être soldat.

— Comment, tu ne veux pas être soldat ? est-ce que tu ne serais pas brave, par hasard ?

— Je ne sais pas encore, mon oncle ; cependant il n'y a qu'à vous que je permette de me faire une pareille question.

Digitized by Google

— Eh bien, Cid, mon bon ami, pourquoi ne veux-tu pas être soldat?

— Mon oncle, parce que je veux me marier.

— Ouf!

— Il n'y a pas de *ouf*, mon oncle, je suis amoureux.

— Tudieu, tu appelles cela un malheur, ingrat? Je voudrais bien l'être, moi, amoureux. Et quel est l'objet d'une flamme si belle?

— Ah! mon oncle, c'est un ange.

— Je sais bien, c'est toujours un ange. Plus tard, tu aimeras mieux une femme. Mais enfin à quel nom humain cet ange répond-il?

— Mon oncle, on l'appelle Noémi.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Noémi, c'est tout pour toi. D'ailleurs, c'est un joli nom. Mais pour moi qui veux savoir qui est l'ange, et à quelle famille il appartient, il me faut le nom de famille.

— C'est Mlle Amelot, mon oncle.

— Diable! c'est mieux qu'un ange : une brune grande et svelte, avec des yeux de velours noir. Je ne désapprouve pas l'objet.

— Ah, mon oncle, si vous connaissiez son âme!

— Je sais, je connais... Et tu es payé de retour? comme on disait autrefois. Est-ce ainsi que vous dites encore, vous autres?

— Mon oncle, je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas, neveu indigne de moi? Tu es tous les jours fourré dans la maison, et tu ne sais pas encore si tu es aimé?

— Elle ne sait pas seulement que je l'aime, mon oncle.

— Oh, pour cela, tu te trompes, mon beau neveu, et tu n'y entends rien. Elle le savait au moins un quart d'heure avant que tu le susses toi-même.

— Mon oncle, tout ce que je sais, c'est que je me tuerai si elle n'est pas à moi.

— Oh! oh! Eh bien, mon beau neveu, il y a beaucoup de chances pour qu'elle ne soit pas à toi : ton père est beaucoup plus riche que le sien, et il ne lui donnera pas son fils.

— Alors, mon oncle, je sais ce qui me reste à faire.

Digitized by Google

— Ah ça, voyons; ne va pas faire de sottises, au moins. Écoute un peu.

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, d'abord tu ne peux pas te marier à vingt ans.

— Pourquoi cela, mon oncle?

— Parce que je ne le veux pas, et que sans moi ce mariage ne peut pas se faire.

— Oh! mon bon petit oncle...

— Si la fille t'aime, si elle te promet de t'attendre trois ans...

— Trois ans! mon oncle.

— Ne raisonne pas, ou j'en mets quatre. Si elle te promet de t'attendre trois ans, tu iras au régiment.

— Ah! mon oncle.

— Mais pas à Clermont; je te ferai entrer dans un régiment à quelques lieues de Paris, où tu viendras une fois tous les trois mois, jusqu'au moment désiré.

— Eh bien, mon oncle, comment savoir si elle m'aime?

— Comment savoir? parbleu, en le lui demandant.

— Ah! mon oncle, je n'oserai jamais.

— Alors, obéis à ton père et fais ton paquet.

— Mais, mon oncle, vous ne savez pas comment est cette fille-là; j'ai voulu cent fois lui dire que je l'aimais; je me suis injurié de ma timidité; je me suis monté la tête de toutes les manières; j'ai préparé, appris par cœur des discours; j'ai écrit des lettres, mais bah! au moment de parler, je sentais le premier mot qui m'étranglait, et je parlais d'autre chose. Elle a le regard si doux et à la fois si sévère, il me semblait qu'elle n'aimerait jamais un homme, et alors je parlais d'autre chose.

« Pour les lettres, c'était bien pis : au moment de les donner, je les trouvais si bêtes que je ne croyais pas pouvoir les déchirer en assez petits morceaux.

— Enfin, il faut te décider, mon garçon, et voici pourquoi; ton père ne t'a pas tout dit : s'il t'envoie à Clermont, c'est parce que le colonel du régiment est de ses amis, et a une fille; parce que cette fille t'est destinée, c'est un riche et un beau mariage. Mais... ne me dis rien, je sais que tout cela n'est rien quand on aime. C'est une grosse bêtise, mais c'est une bêtise que je serais bien fâché de ne pas avoir faite; il n'y a que les cuistres qui n'en font pas de pareilles Je sais bien que les

Digitized by Google

vieux appellent cela des illusions, mais qui sait si ce ne sont pas eux qui en ont, des illusions. La lunette qui rapetise les objets n'est pas plus vraie que celle qui les grossit.

« Si elle t'aime, tu dois tout sacrifier pour elle; c'est bête, mais c'est bien, et il faut le faire; mais il faut savoir si elle t'aime, et l'occasion est excellente pour cela. On veut la marier, mon neveu? tu deviens pâle à cette idée : tu voudrais tenir à longueur d'épée ton odieux rival, est-ce comme cela aussi que vous dites à présent? eh bien, tâche de garder un peu de tout ce grand courage en face de la belle Noémi, on veut la marier, tu es plus riche qu'elle, mais celui qu'on veut lui donner est plus riche que toi; d'ailleurs, il est titré, et puis c'est un mari tout prêt, et la corbeille est prête; tandis que toi il faut t'attendre. Va trouver Noémi, et dis-lui que tu l'aimes; elle le sait, mais cela se dit toujours; demande-lui si elle répond à ta tendresse, et dis-lui, car elle doit t'aimer, morbleu! tu es jeune et beau, et spirituel, dis-lui qu'elle te jure de t'attendre trois ans, mais qu'elle me l'écrive à moi, dans une lettre que je garderai; alors, je romps le mariage de là-bas; je te fais entrer dans un autre régiment, et, dans trois ans, malgré ton père, malgré le diable, malgré tout, je vous marie.

— Mon oncle, une idée.

— Voyons.

— Je vais lui écrire.

— Comme tu voudras. »

Je quittai mon oncle, et j'allai faire mon épître, ce n'était pas le plus difficile, je lui avais déjà écrit cent cinquante fois, mais c'était de donner la lettre qui m'embarrassait. Cependant, comme il n'y avait pas à hésiter, je pris mon parti : j'achetai un bouquet de roses jaunes, et, dans le milieu du bouquet, je glissai mon billet.

Tenez, c'est peut-être bien fou, mais je me le rappelle encore.

Après l'aveu de mon amour, je la suppliai de m'aimer et de se laisser être heureuse, et de m'attendre trois ans; je la priais, si elle y consentait, de porter le soir à sa ceinture une de mes roses jaunes : alors, disais-je, j'oserai vous parler et je vous dirai ce que vous avez à faire pour assurer mon bonheur, je n'ose dire notre bonheur.

Digitized by Google

— Ah! vous mîtes le billet dans le bouquet, dit ici Mme Lorgerel.

— Oui, madame.

— Et puis.

— Et puis, le soir, Noémi n'avait pas de rose à sa ceinture; je voulus me tuer, mon oncle m'emmena malgré moi à Clermont; il y resta deux mois, se mêla aux jeunes officiers, finit par me distraire, me démontrant que Noémi ne m'avait jamais aimé.

— Mais, mon oncle, lui disais-je, elle était, elle paraissait si contente quand j'arrivais, elle me faisait de si doux reproches quand je venais tard.

— Les femmes aiment l'amour de tout le monde, mais il y a des personnes qu'elles n'aiment pas.

Enfin, je finis par l'oublier à peu près, puis j'épousai la fille du colonel, que j'ai perdue après huit ans de mariage, et me voilà tout seul; car mon oncle est mort depuis longtemps. Eh bien! croiriez-vous que je pense parfois à Noémi, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que je la vois toujours jeune fille de dix-sept ans, avec ses cheveux bruns, et, comme disait mon oncle, ses yeux de velours noir, tandis que ce doit être aujourd'hui quelque vieille bonne femme.

— Vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non.

— Ah ça, mais vous ne vous appelez donc pas Descoudraies?

— Non, c'est le nom de la terre de mon oncle : moi, je m'appelle Edmond d'Altheim.

— C'est vrai.

— Comment, c'est vrai?

— Je vais vous dire, moi, ce qu'est devenue Noémi...

— Comment?

— Oui, elle vous aimait.

— Mais la rose jaune.

— Elle n'avait pas vu le billet, votre départ subit l'a fait pleurer, puis elle a épousé M. de Lorgerel.

— M. de Lorgerel!

— Oui, M. de Lorgerel, dont je suis veuve aujourd'hui.

— Quoi, vous... Quoi, c'est vous Noémi Amelot!

Digitized by Google

— Hélas ! oui; comme vous êtes, ou comme vous n'êtes plus guère Edmond d'Altheim.

— Mon Dieu, qui aurait cru que nous aurions pu un jour ne pas nous reconnaître !

— Oui, n'est-ce pas; et ne nous réunir plus tard que pour jouer au trictrac.

— Mais le bouquet !

— Le bouquet, le voici. Je l'ai toujours gardé.

Et Mme de Lorgerel alla chercher dans une armoire une boîte d'ébène qu'elle ouvrit.

Elle en tira un bouquet fané. Elle tremblait.

— Déliez-le, déliez-le, dit M. Descoudraies.

Elle délia le bouquet, et trouva le billet qui était là depuis quarante-deux ans.

Tous deux restèrent silencieux; je voulus m'en aller, M. Descoudraies se leva.

Mme de Lorgerel lui prit la main et lui dit :

— Vous avez raison. Il ne faut pas que cet accès de jeunesse de nos cœurs se passe en face de deux vieilles figures comme les nôtres. Évitons ce ridicule à un sentiment noble qui nous donnera peut-être le bonheur pour le reste de notre vie. Ne revenez que dans quelques jours.

Depuis ce temps, le vieux Descoudraies et la vieille de Lorgerel ne se quittent plus; il existe entre eux un sentiment auquel je n'ai jamais rien vu de semblable. Ils repassent ensemble tous les petits détails de cet amour qui ne s'était pas expliqué; ils ont mille choses à se raconter, ils s'aiment rétrospectivement; ils voudraient bien être mariés, mais ils n'osent pas.

ALPHONSE KARR.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Quatre soirées en Italie; par A. de V.	5
Voyages. — Sincapore et la population indo-chinoise. .	30
Les steppes de Hongrie; par M. Auguste de Gérando. .	37
Une chasse au loup ; par M. Th. Pavie.	57
Voyages. — Panama et la Nouvelle-Grenade; par A. L. Y.	68
Le château de Blois; par M. Alexandre de Lavergne . .	85
Sur une difficulté relative au jour fixé cette année pour la célébration de la fête de Pâques.	121
Edmond Cavanis (*suite*); par M. Arthur Guillot. . . .	125
Le Mont-de-Piété de Paris.	205
Poésie. — Les Impuissants; par Barthélemy.	215
Défi pour défi; par M. Henri Mérimée.	222
Critique.—Des hallucinations; par M. Brière de Boismont.	243
Anecdotes musicales	255
Les amazones de Java.	260
Les rizières du Mantouan; par M. Eugène Briffaut. . .	265
Souvenirs d'un médecin ; par le docteur Samuel Warren.	276
Le chien du bord	294
Poésie. — Sonnets; par M. Sainte-Beuve.	302
Les Guêpes; par Alp. Karr	304

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

EN VENTE.

ÉDITION ILLUSTRÉE.

HISTOIRE

DU

CONSULAT

ET DE

L'EMPIRE,

Par M. Adolphe Thiers,

Membre de l'Académie française, ancien ministre, etc.;

2 magnifiques vol. gr. in-8°,

PAPIER VÉLIN SUPERFIN, SATINÉ ET GLACÉ,

ORNÉS

D'UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE VIGNETTES, ENTÊTES, CULS-DE-LAMPE,
IMPRIMÉS DANS LE TEXTE,
ET DE 60 GRANDES PLANCHES IMPRIMÉES À PART ET GRAVÉES AVEC LE PLUS GRAND SOIN,

d'après

Les dessins de Vernet et de Raffet,

et

LES PRINCIPAUX TABLEAUX DU MUSÉE DE VERSAILLES.

Cet ouvrage est publié en 80 livraisons de 16 pages environ, renfermant les 10 volumes de l'édition de Paris.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

RUE DES SABLES, N° 24.

Digitized by Google